Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL

NOUVEAU THEATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES PLUS NOUVELLES PIECES

Repreſentées au Théatre François depuis quelques années.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PQ
1221
N68
t.2
LIBRARY
SEP 25 1961
UNIVERSITY OF TORONTO
769469

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans le Tome ſecond.

TEGLIS, *Tragedie.*

CHILDERIC, *Tragedie.*

LES CARACTERES DE THALIE, *Comedie.*

LISIMACHUS, *Tragedie.*

LE FAT PUNI, *Comedie.*

TEGLIS,

TRAGEDIE,

Repréſentée à Paris pour la premiere fois le 19. Septembre 1735.

Par M. DE MORAND.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Teglis, Trazédie*, & je crois que le Public qui l'a applaudie dans les représentations, en verra l'impression avec plaisir. A Paris ce 3 Octobre 1735. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sr. PIERRE DE MORAND, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Childeric, Teglis & autres Poësies* de sa composition, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES voulant traiter favorablement le Sieur Exposant; Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caractéres conformes à la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous

dépens, dommages & intérêts. A la Charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Chauvelin Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le premier jour de Fevrier l'an de grace mil sept cens trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 421. fol. 385. conformément au Réglement de 1723. Qui fait défenses art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris ce 8 Février 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

L'approbation que VOTRE ALTESSE SERENISSIME *daigna accorder à cet Ouvrage, afin de m'encourager à le rendre moins*

défectueux qu'il ne l'étoit, lorsque j'eus l'honneur de le lui présenter; la bonté qu'elle eut de me marquer Elle-même les corrections que je devois faire; enfin les nouvelles idées que ses réflexions judicieuses m'ont fournies, m'avoient toujours fait esperer que le Public auroit pour lui la même indulgence que VOTRE ALTESSE SERENISSIME; *& ce sont là des raisons qui me font aujourd'hui un devoir de lui en consacrer l'hommage.*

Je joins à cette Piece un Prologue qui a paru avec quelque succès devant VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *C'est-là, où, par une juste allégorie, la désignant sous le nom de la Déesse des Arts & de la Sagesse, je lui rends le tribut de louange que tout le monde lui doit. J'ai saisi avec avidité l'occasion de*

rendre publique cette marque de mon zele & de mon admiration.

C'eſt ſous ces traits que la Renommée m'avoit dépeint VOTRE ALTESSE SÉRENISSIME; *Ce ſont ces traits dont j'ai été frappé moi-même, lorſque j'ai eu l'honneur d'en approcher. Cet honneur faiſoit mon ambition; & ſi j'ai fait quelque progrès dans les Lettres, je ne le dois qu'au deſir, dont j'ai été animé, dès l'enfance, de m'attirer ſes regards, & de mériter ſes applaudiſſemens. Mon ardeur m'a prêté aſſez de force, pour ne pas rendre mes premiers efforts tout-à-fait indignes de cette gloire; & elle me procure l'avantage de ne me préſenter au Public qu'à l'abri d'un nom ſi reſpectable.*

Encore plus animé par un ſuccès ſi peu

attendu, toute mon attention ſera deſormais de juſtifier, par des efforts plus dignes du Public, & de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *les premieres bontés dont elle m'a honoré. Je ſuis avec le plus profond reſpect,*

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, MORAND.

PROLOGUE

REPRESENTE'

Devant SON ALTESSE SERENISSIME
Madame la Ducheſſe DU MAINE.
le 21 Février 1734.

AVERTISSEMENT.

MAdame la Ducheſſe DU MAINE ayant eu la bonté d'accorder à une Societé de jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, la permiſſion de repréſenter des Comedies dans une Salle de l'Arſenal, & cette Princeſſe ayant daigné honorer de ſa préſence la premiere repréſentation, ce Spectacle commença par ce Prologue. Voyez le Mercure de France, Février 1734. & ſuivans.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MELPOMENE.

THALIE.

APOLLON.

MERCURE.

MOMUS.

PROLOGUE

REPRESENTE' DEVANT S. A. S. Madame la Ducheſſe DU MAINE, le 21 Février 1734. dans une Salle de l'Arſenal.

SCENE PREMIERE.

MELPOMENE ſeule.

MEs yeux, préparez-vous à répandre des larmes,
Si vous voulez avoir des charmes,
Pour cette auguſte Cour,
Où le bon goût ſe mêle à la délicateſſe;
Où dans cet heureux jour,
M'appelle une Déeſſe;
Où je vois auprès d'elle une aimable Princeſſe,
Dont les vertus décorent ce ſéjour,
Autant que ſes appas, ſes graces, ſa jeuneſſe.
Mais, Thalie en ces lieux! qu'y vient-elle chercher?

SCENE II.

MELPOMENE, THALIE.

THALIE, en entrant.

Que les Jeux, les Ris & les Graces,
Sur mes brillantes traces,
Soient, en ce jour, prompts à marcher.
(appercevant Melpomene.)
Ah; vous voilà, ma ſœur! toujours triſte & chagrine!

MELPOMENE.

Et vous, ma ſœur, toujours folle & badine!

THALIE.

O l'ennuyeux emploi, toujours faire pleurer!

MELPOMENE.

Le ridicule objet, ſans ceſſe folatrer,
Et ne ſonger qu'à faire rire!

THALIE.

Du moins par tout, je me fais deſirer.

MELPOMENE.

Et moi, ma ſœur, en tous lieux on m'admire.

THALIE.

Où pourroit-on, ſans moi, vous ſupporter?

MELPOMENE.

Songez qu'avant vous je ſuis née,
Que vous devez me reſpecter.

THALIE.

En méritez-vous plus, pour être mon aînée?

MELPOMENE.

Cessons, cessons ces propos superflus,
Qui nous aigriroient l'une & l'autre:
Vous pensez que mon Art doit le céder au vôtre;
Et je crois que le mien doit avoir le dessus:
Vouloir nous accorder, ce sont des soins perdus.
Chacun croit qu'il n'est point de talent qui ne céde
A celui qu'il possède.

THALIE.

Je le veux bien; n'en parlons plus.

MELPOMENE.

Mais en ces lieux qui vous envoye?

THALIE

La belle question! j'amene ici la joye.

MELPOMENE.

C'est moi seule, ma sœur, qu'on demande en ces lieux:
Tel est l'ordre de la Déesse.

THALIE.

Erreur; non, elle ne s'empresse,
Que pour voir mes aimables jeux.

MELPOMENE.

Je le tiens d'Apollon.

THALIE.

Il me l'a dit lui-même.

MELPOMENE.

Il vient fort à propos.

SCENE III.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE.

MELPOMENE & THALIE enſemble.

Laquelle de noûs deux
Peut ſe flatter de la douceur extrême....

APOLLON.

Parlez l'une après l'autre au moins.
Votre zéle m'eſt doux ; j'applaudis à vos ſoins :
Mais banniſſez la crainte qui vous preſſe ;
C'eſt l'une & l'autre ici que mande la Déeſſe.
Que d'abord Melpomene ait ſoin de la toucher ;
Et n'offre que des traits dignes de l'attacher.
Vous, enſuite, Thalie,
Par quelque agréable ſaillie,
Vous viendrez l'arracher
A l'horreur qui d'abord pourroit l'avoir ſaiſie.
Mais cependant ſouvenez-vous
Que le vrai moyen de lui plaire
Eſt de ne point ſortir du ſage caractere,
Qui fait, ſeul, de votre Art, les charmes les plus doux.
(à Melpomene.)
Que vous, en gémiſſant, il faut encore inſtruire ;

(à Thalie.)

Et que vous, en raillant, vous ne devez pas nuire :

(à Melpomene.)

Que le vice, par vous, ſans ceſſe combattu,
Ne doit jamais accabler la Vertu ;

(à Thalie.)

Que vous, ſans crainte, ſans ſcrupule,
Livrant la guerre au ridicule,
Sous des traits généraux,
Vous devez le faire paroître ;
Mais que l'on ne doit reconnoître
Aucun Particulier trop peint dans vos tableaux :
En un mot, que la Tragédie,
De toucher les grands cœurs, doit tirer tout ſon prix ;
Et que la Comédie
Doit tirer tout le ſien de plaire aux bons eſprits.

MELPOMENE.

Oui, telles ſont les loix, que jadis dans Athéne,
Obſervérent mes favoris ;
Ne penſez pas que Melpomene
Ait jamais approuvé ces faſtueux écrits,
Où, par la plus inſigne audace,
On veut la dépouiller de ſa premiere grace.
De faux brillants, je ne me picque pas :
Les ſentimens, les mœurs, ont pour moi des appas,
Dont toute autre beauté s'efface.

THALIE.

Croyez-vous que Thalie ait jamais inſpiré
Ces traits groſſiers de la plus noire envie,
Où, ſous le nom de Comédie,
L'homme d'honneur ſe trouve déchiré?
Lorſque la raillerie,
D'une utile leçon, n'eſt pas d'abord ſuivie;
Vous en devez être aſſuré,
Ce n'eſt point là l'ouvrage de Thalie.

APOLLON.

Ah, qu'il m'eſt doux de vous voir en ce jour,
Mes ſœurs, penſer ainſi qu'on penſe en cette Cour!
J'en reconnois l'admirable génie.
Sur ce ſage principe, allez, empreſſez-vous,
D'en faire encor les plaiſirs les plus doux:
Méritez par-là ſa préſence;
Et ſignalez ainſi votre reconnoiſſance.
Mais, quel ſujet conduit Mercure auprès de nous?

SCENE IV.

APOLLON, MERCURE, MELPOMENE, THALIE.

MERCURE.

Ciel, que vois-je, Apollon, Melpomene, Thalie!

APOLLON.

Quel eſt l'étonnement dont votre ame eſt ſaiſie?

MERCURE.

Je ne m'attendois pas que dans ces mêmes lieux,
Où Mars, de Jupiter, tient en dépôt la foudre,
Vous vous offririez à mes yeux!
Pour achever de mettre en poudre
Les Titans orgueilleux,
Qui bravent, ſans trembler, le Souverain des Cieux:
Je venois, au Dieu de la guerre,
Porter l'ordre nouveau du Maître du tonnerre:
Et je ne croyois pas ce terrible ſéjour,
Un lieu trop propre à tenir votre Cour.

APOLLON.

Je dois avouer qu'à mon tour,
En ce moment, ma ſurpriſe eſt extrême.
Comment, ignorez-vous, vous-même,
Que Minerve, en ces lieux, ſuit toujours le Dieu Mars?

Que sur les pas de la Déesse,
Apollon aussi-tôt s'empresse
A faire marcher les beaux Arts?
Qu'à son gré, Jupiter signale sa vengeance,
Contre ses ennemis jaloux;
Que Mars seconde son courroux;
Que deux jeunes Héros, qui reçûrent naissance
Du terrible Dieu des combats,
Fassent sentir par tout la force de leurs bras:
Sur les pas de Minerve,
Apollon toujours se réserve
Le soin de célébrer les Dieux, & les Héros;
Et de les délasser de leurs nobles travaux.
Quand sur les Enfans de la Terre,
Jupiter lance le tonnerre,
Son Empire est-il ébranlé?
Sa fureur, des beaux Arts, détruit-elle l'azile;
Dans mes travaux suis-je troublé;
Et le séjour des Cieux devient-il moins tranquile?
Non, les Rebelles seuls doivent trembler d'effroi:
Tandis que ses Sujets paisibles sous sa loi,
Sans crainte, & loin du bruit des armes,
Se réjouiront des allarmes,
Où seront justement livrés ses ennemis:
Et tandis que mes Favoris,
Par des accords remplis de charmes,

Publieront en tous lieux ſes travaux inouis.

MERCURE.

A Jupiter, je rends plus de juſtice :
Non, non, je ne crains pas que la gloire des Arts,
Sous ſon régne, jamais périſſe :
Ils lui ſont chers autant que les travaux de Mars.
Il a trop d'interêt à conſerver leur gloire :
C'eſt vainement que la victoire
Pourroit le couronner & mille & mille fois ;
Sans les Muſes, ſans vous, de ſes fameux exploits,
On garderoit peu la mémoire ;
Et bien-tôt dans un triſte oubli,
Son nom ſeroit enſeveli.
Oui, les lauriers que la Victoire donne,
Sont d'eux-mêmes bien-tôt flétris :
Ils ne ſont toujours verds qu'autant qu'à leur couronne,
Vous ajoutez vous-même un nouveau prix.
Par ce Dieu triomphant, une vaſte carriere
Vient d'être ouverte à vos efforts ;
Bien-tôt il va fournir la plus ample matiere
A des accens plus brillans & plus forts :
Préparez-vous, ſous les loix de Minerve,
A faire ouir des ſons digne d'elle, & de lui ;
Et lorſque, par vos ſoins, elle veut aujourd'hui
Prendre les ſeuls plaiſirs que ſon cœur ſe réſerve :
Songez qu'elle eſt du ſang du Souverain des Dieux,

Et que d'en exalter les exploits glorieux,
C'eſt la célébrer elle-même ;
Que, quand mille vertus en elle ſe font voir,
Le ſeul encens qu'elle veut recevoir,
Eſt d'entendre louer ſon Empire ſuprême.
Si j'avois crû que ce ſéjour
Fût honoré de ſa préſence,
Je n'aurois point troublé les jeux, dont en ce jour,
Vous voulez ſignaler votre reconnoiſſance.
Hâtez-vous de répondre à ſes juſtes deſirs.
Adieu, je cours où Jupiter m'envoye;
Et, ſur mes pas, je reviens avec joye,
Moi-même prendre part à ces charmans plaiſirs.

(Il ſort.)

APOLLON.

Nous, hâtons-nous d'aller.....

SECENE V.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE, MOMUS.

APOLLON pourſuivant.

QUi vois-je encor paroître ?

MELPOMENE.

Momus, qui vient nous ennuyer.

THALIE.

THALIE.

Il vient plûtôt nous égayer.
Je l'aime fort.

APOLLON.

C'eſt qu'il fut votre maître.

THALIE.

Il eſt toujours vif, léger & badin.

APOLLON.

Oui, oui, mais il eſt trop malin;
Il va juſques à la ſatyre.
(Momus rit.)

THALIE.

Bon jour, Momus?

MOMUS.

Bon jour. (Il rit.)

THALIE.

Qu'avez-vous donc à rire?

MOMUS.

Je ris, je ris d'abord de vous.

THALIE.

De moi?

MELPOMENE.

Le compliment eſt doux:
C'eſt, de votre amitié, la digne récompenſe.

MOMUS à Thalie.

Bon, rire entre nous deux, ce n'eſt pas une offenſe.

(à Melpomene.)

Madame la pleureuse.

THALIE.

Allons, à vous, ma sœur!

MOMUS.

Je ris aussi de vous.

MELPOMENE.

Cela me fait honneur.

THALIE

Ah, quelle suffisance!

MOMUS.

Pour vous, Monseigneur Apollon,
De tout mon cœur je vous honore;
Mais il faut que vous trouviez bon,
Qu'ici, de vous, je rie encore.

APOLLON.

Riez, depuis long-tems ce droit vous est acquis:
Vous me traitez ainsi que tous les beaux esprits.

MOMUS.

Ah! vous le méritez, Seigneur, plus qu'aucun autre.

APOLLON.

Pour tant de ris enfin, quel motif est le vôtre?

MOMUS.

Peut-on le demander! j'apprends que dans ces lieux,
Vous préparez tous trois des jeux,
Pour amuser une Déesse,

Dont les hautes vertus,
L'esprit, le sçavoir, la sagesse,
Furent toujours respectés de Momus:
Je crois d'abord que votre zéle
Ne lui présentera qu'un plaisir digne d'elle:
Que, rassemblant de toutes parts
Les plus renommés dans vos Arts,
Vous pourrez mériter l'honneur de sa présence.
Point du tout! quel objet a frappé mes regards!
(Je ne puis m'empêcher d'en rire quand j'y pense.)
J'ai vû que vous aviez fait choix
D'un tas d'Acteurs sans art, & sans expérience,
Et qui n'ont, du Théatre, aucune connoissance;
Dont les gestes, la voix,
Le jeu, le peu d'intelligence,
Vont gâter les beaux endroits.
Ah! quel excès d'extravagance!

APOLLON.

Voilà mes Critiques du tems!
Dans leurs décisions, sans cesse se hâtans,
Il faut que leur humeur caustique,
Au gré de leur prévention,
Avant d'avoir rien vû, critique,
Et ne prononce enfin que par présomption,
Ou pour mieux éguiser leur langue satyrique.

MOMUS.

Oh, oh, vous croyez avoir dit
Une magnifique ſentence !
Mais apprenez, Monſieur le bel Eſprit,
Qu'il n'eſt rien, rien, dont ſans extravagance,
On ne puiſſe juger d'avance :
Que l'on ſe trompe rarement,
En précipitant même ainſi ſon jugement :
Et que, de toute choſe, ainſi que d'un Ouvrage,
Tout le ſuccès aſſurément
Vient du premier coup d'œil duquel on l'enviſage.
Quand le Public s'accorde à prononcer,
Que ce qu'on lui promet doit être déteſtable ;
Auſſi tôt cet Arrêt rend la choſe exécrable :
Fût elle bonne enſuite ; on doit ſans balancer,
Soutenir conſtamment qu'elle eſt abominable.
Tel eſt votre Spectacle ; il ſera pitoyable.

THALIE.

Momus gagne beaucoup à fréquenter ces lieux,
D'où partent dignement ces traits judicieux.
Mais raillerie à part.....

MELPOMENE.

Vous voulez faire entendre
Raiſon au cauſtique Momus ?
Croyez-moi, c'eſt trop entreprendre :
Ce ſeroient des ſoins ſuperflus ;

Rien ne peut arrêter ſon humeur ſatyrique.
Mais après tout, que nous importe enfin,
Qu'il blame, qu'il critique,
Et qu'il fronde notre deſſein,
Pourvû que celle à qui nous voulons plaire,
Daigne approuver le choix que nous avons ſçû faire.
N'avons-nous pas voulu, qu'aujourd'hui nos Sujets
Fuſſent guidés du même zéle,
Dont nous-mêmes brûlons pour elle?
Nos Acteurs fuſſent-ils encore moins parfaits,
Le digne feu qui les excite,
Leur tiendra lieu de tout mérite;
L'indulgence eſt le prix de ſi nobles objets.

MOMUS.

Vos Acteurs, je le crois, brûlent d'un digne zéle.
Mais qu'importe, je vous ſoutien
Que l'ardeur la plus belle
Ne ſuffit pas pour faire un bon Comédien.
A votre gloire, Melpomene,
Ici, je le veux confeſſer,
Jadis vous m'aviez ſçû forcer,
De plaindre vos malheurs, d'entrer dans votre peine.
Il n'en eſt plus de même qu'autrefois;
Je ſuis plus que jamais rentré dans tous mes droits;
Et je ne verrai pas vos nouveaux Jeux ſans rire.
Mais je crains, en ce jour,

Que Thalie à ſon tour,
Ne prétende que je ſoupire ;
Qu'au lieu des ris, qu'elle doit inſpirer,
Ses Jeux même, bien-tôt, ne me faſſent pleurer.

THALIE, avec indignation.

Moi, faire pleurer !

MOMUS.

Mais, rire à la Tragédie,
Et pleurer à la Comédie,
C'eſt un plaiſir bien digne de Momus.

MELPOMENE.

Oh ! pour le coup je n'y tiens plus :
Cette mauvaiſe raillerie,
Aſſez, & trop long-tems m'ennuye ;
Laiſſons-le ſeul ſatyriſer :
Pour commencer mes Jeux, je vais tout diſpoſer.

(Elle ſort.)

THALIE.

J'y cours auſſi : vous m'avez outragée,
Momus, ſouvenez-vous que je ſerai vengée ;
Et vous verrez certainement,
Que l'on n'offenſe pas Thalie impunément.

(Elle ſort.)

SCENE VI.

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

M Ordre toujours, quelle douceur funeſte!
Chacun, vous le voyez, vous fuit, & vous déteſte-

MOMUS.

De donner des leçons, vous voulez vous mêler?
Je veux auſſi vous en faire une.
Vous êtes un Pédant d'eſpece non commune,
Fade, ennuyeux, de tout, voulant toujours parler,
Et que l'onne ſçauroit entendre ſans báiller.
Adieu.

SCENE DERNIERE.

APOLLON ſeul.

Q Uelle maudite engeance,
Que celle de pareils eſprits!
N'applaudir pas à leur extravagance,
C'eſt s'expoſer à leurs mépris.

qu'a reçû ma Tragédie, qu'à l'indulgence qu'on a eue pour un coup d'eſſai; & convaincu qu'on m'a tout pardonné en faveur de quelque talent qu'on a crû reconnoître en moi, je ſuis bien éloigué de penſer qu'on n'a fait que me rendre la juſtice qui m'étoit dûe, & que l'Ouvrage eſt digne, par lui-même, des applauniſſemens qu'on a daigné lui accorder.

Je ne demandois du Public que de n'être pas rebuté; il a fait plus, il m'a encouragé: trop ſatisfait de ſes bontés, je croirois m'en rendre indigne, ſi je laiſſois échapper l'occaſion de l'aſſurer de ma reconnoiſſance. C'eſt ce motif, qui, non ſeulement, m'engage à faire une Préface; mais qui me détermine encore à me faire imprimer. Il eſt vrai que je ſuis raſſuré par la premiere grace qu'il m'a déja faite; je me flatte que, ſe reſſouvenant des raiſons qui l'ont deſarmé en ma faveur, il daignera lire la Piéce, avec le même eſprit qu'il l'a vûe repréſenter.

Je ſçais bien qu'il exige de ma reconnoiſſance d'autres marques que de foibles remercîmens: mais plus il a eu de bontés pour moi, plus il me faut de tems pour travailler à les mériter. J'y ferai mes efforts; j'étudierai ſon goût, je profiterai de ſes déciſions: mais quelque ſoin que je puiſſe prendre, je ne compterai jamais que ſur ſes nouvelles graces, parce que je n'aurai rien oublié pour me les attirer.

Je n'ai pas deſſein non plus de répondre ici

aux diverſes objections qui m'ont été faites : de pareilles diſſertations ſont preſque toujours fort inutiles, & font rarement revenir la victoire du côté de l'Auteur. Elles prouvent ſeulement qu'il ſe croit infaillible, & qu'il eſt aſſez orgueilleux pour s'imaginer d'avoir fait un Ouvrage ſans défaut. La meilleure façon de répondre aux Critiques, c'eſt de tâcher de ne plus retomber dans les mêmes fautes ; je ſuivrai cette maxime autant que je pourrai : Heureux, ſi voulant éviter *Caribde*, je ne vais pas échouer dans *Scylla* !

Cependant comme le ſujet de cette Piéce n'eſt pas fort connu, on ne ſera peut-être pas fâché que je le rapporte ici : & ſans me parer d'une vaine érudition, j'avouerai de bonne foi que le hazard me l'ayant préſenté dans le Dictionnaire de Bayle, je crus y découvrir tout d'un coup un fonds aſſez heureux pour une Tragédie. Mon âge, & ſur-tout la ſituation où étoit mon cœur, me le firent enviſager comme celui où je réuſſirois le mieux. Je n'eus d'abord que le deſſein de me ſatisfaire moi-même, & de vaincre l'ennui, où l'oiſiveté & le ſéjour de la Province m'expoſoient. Mais quelques amis auprès de qui je voulus me faire honneur de mes amuſemens, m'ayant excité à retoucher mon Ouvrage, étant enſuite venu moi-même à Paris, on m'a engagé inſenſiblement de correction en correction, à le mettre en état d'être hazardé ſur le Théatre.

Voici l'article tel qu'on le trouvera dans le

Dictionnaire qui m'a fourni la premiere idée de la Piece, tome 3. pag. 2315. de l'édition de Rotterdam en 1720. au troisiéme art. *Pyrrhus.*

» Pyrrhus Roy d'Epire, petit fils du précé-
» dent *, succéda à son pere Alexandre, & fut
» d'abord sous la tutelle de sa mere Olimpias.
» Sa minorité rendit les Etoliens assez injustes
» pour entreprendre de lui enlever une partie de
» l'Acarnanie..... Olimpias eut recours à Dé-
» metrius Roy de Macedoine; & pour l'enga-
» ger plus fortement à la secourir, elle lui don-
(a) *Justinus. lib.* XXVIII. *cap.* I. & *seq.* » na en mariage Phthie sa fille. L'Historien (*a*)
» nous laisse là, sans nous apprendre d'autres
» suites du dessein des Etoliens, que l'irruption
» qu'ils firent sur les frontieres de l'Epire au
» tems de Ptolomée, frere & successeur de no-
» tre Pyrrhus. Il faut qu'il y ait là du vuide; car
» sans doute il se passa quelques années entre la
» minorité & la mort de Pyrrhus. Quoiqu'il en
» soit, la Princesse Olimpias recourut à des
» moyens trop violens, quand elle voulut s'op-
» poser aux amourettes de son fils; car elle fit
(b) *Athen. lib.* XIII. *pag.* 583. » empoisonner une Maîtresse qu'il avoit. (*b*) A.
» Ptolomée qui lui succeda ne lui survêcut pas
» beaucoup; leur mere les suivit bientôt, ayant
» été accablée de la perte de ses deux fils.

Et dans les remarques.

» A. *Une Maîtresse qu'il avoit.* Elle étoit de

* C'est celui qui s'est rendu fameux par ses Guerres contre les Romains.

» Leucade, & se nommoit Tigris. (a) M. de
» Boissieu (b) rejettant toutes les interprétations
» qu'on a données à ces deux vers d'Ovide,

» *Usque nepos dicti, nostro modo carmine, regis*
» *Cantharidum succos dante parente bibas.*

» a conjecturé qu'il s'agit là de notre Pyrrhus,
» & qu'Olimpias sa mere ne lui fit pas plus de
» quartier qu'à Tigris * sa concubine. Si cela
» est, Justin a été bien bon d'imputer la mort de
» cette Princesse au regret d'avoir perdu ses deux
» fils. Il ne faut pas donner un nom honorable
» au desespoir qui accableroit une mere bour-
» relée des remords de sa conscience, après
» avoir fait mourir son fils.

(a) *Athen. lib. x. 11. pag. 58.*
(b) *In ibi, pag. 65.*

On voit par là qu'il n'est rien dans l'Histoire dont je n'aye fait usage; & que rien de ce que j'ai ajouté ne lui est contraire. Je crois plûtôt avoir rempli le vuide dont se plaint M. Bayle, & avoir concilié les deux Historiens & le Commentateur d'Ovide, par le caractere que j'ai donné à Olimpias. J'en fais, selon Justin, la plus tendre des meres; selon Athenée, une Reine qui s'oppose avec vigueur à la folle passion de son fils; & selon M. de Boissieu, je la rends du moins la cause de la mort de son fils, par le desespoir où elle le réduit en faisant mourir ce qu'il aime. Pour qu'ils ayent raison tous trois, elle n'a pû agir que de la façon, & par les motifs que je suppose.

* Je ne crois pas qu'on me blâme d'avoir changé ce nom, qui ne convenoit guéres à une Héroine de Tragédie & qui n'étoit pas fait pour des vers françois.

On voit encore, par ce peu que l'Hiſtoire nous apprend de Pyrrhus, qu'il ne m'a pas été permis de le repréſenter autrement, que comme un Prince très-amoureux. Mon deſſein a été de faire craindre, par ſon exemple, tous les égaremens où peut jetter l'amour lorſqu'il ſe rend maître d'un cœur : Pyrrhus lui ſacrifie ſa fortune, ſa gloire; ſon devoir, ſon amitié pour ſon frere, ſon reſpect pour ſa mere, ſa vie même, & porta encore ſon amour juſqu'au-delà du trépas. J'ai voulu de même dans Soſthêne, dépeindre les égaremens de l'ambition ; & j'ai crû que la plus grande peine dont ils pourroient être punis, étoit de voir périr à leurs yeux & par leur faute, celle pour qui ils agiſſoient ; tandis que Ptolomée qui, immolant l'amour, & l'ambition à ſon devoir, fait le contraſte de Pyrrhus & de Soſthêne, devoit être récompenſé de ſon ſacrifice, en obtenant tout ce que ſa vertu lui faiſoit céder.

Enfin je me flatte qu'en examinant le fond Hiſtorique & la Tragédie, on verra qu'il y a peut-être un peu d'art à les avoir ſi bien ajuſtez enſemble ; & qu'on jugera que je n'ai pas eu peu de peine à éviter de trop reſſembler à *Rodogune*, à *Inez*, à *Andromaque*, à quoi me jettoit, malgré moi, mon ſujet. C'eſt là une des principales raiſons qui m'a empêché de donner plus d'étendue au rôlle d'Antigone ; & c'eſt peut-être ce qui m'a fait tomber dans la plûpart des défauts qu'on m'a reprochez.

TEGLIS,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

OLIMPIAS, Reine d'Epire, *Mademoiſelle Balicourt.*

PYRRHUS, fils aîné d'Olimpias, *M. Grandval.*

PTOLOMÉE, frere de Pyrrhus, *M. Fleury.*

ANTIGONE, ſœur de Démetrius, Roy de Macédoine, *Mademoiſelle Grandval.*

SOSTHENE, Miniſtre d'Etat, *M. Sarrazin.*

TEGLIS, fille de Soſthêne, *Mademoiſelle Gauſſin.*

DORIS, Confidente de la Reine, *Mademoiſelle Jouvenot.*

CEPHISE, Confidente d'Antigone, *Mademoiſelle du Boccage.*

IPHIS, Confident de Pyrrhus, *M. Dubreuil.*

MITRANE, Capitaine des Gardes, *M. le Grand.*

SUITE *de la Reine.*

GARDES.

La Scéne eſt à Buthrote, Capitale d'Epire, dans le Palais des Rois d'Epire.

TEGLIS,

TEGLIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS.

IMPETUEUX transports d'un amour
sans espoir,
Qui prenez, sur mon cœur, un souverain pouvoir,
Funeste souvenir, triste & cruelle idée,
Dont toujours, en secret, mon ame est obsedée,
Ah! laissez-moi jouir d'un moment de repos;
Eloignez-vous, fuyez; vous redoublez mes maux!
Privé depuis un an de l'objet que j'adore,
Pourquoi m'en occuper, & me l'offrir encore?

La gloire me doit ſeule animer en ce jour ;
Il eſt tems de bannir un inutile amour.
Non, ne balançons plus : que ma flâme étouffée,
D'un vertueux effort, ſoit le premier trophée ;
Que les appas du trône arrachent de mon cœur,
Ce tirannique amour, qui fait tout mon malheur !
Inutiles projets d'un amant déplorable !
En vain je veux dompter un amour qui m'accable,
Je conſerve toujours l'image de Téglis ;
Des plus vives ardeurs mon cœur toujours épris,
Ne trouve de plaiſir qu'à rappeller ſes charmes,
Je n'ai d'autre douceur que de verſer des larmes.
Sans être criminel, Dieux ! dois-je être puni ?
Contre moi le deſtin, à l'amour, s'eſt uni :
Ai-je pû réſiſter à des coups ſi terribles ?
Quels cœurs à tant de traits peuvent être invincibles ?

SCENE II.

PYRRHUS, IPHIS.

IPHIS.

VOus verrai-je toujours inquiet, conſterné,
Aux plus ſombres chagrins, ſans ceſſe abandonné ?
Quoi ! la gloire, aujourd'hui qui vous eſt préparée,
Ne peut-elle vous rendre une paix deſirée ?

Une Mere, une Reine, écoutant son devoir;
Va vous remettre ici, le souverain pouvoir;
Et comblant les souhaits d'un peuple qui vous aime;
Avec un digne hymen, vous offre un diadême.
Quel ennui peut encor, Seigneur, vous accabler?
Des objets si flatteurs peuvent-ils vous troubler?

PYRRHUS.

Toi, qui sçais dans quels maux un triste amour me plonge;
Peux-tu me demander le chagrin qui me ronge?
J'ai perdu le seul bien, que mon cœur estimoit;
Iphis, & j'ai perdu le seul cœur qui m'aimoit!

IPHIS.

Quoi, toujours de Téglis l'image vous possède;
Aux loix d'un vain amour votre fermeté céde?
En vain j'ai parcouru mille divers climats,
Je n'ai pû découvrir ni son sort, ni ses pas.

PYRRHUS.

Les Dieux ne vouloient pas, Iphis, t'en rien apprendre;
Ah! si par son retour, ils daignoient me surprendre...
Mais hélas! vain espoir, qui toujours me séduit!
Qu'attendrois-je des Dieux, leur haine me poursuit.

IPHIS.

Ah! Seigneur, étouffez une cruelle flâme.
Que d'autres feux enfin régnent seuls dans votre âme;
Et loin d'oser, du Ciel, accuser le courroux,
Reconnoissez l'effet de ses bontés pour vous.

Vous ne l'ignorez point : la Reine votre mere,
Par la derniere loi de votre auguſte pere,
Peut, entre ſes deux fils, élire un ſucceſſeur,
Et nommer Ptolomée, ou vous, à cet honneur.
Mais celui que ſon choix placera ſur le trône,
Seigneur, doit épouſer la Princeſſe Antigone;
La Reine l'a promis; & depuis en ces lieux,
Cette Princeſſe attend un hymen glorieux.
Auriez-vous préféré Téglis au rang ſuprême,
Ne pouvant, ſur ſon front, mettre le diadême,
Ou, content de regner, d'un rival plus heureux,
Auriez-vous pû ſouffrir qu'elle comblât les vœux?

PYRRHUS.

Que ne puis je, aux dépens du ſceptre & de la vie,
La revoir en des lieux, où l'on me l'a ravie!

IPHIS.

Seigneur!.... mais cependant quel eſt votre deſſein,
D'Antigone en ce jour recevrez-vous la main?

PYRRHUS.

Hélas!

IPHIS.

Quoi!.....

PYRRHUS.

L'épouſer! grands Dieux!

IPHIS.

Tout vous en preſſe.

PYRRHUS.

Eh le pourrois-je, Iphis, ſans mourir de triſteſſe ?
Mon cœur.....

IPHIS.

Puiſque Téglis ne peut plus être à vous,
D'Antigone, Seigneur, daignez être l'époux.

PYRRHUS.

Dans quels regrets mon ame, ô Dieux! ſeroit plongée,
Si lorſqu'ailleurs ma main ſe ſeroit engagée,
Téglis ſe préſentoit à mes yeux éperdus,
Et me redemandoit des feux qui lui ſont dûs ?

IPHIS.

C'eſt nourrir trop long-tems une vaine eſpérance,
Seigneur;... mais en ces lieux, votre frère s'avance.

SCENE III.

PYRRHUS, PTOLOMÉE, IPHIS.

PTOLOMÉE.

ENfin c'eſt en ce jour qu'immolant ſa grandeur,
La Reine, à notre pere, élit un ſucceſſeur.
Et l'on dit que ce choix, dicté par ſa tendreſſe,
Rend la juſtice dûe à votre droit d'aîneſſe.

Je ne viens point ici, trop jaloux de ce rang,
Vous montrer un dépit indigne de mon sang:
J'y viens, malgré l'orgueil d'une haute naissance,
Vous assurer, Seigneur, de mon obéissance.
Par le trône, à la gloire on peut bien parvenir;
Mais elle est toujours sûre à qui sçait obéïr.

PYRRHUS.

C'est ainsi qu'un grand cœur, quelque prix qu'il en coute,
De la gloire toujours sçait se fraïer la route;
Mais la tendre amitié, qui, par ses plus doux nœuds,
Disposé de nos cœurs, & nous unit tous deux,
Vous a-t'elle permis, mon frere, d'oser croire
Qu'à sçavoir obéïr, je bornois votre gloire?
Avez-vous pû penser qu'un ami, tel que moi,
Trouvât quelque douceur à vous donner la loi?
Ah! qu'un pareil soupçon m'est un cruel supplice!
Rendez à votre frere un peu plus de justice;
Croyez que la couronne est pour lui, sans appas,
D'abord qu'à ses côtés, vous ne regnerez pas.
Non, vous ne verrez point un frere qui vous aime,
Oser monter sans vous à cet honneur suprême....
La Reine vient; son choix va sans doute éclater:
De mes vrais sentimens, vous ne pourrez douter,

SCENE IV.

OLIMPIAS, PYRRHUS, PTOLOMÉE, IPHIS, MITRANE, *suite de la Reine, Gardes, &c.*

OLIMPIAS. *Elle s'asseoit, & les Princes à ses côtés.*

PRenez place, mes fils; & vous (*a*) qu'on se retire.

(*a*) A sa suite.

SCENE V.

OLIMPIAS, PYRRHUS, PTOLOMÉE.

OLIMPIAS.

ENfin voici le jour, qui doit, de cet Empire,
Assurer le bonheur, & fixer le destin,
En lui donnant un Roy couronné de ma main.
Pour vous placer au trône, il est tems d'en descendre;
Il ne m'appartient pas; & je viens vous le rendre.
Mais je trouve dans vous deux fils dignes de moi;
Je vous trouve chacun digne d'être mon Roy:
C'est ce mérite égal qui me gêne & me trouble;
A voir tant de vertus, mon embarras redouble;

Vous vous montrez tous deux dignes de commander;
Mon amour tremble, héſite, & n'oſe décider.
Il faut pourtant, il faut qu'en ce jour je prononce:
Ma gloire, ſur ce choix, exige ma réponſe;
Je la dois à l'Epire, à l'Univers, à vous,
Aux ordres d'un Monarque, aux manes d'un époux;
Impatient de voir l'effet de ma promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs, Démétrius m'en preſſe:
Et quand ce ſeul motif, Princes, l'exigeroit,
Pour me déterminer enfin, il ſuffiroit.
A peine, ſous les coups de la parque cruelle,
Votre pere plongé dans la nuit éternelle,
A ſon trône, en mourant, ne laiſſoit pour appui,
Que deux fils hors d'état de regner après lui,
Qu'eſpérant profiter du tems de votre enfance,
Les fiers Etoliens arment en diligence;
Les cruels dans l'Epire entrent de toutes parts,
Et déja, ſous leurs coups, tombent mille remparts,
Rien ne peut réſiſter: toute l'Acarnanie,
Bien-tôt à leurs Etats, eût été réunie.
Au Roy de Macedoine, auſſi-tôt j'ai recours;
Dans ce péril preſſant, j'implore ſon ſecours:
Soſthêne, auprès de lui, chargé de l'ambaſſade,
Au gré de mes deſirs, enfin le perſuade.
Démétrius conſent à ſervir mon courroux,
Et même, de ma fille, il veut être l'époux;

Il veut que je promette à sa sœur Antigone,
Que ce fils, par mon choix, élevé sur le trône,
Avec elle unira sa gloire, son destin,
Et ne deviendra Roy qu'en lui donnant la main.
Avec empressement, je signai ces promesses:
De ce Roy généreux, les armes vengeresses
Me défirent bien-tôt de tous mes ennemis;
Je les vis, par ses coups, abatus & soumis.
La moitié du traité, dès lors, fut accomplie;
Avec Démétrius votre sœur fut unie;
Et la sienne aussi-tôt amenée à ma Cour,
Vint, de son himénée, attendre l'heureux jour.
Je croi que cet himen, où ma foi vous engage,
Vous fait voir, à regner, un nouvel avantage:
Mais telles, de mon sort, sont les cruelles loix,
Qu'il faut qu'un seul des deux tienne tout de mon choix;
Que, malgré mes souhaits, que, malgré ma tendresse,
Un seul doit obtenir le trône & la Princesse.
Mais aussi le destin a soin de désigner
Lequel de vous, mes fils, je dois faire regner:
Si je puis, sans égard au droit de la naissance,
Au plus digne des deux, donner la préférence,
Voyant même vertu d'un & d'autre côté,
Par ce droit seul, le choix me doit être dicté.
C'est donc à vous, Pyrrhus, qu'est dû le diadême;
Que l'Epire bien-tôt vous admire, vous aime,

Et ſecondant enfin mes ſouhaits les plus doux,
D'Antigone, en ce jour, ſoyez l'heureux époux.

PYRRHUS.

Ce n'eſt point le deſtin, qui, dans ce rang, me place,
A vos ſeules bontés, je dois en rendre grace,
Madame: mais pourquoi hâtez-vous ce grand jour,
Où le Sceptre devient un don de votre amour?
Penſez-vous qu'ébloui de la grandeur ſuprême,
J'envie à votre front l'honneur du diadême!
Non, l'unique deſir digne de votre fils,
Eſt d'atteindre au grand nom que vous avez acquis.
Ah! ſouffrez que mon cœur, inſtruit par votre exemple,
Se forme à des vertus, que l'Univers contemple.

OLIMPIAS.

Si j'avois pû penſer, Prince, que votre cœur
Eût été lâchement jaloux de ma grandeur,
En vain le ſort, pour vous, m'auroit voulu ſéduire,
Je n'aurois, en vos mains, jamais remis l'Empire.
Mais qui, d'un beau devoir, cherche à ſuivre la loi,
Qui n'en veut qu'à la gloire eſt digne d'être Roy.
Un ſi noble deſir dans votre cœur domine,
Mon fils, montez au trône, où mon choix vous deſtine.
(*à Ptolomée.*)
Je crois que ſans regret, Prince, vous allez voir
Dans les mains de Pyrrhus, le ſouverain pouvoir:

Aux ordres d'une Reine, à la gloire d'un frere,
Un Prince tel que vous ne ſera pas contraire :
J'ai lieu de m'en flatter, je le dois eſpérer,
Par toutes les vertus qui vous font admirer.
Si, ſecondant les vœux de mon amour extrême,
Sur ma tête, le Ciel laiſſoit un diadême,
Pour vous en couronner, je m'en dépouillerois,
Qu'avec ardeur, mon fils, je vous le céderois ;
Mais je me vois réduite en cet état funeſte,
Qu'une amitié ſtérile eſt tout ce qui me reſte.

PTOLOMÉE.

Et ce reſte ſi doux eſt tout ce que je veux :
Il me ſuffit, Madame, & me rend trop heureux.
Quelque prétention que j'euſſe à cet Empire,
Je n'eſpérai jamais de regner en Epire :
Prévenu qu'à Pyrrhus cet honneur étoit dû,
A demeurer ſujet je m'étois attendu ;
Loin de voir ſa puiſſance avec un œil d'envie,
Je voudrois la défendre au péril de ma vie.

PYRRHUS.

Mon frere, vous ſçavez que ma tendre amitié,
Vous a fait, de ce trône, eſpérer la moitié ;
Vous même diſpoſez de la premiere place ;
Pour prix de mon amour, j'exige cette grace ;
Et, de la Reine, ainſi ſecondant les ſouhaits.
Tous trois, en ce grand jour, nous ſerons ſatisfaits.

OLIMPIAS.

Dans cet inſtant, mes fils, que mon ame eſt ravie!
O mere trop heureuſe; ô ſort digne d'envie!
(en ſe levant.)
Mais, ſelon vos deſirs, je ne puis diviſer
Un rang dont, pour tous deux, je voudrois diſpoſer.
Ce ſeroit renverſer les loix de cet Empire;
Et détruire peut-être un amour que j'admire.
(à Pyrrhus.)
Nos peuples, de vous ſeul doivent prendre des loix:
Je vais dès ce moment leur annoncer mon choix;
Et dégageant enfin une auguſte promeſſe,
Remplir en même-tems les vœux de la Princeſſe.
Mon fils, pour cette fête, allez tout préparer;
Dans le Temple bien-tôt, il faut la célebrer.
Par votre empreſſement à vous montrer fidéle
Aux ſermens que pour vous a prononcé mon zéle,
Inſtruiſez l'Univers combien vous reſpectez
La foi des Souverains, & l'honneur des traités.

SCENE VI.

OLIMPIAS, DORIS.

OLIMPIAS.

Vien, ma chére Doris, prendre part à ma joïe!
Que mon cœur tout entier, à tes yeux, ſe déploïe!
Mes ſoins, enfin mes ſoins, ne ſont pas ſuperflus:
Je ne crains plus Téglis; je couronne Pyrrhus.

DORIS.

Je le dois avouer; ma ſurpriſe eſt extrême!
Eh quoi! vous renoncez, Madame, au diadême!
Tranquiles ſous vos loix, vos peuples & vos fils,
A vos moindres deſirs, ſont toujours plus ſoumis;
Charmés de voir en vous la ſuprême puiſſance,
Ils ſont tout leur bonheur de leur obéïſſance:
Quand rien ne vous en preſſe, eh pourquoi quittez-vous
Un rang, dont votre cœur paroiſſoit ſi jaloux?

OLIMPIAS.

Oui, Doris, il eſt vrai: mon ame ambitieuſe
N'aſpiroit autrefois qu'à la douceur flateuſe
De régler à ſon gré, de tenir en ſes mains
Le repos, le bonheur & les jours des humains:
Mais à peine, à ce rang, hélas! ſuis-je montée,
Que, de ſon vain éclat, je me ſuis dégoutée;

Je me ſuis vûe en proye à des troubles affreux.
Ah! Doris, quels écueils pour un cœur vertueux!
Des vils adulateurs la troupe ſacrilége,
Eſt ſans ceſſe, d'un Roy, le malheureux cortége:
Leur ſoin eſt d'ériger ſes vices en vertus,
De lui cacher les maux des peuples abatus;
La vérité tremblante, en butte à leurs outrages,
Ne ſe montre jamais, à ſes yeux, ſans nuages;
Il couronne le vice, en voulant l'abaiſſer,
Et proſcrit la vertu, qu'il croit récompenſer.
Des plus nobles deſirs, aujourd'hui je m'enflâme,
A de plus doux objets, j'abandonne mon ame:
Je cherche le bonheur d'un peuple obéïſſant,
Et la grandeur d'un fils vertueux, bienfaiſant:
A ces ſublimes ſoins, que la gloire m'ordonne,
J'immole avec plaiſir, l'honneur d'une couronne.

DORIS.

Quand vôtre ordre ſecret fit enlever Téglis,
Et d'un coup ſi terrible, étonna votre fils,
Je crus que, pour garder la grandeur ſouveraine,
Vous aviez fait, contre elle, éclater votre haine,
Que votre ambition vous armant de rigueur.....

OLIMPIAS.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon cœur!
Mon amour pour mon fils, le bonheur de l'Epire,
Sont les ſeules raiſons qui la firent proſcrire.

Pyrrhus n'avoit des yeux que pour voir ſes apas,
Il me cachoit ſes feux : je ne m'y trompai pas;
Je m'aperçûs bien-tôt du ſecret de ſon ame,
Et prévis les effets de cette indigne flâme.
Je craignis que, contraire à mon juſte deſſein,
D'Antigone, Pyrrhus ne refuſât la main;
Ou plûtôt, je craignis que, pour monter au trône,
Se livrant, ſans amour, à l'hymen d'Antigone,
A la ſeule Téglis, il ne gardât ſes vœux.
Je redoutai d'abord les deſordres affreux,
Où ſe trouve plongé le malheureux Empire,
Dont le Prince ſe livre à l'amour qui l'inſpire.
Il ne fait plus régner la juſtice & les loix;
Une femme, en ſon cœur, en étouffe la voix;
Elle règle l'état au gré de ſon caprice,
De ſon ambition, & de ſon avarice;
Les emplois, les honneurs ne ſe diſpenſent plus
A la haute naiſſance, aux talens, aux vertus,
Ils ſont en proye à ceux, qui peuvent ſatisfaire
A la cupidité de ſon cœur mercénaire;
Et cette Idole enfin perſécute à jamais
Qui, bravant le pouvoir qu'ont ſurpris ſes attraits,
Oſe lui refuſer un ſolemnel hommage,
Et lui ravir l'encens qu'elle croit ſon partage.
Ah! devois-je expoſer mon peuple à tant de maux,
Doris, quand je pouvois aſſurer ſon repos?

Mais quand même Téglis n'eût pas cauſé ma peine,
Eh quoi, n'avois-je rien à craindre de Soſthêne?
Je le connois trop bien; ſous les plus beaux dehors,
Il cache adroitement d'ambitieux tranſports:
Il auroit tout tenté pour couronner ſa fille,
Ou pour porter la guerre au ſein de ma famille.
Il eſt chéri du peuple, & des grands eſtimé;
Falloit-il rien de plus à mon cœur allarmé?
Ainſi, diſſimulant ma crainte & ma colere,
Par les plus grands bienfaits, je m'aſſurai du pere,
Et mon ordre en ſecret, dans l'ombre de la nuit,
Fit enlever Téglis ſans obſtacle & ſans bruit.
Je n'ai point oublié les marques de ton zéle;
J'en garderai toujours un ſouvenir fidéle;
Mon projet fut, par toi, ſi bien exécuté,
Tu me ſervis ſi bien qu'aucun ne s'eſt douté,
Que j'euſſe quelque part à cette violence;
Je promis à Soſthêne une prompte vengeance,
Je voulus.....

SCENE VII.

OLIMPIAS, DORIS, MITRANE.

MITRANE.

UN Vaiſſeau vient d'arriver au Port.
Madame ; mais à peine a-t-il touché le bord,
Qu'on a cru voir Téglis, & qu'on l'a reconnue,
Elle va, dans ce jour, paroître à votre vûe.

OLIMPIAS.

(*à part.*)
Qu'entens-je ! Quel ſecours a pû la conſerver,
(*à Mitrane.*)
O Dieux !.. Sçait-on comment elle a pû ſe ſauver ?

MITRANE.

L'on n'en dit rien : bien tôt par un récit fidéle,
Vous pourrez d'elle-même....

OLIMPIAS.

Allez.

SCENE VIII.

OLIMPIAS, DORIS.

OLIMPIAS.

QUelle nouvelle !
Du ſuccès de mes ſoins, Dieux, étiez vous jaloux !
Pour nous la ramener, quel tems choiſiſſez-vous !
Encor quelques inſtants, ne pouviez-vous attendre?
Ah ! que je crains, Doris, que pour elle trop tendre,
Pyrrhus ne ſonge . . . avant qu'il la puiſſe revoir,
Courons hâter l'hymen qui fait tout mon eſpoir.

DORIS.

Et s'il le refuſoit ?

OLIMPIAS.

Il n'oſera peut-être !
Mon cœur, de ſes tranſports, ne ſeroit pas le maître :
J'en ai trop fait .... malheur à cet objet, Doris,
Par qui ſe détruiroit la gloire de mon fils.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, CEPHISE.

CEPHISE.

Adame, où courez-vous, d'où naiſſent ces allarmes?
Quel trouble vous ſaiſit? quoi, vous verſez des larmes!
La couronne autrefois attiroit tous vos vœux;
Quand, de la recevoir, brille l'inſtant heureux,
Quel chagrin dévorant, ô ciel! vous inquiéte?

ANTIGONE.

Hélas! jamais un cœur ſçait-il ce qu'il ſouhaite,
Céphiſe? Dans ces lieux conduite pour régner,
J'attendois l'heureux jour de me voir couronner;
Cet eſpoir me flattoit; mon cœur ſe plaignoit même,
Qu'Olimpias tardât à rendre un diadême,
Qui n'eſt, depuis long-tems, qu'en dépôt ſur ſon front,
Et, d'un plus long délai, je redoutois l'affront.

En ce jour, à mes vœux, elle vient de se rendre ;
Céphise ; & je voudrois qu'elle pût le reprendre :
Quel coup de foudre, ô Ciel! que deviendrai-je, helas !

CEPHISE.

Je vous entens, le sceptre a pour vous des appas ;
Mais, du choix de la Reine, à présent allarmée,
Vous vouliez, avec vous, voir régner Ptolomée.
C'est là...

ANTIGONE.

De mon destin, tu vois la cruauté ;
Le seul bien dont mon cœur pouvoit être flaté,
Je le perds !

CEPHISE.

Quoi ! Pyrrhus, ce Prince jeune, aimable,
Lui, que mille vertus doivent rendre estimable...

ANTIGONE.

Céphise, en arrivant dans ces funestes lieux,
Je n'eus d'autre desir que de plaire à ses yeux ;
Et bien-tôt, pour Téglis, je reconnus sa flâme.
Le dépit aussi-tôt s'empara de mon ame ;
Mais, à de dignes soins, abandonnant mon cœur,
Je l'occupois enfin de gloire & de grandeur ;
Je ne songeois qu'au trône ; & cependant son frere,
Presque insensiblement, trouvoit l'art de me plaire ;
Et je ne reconnois qu'il s'est fait adorer,
Qu'en ce fatal moment qui va m'en séparer.

CEPHISE.

Votre ſort eſt cruel, mais reprenez, Madame,
Ces deſirs de régner, ſeuls dignes de votre ame.

ANTIGONE.

Ah! de l'amour ſur moi, quel que ſoit le pouvoir,
Ne crois pas qu'il balance un moment mon devoir :
Faite pour commander, je ſçai qu'une Princeſſe
Ne doit point écouter une vaine tendreſſe :
Un cœur tel que le mien ne ſuit que les grandeurs ;
Tout ce que peut l'amour, c'eſt d'en tirer des pleurs.
Mais ô Ciel! quel objet! Que mon ame eſt émue!
Allons, Céphiſe...

SCENE II.

ANTIGONE, PTOLOMÉE, CEPHISE.

PTOLOMÉE.

Eh quoi, vous fuyez à ma vûe?

ANTIGONE.

Pyrrhus eſt votre maître ; il ſera mon époux ;
Notre ſort eſt réglé : que me demandez-vous?

PTOLOMÉE.

Croyez vous qu'accablé des coups de la fortune,
J'aille vous fatiguer d'une plainte importune!

Celui qu'un ſort propice a comblé de faveurs
Plaint peu les malheureux en bute à ſes rigueurs,
Madame, je le ſçai ; mais auſſi ſans murmure,
Mon cœur ſçait, du deſtin, recevoir une injure :
De la grandeur d'un frere, il ne s'irrite pas;
Et la couronne en vain brille de mille appas.
Sa perte ne fait point mon plus cruel ſupplice :
Eſt-ce là le ſeul bien que ce jour me raviſſe ?

ANTIGONE.

Que dites-vous, Seigneur !

PTOLOMÉE.

Pardonnez ce tranſport,
Madame, à la rigueur de mon funeſte ſort :
Lorſque j'ai tout perdu, daignez au moins entendre,
Juſques à quel excès mon malheur peut s'étendre;
Lorſqu'il faut pour jamais me ſéparer de vous,
Reconnoiſſez du moins le pouvoir de vos coups.
Que Pyrrhus eſt heureux ! non de monter au trône;
Mais, hélas! d'obtenir la charmante Antigone !
Les Dieux me ſont témoins, ſi j'aurois ſouhaité
D'autre bien, d'autre honneur, d'autre félicité !
Ah ! qui connoît le prix d'un cœur tel que le vôtre,
Peut-il, s'il le poſſéde, en deſirer quelqu'autre ?

ANTIGONE.

Vous auriez dû, Seigneur, contraindre votre feu;
Et ne pas hazarder ce téméraire aveu.

Je ne veux pas pourtant accroître votre peine,
Ni me ressouvenir que je suis votre Reine ;
Et pour la soulager, je vous dirai bien plus :
Je prends part à vos maux ; j'estime vos vertus ;
Du thrône, de ma main, si j'eusse été maîtresse,
Peut-être que sensible à l'ardeur qui vous presse,
Mon cœur, pour vous, Seigneur, eût pû se déclarer.

PTOLOMÉE.

Ah, Madame . . .

ANTIGONE.

Arrêtez, & cessez d'espérer.
Vous connoissez les loix, où nos traités m'obligent,
Et ce que ma vertu, ce que ma gloire exigent ;
Etouffez un amour qui blesse ce devoir ;
Et commencez surtout par ne me plus revoir.

SCENE III.

PTOLOMÉE *seul.*

SErois-je aimé, grands Dieux ! eh, puis-je m'y méprendre ?
Que fais-je.. hélas! pourquoi chercher à le comprendre!
Pourquoi, dans mon malheur, me voudrois-je assûrer
D'un retour, qui ne peut que me desespérer ?

Je ne dois desormais travailler qu'à t'éteindre,
Fatal amour!... mais quoi, suis-je le seul à plaindre?
Mon frere, dans ce jour, est-il moins malheureux!
Lorsque le Ciel enfin rend Téglis à ses vœux,
A sa gloire, à l'honneur du serment qui nous lie,
Ne faut-il pas qu'aussi Pyrrhus se sacrifie!
Observons ses desseins, & ceux d'Olimpias,
Ceux de Téglis... son pere ici porte ses pas:
Il cherche cet objet qui coûta tant de larmes;
De leurs premiers transports, je troublerois les charmes,
Il le faut éviter.

SCENE IV.

SOSTHENE *seul.*

L'Ai-je bien entendu!
A ce bonheur si grand, me serois-je attendu!
Je reverrois Téglis? quelle main secourable
Pourroit sécher les pleurs d'un pere déplorable?
Mais c'est un faux rapport! elle ne paroît pas;
Déja, vers ce palais, elle eût porté ses pas.
Je cours de tous côtés & rien ne se présente!
Ah! je la vois... grands Dieux, vous comblez mon attente!

SCENE V.

SOSTHENE, TEGLIS.

TEGLIS.

AH! Seigneur, permettez.....

SOSTHENE.

Ah, ma fille! c'eſt vous?
Que cet embraſſement, que ce retour m'eſt doux?
Ah, Dieux! qu'en renvoyant une fille ſi chere,
Je ſens, avec tranſport, la douceur d'être pere!
Par ta préſence, enfin mes vœux ſont exaucés;
Et, de mon ſouvenir, mes maux ſont effacés.

TEGLIS.

Dans ce tendre moment, je n'ai pas moins de joïe!
Et je rends grace au Ciel du bonheur qu'il m'envoïe.

SOSTHENE.

Ah! de combien de cris, de combien de regrets,
Ai-je fait rétentir les murs de ce Palais!
Mais par quel coup fatal vous avois-je perdue,
Et par quel heureux ſort m'êtes-vous donc rendue?

TEGLIS.

Je revenois du Temple, où, non loin de ces lieux,
On offre ſon hommage au Souverain des Dieux;

Déja l'affreuſe nuit, développant ſes ombres,
Couvroit tout l'Univers des voiles les plus ſombres,
Et, des flambeaux des Cieux, déroboit la clarté.
Cléonice & Phœnix marchoient à mon côté :
Juſtes Dieux ! des cruels, dans un lieu ſolitaire,
Oſent porter ſur nous une main téméraire ;
Et tandis que les uns s'oppoſent à nos cris,
D'autres, nous enlevant dans leurs bras ennemis,
Nous privent auſſi-tôt de la douce eſpérance,
De trouver du ſecours contre leur violence.

SOSTHENE.

Grands Dieux ! ne pouviez-vous, en ce fatal moment,
Connoître les auteurs de cet enlevement ?

TEGLIS.

Ils m'étoient inconnus : la nuit & le ſilence
Enhardiſſoient encor leur coupable inſolence.
Ils nous traînent ainſi juſques dans un vaiſſeau,
Qui fend, dès notre abord, l'humide ſein de l'eau ;
Et le vent, des cruels, ſecondant la furie,
Preſqu'auſſi-tôt, l'Epire, à nos yeux, eſt ravie.
De mes cris redoublés, rétentiſſent les airs ;
Je tente de m'ouvrir un tombeau dans les mers :
On s'oppoſe aux efforts de mes vives allarmes ;
Mais on ne peut tarir la ſource de mes larmes.
Notre vaiſſeau flottoit au gré de leurs deſirs,
Et leur perfide joïe irritoit mes ſoupirs.

Après un mois enfin, de leur prison obscure,
Tous les vents échapés soulevent la nature :
Sous un nuage épais, le soleil s'obscurcit,
Et plonge l'Univers dans une horrible nuit :
Les élémens, entre eux, se déclarent la guerre ;
L'air ne raisonne plus que du bruit du tonnerre ;
Avec fureur, le feu, de son séjour, descend,
Il fait bouillonner l'onde & s'y perd à l'instant ;
L'eau s'irrite à son tour, se mutine & s'élance
Jusques aux régions où le feu prend naissance ;
Notre vaisseau devient, en ce désordre affreux,
De l'eau, du feu, de l'air, le jouet malheureux :
Par des rochers aigus, dans cette nuit profonde,
Le navire brisé se disperse sur l'onde.
Mais touché du péril qui menace mes jours,
Le fidéle Phœnix accourt à mon secours ;
Et bien-tôt par ses soins j'aborde le rivage,
Qui nous sauve tous deux d'un malheureux naufrage.

SOSTHENE.

Quel bientfait, juste Ciel !

TEGLIS.

Sur ces bords écartés,
Mes jours couloient, de trouble & d'horreur, agités
Le sort, après un an, y conduit un navire,
Qui, reprenant bien-tôt la route de l'Epire,

M'a fait revoir des lieux à mon cœur si charmans,
Et me laisse jouir de vos embrassemens.

SOSTHENE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême!
Et j'adore, des Dieux, la clémence suprême;
Ils ont, en ta faveur, signalé leur pouvoir;
Et leur bonté pour moi surpasse mon espoir.
Je veux, pour reconnoître un secours si propice,
Ordonner, pour demain, un pompeux sacrifice.
Pourquoi le zéle ardent dont je me sens brûler,
Dès l'instant, ne peut-il, grands Dieux, se signaler?
Mais l'hymen solemnel & la superbe fête,
Qui, dans cet heureux jour, se publie & s'apprête,
De ma reconnoissance, éloigne un juste effet.

TEGLIS.

Quel hymen, quelle fête, arrête ce projet?

SOSTHENE.

Pyrrhus monte aujourd'hui sur le trône d'Epire;
Olimpias le nomme héritier de l'Empire;
Et, dans le même tems, achevant un traité,
Du sang Etolien, tant de fois, cimenté,
Ma fille, il va donner la main à la Princesse.

TEGLIS *bas.*

Voilà le coup affreux que craignoit ma tendresse!
Ciel!

SOSTHENE.

Je vais chez la Reine, & dois, de ton bonheur,
Lui faire part, ma fille.

TEGLIS, *avec trouble.*

A la Reine, Seigneur!

SOSTHENE.

Quel trouble vous saisit!

TEGLIS.

Pensez-vous qu'avec joïe,
Dans l'Epire, Seigneur, la Reine me revoïe?
Quel autre.....

SOSTHENE.

Quel soupçon tu me fais concevoir!
Tu croirois.... par l'accueil que j'en vais recevoir,
Je verrai si ta crainte est justement placée,
Et je vais pénétrer au fond de sa pensée.

SCENE VI.

TEGLIS *seule.*

Enfin il est donc vrai, je n'arrive en ces lieux
Que pour être témoin d'un hymen odieux?
Ah! du moins si l'ardeur de monter sur le trône
Le déterminoit seule à l'hymen d'Antigone,
Si son cœur..... mais il vient....

SCENE VII.

PYRRHUS, TEGLIS.

PYRRHUS.

Est il vrai, justes Dieux!
Téglis, je vous revois! Puis-je en croire mes yeux?

TEGLIS.

N'en doutez point, Seigneur; oui, c'est Téglis, c'est elle,
Que ramene en ces lieux la fortune cruelle.

PYRRHUS.

Que dites-vous, que vois-je! ô ciel, quelle froideur,
Madame! me revoir, c'est pour vous un malheur!
Eh quoi, dans ce moment qui me comble de joïe,
M'enviez-vous le bien qu'un sort heureux m'envoïe!
Ouvrez les yeux, voyez Pyrrhus à vos genoux,
Pyrrhus, dont le bonheur est de vivre pour vous;
C'est le plus tendre amant qui toujours vous adore,
Dont le sort est trop doux, si vous l'aimez encore.

TEGLIS.

Ce n'est plus à l'amour, Seigneur, de vous toucher;
A de plus nobles soins, il faut vous attacher:
La gloire vous destine une plus digne épouse,
Suivez ses loix; Téglis n'en sera pas jalouse.

PYRRHUS.

Qu'entens je ! quoi, Madame, oſeriez-vous penſer
Qu'une autre, de mon ame, ait pû vous effacer !
Quoi, vous ſoupçonneriez qu'à l'abſence inſenſible,
Mon cœur, d'une autre flâme, ait été ſuſceptible ?
Eſt ce donc là le prix dont vous récompenſez
Les maux que j'ai ſoufferts, les pleurs que j'ai verſez !
Quand je me livre entier à ce bonheur ſuprême,
Qui, vous offrant à moi, me rend tout ce que j'aime,
Lorſqu'après un long-tems, le Ciel nous réunit,
Par un cruel ſoupçon, votre cœur me punit ?

TEGLIS.

Parjure, ſur le point d'épouſer Antigone,
Vous vous plaignez encor que Téglis vous ſoupçonne !
Et par un vain rapport, par de tendres diſcours,
Vous voulez colorer vos nouvelles amours !
Mon cœur, ma main, de vous ne ſont pas aſſez dignes ;
Le trône vous oblige à des nœuds plus inſignes ;
Vous avez dû céder aux douceurs de régner,
Et mon deſſein n'eſt pas de vous en éloigner ;
Mais j'eſpérois du moins qu'avant que de ſe rendre,
Votre ame....

PYRRHUS.

A ces diſcours, je n'ai pas dû m'attendre :
Hélas ! un ſeul moment, me ſuis-je démenti !
A ce fatal hymen, avois-je conſenti !

C'eſt en vain qu'entraîné par l'honneur & la gloire,
Qu'occupé quelquefois du ſoin de ma mémoire,
Du ſceptre & des grandeurs, je voyois les appas ;
Ils ébranloient mon cœur, mais ne le gagnoient pas ;
Et votre ſouvenir plus puiſſant ſur mon ame,
En revenoit bien-tôt bannir toute autre flâme.
C'eſt en vain qu'en ce jour, par un choix ſolemnel,
La Reine m'élevoit au trône paternel,
Pour mon amour, en vain je vous croyois perdue,
Sans eſpérer qu'un jour, vous lui ſeriez rendue ;
Loin que, d'un autre hymen, j'euſſe pû me lier,
J'étois prêt à l'inſtant à tout ſacrifier :
Cet amour ſans eſpoir, mes ſoupirs, mes allarmes,
Autant que ces grandeurs avoient pour moi de charmes.
Votre cœur eſt d'un prix à qui tout doit céder,
Et ma plus grande gloire eſt de le poſſéder.
Qu'un autre déſormais obtienne la couronne ;
Qu'un autre ſoit choiſi pour l'époux d'Antigone !
De ces foibles honneurs, je ne ſuis point épris :
Grands Dieux ! vous me rendez l'adorable Téglis ;
Tous vos autres bienfaits, & tous ceux de ma mere
N'offrent plus, à mon cœur, rien qui puiſſe lui plaire.

TEGLIS.

Pardonne à mon amour cet aveugle tranſport ;
Mon cœur s'eſt abuſé par le premier rapport.

Il ne veut déſormais expier cet outrage ;
Cher Prince, qu'en t'aimant, s'il ſe peut, davantage.
Cependant quel malheur me menace en ce jour !
Sort cruel ! à quels maux, réduis-tu mon amour !
Dures extrémités ! malgré notre tendreſſe,
Il faut que vous donniez la main à la Princeſſe,
Ou que, de la couronne, un indigne refus,
Me gardant votre foi . . .

SCENE VIII.

OLYMPIAS, PYRRHUS, TEGLIS.

OLIMPIAS (*en entrant.*)

JE vous cherchois, Pyrrhus !
(*à part.*)
Quoi, Téglis avec lui ! la fatale entrevûe !
(*à Teglis.*)
Par quel rare bonheur, nous êtes-vous rendue ?
Que le ſort, à propos, preſſe votre retour !
Vous allez relever l'éclat de ce grand jour ;
Et vous ajouterez à la commune joïe,
Ce plaiſir imprévû que le ciel nous envoïe.

TEGLIS.

Du destin, contre moi, si long-tems déchaîné ;
Le barbare courroux, Madame, est terminé :
Je ne redoute plus ni ses coups, ni sa haine,
Puisqu'enfin mon retour a pû plaire à ma Reine.

SCENE IX.

OLIMPIAS, PYRRHUS.

OLIMPIAS.

EH quoi, dans cet instant, qui doit combler vos vœux,
Prince, faudra-t-il donc vous presser d'être heureux?
Vous ne répondez rien !... ah ! dissipez ma crainte ;
Détruisez le soupçon dont mon ame est atteinte !
Parlez, mon fils.

PYRRHUS.

Hélas !

OLIMPIAS.

Achevez....

PYRRHUS.

Je ne puis,

OLIMPIAS.

Ah ! que vous redoublez ma crainte & mes ennuis !

Expliquez-vous enfin ; c'eſt trop long-tems vous taire.

PYRRHUS.

Pourquoi tant me preſſer d'éclaircir ce myſtere ?
Vous le pénétrez trop : Téglis eſt dans ces lieux,
Et mon cœur....

OLIMPIAS.

Vous l'aimez !

PYRRHUS.

Je l'adore.

OLIMPIAS.

Grands Dieux !
D'un mépriſable amour, vous ſeriez la victime !
Qu'oſez-vous avouer ? quel eſpoir vous anime ?
Avez-vous oublié qu'aux pieds des ſaints autels,
Vous devez, à l'inſtant, par des nœuds éternels,
Engager votre cœur à celui d'Antigone ?
N'eſt-ce pas à ce prix que vous montez au thrône ?

PYRRHUS.

Du deſir d'y monter, je ne ſuis point épris,
Si ma main, avec moi, n'y peut placer Téglis :
Je fais tout mon malheur de ce vain diadême
S'il faut que je l'acquiere en perdant ce que j'aime :
Nommez qui vous voudrez à ce ſublime honneur,
Et laiſſez-moi du moins diſpoſer de mon cœur.

OLIMPIAS.

Qu'entens-je ! quel langage ! ô Dieux ! puis-je le croire !
Le Fils de tant de Rois démentiroit ſa gloire,

Et livré, ſans rougir, aux plus funeſtes vœux,
Feroit paſſer ſa honte à nos derniers neveux !
Quelle tache pour moi de n'avoir pû connoître,
Qu'un lâche, de l'Epire, alloit être le maître !

PYRRHUS.

De mes feux, vainement, vous blâmez les tranſports,
Je tenterois, contre eux, d'inutiles efforts :
Oui, je ſens que mon cœur n'a point aſſez de forces,
Pour combattre l'amour, pour braver ſes amorces :
Ai-je pû m'arracher à ſes puiſſantes loix ?
Eh, quels ſont les mortels toujours ſourds à ſa voix !
Aimer n'eſt point un crime ; & ce n'eſt qu'un hommage
Que nous rendons aux Dieux dans leur plus digne ouvrage.
J'aime, c'eſt mon deſtin ; je ne puis l'éviter ;
Et cent trônes offerts ne ſçauroient me tenter.

OLIMPIAS.

D'un tel aveuglement, je ne puis que te plaindre !
Mais, mon fils, en ce jour, oſe un peu te contraindre ;
Paye ainſi l'amitié, qui toujours m'inſpira :
Voi, de quel œil, bien-tot l'Univers apprendra
La folle paſſion dont ton ame eſt ſéduite :
La honte & le mépris en vont être la ſuite :
Voi les appas d'un trône ; une cour à tes pieds ;
Des peuples, ſous tes loix, tremblans, humiliés,

Attendant leur bonheur de leur obéiſſance ;
Conſidére les fruits d'une auguſte alliance :
Et ſi tant de grandeurs ne peuvent te toucher,
Regarde à quel objet tu daignes t'attacher.
A peine un tendre hymen auroit ſuivi ta flâme,
Que mille affreux dégoûts accableroient ton ame ;
Tu ſentirois alors tout le poids de tes fers ;
Alors, tu pleurerois le ſceptre que tu perds :
Il n'en ſeroit plus tems ; un autre en ſeroit maître :
Quels remords, en ton cœur, cet objet feroit naître !
Dans cet abîme affreux, pourquoi te plonge-tu ?
Ouvre les yeux, mon fils, conſulte ta vertu ;
Plus il t'en coûtera pour cet effort inſigne,
Et plus, de commander, tu te montreras digne.
Mais c'eſt t'en dire trop : un cœur tel que le tien
Sçaura ſe dégager d'un funeſte lien ;
Et ſe rendra bien-tôt, rempliſſant mes promeſſes,
Fameux par ſes hauts faits, & non par ſes foibleſſes.
Je te laiſſe y penſer.

SCENE X.

PYRRHUS.

NOn, le deſſein eſt pris!
Puiſqu'après tant de pleurs le Ciel me rend Téglis,
Ce ſeroit mal répondre à ſa bonté ſuprême
Que de lui préferer l'honneur d'un diadême.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OLIMPIAS, DORIS.

OLIMPIAS.

QUE dois-je faire, ô Ciel! je ne sçais où je suis!
Et qui peut concevoir l'horreur de mes ennuis?
Infortuné Pyrrhus, où s'égare ton ame!
A ta gloire, à ton rang, préférer une femme!
Tout ce que je craignois, hélas! est arrivé;
Mon sang, à cette honte, étoit-il réservé?

DORIS.

Faut-il qu'à sa douleur, votre cœur s'abandonne?
N'êtes vous pas maîtresse encor de la couronne?
Si Pyrrhus, démentant la gloire de son sang,
Ose ainsi, pour Téglis, descendre de son rang,
Pour punir les transports dont son ame est charmée,
Vous pouvez....

OLIMPIAS.

Oui, je puis couronner Ptolomée :
Je le puis, mais le dois-je ? entre dans mes projets ;
De mes craintes, Doris, voi les juſtes ſujets.
Je ne le nîrai point ; un penchant invincible
A rendu, pour Pyrrhus, mon ame plus ſenſible ;
Sa honte cauſeroit mon plus cruel ennui ;
Et mes ſoins les plus doux n'agiſſent que pour lui.
Quoi, par un nouveau choix, approuvant ſa foibleſſe,
Puis je l'abandonner à ſa folle tendreſſe ?
Non, Doris, mon amour ne me le permet pas.
D'ailleurs, j'allumerois la guerre en mes Etats.
Le laiſſant à Téglis, l'ambitieux Soſthêne
Exigeroit de lui qu'il la fît Souveraine :
Et mon choix, pour ce Prince, hautement déclaré,
Seroit, pour la révolte, un prétexte aſſuré.
Pyrrhus eſt, dans ces lieux, plus aimé que ſon frere ;
Plus que lui, complaiſant, affable, populaire,
Par là, de mes ſujets, il a gagné le cœur :
Soſthéne, d'un ſeul mot, pourroit en ſa faveur,
Et même, malgré lui, ſoulever tout l'Empire,
Et, de troubles affreux, inonderoit l'Epire.
Je ne puis prévenir les maux que je prévoi,
Qu'en obligeant Pyrrhus à dégager ma foi :
Si le même interêt l'unit avec Soſthéne,
Tout eſt perdu, Doris ; & ma promeſſe eſt vaine.

DORIS.

Cependant, si Pyrrhus s'obstine en ses refus.....

OLIMPIAS.

S'il s'obstine? ah! pour lors... mais ne différons plus,
Assurons-nous d'abord de Téglis, de son pere:
Que dis-je! il vaudroit mieux suspendre ma colére...
Oui, le Ciel me l'inspire: emploïons la douceur;
C'est le plus sûr moyen pour s'attirer un cœur.
D'un sujet trop puissant & qui m'est redoutable,
Flattons, pour les grandeurs, la soif insatiable;
Faisons tout pour sa fille; & cachons mon courroux.
Il faut que Ptolomée en devienne l'époux.

DORIS.

Quoi!...

OLIMPIAS.

Pour gagner Sosthêne & vaincre un feu funeste,
Je dois tenter encor ce moyen qui me reste.
Sans doute que l'honneur, où je veux l'élever,
Comblera les desirs qui l'ont pû captiver.
Heureux Rois, que seconde un Ministre fidéle,
Qui, dans tous ses desseins, guidé par un pur zéle,
D'une injuste grandeur, fuyant le vain éclat,
Ne songe qu'au bonheur du peuple & de l'Etat;
Que l'élévation, sans ce bien, importune;
A qui ce bien tient lieu de trésor, de fortune,
De famille, d'honneurs, de parens & d'amis,
Et borne tous les vœux dont son cœur est épris!

Si tel étoit Softhêne, hélas! loin de me plaindre,
D'un odieux amour, je n'aurois rien à craindre;
Et sans être gagné par de nouveaux bienfaits,
Lui-même en préviendroit les funestes effets.
O vous, qui connoissez les motifs qui me guident,
Grands Dieux! à mes desseins que vos secours présidents!
Ne me réduisez pas à la nécessité,
D'avoir enfin recours à la sévérité!
(*à Doris.*)
Va, fais venir Softhêne:

DORIS.

Il s'approche, Madame.

SCENE II.

OLIMPIAS, SOSTHENE.

OLIMPIAS.

UN plaisir imprévû vient de toucher mon ame,
Softhêne, en aprenant que, dans cet heureux jour,
Votre fille, en ces lieux, est enfin de retour.

SOSTHENE.

Désarmés par les pleurs du plus malheureux pere,
Les Dieux ont appaisé leur injuste colere.

OLIMPIAS.

Pour mieux calmer vos maux, sur Téglis, & sur vous,
Je veux faire éclater mes bienfaits les plus doux.

SOSTHENE.

Que pouvez-vous encor? votre main bienfaisante
A, depuis si long-tems, surpassé mon attente,
Qu'il ne me reste rien, Madame, à desirer.

OLIMPIAS.

Non, non, j'ai trop peu fait : je veux le réparer.
Je dois récompenser la valeur & le zéle
D'un sujet vertueux, à son devoir fidéle.
La plus haute vertu, pour l'homme, est un devoir,
Les Dieux daignent pourtant épuiser leur pouvoir,
A rendre heureux, un jour, le mortel qui s'y livre:
Cet exemple des Dieux, les Rois doivent le suivre.
Heureuse, de pouvoir payer avec éclat,
Vos soins & vos travaux pour le bien de l'Etat!

SOSTHENE.

Ah! Madame....

OLIMPIAS.

Pyrrhus succede à la couronne,
Et doit, en cet instant, épouser Antigone:
Un fils me reste encor; je le donne à Téglis;
De ce que je vous dois, voilà le digne prix:
Je ne puis trop permettre à ma reconnoissance;
Et je ne puis, trop haut, mettre la récompense.

SOSTHENE.

Je vois, avec transport, cet excès de bonté;
Et, d'un honneur si grand, mon cœur est trop flatté:
Plus il est éclatant, plus je me sens confondre;
Madame, à vos bienfaits, comment puis-je répondre!

OLIMPIAS.

En imposant silence à de funestes feux:
Jusqu'au cœur de Pyrrhus, Téglis porte ses vœux.

SOSTHENE.

Téglis! que dites-vous?

OLIMPIAS.

Que prétend son audace?
Veut elle que Pyrrhus, sur le trône, la place!
Veut-elle qu'il renonce à l'honneur d'être Roy?
Car enfin vous sçavez ce qu'exige ma foy;
Puis-je....

SOSTHENE.

Ne craignez rien d'un amour téméraire;
Je suis sujet, Madame, avant que d'être pere:
De Pyrrhus, de l'Etat, la gloire & le bonheur,
Même contre mon sang, l'emportent dans mon cœur.
Son ame, pour ce Prince, est en vain enflâmée,
Ma fille recevra la main de Ptolomée.

OLIMPIAS.

A s'élever trop haut l'on risque d'échouer:
Mais, d'un si grand bienfait, elle doit se louer.

Et vous-même, voyez si jamais les Monarques,
Plus loin, de leur estime, ont sçû porter les marques;
Et si quelque sujet, par degrés élevé,
A ce comble de gloire, est jamais arrivé ?
De mon affection, cette preuve nouvelle,
Sosthêne, doit du moins redoubler votre zéle.

SCENE III.

SOSTHENE *seul.*

MA fille aime Pyrrhus ! à ce superbe amour,
Je reconnois le sang qui lui donna le jour !
Le plus flateur espoir.... mais en est-elle aimée?
Puis-je en douter? la Reine en est trop allarmée.
Je lis dans tes desseins, perfide Olimpias,
Et tous tes vains détours ne m'abuseront pas:
J'ouvre les yeux enfin : ce fut par ta furie,
Que, si cruellement, Téglis me fut ravie;
Et tu crois aujourd'hui, par ta feinte bonté,
Appaiser la fureur de mon cœur irrité;
Et, pour un foible honneur, que Sosthêne abandonne,
Le désir de placer sa fille sur le trône?
Non, non, j'ai trop souffert : tu m'as trop outragé;
D'un affront si sanglant je dois être vengé.

De tes lâches soupçons, Téglis fut la victime;
L'amour nous vengera, si l'amour fut son crime.
Dissimulons pourtant, & cachons-nous si bien,
Que, de nos soins secrets, l'on ne soupçonne rien:
Trompons même Téglis; pénétrons dans son ame;
Que l'hymen projetté desespére sa flâme:
Mettre obstacle à l'amour, c'est lui prêter des feux;
C'est plus étroitement en resserer les nœuds.

SCENE IV.

SOSTHENE, TEGLIS.

SOSTHENE.

Approchez vous, Téglis, que me fait-on entendre?
A l'amour de Pyrrhus, vous oseriez prétendre?
Et, sans l'aveu d'un pere, engageant votre foi,
Vous pourriez aspirer au cœur de votre Roi?

TEGLIS.

Je ne le puis nier: pouvois-je m'en deffendre?
Si, vers moi, de Pyrrhus, les vœux daignent descendre,
Mon cœur peut-il, Seigneur, ne les pas approuver;
Les miens doivent-ils pas jusqu'à lui s'élever?

SOSTHENE.

Non, le sang d'un sujet, quelque beau qu'il puisse être,
Est trop vil pour s'unir à celui de son maître.

La Reine cependant, par ſon affection,
Permet encor aſſez à votre ambition :
Toujours, de mes travaux, de mes ſoins, plus charmée,
Elle vous veut, ma fille, unir à Ptolomée.
Etouffez donc enfin un téméraire amour ;
Je l'ordonne ; & ſongez qu'il vous faut, en ce jour,
Relever votre ſort par cet hymen auguſte.

SCENE V.

TEGLIS *ſeul.*

AH ! que m'ordonnes-tu, barbare ! .... pere injuſte,
De quel plus rude coup, pouvois-tu m'accabler,
De l'exil, des dangers, je n'avois pû trembler ;
Mais, Dieux ! en ce moment, mon ame intimidée,
De ce fatal hymen, ne peut ſouffrir l'idée !
Grands Dieux ! quand, dans les flots, j'allois trouver la mort,
Pourquoi vous oppoſer à la rigueur du ſort ?
Il m'eût été plus doux de perdre alors la vie,
Que d'être en proïe aux maux dont je ſuis pourſuivie.
Je le voi trop, Pyrrhus, je ne puis être à toi :
Tout, juſqu'à mon amour, m'en impoſe la loi :
Hélas ! j'aimerois peu, je ſerois trop cruelle,
Si je te laiſſois perdre un trône où l'on t'appelle.

SCENE VI.

PYRRHUS, TEGLIS.

PYRRHUS.

ENfin, belle Téglis, de l'amour de Pyrrhus,
Et de ſon changement, vous ne vous plaindrez plus:
Mes feux ont éclaté même aux yeux de la Reine;
Elle m'offroit envain la grandeur ſouveraine...

TEGLIS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur!

PYRRHUS.

Quoi, vous me condamnez?

TEGLIS.

Ah! ſongez aux honneurs que vous abandonnez!

PYRRHUS.

Quel langage nouveau me faites-vous entendre!
Votre amour ſeroit-il plus timide, ou moins tendre?

TEGLIS.

Pourriez-vous le penſer! mon cœur n'a pas changé;
Et ſous les mêmes loix, il eſt toujours rangé;
Toujours tout mon bonheur & ma plus douce envie
Sont de vous conſacrer tous les jours de ma vie.
Mais quand votre intérêt s'oppoſe à tous mes vœux,
Ce cœur tendre doit-il n'être plus généreux?

Si

Si tantôt, à vos yeux, allarmée, inquiette,
Je n'ai pû déguiſer une crainte ſecrette;
Si je vous reprochois votre manque de foi,
Ma tendreſſe, pour lors, ne regardoit que moi.
Voulez-vous que, pour prix d'une flâme ſi belle,
Je ſouille votre nom d'une tache éternelle?
Que, d'un tel ſentiment, mes vœux ſont éloignés!
Aimez-moi, je l'exige; aimez-moi; mais régnez.

PYRRHUS.

Non non, ſur votre cœur tout mon bonheur ſe fonde;
J'aime mieux l'obtenir que l'empire du Monde.

TEGLIS.

Que ces tendres diſcours, en des tems plus heureux,
Ranimeroient, Seigneur, & combleroient mes vœux!
Mais enfin, trop long-tems, c'eſt vous laiſſer ſéduire;
C'eſt trop croire un eſpoir qui ne peut que vous nuire;
Nous ne vivrons jamais dans un même lien;
L'hymen n'unira point votre ſort & le mien;
Il faut nous ſéparer; hélas! tout le demande;
Votre gloire l'attend; mon devoir le commande.

PYRRHUS.

Eh! l'amour connoît-il une gloire, un devoir,
Qui ne doive, Téglis, céder à ſon pouvoir!
Cependant, à mes vœux, quel devoir vous arrache?

TEGLIS.

O Dieux! au ſort d'un autre, on veut que je m'attache;

Vous seul, montant au trône, au lieu d'y renoncer,
De ce cruel devoir, pourrez me dispenser.

PYRRHUS.

Ah! sans former des nœuds que mon ame déteste,
Je sçaurai m'opposer à ce projet funeste!
Et quel heureux mortel doit être votre époux?
Quel ordre, quel pouvoir, qui dispose de vous?

TEGLIS.

Un pouvoir légitime; & la Reine, & mon pere;
Ils m'ordonnent, tous deux, d'épouser votre frere.

PYRRHUS.

Ptolomée! ah, grands Dieux!... quel soupçon.. frere ingrat,
Quoi, contre mon amour, un si noir attentat,
De ma tendre amitié, seroit la récompense?
Ne crains-tu pas l'effet de ma juste vengeance?
Mais pourquoi m'allarmai-je, & dequoi m'émouvoir?
Cet hymen doit plûtôt réveiller mon espoir:
Si la Reine prétend vous accepter pour fille,
Et vous veut, en ce jour, unir à sa famille,
Ne verra t'elle pas accomplir son dessein,
Si, de l'heureux Pyrrhus, vous recevez la main?

TEGLIS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine:
La Reine, en me liant de cette auguste chaîne,
Prétend moins signaler son amitié pour moi,
Que séparer nos cœurs & vous ravir ma foi:

Par de feintes faveurs, ſa colere m'accable ;
Elle eſt, de notre amour, l'ennemie implacable :
Quelle autre a pû, Seigneur, m'enlever à vos yeux,
Et, ſi cruellement, m'arracher de ces lieux ?

PYRRHUS.

Ah ! ſi je le croïois.... Eh quoi, tout ſe ſouleve !
Parens, amis ! hélas ! .... deſtin barbare, acheve !
Viens, contre nous, encor armer tout l'Univers ;
Viens épuiſer ſur moi la rage des Enfers ;
Et m'accabler de coups encor plus redoutables !
Toujours mes ſentimens ſeront inébranlables :
Les malheurs augmentant accroîtront mon amour ;
Tu me peux, à ton gré, cruel, priver du jour ;
Mais tu ne peux jamais étouffer une flâme,
Qui ſeule anime, embraſe & poſſéde mon ame.

TEGLIS.

Ah ! modérez, Seigneur, modérez ce tranſport ;
Hélas ! cédons plûtôt à la rigueur du ſort.
De la Reine, ſur moi, tomberoit la colere :
Ah ! quelle horreur pour vous, ſi ſa haine ſévere,
En répandant mon ſang, vous privoit à jamais....
Je ne crains point la mort, la vie à mes ſouhaits
Ne ſçauroit plus, Seigneur, offrir rien d'agréable ;
Mon ſort ſera, ſans vous, toujours plus déplorable ;
Mais n'importe, mes yeux vous verront quelquefois ;
Ils ſeront les témoins de vos fameux exploits ;

Tout mon cœur.... je m'égare, & mon ame étonnée...
Adieu, Prince; ſongez que, dans cette journée,
Il vous faut, de la gloire, applanir le chemin,
Où Ptolomée, hélas!.... va recevoir ma main.

SCENE VII.

PYRRHUS, *ſeul.*

NOn, je mourrai cent fois plûtôt que de ſouſcrire
A ces ordres cruels que vous m'oſez preſcrire.
Hélas! vous ſoupirez en me les annonçant;
Et je vous trahirois en vous obéiſſant.
Ce jour ne verra point mon hymen, ni le vôtre,
Et je ſçaurai ſans doute éloigner l'un & l'autre.
Que dis-je, malheureux! ainſi donc, dans ton cœur,
De la gloire, l'amour demeurera vainqueur!
Ah, prens enfin des ſoins que l'Univers contemple!
Téglis même, Téglis t'en donne un bel exemple:
Malgré ſes feux pour toi, ſa généroſité
Lui fait, de tes projets, haïr la lâcheté.
Pourras-tu moins!.... hélas! cet effort admirable
La préſente, à mes yeux, encor plus adorable!
C'eſt, pour mon triſte cœur, le lien le plus fort;
Amour, pour m'accabler, c'eſt ton dernier effort!

SCENE VIII.

PYRRHUS, PTOLOMÉE.

PTOLOMÉE.

Permettez-moi, Seigneur ....

PYRRHUS.

Que me veux-tu, perfide?
Eh quoi, ne crains-tu pas le transport qui me guide?

PTOLOMÉE.

Que vois-je? quels regards! quel nom me donnez-vous!

PYRRHUS.

Tu parois étonné d'un si juste courroux!

PTOLOMÉE.

Puis-je ne l'être pas! qui le rend légitime?
Non, non, je n'ai, Seigneur, à rougir d'aucun crime.

PYRRHUS.

Tu romps, de l'amitié, le plus sacré lien;
Et ton cœur, en secret, ne te reproche rien?
Pourquoi dissimuler? crois-tu que je l'ignore?
Tu prétens, à mes vœux, ravir ce que j'adore.

PTOLOMÉE.

Moi!

PYRRHUS.

Vous, qui, secondé du pouvoir souverain,
Exigez que Téglis reçoive votre main.

PTOLOMÉE.

J'ai demandé sa main! Dieux! quelle est ma surprise!
D'aucun feu, pour Téglis, mon ame n'est épriſe:
Autant que vous, Seigneur, j'ai lieu d'être allarmé,
Et, pour un autre objet, mon cœur est enflâmé:
Des charmes d'Antigone, il n'a pû se deffendre;
Mais j'immolois ma flâme, & ceſſois d'y prétendre.

PYRRHUS.

Qu'entens-je! ah! pardonnez à mes transports jaloux!
Je rougis, à vos yeux, d'un aveugle courroux:
Je craignois, il est vrai, que Téglis, dans votre ame,
N'eût allumé, Seigneur, une trop vive flâme.
Je crois qu'en la voyant, tous les cœurs enchantés,
Comme moi, doivent être épris de ses beautés.
Lorsque, de mes soupçons, vous montrez l'injuſtice,
Dans de cruels remords, j'en trouve le supplice:
De mes égaremens, daignez avoir pitié,
Mon frere, je vous rends toute mon amitié;
Mais c'est peu, recevez encor une couronne,
Que je ne puis payer par l'hymen d'Antigone.
Charmé que, dans mon frere, un destin trop fatal
Ne me préſente point un odieux rival,
Voudrois-je, pour le prix d'une amitié si chére
Le priver du seul bien capable de lui plaire?

PTOLOMÉE.

Votre honneur m'eſt trop cher; je ne veux pas, Seigneur,
Sur ſes honteux débris, élever ma grandeur :
La Reine a prononcé: c'eſt vous que, pour mon maître,
Le devoir deſormais m'ordonne de connoître :
Heureux, ſi je pouvois, libre de mon amour,
A la ſeule amitié, me livrer en ce jour ;
Si je pouvois vous voir ceint de ce diadême,
Sans qu'il m'en dût couter le ſeul objet que j'aime.
Oui, je ne cherche pas, Seigneur, à le cacher ;
Je tremble, je frémis de me voir arracher
Un bien que ma vertu veut que je ſacrifie :
Mais je n'héſite pas, m'en coutât-il la vie.
Eh ! puiſque, du deſtin, tel eſt l'ordre ſur nous,
Que la Gloire combat nos deſirs les plus doux,
En domptant notre amour, donnons un grand exemple
Que l'Univers entier, que l'avenir contemple ;
Qu'un triomphe ſi beau, digne même des Dieux,
Rende nos noms, mon frere, à jamais glorieux.

PYRRHUS.

Ces nobles ſentimens, que tout mon cœur admire,
Vous rendent trop, Seigneur, digne de cet Empire.
Je brûle de les ſuivre ; & je dois l'avouer,
De mes plus grands efforts, l'amour ſçait ſe jouer.

PTOLOMÉE.

Eh quoi, vous oseriez lui céder la victoire ?

PYRRHUS.

Est ce donc, sans retour, que j'immole ma gloire !
Si l'amour, aujourd'hui, me force à la ternir,
Quoi, par d'autres chemins, ne puis-je y parvenir ?
Ne nous reste-t-il plus d'ennemis à réduire,
De Rois à protéger; de Tyrans à détruire !
Contre nous, l'Etolie arme encore une fois :
Quelle vaste carriere à d'immortels exploits !
Rome, la fiere Rome, insolemment nous brave,
Et regarde un Monarque au-dessous d'un esclave :
Vengeons nos droits sacrés ; punissons son orgueil ;
Que notre bras vainqueur creuse enfin son cercueil :
Notre Ayeul commença, finissons son ouvrage ;
Faisons, avec son nom, revivre son courage.
Voilà, par quels travaux, je prétens effacer
La honte, où mon amour semble ici m'abaisser.
Les cœurs touchés des soins dont la gloire les presse
Conservent leur grandeur jusques dans leur foiblesse;
Et vaincus, sans jamais le céder au vainqueur,
De leur chûte, souvent tirent tout leur honneur.
Non, non, l'amour envain dispose de mon ame,
Je sçaurai réparer les erreurs de ma flâme.

SCENE IX.

PTOLOMÉE *seul.*

NE l'abandonnons point ; & tâchons, en ce jour,
D'accorder l'amitié, les grandeurs & l'amour.
Raiſon, vertu, devoir, que vous avez de charmes !
Mais qu'en un triſte cœur, vous ſuſcitez d'allarmes,
Quels combats !... ah ! peut-on payer à trop haut prix
La gloire & le bonheur de vous être ſoumis ?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOSTHENE *seul.*

ENfin, en ma faveur, le deſtin ſe déclare :
A ſeconder mes vœux, tout ici ſe prépare.
Je n'aurai qu'à parler ; les peuples prévenus
Couronnent auſſi-tôt ma fille avec Pyrrhus.
C'eſt elle ! il n'eſt pas tems qu'à ſes yeux je me montre ;
Evitons-la.

SCENE II.

SOSTHENE, TEGLIS.

TEGLIS.

SEigneur, vous fuyez ma rencontre !
Quoi, me refuſez-vous un reſte d'amitié ;
Mon pere, ai-je perdu juſqu'à votre pitié ?

SOSTHENE.

Que penſez-vous, Téglis! vous m'êtes toujours chere:
Vous n'avez point perdu la tendreſſe d'un pere:
Je vous plains; je vous aime; & les Dieux ſont témoins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres ſoins.
Mais pourquoi, dans ces lieux, m'arrêter par vos larmes;
Et me rendre témoin de ces vaines allarmes!
Les momens me ſont chers; je dois en profiter,
Pour vous prouver l'amour dont vous oſez douter.
D'un hymen glorieux, déja l'inſtant s'approche;
Si je ne le hâtois, par un juſte reproche,
Vous pourriez quelque jour.....

TEGLIS.

Et c'eſt donc là, Seigneur,
L'amour & la pitié qui touchent votre cœur!
Deſeſpérant vous-même un feu qui me dévore,
C'eſt vous ſeul qui hâtez cet hymen que j'abhorre:
Ah! laiſſez vous, mon pere, attendrir par mes pleurs;
Ceſſez de mettre enfin le comble à mes malheurs.
Pyrrhus obéïra; je conſens qu'Antigone,
Plus heureuſe que moi, partage ſa couronne;
Ce triſte hymen, par moi, lui vient d'être ordonné;
Je ſçai trop que, pour lui, mon cœur n'étoit pas né.
N'eſt-ce donc pas aſſez de la douleur extrême,
De voir une rivale obtenir ce que j'aime;
De le céder moi même, & le perdre à jamais;
Voulez-vous me livrer à tout ce que je hais?

SOSTHENE

Quoi, ma fille, eſt-il vrai qu'étouffant ſa tendreſſe,
Pyrrhus conſente enfin d'épouſer la Princeſſe?

TEGLIS.

Son amour s'en étonne; il murmure, il gémit;
Mais, Seigneur, c'eſt en vain que ſon cœur en frémit;
A ſa gloire, à mes loix, il faut qu'il obéïſſe:
Pour prix de mon amour, je veux ce ſacrifice;
Il ſçait la fermeté d'un cœur tel que le mien;
Et ne peut eſpérer d'unir mon ſort au ſien.
Pour moi, d'Olimpias, il craindra la colere;
Il craindra que moi-même, à l'hymen de ſon frere,
Je n'oſe, par vertu, me ſoumettre à mon tour.

SOSTHENE.

Ah! s'il brûle pour vous d'un véritable amour,
Il vous garantira de la douleur mortelle.....

TEGLIS.

Hélas! & que peut-il? la fortune cruelle
A pris ſoin d'épuiſer ſa fureur ſur nous deux:
Un obſtacle éternel s'oppoſe à tous nos vœux:
Il ne peut rien pour moi, ſans offenſer ſa gloire;
Sans céder à l'amour une triſte victoire:
Et ſa gloire, Seigneur, eſt trop chére à mes yeux:
Des nœuds de mon amour, c'eſt le plus précieux?
S'il pouvoit la ſouiller, auſſi-tôt, de mon ame,
Vous verriez, à jamais, s'évanouir ma flâme.

C'eſt à des cœurs communs, intereſſés, ſans foi,
D'aimer ſans nulle eſtime, & ſeulement pour ſoi ;
L'effort de la vertu, c'eſt de ſçavoir ſoi-même,
S'immoler à l'honneur de l'objet que l'on aime.
Voilà mes ſentimens : pour vous en aſſurer,
De ce fatal ſéjour, daignez me retirer :
Qu'une éternelle abſence acheve ma victoire ;
Que, de mon triſte amant, elle aſſure la gloire,
Et, pour tout dire enfin, qu'elle aſſure, en ce jour,
Les vœux d'Olimpias, trahis par mon retour.

SOSTHENE.

Votre repos, ma fille, eſt ce que je ſouhaite :
Appaiſez vos douleurs ; vous ſerez ſatisfaite :
Allez, voyez Pyrrhus ; portez-lui vos adieux ;
Dites-lui qu'à jamais, vous partez de ces lieux :
J'y conſens.

TEGLIS.

Ah ! Seigneur, je retrouve mon pere !
Voilà, de votre amour, la marque la plus chere.
(*à part.*)
Du moins, ſi tu ne peux, cher Pyrrhus, être à moi,
Téglis ne vivra point pour un autre que toi.

SCENE III.

SOSTHENE *seul.*

J'Engage ainſi Pyrrhus à ſeconder mon zéle;
Mais ſi toujours ce Prince à ſon devoir fidéle,
N'oſoit... qu'en puis-je craindre! il aime; & dans mes mains,
De ſon cœur amoureux, je tiens, ſeul, les deſtins!
Je ne prends plus ſes loix; c'eſt moi qui lui commande;
L'amour me l'aſſervit; il faudra qu'il ſe rende:
Je ſçaurai... mais déja, lui-même vient à nous.

SCENE IV.

PYRRHUS, SOSTHENE.

PYRRHUS.

SOſthêne, mon bonheur ne dépend que de vous.
Quand, du ſein paternel, Téglis fut arrachée,
Peut-être, plus que vous, mon ame en fut touchée;
Je vous cachois mes feux, en attendant qu'un jour,
Je fiſſe, par l'hymen, éclater mon amour.
Rien ne me retient plus; le Ciel même m'approuve;
Tout me lie à ſon ſort, puiſque je la retrouve

Dans le fatal moment qu'un projet inhumain
Vouloit porter ailleurs & mon cœur, & ma main.
Les Héros comme vous, dont la valeur illuſtre,
Du trône de leur maître, a ſoutenu le luſtre,
Dont les ſages conſeils font adorer ſes loix,
Sont faits pour s'allier au ſang des plus grands Rois.
A mes tendres deſirs, c'eſt à vous de ſouſcrire;
Venez hâter les nœuds pour qui ſeuls je ſoupire.

SOSTHENE.

Que me demandez-vous! me connoiſſez-vous bien?
Moi, je conſentirois à ce fatal lien!
Je pourrois approuver une honteuſe chaîne,
Qui vous fait mépriſer la grandeur ſouveraine?
Non, Prince, non; en vain, juſques au ſang des Dieux,
Vous voyez remonter le ſang de vos Ayeux;
Cette haute naiſſance honore peu ma fille;
Et j'aime beaucoup mieux placer dans ma famille,
Un mortel vertueux, qui, né pour obéïr,
Mais, des ſeules grandeurs, ſe laiſſant éblouir,
Montreroit des vertus dignes du diadême,
Qu'un Prince, qui, formé pour cet honneur ſuprême,
Par un aveugle amour, a démenti ſon ſang,
Et, pour une maîtreſſe, abandonne ſon rang.
Je connois mon devoir; & dès cette journée,
Téglis ſera, de vous, à jamais éloignée:
Votre gloire l'ordonne; adieu, Prince.

PYRRHUS.

Arrêtez :
Pourquoi vous armez-vous de tant de cruautés ?
En croirez-vous toujours une vertu farouche ?
Barbare, mon amour n'a-t il rien qui vous touche ?

SOSTHENE.

Aux ſentimens humains, mon cœur n'eſt point fermé,
J'excuſe des tranſports qui vous ont trop charmé;
Mais ce qu'exige ici votre gloire & la mienne,
L'emporte dans mon cœur ſur une pitié vaine.

PYRRHUS.

Eh! quoi, ne peut-on plus être grand ſans régner;
Et, pour y parvenir, faut-il tout dédaigner?
La fiere ambition n'eſt-elle plus un vice;
Dois-je, de mon amour, lui faire un ſacrifice?

SOSTHENE.

Eſt-ce être ambitieux que ſoutenir ſon rang;
Que défendre les droits que nous donne le ſang ?
Ce ſoin eſt, d'un grand cœur, la plus illuſtre marque;
Regner eſt un devoir pour le fils d'un Monarque :
Plûtôt que de céder le trône, il doit mourir;
La honte eſt d'en deſcendre & non pas d'y périr.
Voilà les ſentimens que votre ame doit ſuivre :
Ah ! ſans plus héſiter, Seigneur, qu'elle s'y livre !

PYRRHUS.

Eh bien, Soſthêne, eh bien, je ſçaurai vous montrer
Que, malgré mon amour, l'honneur peut m'inſpirer !

Le

Le fier Etolien s'arme contre l'Epire;
Je vais porter la flâme au sein de son Empire,
Le vaincre, le dompter, sur ses Etats conquis;
Couronner, avec moi, l'adorable Téglis.

SOSTHENE.

Je veux que le succès réponde à l'entreprise;
Que bien-tôt l'Etolie, à vos loix, soit soumise!
Sur ce trône étranger, comment vous soutenir;
Vous, qui, de vos Etats, aurez pû vous bannir?
Devez-vous écouter ces projets téméraires!
Non, c'est un plus haut rang, c'est le rang de vos peres;
C'est un trône plus ferme, où vous devez monter;
Et la gloire & l'honneur, tout doit vous y porter.
Sans aller entreprendre une vaine conquête,
La couronne, en ces lieux, est, pour vous, toute prête;
Vous n'avez qu'à paroître, ou qu'à dire un seul mot,
Seigneur, sur votre tête, on la met aussi tôt.
Tout le Peuple est pour vous; il se plaint, il murmure;
Il veut que l'on respecte un droit de la nature:
Impatient déja de vous avoir pour Roi,
Ce n'est que de vous seul qu'il veut prendre la loi.
Ah! ne balancez point; profitez de son zéle;
Venez; vous allez voir un peuple si fidéle,
Faire éclater, pour vous, ses sentimens secrets.
Ne pensez pas pourtant que, pour mes interêts,

Ou, pour l'honneur de voir le ſceptre en ma famille,
Je vienne vous preſſer de couronner ma fille?
Que de plus tendres ſoins, m'arment pour ſon ſecours!
Je ne ſonge, Seigneur, qu'à défendre ſes jours.

PYRRHUS.

Quelle main oſeroit attenter ſur ſa vie?

SOSTHENE.

Sur un ſimple ſoupçon, elle vous fut ravie;
Et quand vous ſignalez l'amour le plus conſtant,
Vous douteriez encor du deſtin qui l'attend!
Hélas! il eſt trop vrai; Seigneur, daignez m'en croire;
Vous perdez à jamais Téglis, & votre gloire;
Si vous brûlez d'unir vos jours avec les ſiens,
Le trône en peut, lui ſeul, aſſurer les liens:
Si vous en deſcendez, ſa mort eſt aſſurée;
Et peut-être, déja, la Reine l'a jurée:
J'en frémis... le tems preſſe; en l'ôtant de vos yeux,
Je dois parer le coup qui l'attend en ces lieux.

PYRRHUS.

Quel trouble, en ce moment, dans mon ame, s'éléve!

SOSTHENE.

Vous tremblez du péril! il eſt tems que j'achéve,
Et ce trouble, Seigneur, m'apprend ce que je doi.

PYRRHUS.

Où ſuis-je! quelle horreur!..

SOSTHENE.

Repoſez-vous ſur moi.

PYRRHUS.

La Reine vient !

SOSTHENE.

O Ciel !

SCENE V.

OLIMPIAS, SOSTHENE, PYRRHUS.

OLIMPIAS *au fond du Théatre.*

MA préſence les trouble !
Quel ſoupçon j'en conçois ! que ma crainte redouble !
(à Soſthêne.)
Soſthêne, eh bien, le Prince eſt-il déterminé
A monter ſur le trône, où je l'ai deſtiné ?
Que lui conſeillez-vous !

SOSTHENE.

N'en doutez point, Madame ?
Je venois ranimer la vertu dans ſon ame ;
Et je crois qu'à la gloire, il va rendre, en ce jour,
Tout ce qu'elle eſt en droit d'exiger de l'amour.

OLIMPIAS.

Et Téglis?

SOSTHENE.

A mes loix, elle eſt prête à ſe rendre.

OLIMPIAS.

Il ſuffit.

SCENE VI.

OLIMPIAS, PYRRHUS.

OLIMPIAS.

Venez donc; c'eſt trop long-tems attendre;
Antigone, à l'Autel, me demande un époux;
Allons, mon fils.

PYRRHUS.

O Ciel! que me propoſez-vous?

OLIMPIAS.

Quoi, rien ne pourra donc te déſiller la vûe!
Sans relâche abreuvé, d'un poiſon qui te tue,
Inſenſible à mes pleurs, & ſourd à mes ſoupirs,
Tu ne te rendras point à de nobles deſirs!
Lorſqu'avec tant d'ardeur, je travaille à ta gloire,
Toi ſeul, dédaignes-tu le ſoin de ta mémoire?
(Elle regarde attentivement Pyrrhus qui paroît dans un trouble extrême, & qui ne répond rien; reprenant auſſi-tôt.)

C'en eſt trop, juſtes Dieux! fils indigne de moi,
Je ne te dis plus rien; fuis une infame loi:
Cours te livrer entier à la beauté fatale,
Pour qui, ton fol amour t'abaiſſe, te ravale;
Va lui ſacrifier ton nom, ta liberté:
Mais tremble.... je pourrois punir ta lâcheté.

PYRRHUS.

Ah! ſans que votre bouche ici me le déclare,
Je ſçais trop ce que peut votre fureur barbare!
Mais ſi, pour m'aſſervir à d'odieuſes loix,
Vous m'enleviez Téglis une ſeconde fois;
Si vous oſiez, ſur elle, étendre votre haine,
Ne croyez pas qu'alors le reſpect me retienne;
Je ne connoîtrois plus ni raiſon, ni devoir:
Vous voyez mon amour... craignez mon deſeſpoir.

SCENE VII.

OLIMPIAS *ſeule.*

OU ſuis-je! quelle audace! & que viens-je d'entendre!
Eſt-ce Pyrrhus; ce fils ſi ſoumis & ſi tendre?
Quel démon, aujourd'hui, s'empare de ſon cœur!
Peu content d'immoler ſa gloire, ſon bonheur,

Le perfide, pour plaire à l'objet qu'il adore,
Oſeroit, en ce jour, ſacrifier encore,
Et le devoir de fils, & celui de ſujet?
Mais comment a-t-il pû découvrir mon ſecret?
Ah! je vois qu'il eſt tems qu'éclate ma vengeance!
Trop de bonté me nuit; puniſſons qui m'offenſe!

SCENE VIII.

OLIMPIAS, MITRANE.

MITRANE.

EN faveur de Pyrrhus, le peuple eſt révolté,
Madame; chacun s'arme, on court de tout côté:
Déja, des plus mutins, une troupe hardie,
Sur la garde du Fort, ſignale ſa furie:
Ils veulent que Pyrrhus diſpoſe de ſa foi,
Et par tout, à grands cris, on le proclame Roi:
C'eſt lui ſeul, en un mot, qu'ils demandent pour maître.

OLIMPIAS.

Ah! voilà les projets que méditoit un traître!
Ciel!... courez arrêter Soſthêne avec Téglis;
Qu'ils ſoient chargés de fers.

SCENE IX.

OLIMPIAS, DORIS.

OLIMPIAS *poursuivant.*

QUe m'apprens-tu, Doris?

DORIS.

Madame, à chaque instant, le desordre s'augmente:
Les rebelles, par tout, ont semé l'épouvante;
Bien-tôt vous n'avez plus de fidéles sujets;
Un gros de révoltés marche vers ce Palais;
Sosthêne est à leur tête, il presse, il les anime.

OLIMPIAS.

Sosthêne! ah! sur sa fille, allons punir son crime;
Frappons.

DORIS.

Il n'est plus tems; ces soins sont superflus,
Madame, en ce Palais, déja Téglis n'est plus.

OLIMPIAS.

Eh bien, n'oublions rien pour découvrir l'azile,
Qui, contre elle, rendroit ma colere inutile;
Par force, ou par adresse, il faut s'en emparer;
Rien n'est perdu, Doris, si je l'en puis tirer.

De même que son pere, un fol orgueil l'enflâme.
Allons sans perdre tems....

DORIS.

Ce n'est pas tout, Madame,
On dit que Pyrrhus même a joint les révoltés.

OLIMPIAS.

Dieux, je ne crains plus rien; tous vos coups sont portés!
Il ne me reste plus d'espoir qu'en Ptolomée;
Pour venger nos affronts, que sa main soit armée;
Hâtons-nous d'assembler mes Chefs & mes Soldats;
Qu'ils aillent seconder les efforts de son bras.
Et vous, si ma fureur vous paroît légitime,
Dieux, qui me trahissez! livrez-moi la victime,
Sur qui doit retomber l'éclat de mon courroux;
Que la foudre me venge, ou conduisez mes coups!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, CEPHISE.

ANTIGONE.

NON, rien ne peut calmer l'ennui qui me dévore ;
Tes discours & tes soins le redoublent encore :
Laisse-moi me livrer à l'horreur de mon sort ;
Ne contrains plus, Céphise, un trop juste transport.
Pour tant de honte, ô Dieux ! j'étois donc destinée !
Ainsi donc, dans le cours d'une même journée,
L'on m'arrache à jamais à l'objet de mes feux ;
Un autre, malgré moi, doit obtenir mes vœux ;
Et lorsque mon hymen lui donne un diadême,
C'est peu que le perfide, à cet honneur suprême,
Préfere un autre objet dont son cœur est épris ;
C'est peu de m'accabler de haine & de mépris,

Sa paſſion encor juſques-là le ravale
Qu'il prétend, en ma place, élever ma rivale!
N'entends-tu pas les cris d'un peuple audacieux,
Armé pour ſoutenir ſes deſſeins odieux?
Céphiſe, c'en eſt trop! ſortons de cet Empire;
A ſon triſte deſtin, abandonnons l'Epire;
Allons, pour nous venger, ſoulever nos Etats;
Portons le feu, le fer au ſein de ces climats;
Que, dans des flots de ſang, s'effacent mes injures;
Et donnons, s'il ſe peut, à trembler aux parjures!

CEPHISE.

Le peuple, pour Pyrrhus, envain eſt révolté,
Leur funeſte projet n'eſt point exécuté:
Madame, penſez-vous que la Reine y conſente?
Croyez-vous que bien-tôt ſa vengeance éclatante
Ne diſſipera pas un complot criminel;
Laiſſeroit-elle rompre un ſerment ſolemnel!
Autant que vous, contre eux, ſa haine eſt animée;
Vos Gardes, ſes Soldats ont ſuivi Ptolomée;
Il ſera tout pour vous, il ſçaura vous venger.

ANTIGONE.

Il ne ſera peut-être, hélas! que m'outrager.
Oui, s'il ſçavoit aimer, j'en pourrois tout attendre,
Et lui ſeul ſuffiroit, ſans doute, à me défendre;
Mais, inutile eſpoir! l'amour le touche peu;
Avec quelle froideur, il immoloit ſon feu;

Preſque ſans murmurer, il cédoit Antigone.
Quand un cœur tout entier, à l'amour, s'abandonne,
Ah ! qu'il fait éclater de plus ardens tranſports !
Juges en par Pyrrhus; regarde quels efforts
Il tente, dans l'ardeur dont ſon ame eſt charmée,
Pour couronner l'objet dont elle eſt enflâmée.
L'excès de cet amour irrite mon ennui;
Heureuſe, ſi ſon frere aimoit autant que lui !

SCENE II.

OLIMPIAS, ANTIGONE, CEPHISE.

OLIMPIAS.

JE conçois les douleurs dont votre ame eſt atteinte;
Mais, Madame, calmez une inutile crainte.
Votre gloire, ma foi, tout eſt en ſureté;
Et vous verrez bien-tôt accomplir le traité:
Toutes deux, d'un ingrat, nous ſommes outragées;
Toutes deux, à la fois, nous en ſerons vengées.
Envain, pour aſſurer d'ambitieux projets,
Soſthêne a fait ſortir ſa fille du Palais,
Et, dans le Fort, envain ſa crainte l'a cachée,
Mes Gardes l'ont ſurpris, & l'en ont arrachée:
Ceux qui la défendoient ſont tombés ſous leurs coups,
Et l'on vient de la rendre à mon juſte courroux.

Je ne crains plus Pyrrhus avec un tel ôtage ;
Il ne peut, à mes vœux, réſiſter davantage.

ANTIGONE.

Il ne ſeroit plus tems : après l'indigne affront,
Dont ce Prince, en ce jour, a fait rougir mon front,
Entre nous deux, Madame, il n'eſt plus d'hymenée !
J'aime mieux retourner aux lieux où je ſuis née,
Que d'unir mon deſtin à celui d'un époux,
Qui, d'obtenir mon cœur, ne ſeroit point jaloux ;
Qu'un autre retiendroit dans un vil eſclavage,
Et qui m'auroit enfin pû faire cet outrage
D'aimer mieux obéir, que régner avec moi.
En un mot, ſi c'eſt lui qui doit devenir Roi,
Qu'il ſe livre, Madame, au feu qui le ſurmonte !
Je ne dois m'occuper que de cacher ma honte.

SCENE III.

OLIMPIAS *ſeule.*

A Ces juſtes tranſports elle peut ſe livrer !
Mais je verrai bien-tôt ſon cœur ſe raſſurer.
Croit-on, lorſque je tiens ſur qui punir l'offenſe,
Que je laiſſe au hazard le ſoin de ma vengeance ?
Traîtres, bravez mes loix, revenez en vainqueurs ;
Je ne redoute plus vos perfides fureurs !

SCENE IV.

OLIMPIAS, MITRANE.

OLIMPIAS.

EH bien, triomphons-nous, Mitrane? & Ptolomée. ..

MITRANE.

Tout succede à vos vœux, la révolte est calmée.
Le perfide Sosthêne, à grands cris, vers ces lieux,
Conduisoit fiérement un peuple furieux,
Quand Ptolomée épris d'une plus noble audace,
Et tel que le vainqueur de l'Inde, ou de la Thrace,
Paroît accompagné de vos braves Soldats,
Et, d'un traître Sujet, vient arrêter les pas.
Déja rien ne résiste à son ardeur guerriere;
Déja les plus hardis tombent sur la poussiere;
Infatigable Chef, intrépide Soldat,
Il commande partout, & partout il combat;
Il sembloit que ce Prince héritoit du courage
De ceux qu'il immoloit pour venger votre outrage,
Tant, à chaque trépas qu'il venoit de porter,
On voyoit son ardeur & sa force augmenter.
La valeur dont la gloire & le devoir sont guides
A l'avantage heureux sur celles des perfides;

Que le crime des uns fait trembler leur fierté,
Lorſque tout, des premiers, accroît la fermeté.
Soſthêne envain jadis répandoit les allarmes,
Aujourd'hui, dans ſes mains, il voit briſer ſes armes,
Et, pour premier exploit, le plus jeune vainqueur
Charge de fers un bras qui portoit la terreur;
Celui qui défioit la plus fiére cohorte,
Sans gloire, eſt ramené ſous une ſûre eſcorte.
Mais cependant Pyrrhus, à travers mille morts,
Vole, & vient, de Soſthêne, appuyer les efforts:
Il ne le trouve plus; & ſa bouillante rage
Cherche, ſur Ptolomée, à venger cet outrage.
De cet affreux combat, chacun déja gémit;
Et Peuples, & Soldats, tout tremble, tout frémit:
L'Epire, en un ſeul jour, craint de perdre ſes Maîtres,
Et le reſte du ſang de leurs fameux Ancêtres.
Mais, loin de ſe défendre, ou d'attaquer Pyrrhus,
Celui, par qui déja les plus fiers ſont vaincus,
Lui cédant, tout-à-coup, une triſte victoire,
S'ouvre un nouveau chemin, pour marcher à la gloire:
Il jette ſon épée, & découvrant ſon ſein,
» Frere ingrat, lui dit-il, achéve ton deſſein;
» Abreuve de mon ſang la rage qui te dompte;
» Frappe; je t'aime trop pour ſurvivre à ta honte;
» Pour voir tremper tes mains dans cet auguſte flanc,
» Dont nous avons tous deux ſuccé le plus pur ſang;

» C'eſt par ce digne coup, c'eſt en perçant ton frere,
» Que ton bras doit apprendre à s'immoler ta mere.
A ces mots, il ſe tait. Immobile d'horreur,
Troublé, Pyrrhus en vain rappelle ſa fureur,
D'un plus doux ſentiment, ſon ame eſt enflâmée:
Enfin, avec tranſport, embraſſant Ptolomée:
» Quoi, vous penſez, dit-il, que Pyrrhus, de vos jours,
» Et de ceux d'une mere, oſe trancher le cours?
» Non, cher Prince, entraîné par un pouvoir funeſte...
» Faites votre devoir, je me charge du reſte,
Lui répond Ptolomée.... Alors ils n'ont ſongé
Qu'à calmer la révolte où le peuple eſt plongé.
Chacun, à leur exemple, abandonne ſes armes;
Et ce combat fatal, qui cauſoit tant d'allarmes,
Qui n'a pû, pour l'Etat, être trop redouté,
Par cet heureux retour de généroſité,
N'a fait couler enfin, que des larmes de joye.

OLIMPIAS.

Ciel!

MITRANE.

Lorſqu'à tout calmer, l'un & l'autre s'employe,
J'ai couru vers ces lieux, vous apprendre un ſuccès,
Qui nous doit, en ce jour, aſſurer de la paix.

OLIMPIAS *à part.*

A mes premiers tranſports, je me ſuis trop livrée:
Peut-être ma vengeance eſt trop bien aſſurée!

Et peut-être déja... l'on vient!....

(*à Mitrane.*)

Cours, va dire à Doris;
Que, s'il se peut encor, elle sauve Téglis.
Dis-lui que je l'ordonne.

SCENE V.

OLIMPIAS, PTOLOMÉE.

PTOLOMÉE.

ENfin tout est tranquile;
Tout respecte vos loix, & l'Armée, & la Ville:
Et bien-tôt vous verrez tomber à vos genoux,
Un fils respectueux, confus de son courroux.
Non, il n'attentoit point, Madame, à votre vie;
Le Thrône n'étoit point l'objet de son envie!
Un ascendant vainqueur l'entraînoit malgré lui;
De tout ce qu'il adore, il se rendoit l'appui.
Je réponds de son cœur; oubliez son audace;
Aux transports de l'amour, peut-on refuser grace?
Il fait subir ses loix, même aux plus vertueux:
Ah! rendez à Pyrrhus, l'objet de tous ses vœux....

OLIMPIAS.

OLIMPIAS.

Oui, je vois qu'il eſt tems, Prince, que je lui céde,
Et ne m'oppoſe plus au feu qui le poſſéde.
Vous pouvez l'aſſurer, qu'il va revoir Téglis,
Et que tous ſes ſouhaits vont être enfin remplis.

SCENE VI.

PTOLOMÉE *ſeul.*

AH! que ce doux moment aura, pour lui, de charmes!

SCENE VII.

PYRRHUS, PTOLOMÉE, IPHIS.

(*Pyrrhus, en entrant, paroît agité, & fort inquiet.*)

PTOLOMÉE.

VEnez, Prince, venez; banniſſez vos allarmes!
On ne met plus d'obſtacle à vos tendres ſoupirs,
Et la Reine conſent de combler vos deſirs.

PYRRHUS.

Puis-je le croire, ô Ciel! ô flateuſe eſpérance!
Que ne vous dois-je point! quelle reconnoiſſance,
Cher Prince me pourroit....

SCENE DERNIERE.

PYRRHUS, PTOLOMÉE, TEGLIS *mourante, & soutenue par une Suivante & par son pere,* SOSTHENE, *desarmé,* IPHIS.

PYRRHUS *apperçevant Téglis, & courant à sa rencontre.*

AH! Madame, c'est vous!
Quoi, je puis me flatter du lien le plus doux?
Mais, quelle horreur.... vos yeux ne s'ouvrent qu'avec peine!...
Je ne vois que des pleurs!

PTOLOMÉE *à part.*

Ah! trop cruelle Reine!

SOSTHENE, *à Pyrrhus.*

Seigneur, voilà le coup qui me faisoit frémir;
Que tous mes soins n'ont pû parer, ni prévenir.
Le destin qui poursuit une triste famille,
Aux mains d'une inhumaine a fait tomber ma fille;
La perfide aussi-tôt, par un poison cruel....

PYRRHUS.

Où suis-je! que devien-je! ô desespoir mortel!

TEGLIS, *à Pyrrhus.*

Cher Prince, hélas ! la mort, pour jamais nous sépare :
Je vous avois prédit qu'un destin si barbare,
Termineroit enfin un amour malheureux ;
Vous avez négligé mes conseils généreux ;
Trop prévenu pour moi, trop tendre, trop fidéle,
Aux desirs d'une mere, en ma faveur, rebelle,
Votre cœur a voulu me conserver sa foi ;
Et votre amour me perd, pour vouloir être à moi.

PYRRHUS.

Je vous perds !.. à mes pleurs, ne l'aviez-vous rendue,
Que pour la faire, ô Dieux, expirer à ma vûe !

SOSTHENE.

Si ce cruel spectacle a pû vous affliger,
Venez armer du moins mon bras pour la venger.

PYRRHUS, *à Sosthêne.*

Va, je la vengerai. Je veux que la barbare,
Pleure à jamais du coup que ma main lui prépare?

TEGLIS.

Ah! sur qui voulez-vous, Seigneur, venger ma mort ?
Je ne murmure point des rigueurs de mon sort.

PYRRHUS.

Oui, je veux vous venger, non en amant timide,
Qui, n'osant se frapper, deviendroit parricide,
Non en portant mes coups, sur un perfide flanc,
Où, malgré ses fureurs, j'ai puisé tout mon sang ;

Mais en fidéle amant, dont le bonheur suprême
Est de vivre, ou mourir avec l'objet qu'il aime.
(Il se tue.)

(Ptolomée fait un mouvement pour l'arrêter, mais le coup est déja porté.)

TEGLIS.

Ce coup hâte ma mort !

PTOLOME'E.

Que faites-vous, Seigneur ?
Où vient de vous porter une aveugle fureur !

SOSTHENE.

Grands Dieux !

PYRRHUS *à Ptolomée.*

Tu vas régner....

PTOLOME'E.

Epargnez ma tendresse,
Prince trop cruel, puis-je ....

PYRRHUS.

Ecoute, le tems presse :
(en donnant la main à Téglis, qui lui présente aussi la sienne.)
Fais qu'un même tombeau m'enferme avec Téglis ;
Qu'après la mort du moins nous soyons réunis ;
(en regardant Sosthène.)
Protége un malheureux, pour moi, trop plein de zéle ;
Avec la même ardeur, il te sera fidéle :
Mais c'en est fait, je meurs .... déja je ne vois plus....
Adieu ... chére ... Téglis.

TEGLIS.

Adieu ... mon ... cher ... Pyrrhus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

CHILDERIC,

TRAGEDIE,

DEDIE'E

A LA REINE.

Repréſentée à Paris pour la premiere fois le 19. Decembre 1736.

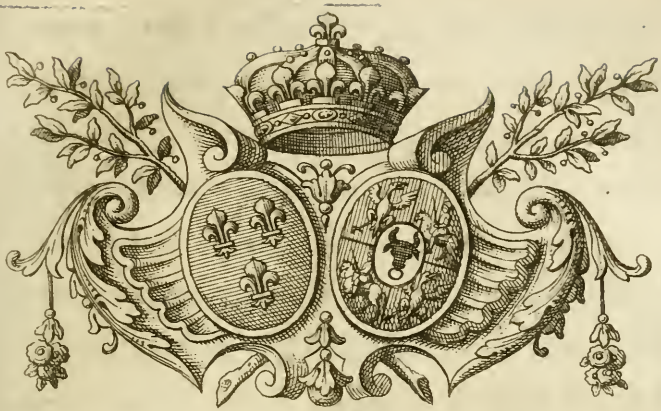
Par Monſieur DE MORAND.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Et tragicus plerùmque gaudet ſermone pedeſtri,
Telephus & Peleus, cùm pauper & exul uterque
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Hor. de Art. Poët.



A

LA REINE.

MADAME,

L'approbation dont VOTRE MAJESTE' *a daigné honorer cette Piéce, excuſe la liberté que je prends d'oſer Lui en conſacrer l'hommage.*

N'étoit-il pas juſte d'ailleurs que, pour ne rien perdre de leur ancienne gloire, Childeric & Clovis *ne paruſſent qu'à l'abri du Trône qu'ils ont fondé, dont la grandeur croiſſant de ſiécle en ſiécle eſt enfin parvenue au plus haut degré par les ſublimes vertus dont leur auguſte* SUCCESSEUR *&* VOTRE MAJESTE' *le décorent. Celle en qui l'on voit revivre l'illuſtre* Clotilde, *pouvoit ſeule offrir à ces Héros une protection digne d'eux.*

Ne craignez point, MADAME, *que je profite de l'heureuſe occaſion que me préſente l'honneur que je reçois aujourd'hui pour rendre à* VOTRE MAJESTE' *les tributs de louange qui lui ſont dûs. Quoique plus vivement pénétré que perſonne de l'admiration qu'Elle imprime dans tous les cœurs; quoique j'aye puiſé dans un ſi beau modéle les divers ſentimens de généroſité & de grandeur d'ame que j'ai tâché de faire briller ſur*

la Scéne, je ſai mettre un frein à mes tranſports les plus vifs. Je connois trop combien l'éloge le plus légitime, que n'auroit point fardé la flatterie & qui ne ſeroit dicté que par la vérité même, bleſſeroit cependant cette modeſtie qui fait le prix des autres vertus de VOTRE MAJESTE', *qui en rehauſſe l'éclat, & qui n'eſt elle-même que l'effet de l'aſſemblage des plus éminentes qualitez.*

Trop heureux que mon zéle & que mes foibles talens ayent pû trouver un accès favorable auprès du Trône, je ne dois m'occuper que de la vénération, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéiſſant, & très-fidéle Sujet & Serviteur, DE MORAND.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux : *Childeric*, *Tragédie nouvelle*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. A Paris ce 18. Janvier 1737.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sr. PIERRE DE MORAND, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Childeric*, *Teglis & autres Poëſies* de ſa compoſition, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES voulant traiter favorablement le Sieur Expoſant ; Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages cy-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs Volumes conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caractéres conformes à la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous

dépens, dommages & intérêts. A la Charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Chauvelin Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le premier jour de Fevrier l'an de grace mil sept cens trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 421. fol. 385. conformément au Réglement de 1723. Qui fait défenses art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris ce 8 Février 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

ACTEURS.

CHILDERIC, Premier du Nom, Roy des Français, détrôné par Gellon & crû mort, *M. Sarrazin.*

CLOVIS, Fils de Childeric, crû Fils aîné de Gellon, & regnant en ſa place depuis ſa mort. *M. Quinaut du Freſne.*

SIGIBERT, Fils aîné de Gellon, crû ſon ſecond Fils & Frere de Clovis; mais par quelques-uns crû Fils de Childeric, *M. Grand-Val.*

ALBIZINDE, Niéce de Childeric, *Mlle Gauſſin.*

CLODOADE, ci-devant Gouverneur des Enfans de Gellon, Miniſtre d'Etat de Clovis, *M. Fierville.*

LISOIS, Seigneur Français, attaché à Childeric, d'où deſcend l'illuſtre Maiſon de Montmorency, *M. le Grand.*

GONTARIS, Capitaine des Gardes de Clovis, *M. du Breuil.*

ELLENIRE, Confidente de la Princeſſe, *Mlle du Breuil.*

AGIONE, Suivante de la Princeſſe, *Mlle du Boccage.*

VALAMIR, Ami de Sigibert, *M. Dangeville, neveu.*

SUITE DE CLOVIS.

GARDES.

La Scene eſt à Tournay, dans le Palais de Childeric.

CHILDERIC, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS, ALBIZINDE, ELLENIRE, AGIONE, SUITE DE CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

ENfin ces triſtes jours de deüil & de douleurs,
Que la mort de Gellon avoit ſemés d'horreurs,
Ne nous entourent plus de nuages funébres;
Un Soleil plus ſerain a chaſſé leurs ténébres.

Après avoir rempli tous les devoirs de fils,
Les soins de mon amour me sont enfin permis.
Avant la mort du Roi vous m'étiez destinée,
Madame ; j'approchois de ce digne hyménée,
Et ma joye égaloit mes transports amoureux ;
Mais ce fatal revers desespéra mes feux.
Rien n'arrête Clovis : qu'une chaîne éternelle,
Dès ce jour, vous unisse au cœur le plus fidelle,
N'hésitez point ; venez.

ALBIZINDE.

Permettez-moi, Seigneur,
De vous ouvrir ici les secrets de mon cœur :
A vos empressemens je ne veux point répondre
Par d'indignes détours qui pourroient me confondre ;
Et ce seroit trahir ma gloire & mon devoir
Que nourrir votre ardeur d'un inutile espoir.
Vous vous flattez en vain que d'amour enflammée,
Comme vous, de ces nœuds je dois être charmée,
D'Albizinde Clovis ne peut être l'époux ;
Trop de haine, Seigneur, doit regner entre nous.
Non que, de vos vertus en secret peu touchée,
Au tribut qu'on leur doit je me sois arrachée ;
Avec tout l'Univers j'en remarque les traits ;
J'en connois tout le prix, j'admire vos bienfaits,
Votre haute valeur, votre rare clemence.
Mais quand je songe au sang dont vous prîtes naissance,

Je ne vois que le fils d'un lâche Uſurpateur,
Du bourreau de ma race, & de ſon deſtructeur,
Que le fils de Gellon qui, de meurtres avide,
Au ſang de Childeric, trempa ſa main perfide.

CLOVIS.

Eh, Madame, perdez un fatal ſouvenir!
De ces triſtes objets pourquoi s'entretenir?
Ne voyez à vos pieds qu'un Roi qui vous adore,
Qui partage avec vous l'ennui qui vous dévore,
Et qui, ſans votre hymen, eſtimant peu ſon rang
D'un pere trop cruel pour votre auguſte Sang,
Eſt prêt à réparer la fureur ſanguinaire,
Et veut, par ſes bontés, faire oublier ſon pere.

ALBIZINDE.

Et qui peut, des forfaits d'un pere ſi cruel,
Chaſſer de mon eſprit le ſouvenir mortel?
Cette effrayante image, à ma triſte penſée,
Hélas! fut trop ſouvent, & trop bien retracée.
J'étois trop jeune alors pour en être témoin;
Mais, de me la dépeindre on a pris tant de ſoin,
Que, de ſes traits affreux ſans relâche occupée,
Mon ame en eſt toujours également frappée.
Je crois être toujours dans ces temps de fureur,
Où, portant ſur ſes pas la révolte & l'horreur,
Gellon, accompagné de Romains téméraires,

Renverſa Childeric du Thrône de ſes Peres,
Le pourſuivit, le prit, le fit charger de fers,
Et, las de l'accabler de mille maux divers,
Où, pour mieux aſſurer ſon injuſte conquête,
A ſes yeux de ce Roi fit apporter la tête :
Sans ceſſe je crois voir mes freres malheureux
Egorgés & punis d'en être les neveux :
J'entends encor les pleurs de la Reine Bazine,
Mourante dans les fers, à la Tour de Vaſtine ;
J'entends encor les cris de ſon fils au berceau,
Que votre Clodoade a mis dans le tombeau.
Du Sang de Méroué ce déplorable reſte
Ne put être ſauvé de ſa rage funeſte.
Pendant près de vingt ans que ce Monſtre a regné,
Dans le Sang le plus pur il s'eſt toujours baigné ;
Vous prétendez en vain ſuivre d'autres maximes,
En épouſer le fils, c'eſt partager ſes crimes.

CLOVIS.

Ah ! ſans prendre le ſoin de me les rappeller,
Tant de malheurs, Madame, ont trop ſçû m'accabler.
Une pareille horreur de mon ame s'empare ;
Je rougis d'être né d'un pere ſi barbare.
Tyrans qui, pour regner, foulez les plus ſaints droits,
Voyez quel eſt le prix de vos triſtes exploits !

Jettez, jettez, cruels, les yeux ſur votre race !
Elle n'a point d'honneurs que ce crime n'efface ;
Vos Enfans malheureux, comme vous redoutés,
En aimant la vertu, ſont encor déteſtés.
Vainement de l'exil, des priſons, je rappelle
Tous ceux que proſcrivit une main trop cruelle ;
Vainement je me livre aux plus généreux ſoins,
Si, malgré mes bienfaits, on ne me hait pas moins.
Vous le voyez, Madame, en vain le Diadême,
A mes jeunes deſirs, promet le bien ſuprême :
Au milieu de ma gloire, & ſur le Trône aſſis,
Une invincible horreur aſſiége mes eſprits ;
Je veux la diſſiper, mais j'ai beau m'en défendre,
Je ne ſonge qu'au ſang qu'il a fallu répandre,
Pour faire, dans mes mains, paſſer un Sceptre affreux,
J'entends toujours la voix d'un Prince malheureux :
Et le jour, & la nuit, à mon ame tremblante,
S'offre, de ce grand Roi l'ombre pâle & ſanglante,
Qui, d'un pere à mes yeux, comptant les attentats,
Semble redemander la vie & ſes Etats.
Ah ! ſi vous deſtiniez mon front au Diadême,
Dieux ! ne me pouviez-vous placer au rang ſuprême,
Par un bienfait plus digne & de vous, & de moi ?
Ne pouvois-je être iſſu d'un legitime Roi ?
Vous ſeule, à ce haut rang pouvez rendre ſes charmes,
Témoin de mes regrets, diſſipez mes allarmes.

Niéce de Childeric, ce Trône eſt votre bien :
Venez, en uniſſant votre deſtin au mien,
Et rétablir ma gloire, & me ſauver du crime,
Et, d'un Uſurpateur faire un Roi légitime ;
Poſſedant tout alors de votre ſeule main,
Je n'ai plus à rougir pour un pere inhumain.

ALBIZINDE.

J'admire les tranſports que tu me fais paraître,
Si la ſeule vertu dans ton cœur les fait naître.
Veux-tu m'en aſſurer? Remets-moi donc mon bien ;
Deſcends, deſcends du Trône & n'en exige rien :
Viens, aux Français charmés, montrer leur Souveraine ;
Et tombe le premier aux genoux de ta Reine :
Laiſſe-moi libre enfin de me choiſir un Roi :
Peut-être tes vertus me parleront pour toi.

Voilà par quel haut fait, par quel effort inſigne,
De ma main, de mon cœur, tu dois te rendre digne !
Tu ne peux, qu'à ce prix, m'appaiſer deſormais ;
Fais ton devoir, Clovis, ou ne me vois jamais.

SCENE II.

CLOVIS, SUITE DE CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

QU'entends-je ! quel deſſein ? Qu'oſe t-elle prétendre ?
T'unir à mon deſtin, n'eſt-ce pas te le rendre,
Cruelle, cet Empire où tendent tes deſirs ?
Mais quoi, pour me tromper & cacher ſes ſoupirs,
N'eſt-ce pas là plûtôt un détour de l'ingrate ?
Peut-être qu'en ſecret ſon cœur déja ſe flatte....

SCENE III.

CLOVIS, CLODOADE, SUITE, GARDES.

CLOVIS *pourſuivant.*

CHer Clodoade, viens, viens conſoler ton Roi ;
Une orgueilleuſe encor lui refuſe ſa foi :
Sans me donner la main, elle exige le Trône,
Et veut que je lui cede en ce jour la Couronne.
Dans les divers tranſports dont je ſuis combattu,
Je veux bien l'avouer, l'amour & la vertu

Me porteroient peut-être à combler ſon attente ;
Mais une idée affreuſe auſſi-tôt m'épouvante.
Peut-être elle ne feint de rebuter mes vœux,
Que pour mieux m'éblouir, & cacher d'autres feux!
Te le dirai-je encor? Une aveugle colére
Me fait craindre ſur-tout un rival dans mon frere ;
Je crains que Sigibert ne l'emporte aujourd'hui.
Je ne ſçais quel ſujet m'irrite contre lui ;
Mais, ami, dès l'enfance, une invincible haine
M'a toujours fait ſouffrir ſa préſence avec peine.
Juſtes Dieux ! à deux cœurs formés du même ſang,
Tous deux, le même jour, ſortis du même flanc,
Deviez-vous inſpirer des ſentimens contraires,
Et preſque en les formant rendre ennemis deux freres?
Car enfin, je le vois, il me hait à ſon tour.

CLODOALDE.

Eh! qu'importe à Clovis ſa haine, ou ſon amour?
Si ſon aſpect vous bleſſe, il eſt le ſeul à plaindre;
Vous êtes Roi, Seigneur, & n'avez rien à craindre.
Le Français, avec joye, embraſſe vos genoux,
Et fléchit ſous vos loix plus par amour pour vous
Que par obéiſſance à votre droit d'aîneſſe.
Si vos feux rebutés d'une fiére Princeſſe,
N'ont pû, de ces mépris, vous rendre encor vainqueur,
Honorez d'autres yeux du don de votre cœur.
Entre Alaric & vous, cette guerre obſtinée
Pourroit ſe terminer par un digne hymenée.

En épouſant ſa ſœur, aiſément à vos lois,
Vous pourriez achever d'aſſervir les Gaulois
Et ces Peuples fameux dont jadis les Ancêtres
Dans les neveux d'Hector, reconnoiſſoient leurs maîtres.

CLOVIS.

Si des traits de l'amour j'avois pû m'échaper,
De ces vaſtes projets je pourrois m'occuper :
Et lorſqu'il ſera tems d'entrer dans ces Contrées,
Où la gloire a, pour nous, des palmes préparées,
Malgré les vains efforts des Gots & des Romains,
Les Français ſuffiront à mes juſtes deſſeins.
Mais tant d'ambition n'eſt pas ce qui m'inſpire.
Cette ſoif de regner, d'étendre ſon empire
Fait-elle donc toujours la grandeur des Héros ?
Suivre en tout la juſtice, affermir le repos
Des Peuples aſſervis à mon obéiſſance,
Ces objets, ſur mon ame, ont bien plus de puiſſance:
A la Princeſſe enfin ne dois-je pas le rang
Que mon Pere ravit aux Héros de ſon ſang?
Ne nous rebutons point, tâchons qu'elle ſe rende ;
Qu'elle accorde à mes feux le prix que je demande.
Ah ! qu'un cœur vertueux eſt ſatisfait de voir
Que ce qu'attend ſa flâme eſt ſon premier devoir!

SCENE IV.

CLODOADE *seul.*

COntre un Prince si grand à regret je conspire :
Mais l'amour de mes Rois est tout ce qui m'inspire.
Ah ! le sang des Tyrans est toujours odieux ;
Et le coup qui le verse est toujours glorieux !
Mais Lisois tarde bien ; à ses Princes fidele,
Des plus zélés Sujets, c'est le digne modele ;
C'est à lui que je veux confier mes projets ;
Son ardeur, son secours m'assurent du succès.
Qu'il doit être surpris d'un secret qu'il ignore !
Que ses empressemens vont redoubler encore !
Quelqu'un vient, c'est lui-même.

SCENE V.

CLODOADE, LISOIS.

LISOIS.

EH, que veux-tu de moi,
Protecteur des Tyrans, ennemi de ton Roi?

Ne m'a-t-on rappellé du fond de la Rhétie,
Que pour trancher enfin les reſtes de ma vie?
Non, ne le penſe pas, mon cœur n'a point changé :
Des forfaits d'un Tyran toujours plus affligé,
Je n'abhorre pas moins ſa fureur parricide,
Et pleure encor le ſang verſé par le perfide.

CLODOADE.

Va, ne te contrains point, & ne redoute rien :
Les tranſports de ton cœur ont paſſé dans le mien.

LISOIS.

Qui fut, à ſes ſermens, à ſes Rois, infidéle,
D'un Sujet vertueux peut-il chérir le zéle?

CLODOADE.

Ne me reproche plus de les avoir trahis.

LISOIS.

Cruel, de Childeric tu fis périr le fils,
Et tu veux qu'oubliant un forfait que j'abhorre....

CLODOADE.

Si je l'avois ſauvé, s'il reſpiroit encore,
Ce fils, que dirois-tu?

LISOIS.

Que tu fis ton devoir.
Mais ſur quoi me flatter d'un ſi charmant eſpoir?
Le devoir, ſur ton cœur, n'eut jamais de puiſſance.

CLODOADE.

Daigne en croire un peu moins une vaine apparence.
Je l'ai ſauvé, te dis-je : & ne me juge au moins
Qu'après être informé du ſuccès de mes ſoins.

Evagès & Bazine éprouvant la vengeance,
Que sur eux, de Gellon porta la défiance,
Le Tyran me chargea du soin de ses deux fils,
Qu'à la foi d'Evagès lui-même avoit commis.
Mais peu de tems après, Gellon sçut qu'à sa haine,
Un fils de Childeric, arraché par la Reine,
Voyoit encor le jour, & nourrissoit l'espoir
Des Peuples attachés encore à leur devoir.
Je fus, par le Tyran, chargé de le poursuivre:
Je le cherche en effet, bientôt on me le livre:
Mais, en obéissant, mon cœur s'armoit pour lui;
Je le persécutois pour être son appui.
Et le Ciel, tout à coup à mes desseins propice;
Et m'inspire, & seconde un trop juste artifice.
Le second des enfans à ma garde commis,
Sigibert meurt: mon Prince à sa place est remis;
Et je porte à Gellon, flattant sa barbarie,
Son fils percé de coups, que sa noire furie
Croit le reste d'un sang qu'elle veut épuiser.
Il ne songea depuis qu'à me favoriser:
Délivré par moi seul d'une crainte importune,
Aussi haut qu'il pouvoit, il poussa ma fortune.
Ce sont-là de tes jeux, Idole des Humains!
Flatter de fiers Tyrans dans leurs plus noirs desseins,
C'est se les asservir; dès-lors ils vous chérissent;
Leurs trésors sont ouverts à ceux qui les trahissent;

Et tout l'art en effet d'assurer leur repos,
N'est que l'art de sçavoir les trahir à propos.

LISOIS.

Ainsi, de Childeric Sigibert prit naissance:
Mais, pour ce Prince, encor quelle est votre espérance?
Quand le Tyran mourut, pourquoi laisser regner
Clovis, que de l'Empire il falloit éloigner?

CLODOADE.

Que pouvois-je, moi seul? sa haute renommée
Avoit déja séduit & le Peuple & l'Armée.
Hélas! de Childeric les amis consternés,
Dispersés dans l'exil, aux fers abandonnés,
Pouvoient-ils seconder ma juste impatience?
Il falloit de Clovis gagner la confiance:
Mes soins ont réussi; je lui fais rappeller
Tous ceux que le Tyran avoit fait exiler.
Clovis est généreux; & son cœur magnanime,
Qui sçait peu comme on garde un sceptre illégitime,
Nous offre les moyens de mieux nous réunir;
Même, de ses bienfaits, nous devons le punir.
Comme de tous les cœurs elle force l'estime,
Dans un Usurpateur la vertu devient crime.

LISOIS.

Je vois avec transport, tes soins, & ton ardeur;
Et d'un nouveau courage ils rempliſſent mon cœur.
Cependant, je l'avoue, une crainte secrette
Rend mon ame incertaine, & ma joye imparfaite.

Croirai-je ſur ta foi qu'affranchi du trépas....

CLODOADE.

Non, & de tes ſoupçons je ne m'offenſe pas.
C'eſt en les détruiſant qu'il faut que je m'en vange;
Sinnorix fut témoin de cet heureux échange.

LISOIS.

Sinnorix?

CLODOADE.

Oui, lui-même : il étoit, après toi,
Le plus zélé de tous pour le ſang de ſon Roi.
Mais j'aurois confié le ſecret à toi-même,
Si, du cruel Gellon la défiance extrême,
Loin de Tournai déja ne t'avoit exilé.

LISOIS.

Sinnorix ne vit plus, par Gellon immolé...

CLODOADE.

Les lettres que j'en ai ſeront les témoignages....

LISOIS.

De votre foi, Seigneur, aſſuré par ces gages,
Je verrai qu'un vrai zéle a pû ſeul vous guider,
Et l'honneur où j'aſpire eſt de vous ſeconder.

CLODOADE.

Vous devez vous convaincre avant que d'entreprendre:
Dans mon appartement, Seigneur, daignez vous rendre,
Et vous irez après conſulter vos amis,
Et ſonder quel eſpoir nous peut être permis.
Mais Sigibert paroît!

LISOIS.

Qu'il connoiſſe mon zéle!

SCENE VI.

SIGIBERT, CLODOADE, LISOIS.

CLODOADE *préſentant Liſois à Sigibert.*

SEigneur, voici Liſois, ce ſerviteur fidele,
Qui, toujours pour ſes Rois brula d'un digne amour.
Tous ſes vœux ſont pour vous. J'attendois ſon retour,
Pour vous faire ſçavoir quel ſang vous a fait naître ;
Et que de nos Etats vous êtes le vrai maître.

LISOIS.

Quelle joye eſt la mienne ! héritier de mon Roi,
O fils de Childeric, c'eſt donc vous que je voi !

SIGIBERT.

Qu'entends-je, juſte Ciel ! Quel ſeroit ce myſtére?
Moi, fils de Childeric ?

CLODOADE.

Il ne faut plus ſe taire :
Oui, vous êtes ſonfils ; par moi-même élevé ;
Des fureurs d'un cruel, c'eſt moi qui vous ſauvai.

SIGIBERT.

Quoi, je ſerois ce Prince à qui, dit-on, la vie,
Au gré de ce Tyran, par tes coups fut ravie !

CLODOADE.

Au lieu de ſon fils mort, j'eus ſoin de vous placer.

SIGIBERT.

Quel bienfait! t'en pourrai-je aſſez récompenſer?
Mais c'eſt peu que ma vie ait été conſervée,
Si pour la dépendance elle étoit réſervée.
Un Prince courageux, né pour donner la loi,
Aime bien mieux mourir, que fléchir ſous un Roi.
La vengeance, l'amour, la gloire tout m'inſpire:
Reprenez vos bienfaits, ou rendez-moi l'Empire;
Prenez ma vie, amis, ou venez me venger:
Mes mains dans un ſang vil brûlent de ſe plonger.
Hâtons-nous, & rendons à l'héritier d'un traître
Les maux dont il combla le ſang qui me fit naître!

LISOIS.

Oui, ſelon vos deſirs, Seigneur, vous regnerez.
De votre heureux deſtin, les Français aſſurés,
Vous jureront bientôt la foi que leurs Ancêtres
Promirent au Héros le premier de leurs Maîtres.
Votre perſecuteur fut toujours abhorré;
Et le ſang de Francus eſt toujours adoré.
Dans la Niéce du Roi, c'eſt ce grand nom qu'on aime;
L'on brûle de la voir ceinte du Diadême.

SIGIBERT.

Avant qu'à ſon deſtin Clovis puiſſe être uni,
Des forfaits de ſon pere il doit être puni.

Il

Il faut la garantir de ce triſte Hyménée :
Sa main pour d'autres nœuds doit être deſtinée.
Il lui faut découvrir le ſecret de mon ſort ;
Vous viendrez, à ſes yeux confirmer mon rapport :
Je veux de votre foi cette premiere marque.

CLODOADE *à Sigibert.*

Nous ſommes prêts à tout pour notre vrai Monarque.
à Liſois
Cependant viens, Liſois, ne perdons point de tems.

LISOIS *à Sigibert.*

Vous aurez de ma foi des effets éclatans.

SCENE VII.

SIGIBERT *ſeul.*

QUel plaiſir imprévû vient regner dans mon ame!
L'ambition, l'honneur, la vengeance, ma flâme
Tous mes vœux à la fois vont être enfin remplis ;
Sans crainte de remords, je puis frapper Clovis!
Je ne m'étonne plus qu'une implacable haine
Contre mon ennemi m'eut fait armer ſans peine.
Ah! ſon ſang & le mien ſont faits pour ſe haïr,
Et celui dont je ſors ne pouvoit ſe trahir.
Si pour me faire Roi je craignois peu le crime,
C'eſt ce ſang qui bouilloit d'une ardeur légitime.

Mais cherchons Valamir; qu'il raſſemble au plûtôt
Ceux qui lui promettoient d'entrer dans mon complôt;
Armons-les : que Clovis ne ſçache ma naiſſance
Qu'en ſuccombant aux traits d'une prompte vengeance !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIGIBERT, LISOIS.

LISOIS.

OUi, convaincu, Seigneur, que vous êtes mon Roi,
Je viens pour vous donner la preuve de ma foi :
Et mon premier devoir m'oblige à vous remettre
Un dépôt qu'à ma foi l'on a daigné commettre.
Des Enfans de Gellon, Evagès Gouverneur,
Avant que Clodoade eût reçu cet honneur,
Au moment de sa mort me chargea de le rendre
A Childeric.

SIGIBERT.

Mon Pere ? ah ! que viens-je d'entendre ?

N'avoit-il pas alors vû trancher ſon deſtin ?

LISOIS.

Evagès m'aſſura qu'on le croïoit envain ;
Qu'en Turinge caché, le Roi vivoit encore ;
Et, le viſage en pleurs, pour mon Maître il m'implore.
Vain eſpoir ! Tous mes ſoins n'ont pû le retrouver.
Si des mains de Gellon il a pû ſe ſauver,
Sans doute ſes malheurs ont terminé ſa vie.
Mais, parmi tant de maux, que mon ame eſt ravie
De pouvoir aujourd'hui remettre aux mains du fils
Ce que de rendre au pere il ne m'eſt plus permis !
Heureux, ſi par mon zéle, un ſecret que j'ignore
Eſt utile, Seigneur, à ce ſang que j'adore.

(Il remet un paquet de Lettres cacheté à Sigibert)

SIGIBERT *liſant haut le deſſus de l'enveloppe.*

Au Roi Childeric.

Sigibert ouvre le paquet, lit bas, & s'écrie à part.

- - - - - Dieux ! Que vois-je ?

à Liſois

Il étoit tems
Que je fuſſe informé de ces faits importans.
Tu n'aurois jamais pû me prouver mieux ton zéle.
Je ne l'oublierai point ; acheve, ami fidele,
Des Héros mes Ayeux fais-moi remplir le rang.

LISOIS *en s'en allant.*

Je vais, pour vous le rendre, expoſer tout mon ſang.

SCENE II.

SIGIBERT *seul.*

QUel caprice du sort ! & que viens-je d'apprendre !
O Dieux ! à ce revers, aurois-je dû m'attendre !
» Je n'en puis revenir : & toujours plus surpris. . . *
» Voyons, & relisons ces funestes écrits

Il lit la premiere Lettre.

EVAGE'S à son Roi.

» *Je meurs sans avoir pû vous rendre à votre Empire ;*
» *Seigneur ; mais votre fils respire ;*
» *Et paroît réservé pour un plus heureux sort.*
» *Ce billet de la Reine éclaircit mon rapport.*

Il lit la seconde Lettre.

La Reine Bazine à Evagés.

» *Je ne me plaindrai plus des fureurs d'un Barbare,*
» *Ton zéle, Evagès, les répare*
» *Puisqu'il vient de placer au lieu du fils ainé*
» *D'un usurpateur détestable*
» *Le fils de Childeric, de ton Roi véritable ;*
» *Et qu'ainsi, pour regner, mon fils est destiné ;*
» *Car le Tyran envain oseroit le poursuivre,*
» *Sous le nom de Clovis, mon fils est sur de vivre ;*

* Tout ce qui est marqué ici avec des guillemets, n'a pas été dit sur le Théatre, pour des raisons qui pouroient être bonnes pour la représentation, mais qui disparoissent pour les Lecteurs.

» *Par cet echange heureux, voulant frapper le mien,*
» *L'implacable Gellon immoleroit le ſien.*
» *Puiſſe à mes vœux, le Ciel propice*
» *Te payer dignement d'un ſi rare ſervice!*

Je n'en ſçaurois douter : Je fus changé deux fois
Par mes deux Gouverneurs trop zélés pour leurs Rois,
Et parjures tous deux envers leur nouveau Maître.
Ainſi, pour être Roi le Ciel m'avoit fait naître
Le premier des enfans qu'il donnoit à Gellon;
Mais Evagès donna ma place avec mon nom
Au fils de Childeric par un premier échange;
Et crû fils de ce Roi par ce triſte mélange,
A la mort, ſous ce titre, on alloit me livrer,
Lorſque, de Sigibert qui venoit d'expirer,
Par un ſecond échange, on me remet la place.
J'admire ce qu'ont pû l'impoſture & l'audace!
Le fils de Childeric n'eſt autre que Clovis,
Et je ſuis de Gellon le véritable fils.
Ces Ecrits clairement dévoilent ce myſtére,
Toutefois le deſtin ne m'eſt pas ſi contraire,
Puiſqu'un ſi grand ſecret de moi ſeul eſt connu.
Clodoade & Liſois pour Roi m'ont reconnu :
Profitons en ce jour de cette erreur extrême,
Pour couronner mon front, pour fléchir ce que j'aime,
Et pour répandre enfin un ſang trop bien ſervi,
Par mon Pere ſans fruit ſi long-tems pourſuivi.
Chere ombre de Gellon, à ma juſte furie,
Doutes-tu que de toi je ne tienne la vie!

Le ſort faiſant tomber ces écrits en mes mains,
De tes ingrats ſujets répare les deſſeins :
Je ſuis ſûr déſormais .... j'apperçois la Princeſſe ;
Feignons, & commençons par ſervir ma tendreſſe.

SCENE III.

ALBIZINDE, SIGIBERT.

ALBIZINDE *à part.*

SIgibert en ces lieux ! tâchons de l'éviter.

SIGIBERT. (*Elle veut s'en aller Sigibert l'arrête.*)

Ne fuïez point, Madame, & daignez m'écouter.
Je ne fus point inſtruit dans l'art de me contraindre ;
Je ne le céle pas, mon cœur ne ſçait point feindre.
Je vous aime, Madame, & viens avec tranſport,
De ma flâme, à vos pieds vous demander le ſort.
Ni les feux dont pour vous Clovis reſſent l'atteinte ;
Ni l'horreur à ces mots ſur votre front empreinte ;
Ni votre hymen prochain, ni mes ſoins rébutés
Ne peuvent mettre un frein à mes feux irrités.
Toujours avec l'amour l'eſpoir naît dans une ame :
Et c'eſt ce doux eſpoir dont ſe nourrit ma flâme,
Qui me flatte en ſecret que renduë à mes vœux,
De ce fatal hymen vous allez fuir les nœuds.

ALBIZINDE.

Oüi, je romps cet hymen : mais crois-tu, téméraire,
Que par un tel refus mon cœur ſonge à te plaire ?
D'où te vient tant d'audace ? éh quoi ! dans ce moment,
Où me livrant entiére à mon reſſentiment,
D'un Roi, par ſes exploits digne du diadême,
Je dédaigne la main & la grandeur ſuprême,
Où je fuis dans Clovis l'héritier de Gellon,
Du cruel deſtructeur de toute ma maiſon !
De quel front oſes-tu parler à ta Princeſſe,
L'aimer, l'entretenir d'une vaine tendreſſe,
Et pouſſer ton orgueil juſques à lui montrer
La frivole eſpérance où tu peux te livrer ?
Toi, qui ne peux m'offrir le Sceptre, ni l'Empire,
Qui, privé des vertus qu'en ton frere on admire,
N'a pour toi, pour tout bien, pour tout merite enfin
Que l'honneur d'être né du plus lâche aſſaſſin.

SIGIBERT.

Vous croïez m'outrager ; mais ce courroux me flatte :
Oui, contre les Tyrans plus votre haine éclate,
Plus vous charmez mon ame, & plus vous nourriſſez
Et l'amour, & l'eſpoir dont vous vous offenſez.
N'achevez point, Madame, un coupable hymenée ;
Pour de plus dignes nœuds, vous êtes deſtinée :
Déteſtez à jamais la race de Gellon ;
Montrez-vous digne ainſi du ſang de Pharamon ;

Songez qu'à le venger la gloire vous oblige ;
N'oubliez rien enfin de tout ce qu'elle exige :
C'eſt-là tout ce qu'ici je demande de vous ;
C'eſt ce qui peut combler mes deſirs les plus doux.
Ce diſcours vous ſurprend ! vous ne ſçauriez l'entendre !
Mais je puis d'un ſeul mot, vous le faire comprendre ;
Et peut-être qu'alors....

ALBIZINDE.

Ceſſe de t'abuſer.
Eh ! que me dirois-tu qui me pût appaiſer ?

SIGIBERT.

Un ſecret qui bientôt, dans votre ame adoucie,
Doit changer en amour cette haine endurcie.
Je ne balance point à vous le confier ;
Votre vertu ſuffit pour me juſtifier.
Mais ſongez que l'Etat, votre propre vengeance,
Que le ſang vous impoſe un rigoureux ſilence :
C'eſt votre gloire enfin, votre intérêt, le mien ;
Un ſeul mot peut tout perdre.

ALBIZINDE.

Acheve & ne crains rien.

SIGIBERT.

La race de vos Rois n'eſt pas encor détruite :
Un fils de Childeric évita la pourſuite
De la barbare main ardente à l'égorger ;
Et ce fils en ce jour eſt prêt à vous venger.

ALBIZINDE.

Ah! que m'apprenez-vous? chére, mais vaine idée:
La rage de Gellon fut trop bien secondée.

SIGIBERT.

Par Clodoade....

ALBIZINDE.

O Dieux!

SIGIBERT.

Le Tyran fut trompé;
C'est par lui qu'au trépas, ce fils est échappé.

ALBIZINDE.

Est-il bien vrai, Grands Dieux?.... où respire ce Prince?
Où dois-je le chercher? quel Ciel, quelle Province...

SIGIBERT.

Il n'est pas loin.

ALBIZINDE.

Comment...

SIGIBERT.

Il est devant vos yeux,
Madame: & qu'en ce jour son sort est glorieux....

ALBIZINDE.

Vous! fils de Childeric! non, il n'est pas possible,
Si vous étiez son fils, mon ame plus sensible,
Déja plus d'une fois me l'eût fait pressentir,
Et mon cœur n'oseroit ici vous démentir.

Ah ! c'eſt pour inſulter à ma douleur mortelle
Que vous m'entretenez d'un récit infidelle ;
Clodoade à Gellon fut trop bien attaché,
Le fils de Childeric ne peut l'avoir touché :
L'ingrat .....

SIGIBERT.

Liſois, Madame, & Clodoade même
Viendront vous informer de l'heureux ſtratagême,
Où, pour me conſerver ce dernier eut recours :
Ils vous atteſteront la foi de mes diſcours.
Puis-je au moins eſperer qu'après leur témoignage,
Sans couroux, de mes feux vous recevrez l'hommage?

ALBIZINDE.

J'aurai les ſentimens qui ſont dûs à mon Roi ;
N'en doutez point, Seigneur ; tout vous répond pour moi.

SIGIBERT.

Ah ! ce n'eſt pas aſſez ; & l'amour le plus tendre,
A de plus doux tranſports peut encore prétendre.
Au nom de ces Héros dont nous ſommes ſortis,
Daignez .....

Il ſe met aux genoux d'Albizinde.

ALBIZINDE.

Que faites-vous? Ciel ! j'aperçois Clovis.

SCENE IV.

CLOVIS, ALBIZINDE, SIGIBERT.

CLOVIS *à Albizinde.*

JE ne m'attendois pas que dans cette journée
Où s'allument pour nous les flambeaux d'hymenée,
Où vous allez monter au rang de vos Ayeux,
Il fût quelque mortel assez audacieux.....
à Sigibert.
Si je n'écoutois rien que ma flâme offensée,
Et du suprême rang la Majesté blessée,
Je pourrois égaler le supplice au forfait,
Prince, & de mon courroux vous sentiriez l'effet.
Je veux bien cependant vous traiter comme un frere,
Et suspendre les traits d'une juste colere;
Mais fuyez Albizinde; oubliez ses attraits,
Et gardez à ses yeux de vous montrer jamais.
Sortez.

SIGIBERT *à part en s'en allant.*

Dissimulons; mais, de tant d'arrogance
Je tirerai bientôt une pleine vengeance.

SCENE V.

CLOVIS, ALBIZINDE.

CLOVIS.

SIgibert ſeul, Madame, a donc pû vous charmer,
Et rien en ma faveur n'a pû vous déſarmer!
C'étoit, pour partager avec lui la Courone,
Que vous me condamniez à deſcendre du Trône.
Votre amour pour ce Prince, Hélas! trop fortuné,
Vous a fait oublier de quel pere il eſt né;
Par lui, Gellon enfin vient d'obtenir ſa grace;
C'eſt moi que l'on punit de ſon injuſte audace:
Son crime par moi ſeul doit donc être expié!

ALBIZINDE.

Je n'aime point ton frere, & n'ai point oublié
De quel ſang Sigibert a reçû la naiſſance:
Mais pour faire ceſſer un doute qui m'offenſe,
Ne t'imagine pas que de tes vains ſoupçons
J'aille combattre ici les frivoles raiſons.
Tu pourrois te flatter qu'Albizinde tremblante
Redouteroit l'effet de ta haine éclatante.
Des ſecrets de mon cœur, Clovis, juge à ton gré;
A la haine, à l'amour, penſe qu'il s'eſt livré;
Que tes ſoupçons ſoient vrais, que ton eſprit s'égare,
Le devoir qui de toi pour toujours me ſépare,

D'un œil indifferent me fait tout regarder,
Et ne me permet pas de te diſſuader.

CLOVIS.

Mais ne craignez-vous pas que ma flâme outragée,
Sur un heureux rival ne ſoit enfin vengée ?
Peut-être vous penſez que le ſang, la vertu,
Mes bontés retiendront mon eſprit combattu ?
D'un tranſport de l'amour quel mortel peut répondre ?
Le cruel, dans un cœur ſçait-il pas tout confondre?
Lorſqu'il eſt irrité, deſeſperé, jaloux,
Il frappe ſans ſonger ſur qui tombent ſes coups.
L'ame la plus tranquile & la plus généreuſe,
Sous le joug de l'amour trop long-tems malheureuſe,
Peut du plus noir forfait ſe cacher les horreurs,
Et paſſer tout d'un coup aux plus grandes fureurs.

ALBIZINDE.

D'une feinte bonté que ton cœur ſe dépoüille;
Va, ne le contrains plus, que d'opprobre il ſe ſoüille;
Rends-toi digne de ceux à qui tu dois tes jours;
De leurs noires fureurs viens prolonger le cours;
Pour ton nom rends ma haine encore plus legitime;
Enfin délivre-moi de ce reſte d'eſtime,
Qui, même en t'accablant, me faiſoit admirer
Des vertus que ton ſang n'a pas dû t'inſpirer.

Toi même cependant tremble dans ta colere !
Sais-tu ce que je puis & ce que peut ton frere ?
Si, jusques sur ses jours tu pouvois attenter,
Peut-être qu'à ma voix prompts à se révolter,
Tes plus zélés sujets puniroient ton audace.
L'on ne me gagne point en usant de menace :
Mon cœur indépendant, soumis au seul devoir,
Des Tyrans les plus fiers sait braver le pouvoir.

CLOVIS.

Enfin, de votre cœur je sais l'endroit sensible.
Cessez, à mes desirs, cessez d'être inflexible,
Ou redoutez des coups qui pourroient accabler
Cet objet pour qui seul vous avez pû trembler.

ALBIZINDE.

Je te l'ai déja dit, & j'ose encor le dire ;
Ce n'est point Sigibert pour qui mon cœur soupire :
Le plus cruel ennui qui m'afflige en ce jour,
C'est de savoir pour moi jusqu'où va son amour.
Si pourtant contre lui ta folle jalousie
Osoit faire éclater une injuste furie,
Si je voyois ses jours dans le moindre danger,
Tu me verrois alors plus prompte à le venger,
Plus prompte à l'arracher à ta fureur extrême,
Que je ne le ferois pour mon vainqueur lui-même.

SCENE VI.

CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

Dieux ! que veut-elle dire ? Et quel eſt ce diſcours ?
Non non, pour m'aveugler inutiles détours !
La crainte, l'embarras, les tranſports qui la preſſent,
Ne m'ont que trop fait voir à qui ſes vœux s'addreſſent.

SCENE VII.

CLOVIS, CLODOADE, GARDES.

CLOVIS *pourſuivant.*

C'En eſt fait, Clodoade, il eſt temps d'éclater !
Sigibert eſt aimé, je n'en ſaurois douter.
Je viens de le ſurprendre aux pieds de la Princeſſe ;
Et loin de raſſurer ma jalouſe tendreſſe,
L'ingrate a mis ſes ſoins à me deſeſperer ;
Toujours plus orgueilleuſe..... Ah ! c'eſt trop endurer !
Quand je pouvois penſer qu'un devoir héroïque
Lui montroit mon hymen comme un joug tyrannique ;

Ou

Ou que, de sa naissance un reste de fierté
Vouloit des miens sur moi punir la cruauté,
A souffrir ses dedains je savois me contraindre;
J'admirois son grand cœur & je n'osois me plaindre:
Mais puisqu'envers mon sang elle a pû s'appaiser,
Je dois punir celui qui me fait mépriser.
Ma sureté, l'amour demandent qu'il périsse.

Aux Gardes.

Qu'on cherche Sigibert; Gardes, qu'on le saisisse!

CLODOADE.

Ah! Seigneur, arrêtez! je ne vous connois plus:
Voulez-vous démentir tant de hautes vertus
Qui, des cœurs enchantés vous attirent l'hommage;
Et, pour premier essai d'une jalouse rage,
C'est un frere, grands dieux! que vous voulez percer?
Ah! sans frémir, Seigneur, pouvez-vous y penser?
Si, toujours sans respect Albizinde vous brave,
Ou brisez le lien qui vous rend son esclave,
Ou, par votre pouvoir faites-vous obéir:
Mais oser jusques-là vous-même vous trahir,
Qu'un frere soit l'objet .....

CLOVIS

Clodoade, pardonne
Des transports où mon cœur malgré moi s'abandonne.
D'un feu desesperé c'est le premier éclat;
Après ce que j'ai fait pour un objet ingrat,

Puis-je voir qu'un rival .... mais enfin c'eſt mon frere :
Et, quoique me conſeille une aveugle colere,
Je dois plus écouter le devoir que l'amour.
Je connois mon erreur : ce n'eſt pas ſans retour
Que dans les cœurs bien nés l'amour éteint la gloire ;
Bien-tôt un noble effort ramene la victoire.
Tu m'as ouvert les yeux, je m'abandonne à toi :
Tes conſeils ſont déja la gloire de ton Roi ;
Il faut qu'il doive encor ſon repos à ton zéle :
Je te laiſſe le ſoin de fléchir la cruelle.
Va, cours : pour déſarmer ſon injuſte rigueur,
Peins-lui le deſeſpoir qui déchire mon cœur.
J'ai honte de brûler d'une flâme ſi forte :
Mais l'amour ſi ſouvent à tant d'excès nous porte,
Que je dois moins rougir de m'en voir abbatu,
Puiſque je fais encor triompher la vertu.

SCENE VIII.

CLODOALDE *ſeul.*

MAlheureux Sigibert, quel péril t'environne ?
Je dois t'en garantir en t'élevant au Trône.
Il eſt temps .....

SCENE IX.

CLODOADE, LISOIS.

CLODOADE, *poursuivant.*

DE nos vœux, quel sera le succès ?
Pouvons-nous esperer .....

LISOIS.

Tout rit à nos souhaits,
Les Chefs de la Noblesse & les Chefs de l'Armée ;
Marcomire, Eribert, Transimond, Arimée,
En faveur de leur Roi contre l'Usurpateur,
Tous brûlent à l'envi d'une égale fureur.
Et, si vous m'en croyez, il faut que dans une heure,
Sigibert soit au Trône, il faut que Clovis meure.
Amenez la Princesse au Temple en cet instant ;
Qu'elle flatte Clovis d'un hymen qu'il attend :
Déja de cet hymen la pompe est préparée,
Et par ses seuls refus la fête est differée :
En flattant de Clovis les desirs les plus doux
Qu'elle vienne, Seigneur, le livrer à nos coups.
Il ne peut échaper s'il entre dans le Temple :
Mon bras en va donner le signal & l'exemple.

CLODOADE.

Achevons ce projet pour nous si glorieux,
Et qui vous est sans doute inspiré par les Dieux.
Allons tout disposer pour hâter l'entreprise;
La Princesse à nos vœux sera bien-tôt soumise:
Le sang parle en son ame; elle aime Sigibert,
Leur amour par Clovis vient d'être découvert;
Et peut-être sans moi de sa jalouse rage,
Sur le Prince déja seroit tombé l'orage.
Mais pour mieux détourner de si funestes coups,
Je vais chercher ce Prince & l'amener vers vous.
Dès que tout sera prêt au gré de notre zéle,
Nous verrons Albizinde, & nous rendrons chez elle.

SCENE X.

LISOIS, *seul.*

Dieux! conduisez nos coups; ne nous enviez
La gloire de punir les plus grands attentats;
Et laissez-nous joüir de la douceur suprême
D'avoir à notre Roi rendu le Diadême!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALBIZINDE, ELLENIRE.

ALBIZINDE.

IMplacable devoir, Manes de mes Ayeux,
Juſte reſſentiment contre un ſang odieux,
Etes-vous ſatisfaits des efforts de mon ame ?
D'un amant vertueux, je rejette la flâme ;
Je refuſe ſon Trône, & ſa main, & ſon cœur,
Tandis que, ſur le mien, lui ſeul regne en vainqueur.
Ah ! ma chere Ellenire, après cette victoire
Que, ſur ma paſſion, a remporté la gloire,
Je puis enfin, ſans honte, avouer un amour
Que j'avois à tes yeux caché juſqu'à ce jour.

Oui, j'adore Clovis; nos penchans, dès l'enfance,
Malgré tous mes efforts, étoient d'intelligence.

ELLENIRE.

Eh, qui mieux que Clovis jamais a mérité
D'être, de tous les cœurs, adoré, reſpecté?
Des forfaits de ſon pere, il ne fut point coupable.

ALBIZINDE.

Ah! je ſens que Clovis n'eſt que trop eſtimable!
Que mon cœur cependant ſe trouveroit heureux,
S'il ne devoit, helas! que ſurmonter ſes feux!
Mais il doit immoler encor juſqu'à ſa haine.

ELLENIRE.

Madame, eh! quel devoir, juſques-là vous enchaîne?

ALBIZINDE.

O deſtin!

ELLENIRE.

Avez-vous quelques ſecrets pour moi?
Ou pour me les cacher ſoupçonnez-vous ma foi?
Ne puis-je vous ſervir?

ALBIZINDE.

Tu ne peux que me plaindre.
O vous qui m'accablez, c'eſt aſſez me contraindre,
Intérêt de mon Sang, trop cruelle vertu,
Laiſſez du moins la plainte à mon cœur abattu!
O Dieux! à quels tourmens m'avez-vous condamnée!
Ou plûtôt, quel Démon régla ma deſtinée?
Mais que fais-je? La plainte eſt un foible ſecours;
Toujours d'une ame lâche, elle fut le recours;

Peignant trop vivement le malheur qui nous bleſſe,
Elle entretient nos maux, accroît notre foibleſſe;
Elle abat le courage, elle amollit le cœur;
Et c'eſt par-là ſur-tout que l'amour eſt vainqueur.
Cédons ſans murmurer, une force invincible.
A la haine, à l'amour, en vain me rend ſenſible,
Je ſoumettrai ſi bien leurs feuxà mon devoir
Que ſur moi dans ce jour ils ſeront ſans pouvoir;
Qu'aux plus auſteres loix m'aſſerviſſant moi-même,
On ne connoîtra pas ſi je hais, ou ſi j'aime.

SCENE II.

ALBIZINDE, ELLENIRE, AGIONE.

AGIONE.

MAdame, un inconnu demande à vous parler,
C'eſt un ſecret, dit-il, qu'il vient vous révéler,
Qui pour vous, de ſon zele, eſt une ſûre preuve.

ALBIZINDE *à Agione.*

Qu'on le faſſe approcher.

SCENE III.

ALBIZINDE, ELLENIRE.

ALBIZINDE *poursuivant.*

QUelle nouvelle épreuve!...
Est-ce quelque malheur qu'on me vient annoncer?
Mais il vient.....

à Ellenire.

Laisse-nous.

SCENE VI.

ALBIZINDE, CHILDERIC *inconnu*,
AGIONE.

AGIONE *au fond du Théatre à Childeric.*

VOus pouvez avancer.

SCENE V.

ALBIZINDE, CHILDERIC.

CHILDERIC *inconnu à part.*

Ciel ! ne m'abuſe point; que ton courroux expire !

ALBIZINDE.

Approchez, quels ſecrets avez-vous à me dire !

CHILDERIC *inconnu.*

Digne reſte du Sang qu'adorent les Français,
Enfin le juſte Ciel touché de mes regrets,
Avant que de mourir, permet que je vous voïe;
D'embraſſer vos genoux, il m'accorde la joïe.

ALBIZINDE.

De quelle trouble ſoudain, mon cœur eſt agité !

CHILDERIC *inconnu.*

Madame, pardonnez à ma fidélité,
D'amour & de reſpect, cette legere marque,
Attaché dès long-tems à votre vrai Monarque....

ALBIZINDE.

A Childeric ?

CHILDERIC *inconnu.*

A lui.... je vous entends gémir !

ALBIZINDE.

Hélas ! de ſes malheurs, vous me voyez frémir !

Leur souvenir fatal m'arrache encor des larmes.

CHILDERIC *inconnu.*

Qu'une amitié si tendre aura pour lui de charmes !
Je n'espérois pas moins : trop sûr de votre foi,
Je viens vous implorer....

ALBIZINDE.

Pour qui ?

CHILDERIC *inconnu.*

Pour votre Roi,
Qu'assez & trop long-tems, le destin persécute.
En ces lieux près de vous, Childeric me députe.

ALBIZINDE,

Childeric ! quelle erreur !

CHILDERIC *inconnu.*

Madame, il n'est point mort:
Croïez-en mes sermens; croïez-en mon rapport.
Votre seul intérêt est tout ce qui le touche ;
Et c'est lui qui vous parle aujourd'hui par ma bouche.

ALBIZINDE.

Quoi! Gellon, dans son sang, n'a pas trempé ses mains?

CHILDERIC *inconnu.*

Un fidéle sujet trompa ses noirs desseins.

ALBIZINDE.

A Gellon, de ce Prince, on a porté la tête.

CHILDERIC *inconnu.*

Le Chef qui le gardoit écarta la tempête,

Par fuite, en ſecret, l'empêcha de périr,
Et, d'un de ſes ſoldats qui venoit de mourir,
Il préſenta la tête & flatta la vengeance
De Gellon, dont ce coup affermit la puiſſance.
Cependant Childeric en Turinge ignoré,
A de nouveaux ennuis ſans relâche livré,
Fugitif, conſterné, traîne encore une vie,
De crainte, de périls, de malheurs pourſuivie.
Le fidéle Evagès fut inſtruit de ſon ſort,
Mais quand de cet ami, le Prince apprit la mort,
Pour rendre ſa retraite encor plus aſſurée,
Il a ſouvent erré de Contrée en Contrée,
Déguiſant avec ſoin ſes malheurs & ſon nom,
Des perfides amis, craignant la trahiſon,
Tant que Gellon vécut & pendant votre enfance,
Il n'oſa dans ces lieux hazarder ſa préſence.
Il eſpéroit toujours qu'un heureux changement
De remonter au Trône, offriroit le moment:
De vous ſeule, Madame, il peut ſe le promettre,
Et lui-même, en vos mains eſt prêt à ſe remettre.

ALBIZINDE.

Qu'il vienne ſans tarder! pour lui rendre ſon rang,
Je ſaurai, s'il le faut, répandre tout mon ſang.
Clodoade & Liſois ici doivent ſe rendre;
Un important ſecret que l'on vient de m'apprendre
M'eſt garant que, par eux, de ſi juſtes projets
Pourront avoir bientôt un glorieux ſuccès.

CHILDERIC *inconnu.*

Vous voulez vous fier au traître Clodoade?

ALBIZINDE.

Ce que j'apprends de lui déja me persuade
Que jamais, pour ses Rois, il ne s'est démenti,
Et que si, d'un perfide, il a pris le parti,
Ce fut pour mieux servir une Maison auguste,
Et qu'il fut en secret, toujours fidéle & juste.
On vient... éloignez-vous; d'abord qu'il sera tems
De leur faire savoir ces desseins importans.
Je vous avertirai.

(*Childeric se retire dans une coulisse.*)

SCENE VI.

ALBIZINDE, CLODOADE, LISOIS.

ALBIZINDE *poursuivant.*

QU'avec impatience,
De vous deux, en ces lieux, j'attendois la présence.
D'un bonheur imprévû, l'on vient de me flatter,
Et Sigibert lui-même est venu m'attester
Que, du Roi malheureux, il tenoit la lumiere,
Que, trompant, de Gellon, la fureur meurtriere,
Clodoade sauva ses jours de ce danger,
Et qu'enfin en ce jour, il alloit nous venger.

N'oſe-t-on point, Liſois, impoſer à ma haine ?
Parlez.

LISOIS.

N'en doutez point : la preuve en eſt certaine,
Plus que moi fortuné, ce généreux ami
N'a pas ſervi ces Rois, ni leur ſang à demi,
Madame : à Sigibert, par une heureuſe audace,
D'un fils mort de Gellon, il fit remplir la place.

ALBIZINDE *à Clodoade.*

Eh pourquoi, ſi long-tems, me le diſſimuler ?
Hélas ! que craigniez-vous, en m'oſant révéler
Un ſecret qui vous eût donné ma confiance
Et, de mes noirs ennuis, calmé la violence ?
Senſible à vos bienfaits, au lieu de vous haïr....

CLODOADE.

Je craignois des tranſports qui pouvoient nous trahir,
Madame : je n'ai dû me fier à perſonne
Qu'au moment d'élever mon Prince ſur le Trône ;
Et Sigibert lui-même ignoroit ſes deſtins.
Honteux de vos mépris, touché de vos chagrins,
J'ai voulu mille fois vous rendre l'eſpérance ;
Mais vos vrais intérêts m'ont impoſé ſilence.

ALBIZINDE.

Dieux !.... après tant de ſoins pour ce malheureux fils,
Le plus flatteur eſpoir me doit être permis.

O cœurs vraiment Français, & de ce nom trop dignes,

J'exige ici de vous des bienfaits plus insignes !
Ce Roi pour qui nos pleurs, tant de fois ont coulé ;
Childeric n'est point mort ; en Turinge exilé....

LISOIS.

Qu'entends-je ?

CLODOADE.

Childeric ! comment ! par quel prodige ?...
L'on cherche à vous surprendre.

ALBIZINDE.

Il est vivant, vous dis-je.
Un Etranger ici, de sa part arrivé
Pourra vous informer comment il s'est sauvé.

SCENE VII.

CHIDDERIC, ALBIZINDE, CLODOADE, LISOIS.

ALBIZINDE *poursuivant.*

VEnez, de Childeric, venez, Ami sincere ;
Instruisez-nous du sort d'une Tête si chere !
Ne craignez rien ; parlez ; ces fidéles Sujets,
Au péril de leur vie, appuyront ses projets.

LISOIS.

Que vois-je ! Dieux ! quels traits !

CLODOADE.

Puis-je le méconnoître ?

LISOIS *se jettant aux genoux du Roi.*

Non, je n'en doute point. Ah, Seigneur !

CLODOADE *s'y jettant auſſi.*

Ah, mon Maître !

ALBIZINDE.

Qu'entends-je ! quoi, c'eſt vous ! c'eſt mon Roi que je voi !
Par cet embraſſement, Seigneur, permettez-moi...

CHILDERIC.

O jour cent fois heureux ! jour pour moi plein de charmes !

ALBIZINDE.

O Dieux ! dans votre ſein, je puis ſécher mes larmes !

CHILDERIC.

Je ne me ſouviens plus de mes malheurs paſſés ;
Ces doux embraſſemens les ont tous effacés.
Après tant de périls, tant de peines mortelles,
Je revois des Sujets généreux & fidéles !
Vous tenez dans vos mains le ſort de votre Roi ;
Sans crainte il s'abandonne, Amis, à votre foi.

LISOIS.

Vous vivez, il ſuffit, avant qu'on le ſoupçonne,
Nous vous devons, Seigneur, remettre la couronne.

CHILDERIC.

Que ces nobles transports, cher Lisois, me sont doux !
Mais que puis-je espérer ? pour moi, que ferez-vous?

CLODOADE *avec empressement.*

Ce que, pour votre fils, nous allions entreprendre.

CHILDERIC.

Mon fils ! est-il vivant ? ah ! que viens-je d'entendre?

ALBIZINDE.

Seigneur, c'est Clodoade à qui vous le devez :
C'est lui par qui ses jours ont été conservez.

à Clodoade. CHILDERIC.

Que ne te dois-je point ! vos faveurs se déploient ;
Que de biens en un jour, Dieux ! vos bontés m'envoyent !
Mais achevez, Ami ; montrez-moi ce cher fils :
Que mes plus tendres vœux à l'instant soient remplis!

à Albizinde.

Madame, pardonnez à cette impatience,
Qui me fait, un moment, quitter votre présence.

ALBIZINDE.

Ce transport est trop juste : allez, mais promptement
Reprenez votre azile en mon appartement :
Mon âme loin de vous seroit trop allarmée.

CHILDERIC.

A ! de tant de vertus, que la mienne est charmée,
Puisse le juste Ciel, par un heureux succès
Me donner le pouvoir de payer vos bienfaits !

SCÈNE

SCENE VIII.

ALBIZINDE, CLODOADE.

CLODOADE.

VOici l'heureux moment, généreuſe Princeſſe,
Qui doit faire éclater le zéle qui vous preſſe.
C'eſt vous à qui, du Roi le deſtin eſt remis,
Et vous pouvez, d'un mot, perdre ſes ennemis.

ALBIZINDE.

Eh bien, me voilà prête à vous donner l'exemple :
Que faut-il ?

CLODOADE.

Dès l'inſtant, il faut ſe rendre au Temple;
Il faut flatter Clovis que, renduë à ſes vœux,
Vous voulez par l'hymen, ſatisfaire ſes feux.
C'eſt-là qu'il doit trouver la mort qu'on lui deſtine.
La haine des Tyrans qui toujours vous domine,
Ne nous a pas permis, Madame, de penſer
Qu'à ſuivre ce projet, vous dûſſiez balancer.
Tout eſt prêt; & je vais avancer cette fête,
Annoncer à Clovis que rien ne vous arrête,
Et que vous conſentez, au gré de ſes deſirs,
A venir, par l'hymen, terminer ſes ſoupirs.

SCENE IX.

ALBIZINDE *seule.*

L'Ai-je bien entendu ! grands Dieux ! quel coup de foudre !
Cruels, qu'exigez-vous ? pourrai-je m'y resoudre ?
Moi, feindre de répondre aux transports de Clovis,
Abuser de l'amour dont son cœur est épris,
Pour l'entraîner au Temple, où mille mains armées,
Contre ses tristes jours, de fureur animées
L'attendent pourporter le coûteau dans son sein,
Et le faire tomber sous le fer assassin ?
N'étoit-ce pas assez d'avoir, malgré ma flâme,
Porté le désespoir dans le fond de son ame ?
Quoi, pour chasser Clovis de ce Trône usurpé,
Par moi, du coup mortel, faut-il qu'il soit frappé ?
Mais, à ce noir projet, si mon cœur se refuse,
Où cacher ma foiblesse, où trouver une excuse ?
Si l'on manque ce coup, peut-être dès ce jour,
Je perdrai Childeric & son fils sans retour ;
Je perdrai leurs amis qui sur moi se reposent
De la juste vengeance où leurs bras se disposent.
Ah ! mon nom, à jamais, dût-il être en horreur,
Je ne puis me prêter, Dieux ! à tant de fureur !

Nous devons à nos Rois nos biens & notre vie ;
Heureux qu'en les ſervant, elle nous ſoit ravie !
Mais ils ne peuvent pas exiger qu'un Sujet
Faſſe une trahiſon, ou commette un forfait.
Tu frémis vainement ; vainement tu t'allarmes !
Il faut verſer du ſang, non d'inutiles larmes !
Il faut que dans ce jour enfin tu faſſes choix
Du ſang de ton Amant, ou du ſang de tes Rois.
Ah ! quel choix, juſtes Dieux ! quelle épreuve cruelle !
Pouvez-vous y réduire une foible mortelle ?
Que fais-tu, malheureuſe ? Ah ! par de beaux efforts ;
Cours réparer ta honte & tes lâches tranſports !
Oui, par ta mort, Clovis, tu dois payer la gloire
D'avoir, à ma vertu, diſputé la victoire !
Elle veut s'en aller ; elle apperçoit Clovis
En quel tems, à mes yeux, ô Ciel ! viens-tu l'offrir ?
Raiſon, Gloire, Devoir, venez me ſecourir !

SCENE X.

ALBIZINDE, CLOVIS.

CLOVIS.

ENfin, pour mon bonheur, Madame, tout s'empreſſe :
Vous couronnez mes feux, adorable Princeſſe ;

Que ce charmant aveu me comble de douceurs,
Et qu'il répare bien tant d'injuſtes rigueurs!
Mais quand je m'abandonne à ce bonheur ſuprême,
Vous détournez les yeux! quelle froideur extrême?

ALBIZINDE.

Héſas!

CLOVIS.

Vous gémiſſez! ſans pouſſer des ſoûpirs,
Ne ſauriez-vous combler mes plus tendres deſirs?
Quoi! n'approuvez-vous pas que ce doux hymenée,
A vos jours glorieux, joigne ma deſtinée?

ALBIZINDE.

O Ciel! quel eſt l'hymen que vous me demandez!

CLOVIS.

Eh quoi! c'eſt par des pleurs que vous me répondez?
Je vois qu'on m'a flatté d'une eſpérance vaine:
Ces nœuds, pour moi, ſi chers ſont toujours votre peine.

ALBIZINDE.

Je ſuis prête à vous ſuivre au Temple en cet inſtant;
L'on ne vous trompoit point; allons.... on nous attend....

CLOVIS.

Vous frémiſſez!

ALBIZINDE.

Ah Dieux!

CLOVIS.

Votre crainte redouble!
Madame, expliquez-vous, éclairciſſez ce trouble.

Ah ! ne me laiſſez point dans ce doute cruel !
C'eſt, ſur mon triſte cœur, porter le coup mortel.

ALBIZINDE.

Vivez, Seigneur, vivez !

CLOVIS.

Eh, comment puis-je vivre?
A d'éternels tourmens, votre haine me livre.

ALBIZINDE.

Non, je ne vous hais pas,

CLOVIS.

Venez donc, ſans trembler,
Par un heureux hymen....

ALBIZINDE.

Non, c'eſt trop m'accabler!
Ah ! ne me parlez plus de cet hymen funeſte !
Plus vous montrez d'ardeur, & plus je le déteſte.
J'irois... moi... ſans horreur, je ne puis y penſer.
Au nom de votre amour, ceſſez de m'en preſſer !
Je m'égare... je céde à ma frayeur extrême...
Si mon cœur en frémit, c'eſt parce qu'il vous aime.

SCENE XI.

CLOVIS *seul.*

AH ! Madame, arrêtez... c'eſt en vain... elle fuit!
Qu'ai-je entendu, grands Dieux! où me vois-je reduit ?
Elle m'aime, dit-elle : ah ! douceur achevée,
Que, juſqu'ici, mon cœur n'avoit point éprouvée!
Elle m'aime! & pourtant à l'aſpect du lien,
Qui devroit aſſurer ſon bonheur & le mien,
Tremblante, elle eſt en proye aux plus vives allarmes!
Elle frémit d'horreur ; elle verſe des larmes !
Quel eſt donc ce myſtére? Ah! courons ſur ſes pas!
Il faut développer ce funeſte embarras.

SCENE XII.

CLOVIS, GONTARIS, GARDES.

GONTARIS.

SOngez à prévenir une horrible diſgrace ;
Je tremble du péril, Seigneur, qui vous menace.
On dit qu'un Etranger arrivé depuis peu,
De la rebellion, vient allumer le feu ;

Il en veut à vos jours & ſans doute à l'Empire :
Même on croit qu'avec lui, la Princeſſe conſpire.
On les a vû tous deux long-tems s'entretenir,
Et chez elle, à l'inſtant, on l'a vû revenir.

CLOVIS.

Ah ! je n'en doute point ; contre moi l'on conſpire ;
Albizinde le ſait ; elle craint de le dire ;
Quelque grand intérêt la retient... approchez,
Gardes, empreſſez-vous ; de toutes parts, cherchez
Un perfide Etranger qui, dans ces lieux ſe cache :
Allez, de ſa retraite, auſſi-tôt qu'on l'arrache ;
Qu'on ne le quitte point ; & qu'on l'amene ici,
De cette trahiſon je veux être éclairci.

SCENE XIII.

CLOVIS, GONTARIS.

CLOVIS *pourſuivant.*

ET toi, que de mes jours, la ſûreté regarde
Aux endroits les moins ſûrs, fais redoubler la garde.

SCENE XIV.

CLOVIS *seul poursuivant.*

GRands Dieux ! si, pour punir un pere criminel,
Vous voulezsur mon sein lancer le coup mortel,
Faites, que poursuivant une illustre victoire,
Je tombe avec honneur dans les Champs de la gloire!
Mais ne me laissez pas honteusement périr!
De la mort des Tyrans, Clovis doit-il mourir ?

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALBIZINDE *seule.*

OU fuirai-je ! en quels lieux puis-je cacher ma honte?
Clovis eſt donc inſtruit du feu qui te ſurmonte ;
Tu viens de déclarer, malheureuſe... & c'eſt peu :
De tes crimes encor, le moindre eſt cet aveu.
Ces indignes tranſports dont ta gloire eſt flétrie,
Vont peut-être, à ton Roi, faire perdre la vie ;
Par l'ordre de Clovis, des ſoldats furieux
L'accablent ſous les fers, l'arrachent de ces lieux ;
Sans doute il va périr ! nul eſpoir ne me reſte.
Voilà quel eſt le fruit de mon amour funeſte !
Perfide envers mon ſang, parjure envers mon Roi,
C'eſt à ſon ennemi que je garde ma foi. . .

Rien n'a pû l'emporter ſur ma lâche foibleſſe :
A l'aſpect de Clovis, ma timide tendreſſe
N'a vû que les périls qui menaçoient ſes jours,
Et m'a fait, malgré moi, voler à ſon ſecours.
Cruels, dont j'attendois une illuſtre victoire,
Vous, funeſte devoir, vous, importune gloire,
Que! eſt votre pouvoir ſur les foibles mortels?
Pourquoi les fatiguer par tant d'aſſauts cruels,
Si vous les trahiſſez, ou n'avez pas la force
D'étouffer, de l'amour, la plus legere amorce?
La mort eſt le ſeul bien, où mes triſtes ſouhaits...
Mais c'eſt perdre le tems en ſtériles regrets!
De Clovis, s'il ſe peut, déſarmons la furie ;
Pour ſauver Childeric, aimons encor la vie :
Courons : déja peut-être on le mene à la mort.

SCENE II.

ALBIZINDE, SIGIBERT, VALAMIR.

ALBIZINDE *pourſuivant.*

SEigneur, de Childeric, vous a-t-on dit le ſort?
On vient de l'arrêter ; dans les fers on l'entraîne :
S'il trompa, de Gellon, la fureur inhumaine,
Peut-être il périra par l'ordre de Clovis.
Ah! s'il eſt vrai, Seigneur, que vous ſoyez ſon fils,

Allez raſſembler ceux qui pour lui s'intereſſent;
Pour conſerver ſes jours, qu'ils viennent, qu'ils s'empreſſent;
Mettez-vous à leur tête; & faites en ce jour
Ce qu'exige le ſang, le devoir & l'amour.
Moi, je vais, de Clovis implorer la clémence,
Sans lui nommer le Roi, parler pour ſa défenſe;
Je vais me déclarer hautement ſon appui;
L'arracher à la mort, ou périr avec lui.

SCENE III.

SIGIBERT, VALAMIR.

SIGIBERT.

VA, pour ce que je ſuis, je me ferai connoître;
Et je ſervirai bien le Sang qui m'a fait naître!
Childeric eſt vivant! qu'on t'a mal obéï,
Gellon; ainſi toujours, partout, tu fus trahi!
O Dieux! qu'il a fallu m'impoſer de contrainte!
Que ma haine, en ſecret, a ſouffert de la feinte!
Pour mon pere, on m'offroit mon plus grand ennemi;
Forcé de l'embraſſer, tous mes ſens ont frémi!
Je voulois lui parler, interdit à ſa vûe...
Non, il ne fut jamais de ſi triſte entrevûe:
Je ne ſongeois enfin qu'à hâter ſon tourment.
Qui n'eût été ſurpris! il faut, en ce moment,

Ou je crois, sur mon front, poser le diadême,
Qu'à mon fier ennemi, je le céde moi-même.
Tout alloit réussir selon ses vœux secrets,
Si je n'eusse rompu ses funestes projets.
Admire comme ici le Ciel me favorise !
Comme au gré de mes vœux, guidant mon entreprise,
Mes ennemis trompés se livrent à mes coups !
Aucun ne me connoît, & je les connois tous ;
A ma haine, sans crainte, eux-mêmes s'abandonnent ;
Je puis les immoler avant qu'ils me soupçonnent.
Je triomphe ! déja mes soins ont réussi ;
Déja secrettement, par mon ordre, éclairci,
Clovis a fait chercher un Etranger perfide ;
Il a fait éclater la crainte qui le guide.
Dans sa fureur encor, pour le mieux engager,
Qu'il apprenne au plûtôt que ce même Etranger
N'est autre que le Roi, qui plein de sa vengeance,
Tentoit de recouvrer la suprême puissance.
Ainsi m'étant défait du pere par le fils,
J'irai, de Childeric, soûlever les amis,
Qui, brûlant de venger celui qu'on croit mon pere,
Feront, contre Clovis, éclater leur colere.
Dès-lors, un doux hymen terminant mes soûpirs,
Rangera sous mes loix l'objet de mes desirs.
Mais aïant, sur mon front, affermi la Couronne,
Il faut qu'à d'autres soins, ma fureur s'abandonne ;

Il faut punir tous ceux qui trahirent Gellon;
Et découvrir alors ma naissance & mon nom.

VALAMIR.

Je ne vous puis, Seigneur, déguiser ma surprise;
Même en servant l'ardeur dont votre ame est épriſe,
Je ne concevois pas pourquoi, par vos avis,
Vous mettiez Childeric dans les fers de Clovis;
Pourquoi, d'un ennemi, la vie étoit sauvée,
Dans le moment qu'au Temple, il l'auroit achevée!
Dès que j'ai vû le Roi de retour aujourd'hui,
J'ai crû que satisfait de regner après lui,
Et sûr, après sa mort, d'obtenir la Couronne,
Que le nom de son fils, par la feinte vous donne,
Vous auriez attendu que par l'ordre des Dieux...

SIGIBERT.

Ah! que tu connois mal un cœur ambitieux!
Sans relâche enflâmé par la soif qui le guide,
Plus il est avancé, plus il devient avide:
Péril, noirceur, forfait, il sait tout affronter;
Et le Trône, ou la mort peuvent seuls l'arrêter.
Quand je puis voir, avant la fin de la journée,
Par des crimes cachés, ma tête couronnée,
Tu voudrois donc qu'aux Dieux, je remisse mon sort;
Et qu'à leur gré, du Roi j'attendisse la mort?
Non, peut-être trop tôt l'on pourroit me confondre.
Et qui peut en effet, Valamir, me répondre

Qu'à d'autres qu'à Lisois, le perfide Evagès
N'aura pas, en mourant, confié ses secrets ?
Ah ! je dois prévenir ma honte & mon supplice !
Négliger les momens où le Ciel est propice,
C'est vouloir échouer, & l'armer contre nous :
Ils sont courts, ces momens; mais ils brillent pour tous!
Cette Fortune enfin que sans cesse on accuse,
Ce Bonheur, ce Malheur sur lesquels on s'abuse,
Ne sont, pour qui les voit d'un œil judicieux,
Que l'usage qu'on fait d'un tems si précieux.
Achevons, il est tems de signaler la rage,
Dont le sang de Gellon échauffe mon courage !
Et quand même ces Dieux, qui semblent m'obéir,
Ne m'auroient tant flatté que pour mieux me trahir ;
Oui, quand même en secret la voix de la nature
Plus forte que ma rage & que mon imposture,
En faveur de son pere, attendriroit Clovis ;
De ma main immolant & le pere & le fils,
Je sçaurois bien moi-même achever ma vengeance,
Plûtôt que de céder la suprême puissance !
Clodoade revient !

SCENE IV.

SIGIBERT, CLODOADE, VALAMIR.

SIGIBERT *poursuivant.*

TOn projet est détruit !
Clovis l'a découvert; qui peut l'avoir instruit ?

CLODOADE.

Pour comble de malheurs, il faut que je l'ignore :
Que, pour venger le Roi, mon bras ne puisse encore
Percer le sein du Traître & punir ses forfaits !
Mais il ne verra pas accomplir ses souhaits.
Les amis qui tantôt au gré de notre envie,
Dans le Temple, à Clovis, alloient ôter la vie,
A la voix de Lisois, de courroux enflâmés,
Pour sauver Childeric, déja sont tous armés ;
L'on n'attend plus que vous : courez à force ouverte,
Délivrer votre pere, & prévenir sa perte ;
Hâtez-vous ; à regret je vous vois en ces lieux ;
Profitez d'un moment qui nous est précieux.

SIGIBERT.

Oui, je cours achever tout ce que ma colere
M'inspire pour venger & ma gloire, & mon pere.

SCENE V.

CLODOADE *seul.*

NOus, allons, pour gagner encor quelques momens
Appaiſer, de Clovis, les premiers mouvemens.

SCENE VI.

CLOVIS, CLODOADE, SUITE DE CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

CHer Clodoade, éh bien, tu vois la récompenſe,
Qu'obtiennent, en ce jour, mes bienfaits, ma clemence!
Mais, grace aux Immortels, le complot eſt connu:
Son Auteur, dans les fers, eſt déja retenu:
L'on doit me l'amener: l'appareil des ſupplices
L'engagera ſans doute à nommer ſes complices.
La Princeſſe ſur tout y trempoit ſurement;
L'Aſſaſſin s'eſt trouvé dans ſon appartement:
Et mon amour encor tremble à ſe plaindre d'elle:
Mais mon frere l'adore, & ce Prince infidelle,

Dans

Dans ſa jalouſe ardeur, a pû ſeul conſpirer.
Tout le rend criminel ; il faut s'en aſſurer :
Ne parle plus pour lui ; je veux qu'on le prévienne ;
Sous une ſure garde, allez qu'on le retienne.

CLODOALDE.

La défiance eſt juſte ; il faut tout prévenir :
Mais ſongez qu'un grand Roi toujours tarde à punir ;
Que...

CLOVIS.

Cours exécuter un ordre néceſſaire ;
Obéis ſans tarder, & crains de me déplaire !

SCENE VII.

CLOVIS, ALBIZINDE, SUITE DE CLOVIS, GARDES.

ALBIZINDE.

JE ſçais combien je ſuis criminelle à tes yeux,
Clovis, & je me rends captive dans ces lieux.
Mais cependant, malgré tout ce que tu dois croire,
Moi-même, plus que toi, jalouſe de ta gloire,
Quand je dois craindre tout de ton juſte courroux,
J'oſe venir encor m'oppoſer à tes coups :
Je t'oſe hardiment demander une grace.
Juge de mon eſtime en voyant mon audace.

J'attends ici de toi le plus ſublime effort
Où peut, de la vertu, s'élever le tranſport.
Songe, ſonge de plus que tu me dois la vie;
Sans les ſoins de ma flâme, on te l'auroit ravie.
Hélas! j'en ai trop dit pour le deſavoüer,
De mes efforts, l'amour a trop ſçu ſe joüer.
Tremblante des périls qui menaçoient ta tête,
Pour te mettre à couvert d'une horrible tempête,
Enfin j'ai tout trahi, ma gloire & mon devoir;
Triomphe: ſur mon cœur voi quel eſt ton pouvoir!
Mais, par reconnoiſſance, accorde ma demande;
Tant d'ardeurs pour tes jours valent bien qu'on me
rende
Un malheureux Captif qu'en mon appartement,
Tes Gardes, par ton ordre, ont pris indignement.
Fût-il à ton égard mille fois plus coupable,
D'un projet plus cruel, fût-il encor capable,
Pour lui tout pardonner, ton cœur lui doit aſſez,
Puiſque, ſans les périls, ſur ta tête amaſſés,
Albizinde toujours t'eût caché qu'elle t'aime.

CLOVIS.

Mon cœur, de cet aveu, ſent le bonheur ſuprême:
Et l'Empire, & mes jours ne ſont qu'un foible prix
Du charme que ces mots verſent dans mes eſprits.
Je veux vous obéir: daignez au moins m'apprendre
Quel intérêt ſi grand, en lui, vous pouvez prendre?

Quel eſt cet Etranger ? pourquoi, contre mes jours,
Oſoit-on recourir à de lâches détours ?
Pourquoi vous-même enfin, à ma mort, réſoluë,
Vous feigniez, à mes vœux, de vous être renduë ?
Tirez-moi de l'horreur de toujours ſoupçonner ;
Je me fais un plaiſir de pouvoir pardonner :
Je conſens d'oublier une coupable audace ;
Mais que je ſache au moins ſur qui tombe ma grace !
Quels ſont mes ennemis ! parlez.

ALBIZINDE.

Les vrais Français.
As-tu donc, de ton Pere, oublié les forfaits ?
Sais-tu pas que, du Ciel, la juſtice ſévére
Pourſuit ſur les enfans, les crimes de leur pere.
Si tu veux le fléchir, & gagner tous les cœurs,
Le tien doit s'enflâmer des plus nobles ardeurs :
Tu dois, par des vertus, des mortels adorées,
Vers la gloire, t'ouvrir des routes ignorées ;
Et laiſſant loin de toi les vulgaires Héros,
Purifier ton ſang par des hauts-faits nouveaux.
Il faut qu'à tes bienfaits, qu'à ta clemence illuſtre,
Tu ſçaches ajoûter encore un nouveau luſtre ;
Il faut enfin, Clovis, ſans daigner t'informer
Quels Traîtres, pour ta perte avoient oſé s'armer,
Sans vouloir t'éclaircir des motifs qui me guident,
Que la gloire & l'amour, en cet inſtant décident !

Surtout ne penſe pas que j'oſe te tromper,
Ni que d'un coup plus ſûr l'on cherche à te fraper ;
L'amour qui t'a ſauvé, qui rend mon cœur ſi lâche,
Te répond d'une vie où la mienne j'attache.

CLOVIS.

Non, plus vous me preſſez, Madame, & plus je vois
Que ma gloire elle-même eſt contraire à vos loix.
Pardonner des forfaits, abſoudre des coupables,
Sans oſer pénétrer leurs projets exécrables,
C'eſt foibleſſe du moins, ſi ce n'eſt lâcheté :
On ſignale bien mieux ſa généroſité,
Madame, en accordant un pardon magnanime,
Après avoir connu l'énormité du crime.
Si ma gloire vous touche, inſtruiſez-moi de tout,
Et faites-la vous-même éclater juſqu'au bout.

ALBIZINDE.

(à part.)

Eh bien .... que fais-je, ô Ciel ! .... ſi tu veux ma réponſe,
Fais-moi voir ton Captif, il faut qu'il la prononce.

CLOVIS.

Que dites-vous ! comment ! quel droit a-t'il ſur vous ?
Madame, éclairciſſez ...

ALBIZINDE.

Se mettant aux genoux de Clovis.

J'embraſſe vos genoux ;
Si vous brûlez pour moi, qu'il paroiſſe à ma vûe !
Vous ſaurez tout, Seigneur, après cette entrevûe.

CLOVIS.

Dieux ! que croirai-je ?... eh bien, qu'on l'amene à
à vos yeux
(*aux Gardes*)
Gardes faites venir le Captif en ces lieux.
à Albizinde.
Je me rends à vos vœux ; mais à mon tour, Madame,
Je vous conjure encor de couronner ma flâme ;
Par l'Hymenée enfin contentez mon amour,
Je l'exige, ou je vais avant la fin du jour . . .
Le Captif vient . . . songez quel péril le menace,
Et que de vous dépend son supplice, ou sa grace.
aux Gardes en s'en allant.
Gardes, écartez-vous.

SCENE VIII.

CHILDERIC *enchaîné*, ALBIZINDE.

ALBIZINDE *à part.*

QUe ces indignes fers
Font souffrir à mon cœur de supplices divers !
Voilà donc mon ouvrage ! en horreur à moi-même....
à Childeric.
Ah ! Seigneur, connoissez mon désespoir extrême !

CHILDERIC.

Madame, de mon ſort, je ſens peu les rigueurs,
Puiſque vous partagez avec moi mes malheurs.
Mais offrons à leurs coups une ame plus docile;
Armons-nous de conſtance; & d'un regard tranquile...

ALBIZINDE.

Cette noble aſſurance eſt digne d'un Héros;
Mais ſi vous connoiſſiez tout l'excès de vos maux;
Si vous ſaviez, Seigneur, qu'une main trop chérie,
A ce nouveau revers expoſe votre vie;
Tant de traits imprévus pourroient vous ébranler;
Mes regrets ne pourroient du moins vous conſoler.

CHILDERIC.

Non, non, votre amitié me ſera toujours chere;
J'aurai toujours pour vous les tendreſſes d'un pere.

ALBIZINDE.

Je ne mérite plus des ſentimens ſi doux;
Je ne ſuis digne, hélas! que de votre courroux.

CHILDERIC.

Vous!

ALBIZINDE.

Je ne cherche point à vous cacher mon crime:
Dans l'aveu de ſa faute, une ame magnanime,
Trouve le ſeul ſecours qui la peut ſoulager.
Feindre ici, ce ſeroit encor vous outrager.

Si votre ennemi vit ; s'il eſt encore au Trône ;
Si vous êtes aux fers & perdez la couronne ;
C'eſt moi, Seigneur, c'eſt moi qui viens de vous trahir.

CHILDERIC.

Qu'entends-je !

ALBIZINDE.

C'eſt ce cœur qui n'a pû m'obéir.
Je voulois, de ma foi, donner un grand exemple ;
J'allois, pour l'immoler, mener Clovis au Temple ;
Je me ſacrifiois aux loix de mon devoir ;
D'un aſcendant vainqueur, j'ignorois le pouvoir.
En vain, devant Clovis, mon cœur s'armoit de feinte ;
Il n'a pû, juſqu'au bout, ſoutenir la contrainte ;
Un regard incertain, un ſoupir indiſcret
Ont malgré mes efforts, déclaré le ſecret.
C'en eſt trop : éclatez contre un cœur ſi coupable !
Ma honte, ma douleur, le remords qui m'accable
N'attendent, pour me faire expirer à vos yeux,
Que vos reproches dûs à ce crime odieux.

CHILDERIC.

Pour le fils de Gellon, votre ame eſt enflâmée ?
Dieux ! quel comble d'horreur !

ALBIZINDE.

Ses vertus m'ont charmée.
Malgré moi, leur éclat a ſçû me captiver.
Mais pourquoi n'oſons-nous, Seigneur, les éprouver?

Témoin de leurs transports, sûre de la victoire
Qu'aussitôt, sur Clovis, eut remporté la gloire,
A ses bontés ici, je voulois recourir ;
Et j'ai crû mille fois devoir tout découvrir.

CHILDERIC.

Eh ! quel indigne espoir auroit pû vous séduire ?
A cette honte encor, vouliez vous me réduire ?
Vouliez-vous, lâchement lui déclarant mon nom,
Après m'avoir trahi, mandier mon pardon ?

ALBIZINDE.

Cet Empire usurpé qu'il ne tient que du crime,
A révolté souvent son ame magnanime.
Un doux espoir me luit : s'il sçavoit votre sort ;
Ah ! s'il vous connoissoit ; & par un digne effort,
Si je lui promettois ma main pour récompense ;
Il est trop vertueux pour croire qu'il balance.
Il met déja ce prix à votre liberté,
Et porteroit plus loin la générosité.

CHILDERIC.

Eh bien, Madame, allez ; devenez la conquête
De celui dont le pere a condamné ma tête,
Et, plus barbare encor que les plus durs Tyrans,
S'est abbreuvé, saoulé du sang de vos Parens,
Du sang de votre Reine, & du sang de vos Freres ;
Et qui, lui seul, a fait l'excès de nos miseres.
Mais ne vous flattez pas qu'à cet infâme prix,
De vivre, de regner, je sois jamais épris.

Rien ne peut, de mes maux, faire tarir la ſource :
Mais pour ma gloire encore, il eſt un reſſource ;
Et c'eſt la ſeule enfin....

ALBIZINDE.

Eh quoi....

CHILDERIC.

Mourir en Roi :
En attendre l'arrêt ſans trouble & ſans effroi.
J'ai fait ce que j'ai dû pour remonter au Trône ;
Vous, ſur qui je comptois, le Ciel, tout m'abandonne :
Mon ſort, en échouant, n'eſt pas moins glorieux ?
Tenter eſt des Mortels, réuſſir eſt des Dieux.
C'eſt peu, pour un Monarque amoureux de la gloire,
Qui veut vivre à jamais au Temple de mémoire,
Que de ſavoir toujours, de lauriers ſe couvrir,
Que de ſavoir regner, il doit ſavoir mourir.
Dans cet inſtant fatal, on voit ce que nous ſommes,
Et c'eſt un beau trépas qui fait ſeul les grands hommes.
Mais au tombeau, du moins j'emporte la douceur
De ſavoir qu'en un fils, il me reſte un vengeur.
De Sigibert, Clovis ne s'eſt pas rendu maître :
Ce fils me vengera : le tems viendra peut-être,
Où, laſſés d'appuïer la race de Gellon,
Les Dieux rendront juſtice au ſang de Pharamon.

ALBIZINDE.

Mais, Seigneur, permettez....

CHILDERIC.

Je ne veux rien entendre!
La mort fait tous mes vœux : adieu, je cours l'attendre :

Eh ! ne mourrois-je pas de honte & de douleur
De voir bruler mon ſang d'une coupable ardeur?

ALBIZINDE.

Je ne vous quitte point : à ma gloire rendue,
Je m'en vais, avec vous, mourir à votre vûe.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS, GONTARIS, SUITE, GARDES.

CLOVIS.

OUi, Gontaris, allez ; je veux voir l'Etranger,
Je veux voir la Princeſſe & les interroger :
Qu'on les faſſe venir.

SCENE II.

CLOVIS *pourſuivant.*

PEnétrons dans leur ame,
Voyons quel ſort enfin doit obtenir ma flâme.

Mais à peine ai-je vû ce Captif malheureux,
Que depuis, dans mon cœur, regne un désordre affreux :
Un desir curieux me presse, me dévore,
Et m'excite en secret à le revoir encore.
Ah ! faut-il s'étonner de me troubler pour lui !
Ce que j'adore, hélas ! s'en déclare l'appui.
De puissans intérêts les unissent ensemble;
Ce n'est pas sans motif que la Princesse tremble.
Mais voici le Captif.

SCENE III.

CHILDERIC *enchaîné*, CLOVIS, SUITE, GARDES.

CLOVIS *à Childeric.*

APproche, malheureux !

à part.

Son intrépidité, son front majestueux
Ont déja redoublé le trouble qui m'agite :
Je sens qu'en sa faveur, tout déja sollicite.

à Childeric.

Je sais que, sur mes jours, tu voulois attenter;
Quelque soit le motif qui pouvoit t'y porter :

Si-tôt que c'eſt moi ſeul que regarde une offenſe,
Apprends que le coupable eſt ſûr de ma clémence :

CHILDERIC *à part.*

Où ſuis-je ! juſtes Dieux !

CLOVIS.

Mais dis moi ſeulement
Qui t'engageoit au crime ; & par quel mouvement,
T'armois-tu contre moi ?

CHILDERIC *à part.*

Pour mon fils, la Nature
N'avoit point, dans mon cœur, excité ce murmure !

CLOVIS.

Réponds, parle.

CHILDERIC

Clovis, oui, tu me dois la mort !
Termine, en m'immolant, la rigueur de mon ſort,
J'allois...

CLOVIS.

Eclaircis-moi ſur ce que je demande,
Et ſonge à m'obéir lorſque je te commande.
Quel païs eſt le tien ? quel eſt ton nom, ton rang ?

CHILDERIC.

Reſpecte mes ſecrets : j'avois ſoif de ton ſang :
Je touchois au moment, où je l'allois répandre.
Frappe, dis-je ! c'eſt tout ce que je puis t'apprendre.

CLOVIS.

Non, non, qui que tu ſois, triomphe juſqu'au bout ;
Je ſens que je ſuis prêt à te pardonner tout :

Mais du moins tire-moi d'une affreuſe contrainte ;
Découvre moi ton ſort ; parle, parle ſans crainte ?

CHILDERIC.

Soins ſuperflus ! en vain tu prétends m'arracher.
Un aveu que ma gloire ordonne de cacher.
Et c'eſt te dire aſſez qu'il n'eſt point de Puiſſance,
Qui me force jamais à rompre le ſilence :
La vie & tes bienfaits, les tourmens, le cercueil,
Quand la gloire a parlé, je vois tout d'un même œil.

CLOVIS.

Ah ! de trop de bontés, à la fin je me laſſe.
Un ſentiment ſecret me demandoit ta grace,
Ingrat, je lui cédois : je ſaurai l'étouffer ;
Et, de ſes vains efforts, je ſaurai triompher.
Eh bien, nous allons voir ſi l'aſpect des ſupplices
Ne te contraindra pas d'avouer tes complices,
Ta naiſſance, ton nom, ces deſſeins concertez...
Aux Gardes.
Qu'au milieu des tourmens, on l'oblige... Arrêtez !
à part.
Au lieu de m'irriter, je ſens qu'il me déſarme ;
Plus je le vois, & plus un invincible charme...
Dieux ! ne puis-je ſavoir qui fait naître en mes ſens
Des mouvemens ſi vifs, des tranſports ſi puiſſans ?

SCENE IV.

CHILDERIC *enchaîné*, CLOVIS, GONTARIS, GARDES, &c.

GONTARIS.

à Clovis, lui donnant une lettre.

EN ce même moment, je reçois cette lettre,
Qu'on me charge, Seigneur, de venir vous remettre.

à Gontaris. CLOVIS.

Donnez. *Il lit bas, & s'écrie à part.*

Quelle surprise ! & qu'est-ce que je voi !

à Gontaris & aux Gardes.

Qu'on nous laisse !.... j'entends ce que tu veux de moi.

O Ciel !

SCENE V.

CHILDERIC *enchaîné*, CLOVIS.

CHILDERIC.

N'Est-il pas tems enfin que je périsse ?

CLOVIS *lui présentant la lettre.*

Lis, juge si je dois ordonner ton supplice.

CHIDERIC *lit haut.*

Clovis, cet inconnu que tu tiens dans les fers,
Eſt Childeric, qu'en vain jadis ton pere
Pour prévenir les plus cruels revers,
Crut avoir fait périr dans ſa juſte colere.

Ciel!

CLOVIS.

Es-tu Childeric? eſt-ce-là ton ſecret?

CHILDERIC.

Cet aveu, de ma mort, doit avancer l'arrêt;
Mais, dans quelque tourment, où ta fureur me plonge,
Voudrois-je racheter mes jours par un menſonge,
Digne des malheureux, par la crainte abattus?
Oui, je ſuis Childeric; frappe; n'héſite plus.

CLOVIS.

Au lieu de me braver, d'exciter ma colere,
Tu devrois bien plûtôt, moins fier dans ta miſere,
Implorer...

CHILDERIC.

Que dis-tu? crois-tu m'intimider?
A quel titre, en ces lieux, oſes-tu commander!
Pour me charger de fers, pour me parler en maître,
Toi-même réponds moi, par où prétends-tu l'être,
Toi, le fils d'un Tyran, d'un lâche Uſurpateur,
Et qui n'eut pour regner de droit que ſa fureur?

CLOVIS.

O Dieux!

CHILDERIC.

Si de Gellon, j'ai pû tromper la rage,
Accomplis ſon forfait, & venge ſon outrage ;
Ne déments point le ſang qui t'a donné le jour,
Et, ſi tu veux regner, ſois barbare à ton tour.
Le Deſtin te préſente une digne victime,
Tu peux te ſignaler enfin par un grand crime :
Jamais Uſurpateur fit-il grace à ſon Roi ?
Suis leur noire maxime ; acheve, hâte-toi :
Du fils de mon Tyran, que puis-je encore attendre ?

CLOVIS.

Le Trône... il t'appartient ; & je dois te le rendre.
L'honneur de t'y placer eſt aſſez grand pour moi :
De ton premier Sujet, reçois ici la foi.

Il détache les fers de Childeric, & ſe met à ſes genoux.

Trop heureux en ce jour de te faire connaître
Que ſi, d'un fier Tyran, le Deſtin m'a fait naître,
De ſa haine pour toi, de ſa témérité,
De ſes noires fureurs, je n'ai pas hérité !

CHILDERIC.

Embraſſant Clovis à ſes genoux.

Ah ! tu n'es point ſon fils ! dans le ſang d'un barbare,
On ne puiſa jamais une vertu ſi rare !

SCENE VI.

CHILDERIC, CLOVIS, ALBIZINDE.

ALBIZINDE *au fond du Théatre.*

AH ! que vois-je ? Clovis aux genoux de mon Roi !

CHILDERIC.

Venez, venez, Princeſſe, & calmez votre effroi !
Aux plus nobles tranſports, ce Héros s'abandonne,
Il briſe mes liens ; il me rend la Couronne.

ALBIZINDE.

Je reconnois Clovis à ces traits généreux,
Et n'eſpérois pas moins d'un cœur ſi vertueux.

CLOVIS.

Ah ! vous m'auriez ouvert le chemin de la gloire,
Si vous euſſiez penſé qu'elle auroit la victoire.
Eh quoi ! mes ſentimens n'ont-ils pas éclaté ?
Non, non, de ma vertu, vous avez trop douté.

ALBIZINDE.

Ta gloire en eſt plus grande ; elle en eſt moins ſuſpecte :
Même, malgré l'envie, il faut qu'on la reſpecte.
Pour en diminuer, pour t'en ôter le prix,
On eût dit que l'amour aveuglant tes eſprits,

Te faiſoit lâchement rendre le Diadême,
Au lieu que ton grand cœur prend eſſor de lui-même,
Qu'à la ſeule vertu, trop content de céder,
Tu deſcends de ton rang, ſans en rien demander.

CHILDERIC *à Clovis.*

Quel peut être le fruit de ma reconnoiſſance?
Des biens que tu remets encore en ma puiſſance,
Je n'en connois aucun...

SCENE VII.

CHILDERIC, CLOVIS, ALBIZINDE, GONTARIS.

GONTARIS *à Clovis.*

AH! Seigneur, hâtez-vous
De venir repouſſer de parricides coups!
Clodoade, Liſois, & votre frere même,
Lâchement entraînés par une audace extrême,
Ont armé contre vous un Peuple furieux;
En tumulte, à grands pas, ils marchent vers ces lieux;
Rien ne peut, du Palais leur fermer le paſſage;
Vos Gardes renverſés vous livrent à leur rage.
Ils viennent, pour parer des ordres inhumains,
Arracher, diſent-ils, Childeric de vos mains.

Leur nombre, leur fureur, à chaque inſtant, redouble.

CHILDERIC *à Clovis.*

Suivez mes pas, Seigneur, j'appaiſerai ce trouble.
Hâtons-nous : vos vertus les vont tous étonner.

CLOVIS.

Oui, venez, à leurs yeux, je veux vous couronner.

SCENE VIII.

ALBIZINDE *ſeule.*

O Ciel ! que de vertus ! ... mais mon ame eſt émuë!
Je les vois à regret s'éloigner de ma vûë.
Eh quoi ! lorſqu'à mes vœux tout ſemble conſpirer,
Qu'à tous ſes mouvemens, mon cœur peut ſe livrer ;
Qu'il ſe doit applaudir de ſa tendreſſe extrême,
Pour un jeune Héros trop digne que je l'aime ;
Lorſqu'enfin, pour mon Roi, rien n'eſt à redouter,
Quelle vaine terreur vient encor m'agiter !
Ah! malgré tant de biens, puis-je être ſans allarmes?
Pour perdre mon Amant, chacun a pris les armes;
De la rebellion, chacun ſuit l'étendart ;
On menace, on pourſuit Clovis de toute part;
Sigibert conduit tout ; & ſa jalouſe rage,
Juſqu'à lui, s'il ſe peut, va s'ouvrir un paſſage :
» Enfin ſai-je les maux qui peuvent m'accabler ?

SCENE IX.

ALBIZINDE, ELLENIRE.

ALBIZINDE *poursuivant.*

» * ELlenire, où cours-tu? que tu me fais trembler!
» Ciel! quel trouble est le tien? quelle affreuse disgrace
» Te fait...

ELLENIRE.

Ah! je frémis du coup qui vous menace!
» Peut-être en ce moment, hélas! Clovis n'est plus.

ALBIZINDE.

» Que dis-tu?

ELLENIRE.

Ses efforts deviendront superflus:
» Ses soldats sont défaits; & déja les Rebelles,
» Ou plûtôt, pour leur Roi des Sujets trop fidéles,
» Entourent ce Palais; Sigibert est vainqueur,
» Et jure hautement de lui percer le cœur:
» On dit même, & ce bruit n'a que trop d'apparence,
» Que ce Prince a déja satisfait sa vengeance.

ALBIZINDE.

» Aux mouvemens affreux qui déchirent mon cœur,
» Je ne saurois douter de cet excès d'horreur.

* Tout ce qui est ici guillemeté, n'a pas été dit sur le Théatre, à cause de la haine que le Parterre a pour les suivans & suivantes.

» Cher Clovis, ne crois pas qu'à ta mort je ſurvive,
» Qu'en de triſtes liens, mon ame encor captive...
Mais c'en eſt fait ?

SCENE X.

ALBIZINDE, ELLENIRE, LISOIS.

ALBIZINDE *pourſuivant.*

LIſois, ah! d'où naiſſent vos pleurs!
Qu'allez-vous m'annoncer ?

LISOIS.

Le plus grand des malheurs.

ALBIZINDE.

Eh quoi! le Roi, Clovis ont-ils perdu la vie ?

LISOIS.

Clovis reſpire.

ALBIZINDE.

Au Roi, grands Dieux ! on l'a ravie !

LISOIS.

Oui, les jours de Clovis, à Childéric ſont dûs !
Cependant le Roi meurt, & Sigibert n'eſt plus.

ALBIZINDE.

Qu'entends-je, juſte Ciel ! quel revers les accable ?

LISOIS.

Pour ſauver Childéric d'une mort déplorable,

Au pouvoir de Clovis, nous venions l'arracher ;
Les Peuples, sur nos pas, s'empressoient de marcher ;
Et déja succombant sous notre juste rage,
Les soldats de Clovis nous cedoient le passage ;
Rien ne mettoit obstacle à nos heureux souhaits ;
Déja nous arrivions aux portes du Palais ;
Et nous allions enfin délivrer notre Maître.
Mais à nos yeux surpris nous l'avons vû paroître ;
Il marchoit triomphant ; il étoit libre, armé ;
Clovis l'accompagnoit sans paroître allarmé ;
Au devant de nos pas, l'un & l'autre s'avance ;
Le Roi parle. On se calme ; on lui prête silence.
Peuples, braves Français, vous qui, pour votre Roi ;
Témoignez en ce jour tant d'ardeur & d'effroi,
Ne craignez rien, dit-il, *pour lui, ni pour vous-même ;*
Clovis, en ma faveur quitte le Diadême !
A ces mots, Sigibert (eh, qui l'eût pû prévoir ?)
Sigibert s'abandonne au plus vif désespoir :
La vertu de Clovis, tant de grandeur l'outrage.
On ignoroit encor les motifs de sa rage.
Il vole sur Clovis qui ne le voyoit pas ;
Il arrive vers lui, déja leve le bras....
Le Roi, de ce Héros, voit le péril extrême ;
Et pour parer un coup (qu'il craint moins pour lui-même,)
Entre ces deux Rivaux passe rapidement ;
Sigibert aveuglé par son emportement,

Impatient de voir ſa main de ſang trempée,
Au ſein de Childeric a plongé ſon épée.
A ce terrible objet, Clovis ſaiſi d'horreur,
Et ſe livrant entier à ſa juſte fureur
Auſſi-tôt, à ſes pieds, renverſe le perfide,
Venge le Roi d'un coup qu'on croit un parricide.
Des noms les plus affreux le Traître eſt accablé;
Et, tout mourant qu'il eſt, il n'en eſt point troublé,
Sa rage qui s'accroît lui prolonge la vie;
Et, d'un bras chancelant qui ſert mal ſa furie,
Du vertueux Clovis, il cherche encor le ſein;
Mais le fer moins cruel s'échappe de ſa main.
Alors, ſur Childeric, tournant un œil farouche,
A mon dernier moment, je ſens trop que je touche;
Je péris, lui dit-il, *mais avec la douceur*
D'avoir pû, contre toi, ſignaler ma fureur,
De voir Gellon vengé : Gellon étoit mon pere,
Et Clovis eſt ton fils; je ne dois plus le taire
Quand mes vœux ſont deçus; & ſur-tout quand ma mort
Va livrer à Clovis la preuve de ſon ſort;
Ce ſeroit me priver de ce plaiſir ſuprême
Que me cauſe, en mourant, ſon déſeſpoir extrême;
Plus heureux ſi mon bras... il meurt..., chacun frémit;
Du malheur de Clovis & du Roi, l'on gémit,
De quels tranſports touchans, le regret, la tendreſſe,
La douleur, la Nature, à ce diſcours, les preſſe!

Childeric expirant se trouve trop heureux
D'embrasser, dans Clovis, un fils si généreux;
Et ce Héros tremblant, les yeux baignés de larmes,
Dans le sein de son pere en proïe à ses allarmes,
S'acquitte des devoirs du plus tendre des fils.

ALBIZINDE.

De surprise & d'horreur, tous mes sens sont saisis!

LISOIS.

Ils viennent! quel objet!

ALBIZINDE.

Que mon ame est tremblante!

SCENE DERNIERE.

CHILDERIC *mourant*, CLOVIS, ALBIZINDE, CLODOADE, LISOIS, SUITE DU ROI, GARDES.

ALBIZINDE *à Childeric.*

EN quel état, le sort à mes yeux vous présente!

CHILDERIC *à Albizinde*

Rendons graces au Ciel; & ne nous plaignons plus;
Les regrets & les pleurs sont ici superflus.
Partagez mon bonheur, livrez-vous à la joye
Qu'avant ma mort encor, sa clémence m'envoye.

Votre cœur & le mien ne s'étoient point trahis ;
Nos Tyrans ne ſont plus, & Clovis eſt mon fils.

ALBIZINDE.

De ce bien imprévû, je goûte peu les charmes,
Quand votre mort me livre aux plus vives allarmes.

CLOVIS.

Dans quel inſtant fatal, impitoyables Dieux !
Ce que j'ai de plus cher s'offre-t-il à mes yeux !
O déſeſpoir !

CHILDERIC.

Calmez cette douleur amere,
Mon fils, je meurs content ; je vois que je ſuis pere
D'un Prince que la gloire a pû ſeule exciter ;
Je vois mon Sceptre aux mains digne de le porter ;
O charme encor plus doux ! je t'ai ſauvé la vie !

CLOVIS.

Que plûtôt le Cruel ne me l'a-t-il ravie !

CHILDERIC.

Les Ans m'auroient dans peu fait deſcendre au tombeau ;
C'eſt à toi que les Dieux doivent un ſort plus beau :
Hâte-toi dans le cours de tes jeunes années,
De pourſuivre, mon fils, tes hautes deſtinées.
Rétablis dans la Gaule, un Empire fameux,
Qui tranſmette ta gloire à nos derniers neveux ;
Dont cent Rois illuſtrés par les plus dignes titres,
De la Guerre & la Paix, ſoyent toujours les Arbitres,

La terreur & l'amour, & l'eſpoir des Mortels :
Mais, pour mieux triompher, ſois l'appui des Autels.
à Liſois.
Liſois, ſuis ce cher fils ; ſois-lui toujours fidéle ;
Et que ta noble race, héritant de ton zéle,
De ſon Trône à jamais ſoit le plus ferme appui.
à Albizinde.
Et vous, Madame enfin, hâtez-vous aujourd'hui,
Par les plus doux liens, de devenir ma fille ;
Que cet hymen releve une auguſte famille !
Mais, Dieux ! je m'affoiblis ; je ſens... cachez vos pleurs.
Approchez mes enfans...
Albizinde & Clovis embraſſent ſes genoux.
Embraſſez-moi ; ... je meurs.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Fautes à corriger.

Page 20. *vers* 3. *d'en bas*, je ne l'oublierai, *liſez*, je ne l'oublîrai. *Page* 24. *vers* 15. n'a pour toi, *liſez*, n'as pour toi. *P.* 30. *vers* 4. *d'en bas*, encore, *liſez*, encor. *P.* 36. *vers* 4. *d'en bas*, ne nous enviez, *ajoutez* pas. *Page* 40. Scene VI. *liſez*, Scene IV. *Page* 43. *vers* 1. par fuite, *liſez*, par la fuite. *Page* 48. *vers* 3. *d en bas*, a ! *liſez*, ah ! *Page* 68. *vers* 4. j'attache *liſez*, s'attache.

J'Avois réſolu d'expoſer ma Tragédie au jugement du Public ſans tâcher de le prévenir en ma faveur, & ſans chercher à repondre aux diverſes objections qu'on a fait contre elle : mais j'ai trouvé un Défenſeur ſi zélé dans l'Auteur de la Lettre qui a paru adreſſée à Madame Berthelot, & il m'a ſemblé qu'il avoit ſi ſolidement refuté les plus fortes critiques qu'on en faiſoit, que je ne puis me refuſer la ſatisfaction de joindre cette Lettre à ma Piéce, non que je croïe mériter tous les éloges qu'il lui donne : mais auſſi comme je ne crois pas mériter tout le mal que mes Ennemis en ont dit, je me flatte que le Lecteur ſenſé, prenant le milieu entre l'excès de louange & l'excès de blâme, il me rendra par ce ſage temperament la juſtice qui m'eſt dûe, & réduira par là mon Ouvrage à ſa véritable valeur.

LETTRE

DE MR. P***

A

MADAME BERTHELOT,

A Montalais.

Au ſujet de la Tragédie de CHILDERIC.

MADAME,

Ce n'eſt ni par pareſſe, ni par indifférence que je ne me ſuis pas preſſé de vous rendre compte de la nouvelle Tragédie de *Childeric*. La premiere repréſentation fut ſi tumultueuſe, & la Piece par elle-même demande tant d'attention, que je n'ai voulu hazarder mon jugement qu'après l'avoir vûë pluſieurs fois, & m'être mis à portée d'entendre ce qui ſe diroit de part & d'autre. J'oſe penſer que c'eſt une de ces Pieces qui gagne à être vûe, & qui, bien différente de la plûpart de celles de nos jours dont on eſt dégoûté de fort bonne heure, vous attache & vous intéreſſe encore plus quand on la revoit : on y découvre toujours plus de génie, d'invention & d'art.

Le ſujet a paru d'abord très-broüillé ; il eſt en effet bien *implexe*, mais beaucoup moins que celui de tant d'excellentes Pieces. (Les Tragedies *de Rodogune*, *d'Heraclius* (1) ; *d'Amaſis*, *d'Ino & Melicerte* (2) ; *de Rhadamiſthe & Zenobie* (3) ; *d'Agrippa* (4) *ou du faux Tiberinus* & autres en font preuve.) Et il eſt expliqué avec autant de netteté qu'il a été poſſible.

1. Du grand Corneille.
2. De la Grange.
3. De Crebillon.
4. De Quinault.

La vivacité Françoiſe n'a preſque pas voulu écouter celle-ci & l'a condamnée d'abord ſans l'entendre : ce n'eſt qu'à la ſeconde & troiſiéme repréſentation qu'on a commencé de lui rendre juſtice. On remarque que les Anglois, les Italiens & autres Etrangers qui la voient, la ſaiſiſſent dès la premiere fois, & qu'ils n'y trouvent pas cette obſcurité que la plûpart des François lui reprochent, ou plûtôt dont ils veulent bien l'accuſer.

Je vais tâcher de vous en donner l'idée, en attendant, Madame, que le grand jour de l'impreſſion vous mette en état d'en juger par vos yeux. Je me garderois bien d'en crayonner l'eſquiſſe ſi vous étiez de retour ici : Votre abſence me met dans l'obligation d'écrire à la perſonne la plus ſpirituelle du monde, ce qu'on penſe des ouvrages d'eſprit.

Je prédis d'avance à l'Auteur de Childeric, qu'il gagnera beaucoup au tribunal d'une lecture ſans diſtraction, & qu'il ne doit pas craindre le ſort de quantité de Pieces nouvelles, qui perdent dans le cabinet les trois quarts de leur mérite. Une analyſe raiſonnée & ſuivie, me guidera dans l'extrait que j'entreprens :

Sujet de la Tragédie.

Gellon s'étant fait un parti parmi les François & ſecondé des troupes Romaines, entreprend de détrôner Childeric : en effet il y réuſſit, pourſuit ce Roi malheureux, fait mourir ſes Enfans, ſes Neveux, & tous ceux qui ont paru les plus zélés pour lui. Il tient ce Roi dans une étroite priſon, & ſon épouſe Baſine dans un fort ; enfin, craignant toujours quelque révolution, il ordonne qu'on faſſe mourir Childeric, & s'en fait apporter la tête. Le cruel n'a conſervé de toute la race de Pharamond, qu'une Princeſſe, que l'Auteur appelle Albizinde, & qu'il dit être niéce de Childeric. Mais la Reine Baſine a ſauvé un de ſes fils, & l'a ſouſtrait à la fureur de Gellon. Cependant Gellon avoit deux fils jumeaux, qu'il avoit confiés à Evagès. Ce Courtiſan avoit feint de ſe ranger du parti du Tyran, quoiqu'en ſecret attaché à Childeric, & d'intelligence avec Baſine. En effet, pour ſervir ſon véritable Roi, & aſſûrer du moins la couronne à ſon fils, Evagès met le fils de Childeric à la place du fils aîné de Gellon. Le Tyran s'apperçoit même dans ce tems-là de quelque intelligence entre Evagès & Baſine, & les fait mourir tous deux. La place d'Evagès eſt donnée à Clodoade ; un bruit court alors qu'il y a un fils de Childeric vivant, ce qui cauſe des mouvemens parmi le

peuple, que le Tyran craint avec raiſon; il charge Clodoade de pourſuivre ce prétendu fils de Childeric. Clodoade le cherche, & on lui remet enfin l'enfant qui paſſe pour le fils de ce Roi. Clodoade touché de pitié, au lieu de le faire mourir, ſonge à le ſauver; & comme il en cherche les moyens, le ſecond fils de Gellon, dont il a ſoin, vient à mourir; il remet le fils qu'il croit appartenir à Childeric, à la place de ce ſecond fils de Gellon, & porte au Tyran ſon propre fils, percé de coups & défiguré, en lui diſant, que c'eſt là le fils de Childeric qu'il a trouvé, & qu'il a poignardé; ce qui lui gagne totalement la confiance & l'amitié de Gellon.

Clodoade a pris pour témoin de la ſuppoſition qu'il vient de faire, Sinnorix, qui eſt un homme attaché à Childeric, & qui devient enſuite un objet des fureurs du Tyran. Clodoade de plus a eu ſoin de prendre des atteſtations de Sinnorix. Enfin Gellon après quinze ou dix-huit années de regne, de trouble & de crainte, meurt. Clovis qui paſſe pour ſon fils aîné lui ſuccéde, & Clodoade conſerve auprès de ce Prince, la meme place qu'il avoit auprès de ſon prétendu pere; il a déja obtenu toute ſa confiance.

D'un autre côté, Childeric, qu'on croit avoir été immolé par Gellon, a été ſauvé par le Chef qui le gardoit; lequel, d'accord avec Evagès, l'a fait fuir, & a porté au Tyran la tete d'un de ſes ſoldats qui venoit de mourir. Childeric retiré dans la Turinge, s'eſt tenu caché ſous un nom ſuppoſé, attendant toujours que quelque occaſion favorable lui donnât les moyens de remonter ſur le trône.

Evagès près de mourir, a chargé Liſois d'un paquet pour Childeric, dans lequel il lui envoie une lettre de la Reine Baſine, qui atteſte à ſon époux l'échange qu'Evagès a fait de leur fils avec le fils aîné de Gellon. Evagès apprend en meme tems à Liſois que Childeric a été ſauvé de la fureur de Gellon, & le preſſe de renouveller ſes ſoins & ſon ardeur pour leur Roi malheureux. Liſois n'oublie rien pour en découvrir la retraite; ſon zéle eſt inutile: lui-meme a été envoyé en exil dans la Rhétie par Gellon, & n'eſt rappellé que par Clovis, dont la généroſité fait grace à tous ceux que ſon prétendu pere a pourſuivis.

Voilà, Madame, les faits antécédens à l'action de la piece qui ſont expoſés avec un art infini, une Scene n'apprenant que ce qu'il faut pour l'intelligence de celle qui la ſuit: Voici à préſent l'action de la Tragédie, détaillée auſſi-bien que j'en ſuis capable.

Ici l'Auteur de la Lettre fait un extrait Scene par Scene de la Piece, qui devient inutile, puiſque la voici en entier. On peut

voir pourtant cet extrait dans le Glaneur tome 3. brochure où cette Lettre se trouve imprimée. Il poursuit ainsi.

Je ne doute point, Madame, que ce simple Extrait où je n'ai fait que suivre rapidement l'action, ne vous donne une forte envie de voir une Piece si bien imaginée, si bien conduite, & si intéressante. Tout y est annoncé & amené avec art; les Scenes y naissent l'une de l'autre; les Acteurs n'entrent & ne sortent qu'avec quelque motif; le dénouement préparé dès l'exposition, n'est pourtant pas aisé à prévoir: les caractéres ne se démentent jamais, & ils sont parfaitement contrastés. Que la noirceur de Sigibert réleve la générosité & la grandeur d'ame de Clovis! Quelle vertu dans Albizinde! Quelle fermeté dans Childeric! Il n'est pas jusqu'au seconds rolles qui ne soient maniés avec beaucoup de réflexion: Lisois & Clodoade contrastent entre eux: l'un a toujours suivi le parti de la justice & du devoir sans recourir à aucune feinte qu'il croit indigne d'un sujet fidele; & l'autre n'a jamais marché que par détour & par trahison vers une fin noble & louable. Quoique l'amour jette un grand intérêt dans cette Piece, il est pourtant subordonné à des plus grands objets: Il agit beaucoup, mais parle peu: En un mot, il y est traité comme il devroit l'être dans la Tragédie, dont il ne doit pas faire tout le fond, & où l'on doit faire regner par tout les plus grands exemples, & faire triompher les plus sublimes vertus.

Pour moi j'ai senti tous les mouvemens que la représentation d'une belle Tragédie doit inspirer. Pitié, terreur, élévation de l'esprit, attendrissemens du cœur; j'ai passé successivement d'un de ces sentimens à l'autre: aussi ne puis-je revenir de l'étonnement où je suis, de voir uue quantité formidable de Critiques s'élever contre cet ouvrage. Ce n'est ni la partialité, ni la complaisance qui me font parler, mais j'ai droit de dire mon sentiment sans mériter le blâme de personne. Permettez-moi, Madame, de vous rapporter les principales objections qui sont venues à ma connoissance, & de prévenir par des raisons qui les détruisent sans retour, la mauvaise impression qu'elles pourroient faire sur vous, si les préjugés vulgaires avoient quelque droit sur un esprit philosophe.

La premiere & la plus générale, c'est l'obscurité des deux premiers Actes. Mais quoiqu'on en puisse dire, je ne conviendrai jamais de ce défaut. Une Piece peut être très-implexe, & n'être point obscure, si les faits y sont exposés peu à peu, simplement

ment & sans aucun détail inutile : c'est ce que j'ose dire avoir été rempli par l'Auteur de Childeric.

A la fin du premier Acte chacun croit que Sigibert est fils de Childeric, & que Clovis est fils de Gellon ; on voit deux sujets zélés s'empresser pour un Prince qui paroît, dès les premiers vers qu'il dit, dévoré d'une ambition démesurée ; on les voit conspirer contre un Roi vertueux, dont les sentimens intéressent dès le premier abord. On est fâché en un mot que Sigibert soit fils du vrai Roi, & que Clovis ne doive le jour qu'à un Tyran. On ne s'attend pas au grand effet que l'erreur de Clodoade produit sur Lisois, qui, convaincu que Sigibert est son vrai Maître, lui remet le dépôt important par où Sigibert lui-même apprend la mépriſe de Clodoade, & découvre au spectateur, avec un art qu'on n'a jamais vû sur le Théatre, ce qu'il est nécessaire qu'il sache ; c'est-à-dire, que Clovis est le vrai fils de Childeric, & que Sigibert est le fils de Gellon. Les vers qui expliquent ce double échange, sont si clairs, qu'il faut fermer les oreilles pour ne les pas entendre. Sigibert réfléchissant sur le paquet qu'il vient de recevoir, dit en termes clairs & précis : *Je fus changé deux fois par mes deux Gouverneurs. J'étois l'aîné des enfans de Gellon. Exposés par le premier échange, donna mon nom avec ma place au fils de Childeric, ce qui me faisant passer pour fils de ce Roi, l'on alloit sous ce titre, me livrer à la mort, lorsque, par un second échange, on m'a remis à la place de Sigibert qui venoit de mourir.*

Pour moi je ne sais, Madame, où est l'obscurité que l'on trouve dans ce récit ; mais c'est ici où j'admire l'art de l'Auteur, qui ayant prévû la peine que les Français trop vifs, auroient de se prêter à l'attention qu'il demandoit d'eux ; & connoissant d'ailleurs que, pour avoir du plaisir à la représentation de sa Piece, il suffisoit de savoir lequel des deux Princes étoit le véritable fils du Roi, fait dire à Sigibert, après avoir expliqué l'énigme, que le fils de Childeric n'est autre que Clovis, & que lui-même est le véritable fils de Gellon. Encore une fois, ne faut-il pas *s'assourdir* soi-même, pour vouloir trouver de l'obscurité dans cette exposition.

Que l'on convienne de bonne foi, que tout l'Héraclius est cent fois plus embrouillé ; & si on l'a toujours regardé comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, pourquoi refusera-t'on à l'Auteur de la nouvelle Tragédie, les applaudissemens qu'il mérite, pour avoir osé, après l'inimitable Corneille, non-seulement entreprendre une Piece dans le goût de ce grand Homme, mais pour y avoir mis des beautés du premier ordre, & l'avoir conduite avec

tout l'art qu'un Auteur consommé au Théatre auroit à peine ; sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir rien pris du dessein, des situations, ni des intérêts de son modéle ?

Quel surcroît d'intérêt ne produit pas alors la détermination de Sigibert, de cacher le secret, & de perdre Clovis ? Monsieur de Morand, par une invention sans exemple, met les seuls spectateurs dans sa confidence, tandis que les personnages abusés agissent contre leur propre intention, & que Sigibert qui posséde seul le secret, va droit à son but, mais par des voyes qui font trembler le spectateur.

On passeroit ce double échange, ont dit quelques Critiques, s'il étoit absolumenr nécessaire, (& c'est ici la seconde objection) mais il y en a un qui est sûrement inutile. C'est ce qu'on leur niera tant qu'ils ne montreront pas la ressource de leur génie à simplifier ce fait, sans changer les grandes situations de la Piece. C'est-là un propos hasardé, & qu'on peut regarder comme tel, jusqu'à ce que la question de fait qu'il contient, soit démontrée.

La troisiéme objection, Madame, est sur l'arrivée du Roi, qui vient trop témérairement, à ce qu'on a prétendu. Mais quelle est donc la témérité de ce Roi, qui ayant attendu la mort de Gellon, & que la Princesse sa niéce fût en âge de lui prêter du secours, vient avec toutes les précautions possibles, s'adresser à elle en inconnu, pour sonder ses dispositions en faveur de Childeric ? A-t'il une voye plus naturelle & plus simple pour former une conspiration contre le fils de Gellon, qu'il croit un jeune homme, dont la puissance ne doit pas encore être bien affermie ?

Il doit craindre du moins d'être découvert, ajoûte-t'on, & puisque Clodoade & Lisois le reconnoissent dès le premier abord ; pourquoi d'autres Courtisans ne le reconnoîtront-ils pas ?

La réponse à cette objection est dans la Piece même, & est encore un effet de l'art du Poëte. Ce qui fait que le Roi est reconnu par les deux conspirateurs, c'est qu'ils sont prévenus par Albizinde qu'il est vivant, & qu'un homme arrivé de sa part doit leur en donner des nouvelles. Alors ses traits les frappent ; ils se jettent à ses genoux : mais ceux qui sont persuadés qu'il ne vit plus depuis 15. ou 18. ans, se garderont bien de soupçonner, même en reconnoissant des traits semblables aux siens, que c'est lui-même qui se présente à leurs yeux. Sur quelques traits ressemblans d'une personne qu'on a connu & qu'on a vû mourir, on ne s'imagine pas que les morts reviennent du tombeau, & l'on

eſt plus porté à croire que c'eſt un homme qui reſſemble à celui qu'on compte perdu, que de penſer que c'eſt le mort lui-même !

Quatriéme grief. Car, Madame, on épluche tant qu'on peut dans ce monde ceux qui courent la carriere épineuſe du Théâtre. On vétille ſur tout en fait d'ouvrages d'eſprit, & c'eſt en effet le principal apanage du Public littéraire. On reproche donc à l'Auteur, d'avoir fait mourir Childeric, & l'on dit qu'il auroit bien mieux valu expoſer Sigibert mourant aux yeux du ſpectateur, qui auroit déclaré ſur le Théatre ſon ſecret. Pour cet article, on ſçait, ſans en pouvoir douter, qu'il n'y a point de moyen que M. de Morand n'ait pris pour atteindre au dénouement le plus heureux ; mais les Comédiens ont été obſtinés à vouloir qu'il ſe fiſt par la mort du Roi. Ces Meſſieurs ont crû que ce pere mourant pour ſauver la vie à un Héros, tel que Clovis, & qui ſe trouve ſon fils, que la joye de Childeric à la vue d'un fils ſi généreux & ſi grand, que les regrets de Clovis & d'Albizinde produiroient un effet plus attendriſſant que toute autre cataſtrophe, & je crois qu'ils ont eu raiſon. Le parfait bonheur de Clovis & d'Albizinde conſole de la perte du Roi, & ne laiſſe pour ainſi dire rien à deſirer au ſpectateur attendri & content. J'ai même trouvé plus de perſonnes qui l'approuvoient que de celles qui la blâmoient. D'ailleurs Sigibert expirant ſur le Théatre, n'eut excité que de l'horreur ; & dès que Childeric ne mourroit pas, le fils de Gellon dementiroit ſon caractére en déclarant un ſecret qu'il doit tâcher d'enſevelir à jamais, s'il a le tems de vivre quelques minutes après le coup mortel qu'il a reçu : au lieu que voyant mourir de ſa main le Roi, il trouve un plaiſir dans le déſeſpoir que Clovis aura en le reconnoiſſant pour ſon pere ; & il eſt d'autant plus fondé à chercher d'en jouir, qu'il ſe voit perdu ſans qu'il lui reſte aſſez de force pour ſouſtraire aux yeux de Clovis la preuve de ſa naiſſance que le Traître a ſur lui, comme il l'avoue, connoiſſant l'impoſſibilité de diſſimuler plus long-tems. Cet aveu ſuffit pour faire préſumer, lorſqu'on voit venir le Roi mourant aſſurer à Albizinde qu'il eſt pere de Clovis, qu'on a trouvé la preuve que Sigibert en avoit, qui auroit dû être lue ſur le Théatre, ſi celui-ci y eut fait ſa confeſſion : ce qui auroit jetté une langueur affreuſe dans la derniere Scene, & ce qui a empêché l'Auteur d'y faire la reconnoiſſance du pere & du fils. C'eſt encore un des plus grands effets de l'art du Poëte d'avoir trouvé dans la malice de Sigibert un motif pour lui faire garder des écrits qu'il auroit dû déchirer auſſi-tôt.

Pour ceux qui vouloient que ce Prince fût arrêté & déſarmé

par les Gardes de Clovis, lorſqu'il vient pour forcer le Palais, & que, voyant la parfaite intelligence de Childeric & de Clovis, il ſe tuât de déſeſpoir en dévoilant tout le myſtére; ſans doute ils n'ont pas fait réflexion que Sigibert arrêté, n'auroit pas eu un ſujet de rage aſſez vif pour en venir à cette extrémité. Qu'auroit-il eu à craindre, puiſqu'il ne paroiſſoit armé que pour ſauver ſon pere, & que paſſant pour fils de Childeric, il devoit du moins ſe promettre la couronne après la mort de ce Roi ? Ainſi tout le parti qu'il auroit eu alors à ſuivre, eut été de feindre & de ſonger à mieux prendre ſon tems pour faire perir le pere & le fils. Un Critique ſaiſit promptement une idée brillante qui ſe préſente à lui ; & comme il ne peut avoir fait ſur un ouvrage autant de réflexion que celui qui l'a compoſé, il ne faut pas s'étonner ſi les expediens qu'il propoſe, ſont preſque toujours plus défectueux que ce qu'il blâme.

Sans me mêler autrement de Poëſie, quoique je ne ſois pas trop initié aux myſteres des neuf ſœurs, & que je ſois peu propre à juger du langage des Dieux, j'oſerois bien pourtant juſtifier la vérification de cette Piéce, contre un nombre infini de perſonnes, qui admirateurs nés des vers qui font beaucoup de bruit, vuides de ſens, & qui n'ont d'autre mérite que le bourſouflé, ne peuvent ſe ſatisfaire d'une vérification douce, mais noble ; ſimple, mais harmonieuſe ; d'une juſteſſe de dialogue qui fait preſque toujours prévoir aux perſonnes de bon ſens, la réponſe que fera celui qui va parler. Ces Ariſtarques ne veulent que des détails mal placés, des deſcriptions poëtiques, des penſées haſardées, & font peu d'attention aux beautés réelles & ſolides qu'on doit admirer dans l'arrangement d'un Poëme, dans la relation de ſes parties, dans la netteté de l'expreſſion, enfin, dans cette noble ſimplicité dont on s'écarte par tout. Le mépris qu'on en fait entrainera la ruine du bon goût, & inſenſiblement celle des beaux Arts.

Je n'ai pas aſſez de mémoire pour vous citer, Madame, un nombre infini de beaux vers, tirés de cette Tragédie, qui m'ont frappé, & qui vous frapperoient ſans doute. Vous jugeriez par ces dignes échantillons, que s'il ſe peut trouver quelques morceaux négligés pour la vérification, ce ſont ſans doute de ces endroits ſur leſquels ſeront tombées les corrections faites par l'Auteur à ſon Ouvrage. Quand on ne verſifie pas dans le feu de la compoſition, & que ce n'eſt que pour redreſſer certains endroits défectueux par le fond, il eſt poëtiquement impoſſible de compoſer des vers auſſi forts & auſſi bien tournés que ceux que dicte l'enthouſiaſme poëtique.

Néanmoins, Madame, ma mémoire n'eſt pas ſi ingratte que je le penſois ; je me rappelle à propos pluſieurs traits de ſublime qui brillent dans ce Poëme. Ceux qui ont écrit ſur cette matiére, l'Abbé d'Aubignac, Deſpréaux & les autres, en auroient trouvé preſqu'autant d'exemples tirés de cette ſeule piéce, qu'ils en ont pû extraire de pluſieurs célébres Tragédies. Souffrez, Madame, que j'en décore cette Lettre, & que je prévienne le plaiſir que vous aurez à les lire dans la Piéce même. Je vous dédommage par-là de l'ennui d'une fatigante Lettre, tracée à la hâte, & dictée par la néceſſité embaraſſante, où, tout mauvais Proſateur que je ſuis, je me trouve réduit de vous mander de Paris les nouvelles & les diſſentions littéraires.

Dès le premier Acte, Clodoade répondant à Liſois, qui lui reproche d'avoir fait mourir le fils de Childeric, lui dit....

Si je l'avois ſauvé, s'il reſpiroit encore,
Ce Fils ! Que dirois-tu ?

Liſois lui réplique.....

Que tu fis ton devoir.

Dans le ſecond Acte, Sigibert ſe diſant fils de Childéric à Albizinde, elle reprend avec mépris....

Vous, fils de Childéric ! Non, il n'eſt pas poſſible !

Dans le troiſiéme Acte, Childéric demandant à Liſois & à Clodoade, ce qu'ils pourront faire pour lui ; Clodoade répond...

Ce que, pour votre fils, nous allions entreprendre.

Dans le même Acte, Albizinde preſſée par Clovis de venir au Temple pour l'épouſer, où elle ſçait qu'il doit être aſſaſſiné, elle lui dit enfin....

Si mon cœur en frémit, c'eſt parce qu'il vous aime.

Dans le quatriéme Acte, Clovis preſſant la Princeſſe de lui déclarer quels ſont ſes ennemis, elle lui répond noblement....

Les vrais Français.

Dans le même Acte, Childéric diſant qu'il eſt encore une reſſource pour ſa gloire, & la Princeſſe répondant *éh quoi ?* le Monarque réplique....

Mourir en Roi.

Enfin, dans le cinquiéme, Clovis voulant faire éprouver à Childéric des tourmens, pour arracher ſon ſecret, après avoir dit à ſes Gardes....

Qu'au milieu des tourmens on l'oblige....

Voyant avancer les miniſtres de ſa fureur, il s'écrie tout à coup....

Arrêtez.

Plus bas Childéric reprochant à Clovis l'usurpation, la tirannie, les fureurs de Gellon, & le pressant d'ordonner enfin sa mort, il finit par ce vers,

Du fils de mon Tyran, que dois-je encore attendre?

à quoi Clovis répond,

Le Thrône.... il t'appartient, & je dois te le rendre.

Ce trait me paroît au moins égal au *qu'il mourut*, (*a*) au *moi*; (*b*) au *l'admirer* (*c*); il renferme non seulement un sentiment aussi beau que tous ceux-là, mais encore une action qui est le plus grand triomphe de la vertu: les autres ne donnent rien, & celui-ci donne tout.

Dans la même Scéne, Clovis ayant témoigné à Childéric qu'il n'avoit point hérité des fureurs du Tyran dont il avoit reçû le jour, Childéric l'embrassant à ses genoux s'écrie....

Ah! tu n'es point son fils.

Tous ces traits là, Madame, sont sans contredit du vrai sublime, & comme ils sont dans des genres differens, on peut dire que dans cette Piéce on trouve des exemples de tous les genres de sublime.

Pendant que je tiens la plume, il ne me coûtera pas plus de justifier mon Auteur sur un reproche qui devroit peu toucher un Poëte; mais lorsqu'on peut confondre l'envie & la malice, doit-on se refuser un plaisir si doux? On l'accuse d'avoir peu suivi l'Histoire, ou plûtôt de l'avoir totalement laissée à côté. Eh! depuis quand les Poëtes se sont-ils piqués d'être Historiens?

Il ne leur est pas permis sans doute de changer certaines circonstances dans des sujets connus & consacrés par l'Histoire: Ainsi un Poëte qui feroit mourir César avant Pompée, qui feroit un lâche d'Alexandre, un cruel de Titus, & un Roi fainéant de Charlemagne, mériteroit sans doute d'être sifflé généralement. Il est même de certains Anacronismes qui marquent l'ignorance de l'Auteur. (* *Des hommes exposés dans le Cirque sous le régne des Empereurs Chrétiens.*) Or, qu'a fait celui de Childéric, que les Poëtes les plus scrupuleux pour l'Histoire n'ayent fait avant lui?

Childéric a été chassé de son Royaume; Gillon s'est emparé de sa Couronne; Childéric a resté des années entieres dans la Thuringe. Enfin, par l'entremise de Guiomans ou Guiomade

(a) Dans les Horaces de P. Corneille.
(b) Dans la Medée du même.
(c) Dans le Pyrrhus de Crebillon.

* Dans la Tragédie de Pharamond. Quoique cette Piéce ait été jouée avant Childeric, on sçait que celle-ci étoit reçue des Comediens avant celle de Pharamond.

qui avoit feint d'être attaché à Gillon, il eſt remonté ſur ſon Thrône.

Je ne dirai point que le P. Daniel prétend que tous ces faits ſont faux, puiſque tant d'autres Ecrivains les rapportent; du moins, puiſqu'ils ſont conteſtés par un de nos plus ſavans & de nos plus fideles Hiſtoriens, un Poëte doit-il en avoir plus de liberté pour les arranger à ſon gré. Ainſi M. de Morand a ſuppoſé que Gillon, qu'il appelle Gellon pour éviter la mauvaiſe plaiſanterie de *Gilles*, *Gillon*, étoit un Tyran qui a détrôné & voulu faire périr Childéric; que Childéric a été ſauvé pour un bon ſujet, & qu'il revient après la mort de ſon Tiran pour rentrer dans ſes droits; que Guiomade, qu'il a crû encore devoir appeller Clodoade, pour ménager les oreilles délicates, s'eſt intéreſſé pour lui, & qu'enfin Childéric eſt remonté ſur ſon Thrône par la généroſité de ſon propre fils, au lieu d'en donner tout le ſuccès à Guiomade; n'eſt-ce pas là une hiſtoire bien altérée?

Il a allongé le tems de l'exil du Roi, & au lieu de le laiſſer regner comme il a fait depuis ſon retour au Thrône, il le fait mourir en ſauvant la vie à ſon fils; cela eſt-il moins pardonnable que de faire mourir Jocaſte ſur le Théatre, après avoir reconnu Oedipe pour ſon fils, quoiqu'on ſache qu'elle a vecû long-tems après?

Enfin, Clovis n'a-t'il pas tué de ſa propre main le fils de Gillon, nommé Siagrius, que pour les raiſons déjà énoncées l'Auteur à changé en celui de Sigibert? L'incertitude même de la naiſſance de Clovis, n'eſt-elle pas un fait hiſtorique? Je l'avance avec preuve; il y a peu de Tragédies où il y ait plus d'hiſtorique que dans celle-ci. L'Auteur n'a pris que des libertés accordées de tout tems aux Poëtes, d'approcher, de reculer, d'allonger les évenemens, pourvû qu'ils ne les changent pas au point qu'ils faſſent vivre enſemble des perſonnes qui n'ont exiſté que dans des ſiécles differens. Si les libertés poëtiques peuvent même s'étendre, c'eſt ſans doute lorſqu'on prend des ſujets d'une Hiſtoire peu connue, ou fabuleuſe par elle-même.

Voilà, Madame, ce que j'ai crû devoir vous apprendre au ſujet de la Tragédie nouvelle. Je ne relèverai pas la mauvaiſe humeur de ceux qui ont oſé attaquer le caractere de Clovis. Des vertus auſſi grandes que les ſiennes les ont ſans doute révoltés autant qu'elles ont irrité Sigibert. Dans le grand nombre des Auditeurs, il s'en trouve pluſieurs qui n'aiment que les Piéces où la corruption des mœurs & le Déiſme triomphent.

A Dieu ne plaiſe que je ſouhaite des ſuccès à ce prix au jeune

Auteur de Childéric. Il prend une route qui lui assûrera du moins l'estime & l'approbation des honnêtes gens, s'il ne peut obtenir le suffrage de ceux que la mode & la prévention déterminent. Le Théatre est établi pour épurer les mœurs, non pour les corrompre : De même qu'un Auteur comique charge le ridicule qu'il attaque, ainsi le tragique doit-il outrer les vertus qu'il veut faire aimer.

Il me semble que telle est l'idée de notre Auteur, & qu'il tâche en cela d'imiter le grand Corneille. C'est en suivant de pareils modeles qu'on est assuré de se faire beaucoup d'honneur, même en échouant. Je ne crains point, Madame, d'en dire trop sur cette matiere ; c'est de vous que je tiens ces sentimens, & c'est par eux que vous vous distinguez d'une façon superieure parmi les personnes de votre sexe. Je ne dois pas finir ma Lettre sans vous dire un mot de l'admirable Actrice qui fait Albizinde. La Dlle. Gaussin fait voir dans ce rolle qu'elle est capable d'exceller dans tous les genres de la Tragédie ; & que dans quelque caractere qu'elle paroisse, on ne doit regretter aucune des Actrices illustres qui l'ont précédée.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Madame,

*VOTRE, &c. P****

P. S. J'allois cacheter ma Lettre, Madame, lorsqu'il m'est revenu un autre chef d'accusation qu'on intente à mon Auteur : nouvelles procedures à faire, mais j'abrege en deux mots. On dit que la situation de son Héroine, obligée de conduire son Amant au Temple pour y être immolé, ou de trahir son Roi, est prise d'Electre. Je vous avoue que je n'avois pas été frappé de cette ressemblance ; mais quoiqu'il y ait quelque chose d'approchant dans Electre, avec bien des differences, je crois que le plus grand honneur qu'on puisse faire à M. de Morand, c'est de rappeller cette idée. La situation d'Albizinde est bien plus intéressante que celle d'Electre ; elle produit un effet bien plus surprenant, & elle est traitée bien differemment ; d'ailleurs je suis persuadé que l'Auteur de Childéric, malgré cet avantage, n'a pas eu envie de lutter contre un Homme illustre, dont il respecte la personne, & estime les grands talens. C'est ainsi que quelquefois l'envie & la malice prêtent des armes contre elles-mêmes, & travaillent à la gloire de ceux qu'elles veulent détruire.

FIN.

LES

CARACTERES

DE

THALIE.

COMEDIE.

LES CARACTERES DE THALIE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE
ET UN DIVERTISSEMENT.

Par M. FAGAN.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comediens François, le 18 Juillet 1737.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES CARACTERES DE THALIE.

PROLOGUE.

Un Auteur paroît ſeul aſſis dans ſa chambre, le coude appuyé ſur une petite table.

ME voilà donc ſur les rangs; & c'eſt aujourd'hui le jour de ma premiere Repréſentation ! Ma foi, il en ſera ce qu'il pourra. Je ne ſerai point aſſez ſot pour m'inquiéter du ſuccès, juſqu'à un certain point : il faut, dans ces occaſions rappeller ſon courage ; il faut..... il faut être bien téméraire, pour ſe vouloir mêler de divertir le Public.

Je m'aviſe de faire trois Actes : l'un d'Intrigue ; l'autre de Caractere ; & le troiſiéme à Scenes Epiſodiques : & attendu que ce ſont-là, à peu près, les genres qui différentient nos Comedies, je raſſemble ces Actes ſous le titre pompeux, des Caracteres de Thalie,

Cela annonce du parfait, du merveilleux ; il semble que je prétende avoir fait trois Chefs-d'œuvre, & que je les propose pour modéles : il falloit donc du moins mettre un Prologue, pour excuser l'orgueil de ce titre, & où j'eusse demandé grace... Un Prologue ! Il n'y a peut-être au monde rien de plus nuisible, de plus traître, de plus détestable qu'un Prologue. Si l'Autheur veut faire pressentir les beautés de son Ouvrage, on le traite de fat ; s'il annonce que ce qu'il a fait est médiocre, on est porté à l'en croire sur sa parole ; & puis quel est le but que nous nous proposons dans la Comedie, à quoi l'art de l'Auteur s'applique-t'il ? C'est, je crois, à si bien peindre une action, que le Spectateur séduit s'imagine la voir d'après nature. Or, les précautions que l'on prend dans un Prologue, ne semblent-elles pas avertir, que ce que l'on va représenter n'est qu'une fable, un conte forgé à plaisir ; & n'affoiblissent-elles pas d'avance cette douce illusion que l'on prend tant de peine à faire naître par la suite ?

Non non, point de Prologue, s'il vous plaît ; j'ai fort bien fait de n'en point faire. Encore si l'on n'étoit pas plus difficile aujourd'hui que ne l'étoient les Anciens, & qu'un seul personnage, comme l'Arcture, Mercure ou un autre Dieu, vînt exposer unîment dequoi il s'agit ; si un Acteur François en étoit quitte pour venir dire simplement....

Il se leve & fait la révérence.

Messieurs, dans le premier Acte que nous allons avoir l'honneur de vous donner, vous verrez une ébauche du Caractere de l'Inquiet : dans le second, vous verrez qu'il est dangereux de s'attacher trop légérement, & que quand on dit qu'il faut connoître avant que d'aimer, cela est vrai en plusieurs sens : l'objet du troisiéme est de prouver que jamais nous ne sentons mieux le ridicule de nos propres défauts, que quand nous les considerons dans les autres.

Si l'on en étoit quitte pour cela ! .... mais non ; il faut de l'esprit par-tout, & l'esprit n'est pas si commun que l'on pense.

Nos Spectateurs, qui d'ailleurs par le goût, l'emportent en beaucoup de choses sur les Anciens, ne pardonnent pas certaines simplicitez. Le Brillant, le Composé leur plaisent si fort, que souvent l'affectation a trouvé grace devant eux, & . . . . . Je parle bien effrontément de Juges qui vont peut-être me . . . Le mot est joli. Ah ! tout mon corps frissonne. Je ne me connois plus . . . . . Malheureux instrument ! dis moi donc, pourquoi t'acharnes-tu contre les Auteurs ? où pris-tu naissance ? Quelle main infernale te forma la premiere ? Plus à craindre que la Lame tranchante, & que le Plomb meurtrier, quel génie ennemi du repos des humains t'inventa ? Je sçais que sans toi bien des ouvrages insipides, mais protégés, inonderoient le Public ; je sçais que par ton silence tu fais l'éloge de la vertu, comme tu fais la satyre du vice quand tu lances tes cris perçans. Cependant si tu as égard à ma priere, laisse moi en repos, je te prie ; ne pars qu'après avoir mûrement pesé toutes choses.

Mais à quoi diable m'amusai-je ? Voici l'heure qui s'approche : oui, je vois au Soleil que l'on ne doit pas tarder à commencer. Eh ! vraiment, je n'y pense pas. Je me souviens que j'ai quatre ou cinq mots impropres à corriger.

Allant d'un coté du Theatre à l'autre.

Il y a plusieurs changemens à faire. Outre la haine, qu'il est naturel que les Confreres aient les uns pour les autres, j'ai, en particulier, un nombreux parti contre moi ; il faut que je voïe si l'on sera habillé convenablement aux rôles que l'on doit représenter : c'est en vain que j'ai déja dit que l'on y prît garde, je suis sûr que je n'aurai rien gagné : & c'est une mer à boire,

quand il faut engager une Actrice à changer quelque chose dans sa parure; ma présence est là indispensable. Il faut que je sois fou pour n'y avoir pas songé plutôt: malheureux que je suis! il ne sera peut-être plus tems. Partons; est-il possible que l'on s'endorme, comme je fais, sur ses intérêts. Eh, vîte, courons; il n'y a pas une minute à perdre.

Il prend, en disant ces dernieres paroles, son chapeau, sa canne & son manteau qu'il met tout de travers; & en courrant d'une façon comique, il renverse une table auprès de laquelle il étoit assis.

FIN DU PROLOGUE.

L'INQUIET,

COMEDIE.

ACTEURS.

LUCILE, jeune Veuve.

TIMANTE, Amoureux de Lucile.

DAMIS, ami de Timante.

MARTON, ſuivante de Lucile.

CHAMPAGNE, Valet de Timante.

Un autre Domeſtique de Timante.

La Scene eſt à Paris dans une chambre de l'appartement de Lucile.

L'INQUIET.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

MARTON.

QUI peut donc si matin vous conduire ici, Monsieur ? Vous devez bien vous douter qu'il n'est pas encore jour chez ma maîtresse.

DAMIS.

Si j'en avois cru Timante, il y a une heure que je serois ici ; à peine faisoit-il jour, qu'il m'a envoïé prier de me rendre chez lui ; j'y ai couru, & il est vrai que je l'ai trouvé dans une agitation qui auroit touché tout autre que son ami.

MARTON.

Et, puis-je vous demander le sujet de cette agitation ?

DAMIS.

Un malheureux discours qui lui échappa hier au soir étant à table chez ta maîtresse. Il ne doute point qu'elle ne l'ait interprêté de façon à s'en offenser. Il n'a point

fermé l'œil de la nuit ; & n'oſant venir apprendre lui-même ce que Lucile en penſe, je me ſuis chargé de le juſtifier en cas qu'elle ait pû douter un moment de ſon reſpect ;

MARTON.

Mais ne ſeroit-ce point-là une de ces craintes mal fondées qui lui ſont ſi ordinaires?

DAMIS.

A l'égard de celle-ci, elle me ſemble excuſable ; & ſur le point d'obtenir Lucile, je ne le blâme pas de chercher à détruire tout ce qui pourroit l'indiſpoſer contre lui.

MARTON.

Je ne ſçais quel a été ce diſcours ; mais ſi elle s'en fût tenue offenſée, aſſurément je m'en ſerois apperçûe. C'eſt une viſion, vous dis-je.

DAMIS.

Cela pourroit être, & je conviens avec toi qu'il eſt d'un caractere propre à ſe rendre bien malheureux ; je ne ſçais ſi cela vient en lui d'un excès de délicateſſe, de trop d'envie de plaire, ou peut-être d'un peu trop d'amour propre : mais rien n'eſt égal aux agitations, aux ſoupçons, aux foibleſſes qu'il fait paroître, ſur-tout depuis quelque-tems.

MARTON.

Mais comment ne le guériſſez-vous pas de cette maladie-là ?

DAMIS.

Je lui en ai quelquefois dit mon ſentiment ; mais vouloir corriger un ami, c'eſt ſouvent riſquer de le perdre.

MARTON.

Pour moi, je ne vous le diſſimule point, je tremble pour ma maîtreſſe, en la voïant prête à former un pareil engagement. Je conviens que Timante a tou-

tes les qualitez qui font un homme d'honneur, que ſa figure eſt encore agréable ; qu'il eſt puiſſamment riche. Mais n'eſt-ce pas trop riſquer que d'épouſer un homme, qui dans une inquiétude perpétuelle, va, vient & revient cent fois en une heure pour les ſujets les plus frivoles ; timide juſqu'au rafinement, mal-adroit par excès de précaution, troublé pardes délicateſſes chimériques, jamais ſûr de lui, oubliant l'objet préſent qui le ſatisfait, pour s'occuper de l'objet éloigné qui le tourmente, & qui enfin ne jouiſſant jamais d'un inſtant de tranquillité, avec la femme la plus chérie portera les allarmes juſques dans le ſein des plaiſirs. Ce ne ſera point un jaloux qu'un mari comme celui-là ; mais je crains bien que ce ne ſoit quelque choſe de plus inſupportable.

DAMIS.

Il faut lui rendre juſtice : la jalouſie a une baſſeſſe dont il eſt incapable ; &....

SCENE II.

DAMIS, CHAMPAGNE, MARTON.

CHAMPAGNE *tout éſſoufflé.*

AH ! Monſieur, ſerois-je arrivé aſſez à tems ?

DAMIS.

De quoi donc s'agit-il ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, il ma dit tant de choſes à la fois, que je ne ſçais plus par où commencer.... Ah ! m'y voici. *tirant Damis à part.* Ecoutez, s'il vous plaît.

DAMIS.

Hé bien ! qu'eſt-ce ?

MARTON.

Quelque nouvelle imagination, sans doute.

CHAMPAGNE *à Damis, en lui parlant bas.*

Comme cette heure-ci est une heure induë pour les Dames, Timante craint que vous n'alliez imprudemment vous présenter ; & attendu que la civilité.....

DAMIS *repoussant Champagne.*

Eh ! morbleu.... Voyez la belle réflexion ! Croit-il que j'ignore...

MARTON *qui a prêté l'oreille.*

Un autre que toi ne se seroit pas si fort pressé, mon pauvre Champagne ; mais en récompense, tu as une façon naïve de t'expliquer, qui donne beaucoup de grace aux commissions que tu fais.

CHAMPAGNE.

Vous êtes railleuse, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Moi ? point du tout.

DAMIS *à Marton.*

Voi, si je puis paroître.

MARTON.

J'y vais, Monsieur ; & puisque vous voulez absolument lui parler, j'aurai soin de vous avertir dès qu'elle sera visible. *Elle rentre.*

CHAMPAGNE.

Cette Marton-là à toujours quelque mauvais compliment à me faire.

SCENE III.

DAMIS, CHAMPAGNE.

DAMIS.

HE bien ! ce qu'il attendoit de province avec tant d'impatience, eſt-il arrivé ? Et tout eſt-il préparé pour le repas qu'il doit donner ce ſoir ?

CHAMPAGNE.

Quel repas, Monſieur ?

DAMIS.

Celui qu'il préparoit à Lucile.

CHAMPAGNE.

Il ne faut pas beaucoup ſe preſſer pour ce repas-là, Monſieur ; & les nôces dont on parloit avec Lucile, ne ſe feront pas ſi-tôt.

DAMIS.

Comment donc ?

CHAMPAGNE.

Il faut ſe bien porter pour penſer à de pareilles choſes, & mon maître eſt actuellement très-mal.

DAMIS.

Que veux-tu dire ?

CHAMPAGNE.

Auſſi-tôt que vous l'avez quitté, il a prétendu que l'agitation dans laquelle il avoit paſſé la nuit, lui avoit donné la fiévre ; il a fallu ſçavoir ce qui en étoit ; & il a ſi bien fait, que le Medecin, qui eſt arrivé ſur le champ, lui en a trouvé.

DAMIS.

On lui en a trouvé ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur, une considérable. Ordre à lui de se mettre au lit promptement ; je l'ai quitté dans le tems que l'on le condamnoit à une saignée, qui selon les apparences, sera suivie de plusieurs autres : on songera ensuite aux purgations que l'on ne manquera pas de réitérer, de façon que de saignées en purgations, & de purgations en saignées, vous voïez bien qu'il y a là de quoi retarder un mariage pendant six mois.

DAMIS.

Voilà un contre-tems assez fâcheux ; mais que vois-je ?

CHAMPAGNE.

Comment diable, est-ce bien lui ?

SCENE IV.

TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE.

J'Ai pensé, mon cher ami, qu'il étoit plus convenable que je m'expliquasse moi-même avec Lucile ; je veux risquer cet éclaircissement.

DAMIS *à Champagne.*

Quel conte me faisois tu donc ?

CHAMPAGNE.

Monsieur, je suis surpris.....

TIMANTE.

Oui, oui, je serai plus à portée de me justifier, s'il est vrai que ma misérable plaisanterie l'ait offensée.

DAMIS.

Eh quoi donc ! êtes vous malade, Timante, ou ne l'êtes vous pas ?

TIMANTE.

Je le ſuis, & très-ſérieuſement ; mais que veux-tu ? Le ſoin qui m'occuppe ne m'eſt-il pas cent fois plus cher que ma ſanté & que ma vie ? (*appercevant Champagne.*) Ah ! te voilà fort à propos. Cours vîte au logis ; j'ai laiſſé ſur mon bureau un papier que je ſerois fâché qui fût vû. *à Damis*, C'eſt vraiment une eſpece de ſatire très-mordante ſur une avanture du tems ; & je n'aime point que l'on trouve chez moi de ces ſortes de libelles : *à Champagne*, hé bien ! tu devrois déja être parti.

CHAMPAGNE.

Vous l'apporterai-je ici ?

TIMANTE.

L'apporter ? non. Tu pourrois le perdre en chemin, & la perſonne qui l'a adreſſée a mis, je penſe, mon nom en tête. Le plus court eſt que tu le jettes au feu. Va donc. Je crains que quelqu'un n'ait déja mis la main deſſus. *Champagne rentre.*

SCENE V.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

Hé bien ? Damis, je vois bien que Lucile refuſe de t'entendre ; elle n'ignore pas ſans doute que tu viens ici de ma part ; elle eſt piquée. C'en eſt bien là une preuve certaine.

DAMIS.

Elle n'a point encore ſçu que je fuſſe ici & je comptois la voir dans un moment ; mais tranquiliſe-toi. Marton m'a aſſuré qu'elle n'avoit remarqué en ſa maîtreſſe au-

cun ſigne de colére ; ainſi ta crainte..... Mais à quoi penſe-tu donc ?

TIMANTE.

Je ſuis perdu. Pardonnes-moi, Damis, ſi..... courrai-je après lui, il ne ſera plus tems.

DAMIS.

Après qui courrir ?

TIMANTE.

Après ce malheureux à qui j'ai donné ordre de jetter au feu ce papier, j'en ai ſur le même bureau qui ſont de la derniere conſéquence ; il ne manquera pas, pouſſé par ſon mauvais génie, de faire là quelque étourderie.

DAMIS.

Quoi ! ne ſerez-vous jamais tranquille ? Je n'ai rien voulu vous dire tout à l'heure ; mais quand votre valet feroit un coup de ſa tête, vous le mériteriez bien : quel eſt ce libelle dont vous parlez ? pourquoi craindre que quelqu'un chez vous ne s'en empare ? pourquoi vous imaginer que votre nom étant inſcrit deſſus, cela peut vous faire des affaires ? d'où diable êtes-vous ſi ingénieux à vous tourmenter ? & quelqu'autre s'aviſe-t'il d'avoir les ſoupçons, les troubles éternels dont vous êtes déchiré ? En vérité, Timante, il eſt tems que je vous le diſe. Le mérite du cœur & de l'eſprit eſt chez vous acheté par trop de foibleſſe, & entre-nous vous n'êtes pas trop ſage.

TIMANTE.

Que voulez-vous donc dire ?

DAMIS.

Je veux dire qu'une des vûes des plus raiſonnables doit être de travailler à ſe rendre heureux, & que perſonne ne s'eſt jamais ſi fort écarté de cette vûe là que vous. Ne jouirez-vous jamais de la vie ? Je ne puis me rappeller à préſent tous les traits qui m'ont frappé en

vous depuis peu ; mais dans l'agitation continuelle où vous êtes, il ſemble que vous aïez réſolu de vous faire mourir vous-même à petit feu ; & en effet, vous dépériſſez à vûe d'œil.

TIMANTE *troublé.*

Je dépéris !

DAMIS.

Aſſûrément.

TIMANTE.

Et crois-tu que mon tempéramment ſoit altéré, de façon qu'il n'y ait point de reſſource ?

DAMIS.

Bon ! en voici bien d'une autre.

TIMANTE.

Non, parle moi ſans me flatter.

DAMIS.

Eh, que ſçai-je moi ! & que vous importe de le ſçavoir, la crainte nous garantit-elle des maux ?

TIMANTE.

Je me tue moi-même, j'en conviens, & le Médecin me l'a bien fait entendre.

DAMIS.

Ne voilà-t'il pas encore une de vos inquiétudes dominantes ? Vous avez par devers vous des actions de courage ; mais je vous ai vû trente fois avoir ſur votre ſanté des terreurs qu'on ne pardonneroit pas au dernier des hommes : ſçavez-vous ce qui peut arriver de là ? C'eſt que ſouvent le monde en eſt inſtruit, & qu'un fort brave homme eſt décrié par de ſemblables petiteſſes qui lui échappent dans ſon domeſtique ; décrié, moqué, mépriſé même.

TIMANTE.

Il eſt vrai que je ſuis d'un caractere bien inſupportable ; mais ce que tu obſerves là eſt ſérieux : quoi ! tu crois que je paſſe dans le monde pour un homme ſi

fort amoureux de la vie, pour un homme foible & lâche ?

DAMIS.

Eh ! qui vous dit cela ?

TIMANTE.

Ah ! Damis, je suis désolé. Cela n'est que trop certain. Je le vois aux discours que vous me tenez.

DAMIS *avec chaleur.*

Moi ! je vous dis que si cela se sçavoit, cela pourroit vous faire tort ; mais.....

TIMANTE.

Cela se sçait. J'ai déja remarqué dans quatre ou cinq personnes qui m'estimoient autrefois, un changement à mon égard. Elles me regardent d'un œil bien différent depuis quelque tems.

DAMIS.

Allons, continuez donc toujours.

TIMANTE.

L'estime des hommes est bien difficile à se conserver, Damis.

DAMIS.

Hé bien, il faut faire tout ce que l'on peut pour se la concilier ; mais être préparé à ne la point obtenir, ou à la perdre au premier caprice du sort : eh ! que vous êtes sensible ! il n'y a pas moïen de hazarder la moindre réflexion avec vous. Vous guérit-on d'une crainte, Vous tombez dans une autre. Timante, croïez-moi : faites bien, & ne desirez rien au-delà. Il en est de l'estime des hommes comme de la fortune : travaillons à les acquérir l'une & l'autre : ce qui est indolence est blâmable ; mais ne soïons point étonnés que de longs travaux soient infructueux, ni qu'après quelques faits éclatans nous soïons ignorés, ou haïs : il faut d'un autre côté, n'être point surpris de trouver son valet voleur, sa maîtresse infidéle, son ami perfide ; & pour moi qui ne

suis

ſuis aſſûrément qu'un très-médiocre Philoſophe, je vous jure que rien ne me touche ſenſiblement dans la vie, que les fautes de conduite que j'ai à me reprocher à moi-même.

TIMANTE.

Si vous n'êtes que médiocrement Philoſophe, que ſuis-je donc moi ? pourquoi la nature m'a-t'elle refuſé cette force d'ame qui eſt ſi admirable : je rougis quand je m'examine, & je ne ſçais ſi je ne ferois pas bien de me ſequeſtrer du commerce du monde, car je ne puis y avoir que des deſagrémens.

SCENE VI.

LUCILE, MARTON, DAMIS, TIMANTE.

LUCILE *dans le fond du Théatre.*

SCachons, Marton, de quoi il s'agit.

TIMANTE.

Lucile ne paroîtra pas d'aujourd'hui.

DAMIS.

Pourquoi donc ?

Lucile s'approche de Timante ſans en être apperçue.

TIMANTE.

Il ne faut pas l'eſperer : ai-je dû jamais me flatter de captiver une perſonne ſi accomplie, elle, qui par ſon mérite, a droit de prétendre aux plus flatteuſes conquêtes, qui réunit tout à la fois les graces, la beauté, l'eſprit, les ſentimens..... : *voïant Lucile*, ah ! Madame..... : *à Damis*, n'ai-je rien dit de mal-à-propos ?

DAMIS.

Je ne m'en ſuis point apperçu.

LUCILE.

Je ſçavois bien que Damis étoit ici, & qu'il vouloit me parler de la part de ſon ami ; mais je ne croïois pas, Timante, que vous y fuſſiez.

TIMANTE *pénétré.*

Je conviens, Madame, qu'après avoir eu le malheur de vous offenſer & de vous déplaire, je ne devrois pas hazarder de paroître devant vous.

LUCILE *fouriant.*

Je ne ſçais ce que c'eſt. Quoi, moi, vous m'avez offenſée ?

TIMANTE.

Oubliez-le de grace : je viens vous aſſûrer du plus ſincére repentir, & que mon cœur n'étoit point d'accord avec ma bouche, quand hier je parlai de la ſorte.

LUCILE.

Le hazard a donc voulu que je ne fiſſe pas attention à ce qui vous eſt échappé : car j'ignore abſolument.....

TIMANTE.

Ah que cette froide diſſimulation me reproche amérement ma faute ! éclatez plûtôt contre moi.

LUCILE.

Mais que m'avez-vous donc dit ?

TIMANTE.

Madame.....

MARTON.

Je ſuis préſente au ſouper, & je n'entendis rien.....

TIMANTE.

Ne vous donnez point le cruel déplaiſir de me faire répéter.....

LUCILE *en riant.*

Je ne m'en ſouviens point vous dis-je.

MARTON.

Ni moi, j'ai beau chercher.

TIMANTE.

C'eſt une pure inattention de ma part ; car je penſe que juſques aux derniers momens, les graces ſont inſéparables du ſexe, & que.....

MARTON.

Ah ! je m'en ſouviens à préſent : oui, le trouble où vous futes dans le moment me frappa : vous dîtes, ſi je ne me trompe, que la beauté..... n'avoit qu'un terme bien court ; & que dès un certain âge, les femmes..... devoient ſe retrancher ſur l'eſprit.

DAMIS *à Lucile.*

Oui, Madame, voilà le crime dont les remords nous déchirent.

TIMANTE.

Je l'ai dit, je le confeſſe.

LUCILE *d'un air plus ſérieux.*

Je m'en ſouviens auſſi ; mais aurois-je dû penſer que ce diſcours me regardoit ? & pourquoi m'en offenſerois-je ?

TIMANTE.

J'ai cru.....

LUCILE.

Je vous avoue qu'à mon égard j'ai quelque peine à en faire l'application.

TIMANTE *très-inquiét.*

Je ne prétends point.....

MARTON.

Il eſt vrai qu'à vingt-deux ans, on ne prend guéres ces ſortes de maximes là pour ſoi.

TIMANTE *très-inquiét.*

Je ſçais bien.....

LUCILE.

Si ces tems d'ailleurs étoient arrivés, je me flatte que ma raiſon me donneroit tous les avis néceſſaires ; & qui me ſoupçonneroit de ne pouvoir entendre ſans chagrin

une vérité conſtante, ne me rendroit pas tout-à-fait juſtice.

DAMIS *à Timante.*

Cela tourne bien.

TIMANTE.

Songez.....

MARTON.

Timante craint, Madame, que dans trente ans vous ne vous offenſiez du diſcours qu'il vous tint hier.

TIMANTE *à Damis.*

Je ſuis au deſeſpoir.....

DAMIS.

Je le crois, & voilà comme vous m'aſſociez à vos folles démarches.

LUCILE *à Timante.*

Sont-ce là les opinions que vous avez conçues de moi ?

TIMANTE.

Ah ! n'irritez point ma peine, & pardonnez moi des écarts où me jettent les craintes continuelles que j'ai de vous déplaire : *reprenant ſon caractere*, ajoûtez-y encore le peu de certitude où je ſuis de vos ſentimens ; car depuis le tems que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois, & que je vous offris, & mon cœur & ce que j'ai de fortune, je puis dire que mon ſort eſt encore incertain.

LUCILE.

Cette plainte eſt-elle juſte ? ne vous ai-je pas promis de vous engager ma foi ? & ne ſçavez-vous pas que pour conclure j'attens qu'une de mes parentes ſoit ici ?

TIMANTE.

Je le ſçais, oui Madame, & j'ai déja penſé pluſieurs fois qu'il falloit que ce fût une bien proche parente, & que vous euſſiez de fortes raiſons de la menager.

LUCILE.

Nous ſommes parentes à un degré aſſez éloigné, & le ſeul intérêt qui nous lie, eſt l'obligation que je lui ai de m'avoir élevée ; mais elle m'a priée inſtamment de ne rien terminer ſans elle.

TIMANTE.

Quel peut être ſon deſſein, en exigeant de vous ce délai avec tant d'inſtance ?

LUCILE.

Elle n'en a point d'autre que d'être témoin de mon mariage, & elle arrive ces jours-ci avec ſon fils pour m'en témoigner ſa joïe.

TIMANTE.

Avec ſon fils !

LUCILE.

Oui, d'où vous vient cette ſurpriſe ?

TIMANTE.

Avez vous ſouvent vû ce parent là, Madame ?

LUCILE.

Non, je ne l'ai point vû depuis l'enfance.

MARTON.

On aſſûre qu'il a beaucoup d'eſprit.

TIMANTE *à part.*

A un dégré éloigné.

LUCILE.

Quel eſt donc le trouble où je vous vois ?

TIMANTE.

Que faut-il que j'en penſe ? & qui ſçait ſi l'on n'a pas deſſein de vous propoſer ?....

LUCILE.

Quoi ?

MARTON.

En effet.... Eh ! ne concevez vous pas, Madame ? Vous n'avez point vû depuis long-tems ce parent là,

peut-être vous paroîtra-t'il aimable, & le dégré étant éloigné..... que ſçait-on effectivement ?

DAMIS *ironiquement.*

Il eſt arrivé des choſes plus extraordinaires.

LUCILE.

L'idée ne ſe préſentoit pas d'abord à mon eſprit.

DAMIS.

Elle eſt pourtant, Madame, fort naturelle.

MARTON.

L'inclination peut ſurvenir.

DAMIS.

Et le mariage ſe conclure.

MARTON.

Je m'imagine qu'il y a même quelque choſe de particuliérement plaiſant à épouſer un arriere-couſin.

LUCILE.

Ne pourrez-vous jamais, Timante ?.....,

TIMANTE *à Lucile.*

Arrêtez. Je ſens à quel point je dois vous déplaire. Le ſoupçon que j'ai fait paroître eſt d'un jaloux inſupportable. Vous êtes prête à me donner un congé éternel, & à me déclarer que vous rompez entiérement avec moi. C'eſt un Arrêt dont je vais du moins ſuſpendre le coup, en ſortant de votre préſence.

LUCILE.

Où courez-vous ?

TIMANTE *à Damis.*

Ami ! ſecourez-moi.

DAMIS.

Demeurez !

TIMANTE.

Eh ! non. Tâchez de l'appaiſer ; & de me juſtifier s'il eſt poſſible.

Il ſort.

SCENE VII.

LUCILE, MARTON, DAMIS.

MARTON *riant.*

LA retraite eſt un peu précipitée.

LUCILE.

Vous êtes témoin, Damis, ſi j'ai rien dit qui fît entendre que je penſe à rompre & à lui défendre de me voir.

DAMIS.

Je vais le ſuivre, Madame, & le raſſûrer ſur cette rupture imaginaire. Mais qu'il me ſoit permis de vous demander grace pour un homme dont il vous eſt aiſé de démêler la paſſion extrême, & à qui l'impreſſion que lui ont fait vos charmes, ne permet pas d'être tran-

Il ſort.

SCENE VIII.

LUCILE, MARTON.

LUCILE.

QUe dis-tu, Marton, de ces vivacitez & de ces ſoupçons continuels?

MARTON.

Je dis, Madame, que Timante eſt d'un caractere ſujet à de terribles inconvenien-.

LUCILE.

Mais crois-tu, comme le prétend Damis, crois-tu qu'il aime, & que ce qui lui échappe puiſſe ſe concilier avec une eſtime parfaite ?

MARTON.

Pour aimer..... Je ne ſçaurois parler contre ce que je penſe. Oui, plus j'y fais réflexion, & plus je crois qu'il aime, & même qu'il aime mieux qu'un autre.

LUCILE.

Après tout, Marton, à bien examiner ce caractere que nous lui reprochons, il vient d'une grande défiance de ſoi-même & d'un deſir ſcrupuleux, de ſe rendre agréable aux autres.

MARTON.

Eh ! mais.....

LUCILE.

Ce qui fait dans le fond un ſentiment eſtimable.

MARTON.

Oui-da. A le prendre dans un certain ſens, le mauvais de ſon caractere eſt effacé par le bon. Ecoutez donc ; un homme tel que lui, eſt peut-être moins à craindre que ces gens qui, remplis de ſécurité, vous importunent avec tout le ſens froid & toute la confiance imaginable. Vous avez beau leur faire ſentir qu'ils vous ſont à charge, leur crier aux oreilles que vous n'y pouvez plus tenir, ils ne vous entendent point. Ils agiront à contre-tems, parleront ſans précaution, offenſeront à droite, à gauche, & ſe croiront encore les plus agréables gens du monde.

LUCILE,

L'autre extrémité eſt ſans doute plus ſupportable.

MARTON.

Je ne ſuis pas fâchée de vous en voir prendre la défenſe. Mais cela va vous attirer un reproche de ma part. Tout autre que Timante, en vous aimant, pour-

roît être inquiet ; & franchement, à juger ſur les apparences, on ne ſçait pas trop quels ſont vos ſentimens pour lui.

LUCILE.

Que dis-tu ? Ah ! je connois ſes défauts ; mais il n'eſt que trop certain qu'il a ſçu me toucher.

MARTON.

Je lui parlerois donc un peu plus ouvertement ; vous avez l'air plus réſervé que ne l'auroit une fille : il eſt vrai que vous avez été ſi peu femme, qu'un excès de timidité vous eſt encore pardonnable.

LUCILE.

Tu crois donc qu'à ſon égard, j'ai quelque choſe à me reprocher.

MARTON.

Je le crois aſſurément ; & ſi mon Amant me ſembloit incommode, j'aimerois mieux tout-à-fait le haïr.

Il paroît une eſpece de Valet de Chambre.

Mais que veut ce garçon, il appartient, je crois, à Timante.

LUCILE.

Il s'eſt retiré dès qu'il m'a apperçue.

MARTON.

Il ſemble qu'il ait voulu me parler.

LUCILE *ſouriant.*

Il a ordre apparemment de ne s'adreſſer qu'à toi ; ſçache, Marton, ce que c'eſt, & viens au plutôt m'en avertir dans mon appartement.

Lucile rentre.

SCENE IX.

LE VALET DE CHAMBRE, MARTON.

LE VALET DE CHAMBRE *à Marton.*

QUelqu'un qui eſt ici près voudroit, Mademoiſelle, vous dire un mot.

MARTON.

Il peut paroître.

Le Valet rentre.

C'eſt lui, ſans doute. Voïons de quoi il s'agit : il eſt à plaindre ; j'excuſe ſa foibleſſe ; mais je ne l'excuſe point aſſez pour ne m'en pas divertir tant ſoit peu, ſi l'occaſion s'en préſente. Tout juſte, voilà mon homme.

SCENE X.

TIMANTE, MARTON.

TIMANTE *regardant de côté & d'autre.*

A part. VOilà cette ſuivante. Je ne lui ai jamais fait aucun préſent, il faut que je la gagne adroitement, ſi cela eſt poſſible : *haut*, j'ai recours à toi, Marton.

MARTON.

Monſieur, vous me faites honneur.

TIMANTE.

Il y va de ma vie que tu ſois dans mes intérêts ; mais

je doute bien que tu m'accordes la grace que j'ai à te demander.

MARTON.

De quoi eſt il queſtion, s'il vous plaît ?

TIMANTE.

Le voici . . . ne nous entend-on point ici ?

MARTON.

Cela pourroit bien être ; éloignons-nous un peu. Eh bien !

TIMANTE.

Damis veut en vain me raſſurer, Marton. Peut-on ſe croire heureux quand on ne voit ſon bonheur établi que ſur des rapports & des conjectures ? ma réſolution eſt priſe, & je viens t'en faire part : il eſt tems que Lucile s'explique ; je renonce à tout engagement, ſi elle ne l'accepte que comme vaincue par les ſollicitations ; & ſi ſon penchant ne l'y porte. Je n'aurai point à me reprocher de l'avoir entraînée dans des liens qui bien-tôt lui deviendroient inſupportables : il faut enfin, il faut que je ſçache d'elle ſi je ſuis aimé ou haï.

MARTON.

Il n'eſt pas bien aiſé de ſçavoir là-deſſus la vérité de ce qu'une femme penſe.

TIMANTE.

Tu conviens donc que je ſuis à plaindre ?

MARTON.

Aſſurément, c'eſt être à plaindre en amour, que de ne ſe pas contenter des conjectures.

TIMANTE.

Quoi, aux termes où nous en ſommes, je ne pourrai obtenir une converſation de Lucile qui éclaire les doutes que j'ai conçus, & qui diſſipe l'affreuſe incertitude où je ſuis ?

MARTON.

Malgré les circonſtances, je ne vous répond pas que Lucile ſe détermine à une déclaration bien poſitive.

TIMANTE.

Tu peux compter sur ma reconnoissance, si tu veux me servir dans cette occasion. Il t'est facile de la déterminer, & de lui faire entendre, qu'il ne messied pas d'instruire & de tranquiliser un homme dont on doit faire son époux : mes jours sont en tes mains, Marton, tu décideras de mon sort ; c'est à toi de voir quel parti tu veux prendre, & si j'ai mérité quelque consideration.....

MARTON *s'appercevant qu'il glisse une tabatiere d'or dans la poche de son tablier.*

Que faites-vous donc là, Monsieur ?

TIMANTE *d'un ton mal assuré,*

C'est un leger témoignage que je hazarde.....

MARTON *tire la boëte, la regarde, fait un soupir, & la laisse retomber dans sa poche.*

Ah !

TIMANTE.

Qu'as-tu donc ?

MARTON *soupirant.*

Je suis fille de famille, & je ne devrois pas être réduite.....

TIMANTE.

T'offenserois-tu ?.....

MARTON.

Faut-il que je me voïe traitée de la sorte ?

TIMANTE *à part.*

Qu'ai-je fait ? je m'étois presque douté qu'elle prendroit mal la chose.

MARTON.

Des présens à moi ; ah !

TIMANTE.

Seroit-il possible que tu regardasses comme une marque de mépris ?

MARTON.

Non, vous avez raison ; & après-tout je ne suis qu'une soubrette.

TIMANTE.

Ah ! je ſuis au deſeſpoir. Voilà mes affaires bien accommodées ; de quoi me ſuis-je aviſé ?

MARTON.

Vous n'êtes pas obligé de me connoître.

TIMANTE.

Marton, pardonne-moi ; imagine toi que cela ne ſoit pas arrivé ; rends-moi cette maudite boëte.

MARTON.

Comment ?

TIMANTE.

Je dis....

MARTON.

Oh ! pour le coup, Monſieur, il ſemble que vous vous faſſiez un plaiſir de m'injurier ; traitez-moi donc encore plus mal qu'en Soubrette, & reprenez-moi ce que vous m'avez forcée de prendre.

TIMANTE.

Je n'y comprends plus rien ; comment ſortir de ceci ? Je ne pourrai donc jamais rien faire, ni rien dire qu'il ne ſoit mal interprété ?

MARTON.

Allons, n'en parlons plus, Monſieur ; une fille qui s'eſt miſe en ſervice ne doit pas être ſi ſenſible à l'injure.

TIMANTE.

Ah ! je reſpire.

MARTON.

Vous voulez un éclairciſſement de la part de Lucile ?

TIMANTE.

Je ne puis vivre, ſi elle ne daigne me l'accorder.

MARTON.

Je vais l'y engager de mon mieux.

TIMANTE.

Parles-tu ſérieuſement ?

MARTON.

Comptez ſur ma parole, je lui reprocherai une froi-

deur apparente, dont je l'ai déja blâmée plusieurs fois sans que vous m'en eussiez priée ; & après-tout, si elle prend le parti de vous parler obligeamment, je vous jure qu'elle ne vous dira que ce qu'elle pense.

TIMANTE.

Puis-je le croire ? tu me promets donc ?

MARTON.

Laissez-moi faire ; vous la verrez dans un instant.

Elle rentre.

TIMANTE *seul.*

Cette fille est déliée, je ne sçais si je dois trop compter sur elle ; avec son air de bonne foi & de candeur, elle pourroit bien me tromper : n'y auroit-il pas moïen d'entendre la conversation ? Ecoutons.

Il va à la porte du Cabinet.

SCENE XI.

TIMANTE, CHAMPAGNE *entre sans voir Timante en lisant un papier.*

TIMANTE *écoutant à la porte du Cabinet.*

IL n'est pas possible de rien distinguer.

CHAMPAGNE *rit en lisant.*

Ah ! ah ! ah ! ....

TIMANTE.

Qu'est-ce donc que j'entends rire de la sorte ?

CHAMPAGNE.

Ah ! ah ! ah ! cela est fort bon ma foi.

TIMANTE.

Ah ! c'est toi, coquin, que fais-tu là ?

CHAMPAGNE.

Moi ? rien, Monsieur.

TIMANTE.

Quel est donc ce papier que tu serres si promptement? voïons : hé quoi, c'est celui que tantôt je t'avois ordonné....

CHAMPAGNE *riant d'un air niais.*

Oui, Monsieur, je n'ai pas pû exécuter votre ordre.

TIMANTE.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Je n'en ai pas eu le cœur ; je me suis mis à le lire, cela m'a paru trop drole.

TIMANTE.

Plaît-il ?

CHAMPAGNE,

Il y a des endroits tout-à-fait facétieux ; tenez, en voilà un sur-tout.

TIMANTE *arrachant le papier, & lui en donnant par le visage.*

Donnez, Maraut, & apprenez à faire ce que l'on vous ordonne ; & sortez tout-à-l'heure de devant moi.

CHAMPAGNE.

Je sors aussi ; diable ! c'est avoir la main légere.

Il sort.

SCENE XII.

TIMANTE *seul.*

IL est vrai que je n'aurois pas dû le frapper ; il faut éviter de se faire les plus petits ennemis : ces gens-là sortent de chez vous, ils connoissent vos foibles, & vous

nuiſent plus dans le monde par leurs diſcours, que ne feroient des ennemis de conſéquence : mais Damis qui s'eſt chargé de me rendre un ſervice important, devoit me rejoindre ici.....

SCENE XIII.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

HE quoi, ſi-tôt de retour ? l'affaire eſt donc manquée ?

DAMIS *comme un homme preſſé & occupé d'une affaire.*

Non ; j'ai déja trouvé une de tes adverſes parties.

TIMANTE.

Elle a refuſé ma propoſition, ſans doute ?

DAMIS.

Point du tout, elle conſent à un accommodement. Je n'ai plus que la vieille Comteſſe à voir, & je vais chez elle de ce pas.

TIMANTE.

Oh ! pour cette maudite plaideuſe-là, tu n'en viendras jamais à bout.

DAMIS.

Je compte la mettre à la raiſon, & te délivrer, à quelque prix que ce ſoit, d'un procès qui t'importune.

TIMANTE.

Je l'aurois peut-être gagné ! mais que je te faſſe part....

DAMIS.

Laiſſe-moi, je cours.

TIMANTE.

TIMANTE.

Un mot.

DAMIS.

Je n'ai pas un instant à perdre.

TIMANTE *le retenant.*

Je touche ami au moment qui doit décider du bonheur de ma vie : j'ai si bien fait, que, par l'entremise de Marton, je vais avoir une explication avec Lucile, & sçavoir enfin à quoi m'en tenir sur les sentimens qu'elle a pour moi.

DAMIS.

Que voulez-vous dire avec votre explication ?

TIMANTE.

C'est-à-dire ....

DAMIS.

Hé, morbleu, ne sçauriez-vous demeurer comme vous êtes ?

TIMANTE.

Comment ?

DAMIS.

N'exigez-vous pas que Lucile vous dise en face, je vous aime : voilà une belle imagination!

TIMANTE.

Et quel inconvenient trouvez-vous à cela ?

DAMIS.

L'inconvenient est, que ces sortes d'aveux ne s'exigent point. Je ne sçais quelle est votre délicatesse ; mais je ne m'aviserois jamais de réduire une femme à de pareilles extrémitez ; & je croirois, si elle étoit assez maîtresse d'elle-même pour me parler bien ouvertement, qu'elle n'auroit pour moi qu'un sentiment dont je ne ferois pas beaucoup flatté : au surplus, chacun a sa façon de penser. Adieu, je vais vîte où je vous ai dit.

TIMANTE *faisant réflexion sur ce que lui dit Damis.*

Le principe est certain, Damis, une femme qui

aime véritablement, ne l'avoue point.

DAMIS *s'arrêtant.*

Il y a des exceptions ; mais laissez cela, vous dis-je, & ne croïez pas que Lucile ait le cœur assez libre, pour se déclarer jusqu'à un certain point.

Il sort.

TIMANTE *à Damis, qui s'en va.*

Et si elle s'y déterminoit, ce seroit donc une preuve que je ne serois point aimé ?

seul après un peu de tems.

A quoi ai-je songé de demander un pareil aveu ? Comment ne m'est-il pas venu dans l'esprit, qu'une femme sincérement épriſe est embarrassée, timide, & voudroit se dissimuler à elle-même ce qu'elle sent ; par conséquent elle est bien éloignée de le déclarer hautement : Oui, vous avez bien raison, Damis, une femme qui laisse trop entrevoir ses sentimens, n'a qu'un attachement bien suspect. A quelle extrémité me suis-je réduit ? Courons, empêchons Marton..... Mais quand elle auroit parlé, j'ose esperer que Lucile ne s'y déterminera pas, assurément. Il faut cependant prévenir...

SCENE XIV.

LUCILE, TIMANTE.

LUCILE.

QU'exigez-vous de moi, Timante ? J'ai lieu d'être surprise de la demande que vous me faites.

TIMANTE.

J'aurois tort d'exiger de vous, Madame, quelque chose qui vous déplût.

LUCILE.

Un autre se contenteroit de la parole que je vous ai donnée de vous engager ma foi.

TIMANTE *se jettant à genoux.*

Ah ! c'est m'en dire cent fois plus que je ne mérite, & c'est combler un malheureux qui vous adore.

LUCILE.

A quoi sert de dissimuler devant moi ? Je sçais quelle est votre inquiétude.

TIMANTE.

Moi, inquiet ?

LUCILE.

Vos démarches confirment assez les soupçons dont on vient de m'informer ; mais croïez mon cœur plus généreux, & rendez-vous plus de justice à vous-même. Votre mérite ne m'a pas échappé.

TIMANTE.

Madame..... (*à part*) quelle épreuve ?

LUCILE.

On voit en vous un défaut assez rare, c'est d'avoir trop peu de bonne opinion, & je ne puis m'empêcher d'avouer que ce défaut ne vous rend que plus estimable au yeux de ceux qui vous connoissent.

TIMANTE.

Madame.....

LUCILE.

En vous promettant de vous donner la main, soïez sûr qu'il y a eu de ma part quelque chose de plus qu'un simple consentement ; & s'il m'étoit permis, ne doutez point que je n'emploïasse les expressions les plus fortes & les termes les plus décisifs, pour vous ôter l'injuste crainte que vous avez conçue.

TIMANTE.

Madame ..... en faut il davantage ? (*à part*) Ah ! Damis,

LUCILE.

Que dites-vous donc, & quelle eſt cette diſſimulation obſtinée ?

TIMANTE.

Je ſuis confus de vos bontez.... & c'eſt, je vous l'avoue, être bien maîtreſſe de ſoi-même, que daigner me flâter juſqu'à cet excès.

LUCILE.

Quoi, vous me ſoupçonneriez d'emprunter des ſentimens qui ne ſeroient pas à moi !

TIMANTE *à part.*

Toujours de la préſence d'eſprit, du ſang froid ; que tout ceci eſt compoſé !

LUCILE.

Je commence à mon tour à être allarmée. Ah ! Timante, eſt-ce ainſi que vous recevez les juſtifications dans leſquelles je veux bien entrer ? Et oſez-vous douter des aſſurances que je vous donne ?

TIMANTE.

C'eſt trop m'honorer... (*à part*) Curioſité fatale !

LUCILE.

Je ne ſuis point telle que vous l'imaginez ; que ne pouvez-vous lire au fonds de mon ame !...

TIMANTE *tremblant.*

Hé bien, Madame ?

LUCILE.

Vous y verriez.....

TIMANTE.

Quoi ?

LUCILE.

A quel aveu me réduiſez-vous ?

TIMANTE *à part.*

Ciel !

LUCILE.

Vous y verriez, que je vous aime. Oui, Timante, je vous aime.

TIMANTE *tombant dans un fauteuil.*

Ah! je suis perdu.

LUCILE *après un tems.*

Que viens-je de dire? & de quelle façon étrangere-t-il mon aveu?

TIMANTE *à part.*

Tout est évanoui.

LUCILE.

C'est pour moi une énigme que je ne puis comprendre; mais le trouble où je suis ne me permet pas de m'en éclaircir. *Elle rentre.*

SCENE XV.

TIMANTE *seul, après avoir révé quelque tems.*

JE croïois être aimé, pourquoi ai-je cherché à m'instruire du contraire? Ce sentiment timide & mistérieux, qui caractérise une vraïe passion, est donc inconnu à Lucile? Qu'il est douloureux, quand on ressent toutes les délicatesses de l'amour, de ne les pouvoir inspirer! cependant j'ai été le premier à demander cet aveu. Devroit-il être affligeant de s'entendre dire, Je vous aime?

cet autre eſt juſtement un homme violent & mal-à-droit ; & le tems de l'entrevue qu'il a eue avec la Comteſſe s'eſt paſſé en invectives & en injures ; de façon, mon cher Monſieur, que vous n'avez qu'à vous préparer à bien plaider.

TIMANTE *du ton d'un homme abbatu.*

A plaider ?

DAMIS.

La Comteſſe à préſent ne ſe relâcheroit pas ſur le plus petit chef de ſon procès, quand vous lui donneriez dix mille piſtoles.

TIMANTE *très-poſément.*

Damis, j'ai vû Lucile, elle m'a fait l'aveu le plus tendre, & votre réflexion m'a perdu.

DAMIS *après un petit ſilence.*

Que dites-vous ?

TIMANTE.

Voici mes Lettres qui me ſont rendues, avec défenſe d'oſer paroître jamais devant elle.

DAMIS.

Quoi ! Votre inquiétude vous fera toujours faire un pareil uſage des avis qu'on vous donne ? Vous ai-je conſeillé ?..... Il n'eſt pas tems de vous quéreller. Vous m'accuſez donc d'être auteur du malheur qui vous arrive ? Je n'examine point ſi ce reproche eſt fondé. Je me fais un devoir de vous juſtifier, & je vais ſur le champ....

TIMANTE.

Ah ! que prétendez-vous ?

DAMIS,

Je vais la voir, & lui expliquer.....

TIMANTE,

Eh ! comment réparer cette faute épouvantable ?

DAMIS.

En la ſuppliant, en lui repréſentant que c'eſt un mal-

entendu, que c'eſt même un excès d'amour de votre part qui vous a rendu coupable à ſes yeux. Mais au moins..... Promettez-moi de ne point paroître indiſcrétement. Tenez-vous un inſtant à l'écart, vous vous préſenterez quand je croirai le moment favorable.

TIMANTE.

Allez, ami, j'obéis aveuglement.

Damis entre dans le cabinet de Lucile.

SCENE XVII.

TIMANTE, CHAMPAGNE
qui eſt arrivé un inſtant auparavant.

CHAMPAGNE.

VOilà, Monſieur, cette montre dont vous étiez ſi fort en peine, elle eſt enfin racommodée.

TIMANTE.

Cela ſuffit, retire-toi.

CHAMPAGNE.

Il y a un homme, que je ne connois point, qui, après vous avoir attendu deux heures au logis, m'a ſuivi, en diſant qu'il vouloit abſolument vous parler.

TIMANTE *reprenant un air inquiét.*

Quelle eſpece d'homme eſt-ce ?

CHAMPAGNE.

Grand, ſec, un habit noir tirant ſur le vert, une perruque citron, & une épée de deuil extrêmement longue.

TIMANTE.

Quel diable d'homme eſt-ce là ! Il n'a point dit ce qu'il me vouloit ?

CHAMPAGNE.

Non, il s'eſt même obſtiné à me cacher ſon nom.

TIMANTE.

Que puis-je avoir à démêler avec un pareil original? Eſt-il ici?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, il eſt entré dans ce grand Caffé qui eſt à trois portes de ce logis, & il attend là que vous ſortiez.

TIMANTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? (*à part*) Aurois-je le tems?.... (*à Champagne*) Mon caroſſe eſt là bas?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur.

TIMANTE.

C'eſt aſſûrément quelque choſe de preſſant. J'ai différentes affaires..... Il ſemble que tout m'accable à la fois. (*à Champagne*) Demeure; ſi par hazard Damis ſortoit du cabinet de Lucile, dis-lui que je rentre à l'inſtant. (*revenant*) Tu m'entends?

CHAMPAGNE.

A merveille. (*ſeul*) Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cet homme à grande épée ne m'a pas l'air d'apporter de l'argent à mon maître. Quelqu'un qui l'a déja vû m'a dit qu'il ſe méloit d'enjoliver les Jardins, & qu'il donnoit des plans pour les Maiſons de campagne. Mais il n'y a aucune apparence que ce ſoit pour cela qu'il attende ſi obſtinément. On ſort je crois. Oui vraiment.

Il ſe retire derriere Damis à qui il veut parler.

SCENE XIX.

LUCILE, DAMIS, MARTON, CHAMPAGNE.

LUCILE.

NOn, Damis, je ne ſerai point la premiere, qui après avoir déclaré ſon penchant, aura rompu avec un homme qui s'en eſt rendu indigne.

DAMIS.

Quittez cette réſolution: je vous ſuis garand qu'il vous adore.

MARTON.

Faites-y bien réflexion, Madame. Où trouverez-vous un amant parfait?

LUCILE *à Damis.*

Vous m'aſſûrez qu'il m'aime? Que vous le connoiſſez mal! Mille objets différens l'occupent, & je ſuis ce qui le touche le moins.

DAMIS.

Il n'eſt occupé que de vous. Permettez-lui de paroître, & de ſe jetter à vos pieds.

MARTON *à Lucile.*

Allons, ne le condamnez pas ſans l'entendre.

DAMIS.

Ah! Lucile, ne me refuſez pas cette grace. Venez, venez, Timante.

CHAMPAGNE *à Damis.*

Monſieur.....

DAMIS *appellant à mi-voix.*

Timante, Timante....., paroiſſez donc. Où donc peut-il être?

CHAMPAGNE.

Je vais, si vous voulez, l'avertir.

DAMIS.

Où l'avertir ?

CHAMPAGNE.

Ici près, où je lui ai dit qu'un homme l'attendoit.

DAMIS.

Un homme ?

CHAMPAGNE.

Oui, qui vient, je crois, pour lui donner des avis sur le bâtiment neuf de sa Maison de campagne.

LUCILE *à Damis qui reste interdit.*

D'où vous vient cet étonnement ?

MARTON.

Le bâtiment neuf de la Maison de campagne est franchement une chose fort interressante.

LUCILE *à Damis.*

Me direz-vous encore qu'il n'est occupé que de moi ? Cessez, Damis, de me vanter l'empire que j'ai sur son cœur. Je sçais quel parti je dois prendre. Toutes les raisons, que vous pourriez desormais apporter pour sa défense, sont inutiles.

DAMIS.

Pour ce dernier trait, il est vrai que je ne le puis comprendre ; & je n'ai point assez de courage pour vous parler plus long-tems d'un homme d'une semblable espece.

MARTON.

Le voici cependant qui paroît.

SCENE DERNIERE.

LUCILE, MARTON, TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE *à Lucile.*

N'Eſt-ce point indiſcrétement que je me préſente devant vous, après l'ordre cruel?....

LUCILE.

Timante, il ſe peut que vous aïez pour moi de véritables ſentimens de tendreſſe : je veux même le croire. Cependant l'hymen que nous avions projetté ne ſe peut conclure à préſent. Mon deſſein eſt de me retirer pour quelque tems à ma Terre. Tâchez, s'il eſt poſſible, de me mieux prouver votre amour par la ſuite.

Elle ſort.

TIMANTE.

Dieux!

MARTON *à Timante.*

Ceux qui laiſſent échapper l'occaſion, méritent de la perdre pour toujours.

Elle ſuit Lucile.

DAMIS *à Timante.*

Nous ſommes amis depuis long-tems, & je ne veux point ceſſer de l'être. Mais, fatigué des différens traits que vous me faites eſſuïer en un ſeul jour, ne trouvez pas mauvais que, loin de vous, j'aille quelque tems reprendre haleine. *Il ſort.*

CHAMPAGNE *à Timante.*

Il n'y a guére de maître que j'aimaſſe mieux ſervir que vous ; mais.....

TIMANTE.

Plaît-il?

CHAMPAGNE *à part.*

Ma foi je vais ſonger à me faire payer de mes gages, & à le quitter auſſi ſi je puis.

Il s'éloigne.

TIMANTE.

Je perds maîtreſſe, ami, juſqu'aux valets, tout m'abandonne. Le ſeul eſpoir qui puiſſe me ſoutenir, c'eſt que d'auſſi grands coups me corrigeront d'un caractere que j'avoue moi-même ne pouvoir être ſupporté.

FIN.

L'ETOURDERIE,

COMEDIE.

ACTEURS.

Mr CLEONTE.

Me CLEONTE.

Mlle CLEONTE, sœur de Monsieur Cleonte.

MONDOR.

L'ASSESSEUR, Amoureux de Mademoiselle Cleonte.

PYRANTE, Oncle de Mondor.

CRISPIN, Valet de Mondor.

Deux Laquais.

La Scene est à Paris, chez Monsieur Cleonte.

L'ETOURDERIE.

Le Theatre repréſente un Jardin & un Salon dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, CRISPIN.

CRISPIN.

ENtrez, vous dis-je, j'ai ſi bien concerté toutes choſes, qu'avant qu'il ſoit un quart-d'heure, vous verrez ici l'objet dont votre ame eſt épriſe.

MONDOR.

Eſt-tu bien ſûr que mon billet lui ait été rendu, & que je puiſſe paroître ſans nul inconvénient ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Un domeſtique que j'ai mis dans vos intérêts, m'a aſſuré que le billet ſeroit rendu à Mademoiſelle Cleonte elle-même ; & qu'en entrant par cette porte de derriere, dans ce Jardin où elle a

coûtume de ſe venir promener à une certaine heure, accompagnée d'une ſimple ſuivante, vous pourriez lui parler en toute ſûreté ; mais permettez-moi de vous demander la raiſon d'une telle conduite ; vous envoïez un billet ; vous cherchez à vous introduire ſecrétement ; entre nous, cela ſent terriblement le novice. Avec du bien & une figure paſſable, qui vous empêche de vous préſenter dans la maiſon, & de faire les démarches qui conviennent quand on veut épouſer une fille ? Il y a tant de gens qui, ſans aucun titre, s'annoncent avec éclat.

MONDOR.

Que veux-tu que je te diſe ? J'aime pour la premiere fois de ma vie. Il ne m'eſt pas poſſible d'agir avec cette noble liberté qui eſt ſi fort d'uſage dans le monde. J'aime, Criſpin ; & dans cette paſſion, dont le pouvoir juſqu'ici m'étoit inconnu, je crois ne jamais prendre aſſez de meſures.

CRISPIN.

J'aime, Criſpin ! & cela, pour avoir vû une fois une perſonne dans une maiſon où vous vous trouvez par hazard.

MONDOR.

Il eſt vrai, je la vis avec ſa mere ; j'eus occaſion de leur faire politeſſe à l'une & à l'autre : elles me connoiſſoient de nom ; je m'informai du leur ; je les accompagnai juſques chez elles....

CRISPIN.

Attendez ; je ſçavois bien que j'avois quelque choſe à vous dire : qu'appellez-vous ſa mere ?

MONDOR.

Hé ! mais je crois....

CRISPIN.

Vous vous êtes trompé. Mademoiſelle Cleonte, pour qui vous ſoupirez, eſt ſœur de Monſieur Cleonte,

maître de ce logis ; & l'autre Dame que vous avez vûe avec elle, eſt ſa belle-ſœur, femme de ce Monſieur Cleonte.

MONDOR.

Je les entendis nommer, Madame & Mademoiſelle Cleonte. Comme la Demoiſelle eſt très-jeune, & que l'autre affectoit un certain air d'autorité, je t'avoue que je la crus ſa mere, & non ſa belle-ſœur.

CRISPIN.

Cela ne fait que bien pour vous ; une ſœur eſt moins dépendante que ne l'eſt une fille. Tout ſemble favoriſer votre amour.

MONDOR.

Oui ; & à préſent que le moment de l'entre-vûe s'approche, je crains mille choſes différentes. Il ſe peut qu'elle deſapprouve l'aveu de ma paſſion, & la démarche que j'ai faite de lui écrire ; il pourroit encore arriver quand je la verrai, que mon air, mes façons de m'exprimer lui déplûſſent : car je ne ſçais pas trop quel ton il faut prendre pour ſe rendre agréable à une femme.

CRISPIN.

Bon ; il ne faut qu'avoir votre âge, & ſe taire.

MONDOR.

Non. Je ſçais qu'à mon âge on eſt ſouvent fort ſot, & ſur-tout quand on aime.

CRISPIN.

Cette ſotiſe eſt éloquente.

MONDOR.

Toi, par exemple, qui jouis de ta raiſon, & qui, ſans doute, ne t'aviſes pas d'aimer.

CRISPIN *prenant un air ſérieux.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, Monſieur ?

MONDOR.

Quel moïen crois-tu le plus prompt pour gagner le

cœur d'une perſonne que l'on aime ?

CRISPIN.

Mais il y en a pluſieurs. Le plus uſité & celui qui réuſſit le mieux, eſt, ce me ſemble, de faire adroitement des préſens. Rien ne prouve mieux notre ſincérité ; car l'on peut bien jurer, proteſter que l'on eſt amoureux ſans qu'il en ſoit rien ; mais rarement on donne ſans être véritablement épris.

MONDOR.

Cette façon-là ne réuſſiroit pas ici.

CRISPIN.

Une autre, à ce que j'imagine, eſt le langage muet des yeux. La Dame eſt là ; je ſuis ici ; je lui fais un regard, & puis un autre : voïez-vous ?

MONDOR.

Celui-là ne doit être bon que quand il eſt impoſſible de s'exprimer autrement.

CRISPIN.

Il vous reſte enfin les petits ſoins, l'hommage aſſidu, les tendres propos : il faut alors ſe faire entendre avec délicateſſe ; car on ne ſe déclare pas d'abord en termes formels, mais en ſe ſervant de termes indirects : par exemple..... Si la charmante Daphné n'étoit pas auſſi inſenſible qu'elle eſt belle .... elle ne manque pas de vous interrompre..... Moi ! belle ! Damon ? Faites-vous attention à de ſi foibles appas... Plût aux Dieux, dites-vous, qu'ils fuſſent moins redoutables !..... & puis ; tous deux en chœur : Helas !..... On en vient avec le tems à dire de quoi il eſt queſtion ; & on ſe le dit tant par la ſuite, que ſouvent on s'en ennuïe.

MONDOR.

Je n'ignore pas qu'il faut du ménagement en découvrant ſa flâme..... Mais qu'eſt-ce que je vois ?

SCENE II.

Mr CLEONTE, MONDOR, CRISPIN.

Mr CLEONTE *sans voir Mondor, ni Crispin.*

J'Entends que l'on dispute encore. Est-il possible que deux femmes ne puissent pas vivre ensemble ?

CRISPIN.

Ce n'est pas là ce que nous cherchons.

MONDOR.

Voilà comme tu avois si bien pris tes mesures !

CRISPIN.

Il nous coupe le chemin.

Mr CLEONTE *sans voir.*

Il faut nécessairement que j'éloigne ma sœur. De quoi diable aussi s'avise ce benet d'Assesseur de se refroidir ? mais qui sont ces gens-là ?

CRISPIN.

Hai !....

MONDOR,

C'est le frere ; quel parti prendre ?

CRISPIN.

Il parle de quelqu'un qui s'est refroidi pour sa sœur. Ma foi je saisirois ce moment ; & à votre place, je dirois les choses comme elles sont.

MONDOR.

Je ne puis m'y résoudre.

CRISPIN.

Vous gagnerez, vous dis-je, à parler franchement.

MONDOR.

Et si je le trouve contraire, il ne me restera plus d'espoir de voir celle que j'aime.

CRISPIN.

Hé, que vous ſerviroit de la voir, ſi vous ne l'obtenez de ceux de qui elle dépend ?

MONDOR.

Criſpin, c'eſt trop riſquer.

CRISPIN.

Non. Croïez-moi, j'ai de la judiciaire, &....

Mr CLEONTE *s'approchant.*

A Mondor. Puis-je ſçavoir, Monſieur, ce que vous cherchez ici ?

Mondor embarraſſé lui fait la révérence, & Criſpin en fait pluſieurs.

CRISPIN *à Monſieur Cleonte.*

Monſieur, ... vous ne m'avez pas l'air d'être un homme qu'il faille païer de mauvaiſes raiſons .... & je parie que vous avez déja deviné...

Mr CLEONTE.

Quoi ?

CRISPIN.

Qu'il y a de notre part un peu.... là...

Mr CLEONTE.

Moi ? je ne devine rien.

MONDOR *bas à Criſpin.*

Où m'engages-tu ?

Mr CLEONTE.

A part. Il y a du myſtere là-deſſous. *A Mondor :* Quoi ! je ne pourrai ſçavoir ?...

MONDOR.

Je n'ai point à rougir, Monſieur, du motif qui m'a fait m'introduire ici ; & forcé de vous répondre, je ne vous déguiſerai point la vérité.

CRISPIN.

Fort bien.

Mr CLEONTE.

Qu'eſt-ce donc ?

MONDOR.

J'eſperois entrevoir une perſonne qui dépend de vous, & qui, à la premiere vûe, m'a charmé : incertain ſi mon hommage lui ſera agréable, je n'oſois encore chercher l'occaſion de vous déclarer mes deſſeins ; mais puiſque le hazard ſemble m'y contraindre, je vous avoue que je ſuis pénétré des ſentimens les plus vifs & les reſpectueux pour Mademoiſelle votre ſœur.

Mr CLEONTE.

Quoi, Monſieur, vous êtes amoureux de ma ſœur ?

CRISPIN *à part.*

Voici le moment critique.

MONDOR.

Cet aveu peut vous paroître téméraire. Mais que me ſerviroit, après-tout, de laiſſer croître dans mon cœur le feu le plus violent, ſi je ne m'aſſure qu'il ne ſera pas deſapprouvé ? Oui, j'adore votre ſœur : je la vis il y a quelques jours accompagnée de Madame votre femme chez une Dame de ce voiſinage ; je fus frappé de ſa beauté ; j'ai perdu le repos de ce fatal moment, & je ne le puis recouvrer qu'en obtenant ſa main. Ma famille ne vous eſt peut-être pas inconnue, je m'appelle Mondor. Si dans le deſir que j'ai de m'allier à vous, vous me flattiez de quelque eſpoir, je m'eſtimerois le plus heureux des hommes.

Mr CLEONTE.

Mondor ? Seriez-vous neveu du bon-homme Pyrante ?

MONDOR.

Quoi ! vous connoîtriez mon oncle ?

CRISPIN.

Aſſurément.

Mr CLEONTE.

Je le connois fort. J'eus même l'an paſſé quelque petite affaire à démêler avec lui.

MONDOR.

Se peut-il ? ...

Mr CLEONTE.

Je ſus très-content de ſa politeſſe.

MONDOR.

Pouvoit-il m'arriver rien de plus heureux ?

CRISPIN *à Monſieur Cleonte, en voulant l'embraſſer.*

Permettez que je vous témoigne...

Mr CLEONTE.

Et le bon-homme ſçait-il votre paſſion ?

MONDOR.

Pas encore ; mais...

Mr CLEONTE.

Vraiment, il ſeroit à propos de l'en inſtruire.

MONDOR.

Il le ſera bien-tôt ; & ſi vous me donniez quelque eſpoir...

Mr CLEONTE.

Je me ſens, moi, tout porté pour vous ; mais je ne ſçais ſi ſon intention eſt que vous vous mariez ſi jeune ?

MONDOR.

Il y conſentira, n'en doutez pas.

Mr CLEONTE.

Je ſuis bien-aiſe, avant de vous rien promettre, de ſçavoir ſes volontez là-deſſus.

MONDOR.

Je vais le trouver, & lui dire :...

Mr CLEONTE.

Mais ne voulez-vous pas vous repoſer un inſtant ?

MONDOR.

Non, non. J'exécuterai, ſans différer, ce que vous exigez de moi.

Mr CLEONTE.

Cependant...

MONDOR.

Je ne ſerai point tranquille que je n'aïe vû mon oncle. O ciel ! quel heureux événement ! Oui, Monſieur, je vais le trouver : il ſçaura ma paſſion, & l'eſpoir que vous me donnez. Je vais lui faire une peinture ſi vive de l'état de mon cœur, qu'aſſurément il y ſera ſenſible : il viendra vous implorer avec moi, & vous ſupplier de hâter un himen, ſans lequel je ne ſçaurois vivre.

CRISPIN.

Nos affaires vont plus vîte que je n'aurois penſé.

Ils ſortent.

SCENE III.

Mr CLEONTE *ſeul.*

VOilà parbleu une avanture à laquelle je ne m'attendois guéres, & qui eſt bien favorable. Il ne pouvoit pas ſe préſenter une meilleure occaſion pour mettre la paix chez moi, & pour éloigner ma ſœur. Ce que c'eſt que l'amour ! Il la trouve charmante ; il ſe meurt, s'il ne l'obtient pour femme ... Elle a pourtant un peu plus de quarante-cinq ans : mais cela ne me ſurprend point ; & j'ai oui dire que les jeunes gens, dans leurs premieres inclinations, s'attachoient volontiers à des perſonnes plus âgées qu'eux. Ah ! ah ! ah ! Monſieur l'Aſſeſſeur, cela vous apprendra à vous déterminer. Ce benêt qui me diſoit encore ce matin : Tien, j'épouſerois bien ta ſœur ; mais je la trouve trop ridicule. Ah ! mon petit Monſieur, d'autres ne ſont pas ſi dégoutés que vous. Allons la trouver ; mais la voilà avec ma femme.

SCENE IV.

Monſieur, Madame, Mademoiſelle CLEONTE.

Mademoiſelle CLEONTE.

ALlez, Madame ma belle-ſœur, vos réfléxions ſont tres-deſobligeantes ; & vous n'en faites jamais d'autres pour qui que ce ſoit.

Mr CLEONTE.

Hé quoi, toujours des démélez ?

Madame CLEONTE.

Je n'ai point voulu vous offenſer, & je ſuis au deſeſpoir....

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, vous êtes au deſeſpoir.

Mr CLEONTE.

Laiſſez cela, je vous prie ; j'ai quelque choſe à vous dire.

Mademoiſelle CLEONTE.

Au deſeſpoir ? il eſt vrai ; mais c'eſt de voir que l'on faſſe un peu de bruit dans le monde.

Mr CLEONTE,

Vous ne voulez donc pas m'écouter ?

Madame CLEONTE.

Vous me donnez des ſentimens bien bas. Quoi qu'il en ſoit, j'ai crû devoir vous repréſenter de ne point ajouter trop de foi aux galanteries d'un jeune homme, à qui il prend fantaiſie de vous écrire ; qui ne vous a vûe qu'une ſeule fois ; & qui, par un retour chagrinant, peut vous faire payer cher une incrédulité trop aveugle.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il ne m'a vûe qu'une ſeule fois, j'en conviens : mais je ſçais ce qu'il me dit quand il me donna la main préférablement à vous ; & je m'apperçus aſſez de l'impreſſion que cette vûe fit ſur lui. Il faut bien ignorer le cœur, pour ne pas ſçavoir que jamais un amour violent ne fut enfant de la réflexion. Mais laiſſons cela, je vous prie. Mon frere, je viens vous trouver pour vous dire, qu'un jeune homme appellé Mondor m'a fait rendre un billet, où il paroit qu'il a des vûes très-ſérieuſes à mon égard. Vous en doutez peut-être.... Le voici. *Elle lit :*

Je n'oſai dernierement demander la permiſſion de vous aller rendre mes devoirs ; je hazarde de vous la demander aujourd'hui à vous-même.

Mr CLEONTE.

Je n'en ſuis point ſurpris.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ecoutez, écoutez.... *Elle lit :*

Aujourd'hui à vous-même ; mais je ne puis paroître devant vous que comme un homme ſur qui vous avez fait l'impreſſion la plus vive : c'eſt à vous, Mademoiſelle, à décider ce que je dois faire. MONDOR.

Mr CLEONTE.

Je n'en ſuis point ſurpris, ma ſœur. Je vous dirai bien plus, ce jeune homme vient dans le moment de m'avouer ſa paſſion pour vous.

Mademoiſelle CLEONTE.

Dans le moment il vous a parlé ? Hé bien, Madame ?

Madame CLEONTE.

Je n'ai plus rien à dire.

Mr CLEONTE.

Il s'étoit introduit ici dans le deſſein de vous y voir ; je l'y ai ſurpris ; je l'ai forcé de parler, & ſon amour m'a paru auſſi violent que ſincere.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il eſt extrême, mon frere, il eſt extréme. Il faut, mon frere, que vous m'aidiez un peu de votre ſtyle ; je ſuis bien-aiſe de lui faire ſçavoir au plutôt que mon cœur n'eſt point inacceſſible ; & que puiſque ſes deſſeins ſont légitimes, il peut prendre quelque eſpoir, & ſe préſenter devant moi.

Madame CLEONTE.

Quoi, ma ſœur, vous allez lui répondre ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, ma ſœur, quoi que vous en puiſſiez dire, je vais lui écrire, aidée des conſeils de mon frere : car pour moi, il eſt vrai que je crains d'en trop faire entendre, & je veux éviter tout ce qui ſentiroit le tranſport ; je ne veux point paroître étonnée d'une conquête auſſi flatteuſe, & je ſçaurai me compoſer dans mes démarches, pour ne point donner priſe à votre eſprit jaloux. Allons, mon frere, ne perdons point de tems (*à Mr Cleonte*) j'eſpere que l'Aſſeſſeur & vous, vous en créverez de dépit.

Mr CLEONTE.

Allez, allez, je vous ſuis. *Elle rentre.*

SCENE V.

Mr & Mr CLEONTE.

Mr CLEONTE.

IL ne faut point, ma femme, que vous trouviez mauvais qu'elle ſonge à ſe pourvoir ; vous ſçavez que je ſerois fort aiſe d'en être débarraſſé, & que ſon humeur....

Me CLEONTE.

Croïez, Monſieur, que ce que j'en dis eſt par pure amitié pour elle ; mais quand vous devriez vous-même vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter que votre ſœur n'eſt guéres d'âge, ni de caractere à faire tout-à-coup une paſſion auſſi violente. Je vis l'autre jour ce jeune homme étant avec elle, je ne fis pas autrement attention à ſes diſcours ; mais je n'apperçus rien en lui qui promît ce qui arrive aujourd'hui. Et en vérité, ſi cela pouvoit ſe ſuppoſer, je ſerois tentée de croire que c'eſt une ironie à laquelle votre ſœur aura donné occaſion par quelque trait ridicule.

Mr CLEONTE.

Oh, parbleu, c'en eſt trop auſſi. Je vous dis qu'il m'a parlé, & que....

Me CLEONTE.

Je le ſouhaite, Monſieur.

Mr CLEONTE.

Je ne veux rien faire en cela contre votre avis ; je vous promets même, en cas que vous n'approuviez pas la choſe, de ne pas donner mon conſentement. Mais il faut ſe rendre à la raiſon. Jamais Amant ne parut de meilleure foi, & plus..... Tenez, le voilà qui revient de chez un de ſes parens, où il a couru, vous pouvez l'entendre.

SCENE XI.

Mr & Me CLEONTE, MONDOR.

MONDOR.

A part. LA voilà ! Dieux ! quel trouble ſa vûe me cauſe!

Mr CLEONTE.

Vous êtes donc déja de retour? Hé bien, quelle nouvelle?

MONDOR.

A part. Je ne puis plus parler.

Mr CLEONTE.

Avez-vous vû le bon-homme? & croïez-vous qu'il consente?....

MONDOR.

Le jour ne se passera pas, qu'il n'ait l'honneur de vous voir.

Mr CLEONTE.

Vous croïez donc qu'il approuvera vos desseins? tant mieux; pour moi, je vous ai déja dit quels étoient mes sentimens là-dessus. Mais mon consentement ne suffit pas (*à sa femme*) .... Recevez-le bien, je vous prie. (*à Mondor*) Les femmes ont souvent des volontez opposées aux nôtres; & elles sont si peu persuadées de la sincérité des jeunes gens, que je crains que vous ne trouviez en votre chemin quelques difficultez. (*En montrant Me Cleonte*) Tâchez de vous faire agréer. *Il rentre.*

SCENE VII.

Me CLEONTE, MONDOR.

MONDOR *à part.*

HElas! voilà le coup que je craignois.

Me CLEONTE *à part en souriant.*

Il paroît assez embarrassé.

MONDOR.

Quoi? la premiere chose que j'apprends est, que

vous me soupçonnez de n'être pas sincére? Eh! qui peut faire naître en vous des sentimens aussi injustes?

Mde Cleonte.

Je ne sçais ce que c'est que de déguiser ma pensée: oui, j'ai douté, Monsieur, que votre passion fût aussi vraïe que vous le voulez faire entendre.

Mondor.

Vous en avez douté? Ah! dites plûtôt que vous la desaprouvez; car il n'est pas possible que vous ne soïez convaincue de sa violence, par mon trouble & par toutes les démarches précipitées qu'elle me fait faire. Qui pourroit donc me porter à agir comme je fais? Pourquoi depuis le jour où je me trouvai chez la Marquise, ai-je perdu le repos? Pourquoi, malgré les craintes que mon respect m'inspiroit, ai-je hazardé d'écrire? Me suis-je introduit ici? Ai-je enfin découvert en tremblant cette malheureuse flâme, qui, puisqu'elle vous déplaît, doit sans doute me couter la vie?

Madame Cleonte.

Mes doutes ne peuvent jamais vous couter aussi cher; ces grandes expressions sont ordinaires aux amans, elles ne me surprennent point, & souvent on se croit touché bien plus qu'on ne l'est en effet.

Mondor.

De quelles cruelles réflexions vous m'accablez!

Madame Cleonte.

Peut-être me préviens-je injustement: mais si votre flâme est sincere, vous conviendrez du moins que le peu de tems qui l'a fait naître, peut d'abord faire craindre qu'elle ne soit pas constante.

Mondor.

Vous voulez, trop aimable personne: vous voulez m'éprouver, je le vois: ce ne peut être qu'un semblable motif qui vous fasse tenir ce langage. Le ciel vous a-t'il donc faite pour tant de défiance?.... Si je pou-

vois par moi-même être soupçonné de légéreté, les charmes qui m'ont séduit ne détruiroient-ils pas ce soupçon ? Et ne sont-ils pas garands qu'on ne sçauroit guérir de la blessure qu'ils ont faite ?

Madame CLEONTE.

Eh bien, par exemple, je ne puis m'empêcher.....

MONDOR.

Eh quoi donc encore ?

Madame CLEONTE.

Oui encore : je vous avoue que ces exaggérations me sont suspectes, & le paroîtroient à tout autre. Les charmes que vous vantez ont pû vous toucher jusqu'à un certain point. Mais j'aurois cru qu'une autre espece de mérite, comme la conduite, la sagesse, l'esprit même, étoit ce qui devoit faire le plus d'effet sur vous.

MONDOR.

Mais pourquoi, parmi tant d'autres perfections, ne vanterois-je pas des charmes qui m'ont si vivement frappé ? Je vous jure du moins que je ne crois point exaggérer. S'il ne m'est pas permis de vous dire ce que je pense, sans passer dans votre esprit pour être faux, croïez donc plûtôt que ce sont mes expressions qui me trahissent, & n'attaquez pas la pureté de mon cœur.

Madame CLEONTE.

Vous avez pensé, Mondor, que je voulois vous éprouver, & vous avez pensé juste.

MONDOR.

Que dites-vous ?

Madame CLEONTE.

Il faut se rendre à vos raisons. Vous vous justifiez avec tant de force, qu'il est difficile de ne vous pas ajouter foi.

MONDOR.

Ah ! vous me rendez la vie.

Me CLEONTE.

Je vois que vous aimez, & je le vois avec plaisir.

MONDOR.

Vous en voïez encore bien moins que je n'en ressens. Que ces soupçons cruels soient donc pour jamais écartés. Croyez que je suis né pour être l'époux le plus constant, le plus passionné, le plus sincére, & que mon amour ne finira qu'avec ma vie. Mais si mes sermens sont crus; si Mondor est assez heureux pour persuader qu'il aime, ce bonheur est encore imparfait. La belle Cleonte ne se laissera-t'elle point toucher? Hélas! puis-je jamais esperer d'en être aimé?

Me CLEONTE.

Soïez sûr qu'elle n'est point insensible.

MONDOR.

Dois-je m'en flatter? ô Dieux!

Me CLEONTE.

Oui. A présent, je puis vous dire que vos propositions ne peuvent être reçûes que favorablement.

MONDOR.

Ah! quel comble de joïe.

Me CLEONTE.

Votre condition, votre mérite personnel vous donnent tout lieu d'attendre du retour.

MONDOR.

Non, je me rends justice, & je sçais combien peu je suis digne de l'extréme bonheur où j'aspire.

Me CLEONTE.

Tant de modestie ne sert qu'à vous rendre plus recommandable. Mais je vois venir ma belle-sœur, parlez-lui; cette conversation ne sera pas assûrément la moins nécessaire; assûrez-vous de son consentement. Vous voulez bien que je vous laisse ensemble?

MONDOR.

Dès que vous m'accordez le vôtre, j'espere être assez heureux pour obtenir le sien.

SCENE VIII.

MONDOR, Mlle CLEONTE.

MONDOR *à part.*

QUelle m'avoit allarmée! Mais enfin, je respire cependant. Il se peut que cette belle-sœur soit d'un esprit difficile; je tremble qu'elle ne traverse mon amour.

Mlle CLEONTE.

Est-ce vous que je vois, Monsieur? Je ne vous aurois pas cru si-tôt de retour. On disoit que vous étiez allé chez votre oncle pour l'instruire du dessein où vous êtes. Il semble que l'amour vous ait prêté ses aîles. Votre empressement est louable, & vous justifie bien des mauvais soupçons que l'on vouloit insinuer à votre égard. Ma belle-sœur vient de vous quitter, elle vous aura dit sans doute des choses sans aucun fondement; il ne faut point que cela vous surprenne, tel est son caractere: elle a très-mauvaise opinion des hommes; mais pour moi du premier coup d'œil, je connois le vrai mérite.

MONDOR.

Que ces paroles me rassûrent! Je puis donc esperer?....

Mlle CLEONTE.

Esperez: oui, Monsieur, esperez tout ce qui peut s'esperer au monde. Vous avez écrit, on a reçu votre Lettre.

MONDOR.

J'avoue que c'eſt une liberté que je ne devois peut-être pas prendre.

Mlle CLEONTE.

Pourquoi donc ?

MONDOR.

Je crains d'avoir trop promptement découvert mes ſentimens.

Mlle CLEONTE.

Cette découverte eſt agréable. Dans le deſſein où vous êtes, cela eſt permis ; & il eſt tout naturel de commencer par quelque choſe. Mais on a pour vous de la reconnoiſſance ; comme on ne croïoit pas vous revoir aujourd'hui, on vous a fait réponſe. Ma belle-ſœur ſembloit n'être pas de cet avis, & croïoit qu'il étoit trop libre de vous écrire ; mais je lui ai prouvé par bonnes raiſons, que cela étoit à ſa place.

MONDOR.

Ah ! pouvois-je m'attendre à cet excès de bonté de votre part!

Mlle CLEONTE.

Puiſque le Billet eſt écrit, il ne faut pas vous priver du plaiſir qu'il doit vous cauſer. Le voilà : vous y verrez clairement & à loiſir, les véritables ſentimens que l'on a pour vous.

MONDOR.

Que j'ai de graces à vous rendre ! Que je baiſe cent fois la main de qui je reçois un préſent auſſi flatteur.

Mlle CLEONTE.

Ces petites familiaritez ne vous ſont pourtant pas encore trop permiſes.

MONDOR.

Il eſt vrai qu'elles me ſeront plus permiſes quand je vous ſerai allié par cet heureux hymen dont on flatte mon amour.

Mlle CLEONTE.

Oui, pour lors.... tout alors vous sera permis.

MONDOR.

Je vous appartiendrai pour lors de trop près, pour que ces careſſes ne ſoient pas autoriſées.

Mlle CLEONTE.

Il faudroit avoir l'eſprit bien mal fait pour s'en fâcher aſſûrément, & vous ſerez un autre moi-même.

MONDOR.

On ne ſçauroit pouſſer plus loin les manieres obligeantes que vous me témoignez, & par mille endroits cette alliance doit faire la félicité de ma vie.

Mle CLEONTE.

J'aurai ſoin que vous n'aïez aucun ſujet de vous plaindre : &, ſans vanité, je puis dire que vous trouvez une fille bien élevée, & qui ſçait ce qu'on doit à un mari.

MONDOR.

Ah ! dites une fille parfaite, & qui n'a rien de comparable ſous les cieux.

Mlle CLEONTE.

Une fille qui a refuſé cent partis avantageux, & qui de tout tems vous étoit réſervée.

MONDOR.

N'entreprenez point d'expoſer ce qui la rend adorable, vous n'y pourriez pas ſuffire. Hélas ! je redoutois la converſation que je devois avoir avec vous, & je ne croïois pas vous trouver ſi favorable.

Mlle CLEONTE.

Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous l'aïez redoutée cette converſation ; la méfiance accompagne toujours une grande paſſion.

SCENE IX.

Mlle CLEONTE, MONDOR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur, l'Asseſſeur demande à vous parler.

Mlle CLEONTE.

L'Asseſſeur ? Ah ! j'en ſuis charmée. Dites-lui que je veux bien qu'il me parle pour la derniere fois.

Le Laquais rentre.

SCENE X.

Mlle CLEONTE, MONDOR.

Mlle CLEONTE.

CEt Asseſſeur avoit des vûes : c'eſt un homme qui vous eſt ſacrifié : il faut que je lui donne ſon congé. Mais le congédier devant ſon rival, ſeroit une choſe trop dure. Retirez-vous, Mondor, un moment dans cette allée.

MONDOR *tenant le Billet à la main.*

Avec ce bienfait que je viens de recevoir de vous, j'ai de quoi m'occuper bien agréablement.

SCENE XI.

Mlle CLEONTE, *seule.*

JE voudrois que ma belle-sœur pût voir comme il m'aime. Il est assez glorieux pour moi d'avoir sçu fixer un aussi joli petit homme. L'ardeur que je lui inspire lui feroit tourner l'esprit, si on ne terminoit promptement.

SCENE XII.

Mlle CLEONTE, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR.

CE que je viens d'apprendre, est-il possible, Mademoiselle? On dit qu'un autre vous aime, & est sur le point de vous épouser?

Mlle CLEONTE.

Il n'y a qu'un esprit aussi borné que le vôtre qui puisse trouver de l'impossibilité à cela.

L'ASSESSEUR.

Mais vraiment, Mademoiselle, je ne prétends pas vous offenser: & ce n'est pas comme cela que l'entends; c'est que je suis au desespoir. Comment donc, n'y a-t'il pas cinq ans que je suis de jour en jour dans le dessein de vous épouser, moi?

Mlle CLEONTE.

Il ne falloit pas être si lent à vous déterminer; & je

vous avois bien prédit que vos incertitudes vous couteroient cher.

L'ASSESSEUR *à part.*

Effectivement, je ne ſçais pas où j'ai eu l'eſprit ; car elle eſt aimable aſſûrément.

Mlle CLEONTE.

Ne dites vous pas que je ſuis aimable ?

L'ASSESSEUR.

Plus j'y fais réflexion, & plus je vois la faute que j'ai faite.

Mlle CLEONTE.

Ce n'eſt pas une faute, vous n'y penſez pas.

L'ASSESSEUR.

Jamais elle ne ma parue ſi accomplie.

Mlle CLEONTE.

Vous vous mocquez.

L'ASSESSEUR.

Si charmante, ſi adorable qu'elle me le paroît aujourd'hui.

Mlle CLEONTE.

Moi, point du tout.

L'ASSESSEUR.

Je ne m'étonne plus qu'on me l'enleve ſi bruſquement. Parbleu je ſuis un grand ſot. Ah ! ma belle Cleonte, ſongez que je ſuis votre ancien amant ; ne me faites pas un paſſe-droit auſſi cruel.

Mlle CLEONTE.

Je ſuis impitoïable. Vous l'avez voulu, mon pauvre garçon. Je vous abandonne à votre mauvais deſtin.

L'ASSESSEUR.

Quoi ! votre cher Aſſeſſeur qui ſembloit. . . .

Mlle CLEONTE.

Ne m'approchez pas ; & reſpectez, je vous prie, un bien qui appartient déja tout entier à un autre. Vous devez même renoncer à me voir.

L'Assesseur.

Renoncer à vous voir?

Mlle Cleonte.

Oui, comme l'on ſçait qu'il y a eu entre nous quelque intelligence, je ne doute pas que mon époux ne vous défende à jamais l'entrée de ſa maiſon.

L'Assesseur.

Ciel, quel Arrêt!

Mlle Cleonte.

Je n'ai rien à regreter dans le parti que je prends. J'épouſe un homme bien fait, riche, de qualité, qui n'a que dix-huit ans, & qui entend que tout ſoit fini dans deux jours.

L'Assesseur.

Qui diantre ſe ſeroit douté qu'un étourdi comme cela, viendroit tout d'un coup ſonger à vous? Je vous prie encore une fois....

Mlle. Cleonte.

Il n'y a rien à faire; pleurez, gémiſſez, mon pauvre Aſſeſſeur; que votre exemple effraïe ceux qui négligent l'occaſion..... (*à part*) Il n'eſt rien tel que de ſe faire valoir avec ces petits Meſſieurs là. Je vais me retirer dans mon appartement; & je veux même que Mondor me demande plus d'une fois avant qu'il obtienne de me voir.

SCENE XIII.

L'ASSESSEUR *seul.*

IL faut bien qu'elle ait un vrai mérite pour avoir fait une paſſion auſſi prompte. J'ai donné là dans un terrible travers ; mais il n'eſt pas encore tems de ſe deſeſperer. Le voilà ſans doute ce rival. Si je pouvois par accommodement l'engager à me la céder.

SCENE XIV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

MONDOR *tenant le Billet ſans voir l'Aſſeſſeur.*

DE quels traits ce Billet enflâme mon cœur !

L'ASSESSEUR.

Elle lui a écrit : oui, je reconnois ſon écriture.

MONDOR, *il lit:*

Ma tendreſſe vous païe bien de votre amour.

L'ASSESSEUR.

L'ingrate !

MONDOR *lit:*

Tâchez de m'obtenir au plûtôt.

L'ASSESSEUR.

L'infidéle !

MONDOR *lit :*

Il y a dans le monde un certain Aſſeſſeur.....

L'ASSESSEUR.

Elle ſe ſouvient pourtant de moi.

MONDOR *lit :*

Perſonnage que je déteſte à préſent.

L'ASSESSEUR *haut.*

Elle n'a pas toujours parlé de la ſorte.

MONDOR.

Plaît-il ?

L'ASSESSEUR.

Je ſuis cet Aſſeſſeur en queſtion ; & vous ne devez pas douter que depuis long-tems j'avois réſolu d'épouſer Mademoiſelle Cleonte.

MONDOR.

Je l'ai entendu dire.

L'ASSESSEUR.

Oui : & entre nous, cette réſolution là ne lui déplaiſoit pas.

MONDOR.

On ne m'a point dit cette circonſtance.

L'ASSESSEUR.

Le fait eſt pourtant bien certain, & il ſeroit facile de vous en convaincre ſi je vous expliquois.... Mais non, ſur les affaires de cœur, il faut ménager le ſexe.

MONDOR.

Songez toujours à ne pas parler imprudemment.

L'ASSESSEUR.

Bon ! ne m'a-t'elle pas écrit trente Lettres à moi ?

MONDOR.

A vous ?

L'ASSESSEUR.

Oui. D'ailleurs à travers la ſévérité dont les filles font parade, l'amour s'échappe quelquefois, & certainement..... j'ai lieu de croire..... du moins.....

MONDOR.

Vous m'avez tout l'air d'un homme qui veut m'inquieter ; mais il faudroit s'y prendre moins mal-adroitement. Car enfin, ſi vous euſſiez été auſſi-bien auprès d'elle, aïant l'agrément de ſes parents, pourquoi n'auriez-vous pas terminé?

L'ASSESSEUR.

Il eſt vrai que ma conduite eſt incompréhenſible.

MONDOR.

Elle l'eſt en effet.

L'ASSESSEUR.

Et puis: c'eſt que malgré tout ſon mérite, il faut convenir qu'elle a des momens bien extraordinaires.

MONDOR.

Elle?

L'ASSESSEUR.

Oui, des caprices qui m'ont quelquefois parû bien inſuportables.

MONDOR *à part.*

Je crois que cet homme là extravague.

L'ASSESSEUR.

Son caractere eſt ſingulier ; mais cela n'empêche pas que je ne l'aime comme un fou ; & je crois que je perdrai la raiſon de cette avanture-ci.

MONDOR.

Je crains bien pour vous que ce ne ſoit déja une affaire faite, & vos diſcours ſont ſi peu équitables....

SCENE XV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

Un LAQUAIS *à Mondor.*

MOnſieur, Madame vous prie de venir dans l'appartement.

MONDOR.

J'attendois ſes ordres; je vais m'y rendre à l'inſtant.

L'ASSESSEUR.

Juſqu'à Madame Cleonte tout me trahit !

Un autre LAQUAIS *à Mondor.*

Monſieur, Mademoiſelle vous prie de reſter ici, elle eſt bien aiſe de vous parler en particulier.

MONDOR *au Laquais d'un ton plus bas & plus tendre.*

Ah ! dites-lui qu'elle me fait trop de faveur, & que je l'attends avec impatience.

SCENE XVI.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR.

JE ne ſçaurois voir tout cela : il faut abſolument que je lui parle encore. Je l'empêcherai bien moi de ſe rendre ici. Je vais me jetter à ſes genoux, pleurer, ſoupirer, gémir, lui repréſenter les droits que j'ai ſur ſon cœur : & ſi je n'obtiens rien, ce ne ſera pas aſſûrément faute d'éloquence. *Il rentre.*

SCENE XVII.

MONDOR *ſeul.*

SE peut-il qu'une fille adorable ait penſé être ſacrifiée à un homme de cette eſpece ! Hélas ! peut-être déplaît-il moins que je ne me l'imagine. L'amour a ſouvent eu ſes bizarreries. Il dit qu'il a été aimé ; & quand je me rappelle ce qui s'eſt paſſé tantôt, il ſemble qu'elle n'ait été touchée que par la violence de ma paſſion, & qu'elle ait naturellement de l'éloignement pour moi. Cependant la voilà qui paroît.

SCENE XVIII.

Me CLEONTE, MONDOR.

Me CLEONTE.

IL faut donc, Monſieur, que je vienne moi-même vous chercher ici, & vous engager à vous venir repoſer. Vous ſemblez par cette froideur renouveller les ſoupçons que tantôt vous avez tâché de détruire.

MONDOR.

Ne doutez point que je ne me fuſſe rendu auprès de vous avec empreſſement, ſi dans le moment je n'avois reçu de votre part des ordres contraires.

Me CLEONTE.

De ma part des ordres contraires?

MONDOR.

Ne m'avez-vous pas fait dire que vous vouliez me parler en particulier?

Me CLEONTE.

Moi? je vous ai fait dire que nous vous attendions.

MONDOR.

Vos gens ſe ſont donc trompés. Mais permettez-moi de vous faire, à mon tour, part de quelques ſoupçons : l'Aſſeſſeur vient de ſe jetter à vos pieds; que j'ai ſujet de craindre que cet ancien amant ne vous ait touchée par ſes regrets!

Me CLEONTE.

Il eſt vrai qu'il eſt dans un état pitoïable ; je ne l'ai qu'apperçû, mais il m'a fait compaſſion.

MONDOR.

Et vous n'héſitez point à me le dire?

Me CLEONTE.

Cela ne doit pas vous inquiéter, votre bonheur n'eſt-il pas certain ?

MONDOR.

Il eſt certain ; quoi ! quand un autre a le ſecret de vous toucher ?

Me CLEONTE.

Cette compaſſion n'empêche pas qu'on ne le congédie.

MONDOR.

N'eſt-ce pas l'aimer que de le plaindre ? & puis-je compter vous obtenir, quand je n'obtiens pas votre cœur ?

Me CLEONTE.

M'obtenir ?

MONDOR.

Oui, ſi votre cœur eſt partagé, & plaint ſi tendrement un rival, pouvez-vous dire que mon bonheur ſoit certain ?

Me CLEONTE.

Je vous avoue que je ne vous entends point.

MONDOR.

Ah ! je vois bien que rien n'eſt plus incertain que ce bonheur. Dès la premiere converſation que vous m'avez accordée, je n'ai que trop apperçû que votre cœur étoit naturellement éloigné de moi. En vain un billet, billet encore écrit malgré vous. En vain ce billet me donne-t'il quelque eſpoir ; je n'ai que trop vû dans vos yeux, que le ſeul bien qui me flâte n'y étoit point écrit.

Me CLEONTE.

Tâchons de nous entendre. On a bien voulu me conſulter & me demander mon aveu, je l'ai donné après m'être aſſurée de la ſincérité de vos ſentimens. Je ne m'en repens point : mais quelle étrange délicateſſe ? Dites-moi donc, encore une fois, pourvû que votre

mariage s'accompliſſe, que vous importe ce que vous avez crû voir dans mes yeux ?

MONDOR.

Achevez, cruelle, achevez ; joignez la raillerie à l'outrage. Dites-moi donc, à votre tour, peut-on marquer de la froideur & aimer en même-tems?

Me CLEONTE *avec un peu d'ironie.*

Comment, vous éxigez que je vous aime ?

MONDOR.

Non, je ne l'exige point. C'eſt, à vous entendre, une injuſtice à moi de l'exiger. Hé! quoi, tout ceci eſt-il un ſonge ?.. Je n'aurai point recours à l'autorité de ceux qui ſemblent me favoriſer. Non, cruelle, puiſque c'eſt une témérité à moi, de demander du retour, je vous aurai vûe, je vous aurai aimée...

Me CLEONTE.

Vous m'aurez aimée ?

MONDOR.

Que dis-je ? je vous adore encore : mais vous ne me reprocherez point d'avoir contraint votre inclination.

Me CLEONTE.

Y penſez-vous ? quel délire !

MONDOR.

Ceſſez de pouſſer plus loin ce coupable ſtratagême que vous emploïez pour m'écarter.

Me CLEONTE.

Quelle erreur vous a donc ſéduit ?

MONDOR.

Ceſſez, vous dis-je, ces repliques offenſantes qui me mettent dans un trouble à ne me plus connoître. Il n'eſt pas beſoin de m'outrager pour me faire entendre que je vous déplais. Caprice incompréhenſible! jour fatal ! inſtant malheureux ! pourquoi vous ai-je connue ?

Me CLEONTE.

Me CLEONTE.

En effet, vos sens sont troublés. Ignorez-vous ?...

MONDOR.

Hé! qui ne le seroit pas, troublé, en éprouvant des cruautez aussi inouies ? Je vois bien que je vous fatigue en vain par mes reproches, & qu'il n'est point d'espoir pour moi.

Me. CLEONTE.

Il n'en est point, je vous l'avoue.

MONDOR.

Perfide!... Mais peut être me plaindra-t'on dans mon malheur; & je vais demander à tout le monde justice d'une semblable inconstance.

Me CLEONTE.

Si vous vouliez m'entendre...

SCENE XX.

Mr, Me ET Mlle CLEONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, CRISPIN.

Mr CLEONTE *à Mondor.*

QU'est-ce donc ? quel sujet vous agite si fort ?

Mlle CLEONTE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Mondor ?

MONDOR *hors de lui-même à Mr Cleonte.*

Ah! Monsieur.....

Mr CLEONTE *à l'Assesseur.*

De grace, l'Assesseur, laissez-nous, retirez-vous, croïez-moi.

L'ASSESSEUR.

Quoi! je ne pourrai rien gagner ?

Mlle CLEONTE.

Songez que par vos plaintes, d'indifférent que vous m'étiez, vous me devenez odieux.

MONDOR *à Mr Cleonte.*

Ah! Monsieur; croiriez-vous qu'une personne, qui d'abord sembloit approuver ma flamme, fait paroître tout-à-coup la haine la plus invincible?

Mr CLEONTE *à sa femme.*

Qu'est-ce à dire? je ne prétends point cela.

Mlle CLEONTE.

Oh! pour le coup, ce procédé n'a point d'exemples; Mais, après tout, que nous importe sa haine?

Me CLEONTE *à son mari.*

Si vous sçaviez, Monsieur.....

L'ASSESSEUR *bas à Me Cleonte.*

Vous n'avez point de compte à rendre, tenez bon; je vous prie; vous sçavez que la préférence m'est dûe.

Mr CLEONTE *à sa femme.*

Mais j'entends, que quand une fois on est convenu d'une chose, on n'aille point chercher de détours.

Me CLEONTE *à son mari.*

Si vous sçaviez de quelle façon Monsieur pense, & s'il me convenoit de vous l'expliquer...

MONDOR.

Rien ne peut la fléchir.

Mr CLEONTE.

Si je sçavois? si je sçavois? parbleu, me croïez-vous imbécile? Aprenez que Monsieur me fait honneur en voulant s'allier à moi.

Me CLEONTE.

Je vous dis que c'est m'offenser....

Mr CLEONTE.

Par où donc vous offense-t'il? Voilà de plaisantes raisons.

MONDOR.

Non, Monsieur, non, c'est perdre votre tems; rien ne peut la toucher!

Mr CLEONTE.

Faut-il que je vous en prie, moi, & que je me mette à genoux ? Il me semble que quand un mari veut quelque chose, ce n'est point à sa femme à le contredire.

MONDOR *à part.*

Sa femme ! Crispin, je suis mort.

CRISPIN.

Voilà une belle étourderie !

Mr CLEONTE.

Que diable, quand je parle.....

Me CLEONTE.

Ne vous emportez pas, je ne dirai plus rien; je vais m'armer de patience.

Mlle CLEONTE.

Il faut que nous en aïons terriblement de patience, nous, pour voir de sang froid vos façons d'agir : en tout cas, ne vous allarmez point, Mondor. Le consentement de mon frere nous suffit.

L'ASSESSEUR.

Celui de Madame est indispensable.

Mlle CLEONTE.

Nous nous en passerons fort bien.

L'ASSESSEUR.

Elle veut bien prendre mon parti; elle protége l'innocent; elle a raison.

Mlle CLEONTE.

Vaines prétentions, mon pauvre ami. Quand tout l'univers se déclareroit pour vous, j'épouse Mondor aujourd'hui.

L'ASSESSEUR.

Nous verrons qui l'emportera.

Mr CLEONTE.

Allons, l'Assesseur, on vous a déja dit cent fois, que vous vous flattiez en vain.

MONDOR.

Non, Monſieur, je vois bien que j'ai fait une fauſſe démarche ; c'eſt à moi ou de mourir, ou d'éteindre dans ſa naiſſance une flamme indiſcréte. Quoi qu'il en ſoit, vous n'entendrez jamais parler de moi, & je ne troublerai point....

Mr CLEONTE.

En voilà bien d'une autre ; où voulez-vous donc aller ?

Mlle CLEONTE *courant à Mondor.*

Arrêtez, cher Mondor.

Mr CLEONTE.

Demeurez, s'il vous plaît. Ah ! malheureux caprice. Mais voilà heureuſement votre oncle ; j'eſpere que ſa préſence va concilier toutes choſes.

CRISPIN *à part.*

Il ne ſera pas ſi habile.

SCENE XXI.

Mr, Me ET Mlle CLEONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, PYRANTE, CRISPIN.

PYRANTE.

Bon jour, Cleonte, bon jour.

Mr CLEONTE.

Vous venez fort à propos, notre cher oncle, & l'on vous attend ici avec impatience.

PYRANTE.

Parlez-moi un peu haut, je vous prie ; car depuis un an que je ne vous ai vû, l'ouïe m'eſt devenu un peu dur. Bon jour, (*allant à Me Cleonte*,) hé ! qu'eſt-ce que j'apperçois ? Suivant le portrait que mon neveu m'a fait : voilà l'aimable enfant que nous allons marier, je ne ſçaurois la méconnoître. Oui, c'eſt elle, ſans doute ; permettez....

Mr CLEONTE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc ? ce n'eſt pas là....

PYRANTE.

Elle eſt vraiment bien brillante, bien parfaite.

Mr CLEONTE.

Oui ; mais c'eſt ma femme.

PYRANTE.

Il faut ſonger à terminer. Serez-vous bien-aiſe d'être mariée, Mademoiſelle ?

Mr CLEONTE.

Je vous dis, encore une fois.....

PYRANTE.

Je ne demande pas mieux. Terminons : il n'y a qu'à faire venir le Notaire.

Mr CLEONTE.

C'eſt ma ſœur que voilà, dont il s'agit.

Mlle CLEONTE.

Monſieur me paroît auſſi mal partagé du côté de la vûe, que du côté de l'entendement. Le portrait que vous a fait Mondor devoit vous donner d'autres lumieres ; & c'eſt moi que vous devriez y reconnoître.

PYRANTE.

Je n'entends pas.

Mr CLEONTE *parlant très-haut.*

C'eſt celle-ci qui eſt à marier. Celle-là que vous voïez, eſt ma femme.

PYRANTE.

Elle eſt votre femme ? Hé ; mais en ce cas-là, mon neveu n'a rien à y prétendre.

Mr CLEONTE.

Je le compte bien comme cela.

PYRANTE.

Quel galimatias me faites-vous donc ?

Mr CLEONTE.

Hé, morbleu, c'eſt vous qui le faites le galimatias.

PYRANTE.

Bon, bon, bon, fort bien ; (*à Mondor, en montrant Mademoiſelle Cleonte*) c'eſt donc Mademoiſelle ?

Mlle CLEONTE.

Vous voilà au fait.

MONDOR.

Oui, mon oncle, c'eſt de Mademoiſelle dont j'ai entendu vous parler.

Mr CLEONTE.

Oui.

MONDOR.

Mais autant la vivacité de ma paſſion me faiſoit deſirer d'obtenir ce que j'aime, autant mon reſpect m'en éloigne à préſent. Elle a des engagemens que je ne puis rompre. Monſieur l'Aſſeſſeur, que vous voïez, l'aime depuis long-tems, & elle ne doit point lui être inſenſible. Je ne troublerai point de ſi parfaites amours ; je lui céde à jamais la place : mon partage eſt un éxil éternel. *Il ſort.*

SCENE XXII.

Mr Me Mlle CLEONTE, L'ASSESSEUR, PYRANTE, CRISPIN.

PYRANTE.

COmment ?

Mlle CLEONTE.

Quel travers ! Hé, quoi, il me fuit ?

L'ASSESSEUR.

Ah, ah ! le voilà parti.

Mr CLEONTE.

Hé bien, vous êtes contente, ma femme. Voilà, sans doute, de quoi vous êtes cause.

Me CLEONTE *en souriant.*

Vous êtes le maître, Monsieur, de le faire revenir.

PYRANTE.

Je ne sçais pas d'où la rupture peut provenir ; mais ce mariage-là ne m'a pas l'air de se faire. Tout ce que je puis vous dire à cela, c'est que, premierement, il faut prendre les jeunes gens comme ils sont, & leur passer un peu quelque chose ; & d'ailleurs, c'est que . . . Ah ça, puisqu'il est ainsi votre serviteur, je vous laisse.

L'ASSESSEUR.

Votre serviteur.

SCENE XXIII.

Mr Me Mlle CLEONTE, L'ASSESSEUR.

Mr CLEONTE.

JE n'ai jamais entendu parler de chose pareille.

L'ASSESSEUR *paroissant un peu rêver.*

Cela est singulier, en effet.

Mr CLEONTE.

Un homme fait des démarches avec une activité étonnante ; il presse, il supplie, il fait venir ses parens ; & quand tout semble décidé, il se retire, & dit qu'on n'entendra jamais parler de lui.

L'ASSESSEUR.

Ecoutez donc : quelque passion que l'on ait, quand il s'agit de terminer, il n'y a personne qui ne tremble ; & à présent que je reste seul, je vous avoue, moi, que je ne sçais plus qu'en dire.

Mlle CLEONTE.

Après vos plaintes & vos tracaſſeries, quel eſt donc ce diſcours ?

Mr CLEONTE.

Je vous conſeillerois encore de vous faire prier : voilà peut-être ce qui pouvoit vous arriver de plus heureux.

Mlle CLEONTE.

Vous pouvez dire que vous l'échappez belle.

L'ASSESSEUR.

Il ſemble effectivement que la deſtinée ait travaillé pour moi en cette occaſion. Allons, ma chere Cleonte, uniſſons-nous.

Mlle CLEONTE.

Uniſſons-nous.

Me CLEONTE.

A préſent que le mariage de ma belle-ſœur eſt conclu, je pourrois vous faire une confidence ; mais ma fidélité n'en ſeroit pas plus ſûre, & cela ne ſerviroit qu'à troubler votre repos.

Mr CLEONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

Me CLEONTE.

Venez, venez, je prendrai mieux mon tems pour vous en informer.

FIN.

LES ORIGINAUX,

COMEDIE.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

HORTENSE.

LE MARQUIS, fils de la Marquise.

LE CHEVALIER.

LE SENECHAL ignorant.

LE BARON ivre.

FROSINE, médisante.

Mr DE BRETTANVILLE, faux brave.

GELASTE, homme de plaisir.

Un Laquais.

La Scene est dans le Château de la Marquise.

LES ORIGINAUX.

Le Theatre repréſente une eſpece de Veſtibule ; ou Salle-baſſe du Château.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Es meſures que j'ai priſes, Madame, ont ſi bien tourné, & le hazard m'a ſi bien ſervi, qu'aſſurément le Marquis verra ici des ORIGINAUX de toutes les eſpeces ; & s'il eſt vrai que, pour bien ſentir le ridicule de nos défauts, il ſoit néceſſaire de les conſiderer dans les autres, je vous répond qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complettes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être auſſi complaiſant que vous l'êtes, pour vous donner tant de ſoins, & pour venir écouter ſans ceſſe, de la part d'une mere, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos converſations ont un charme, qu'en vérité, Madame, je préfére ſans peine à toute autre ſorte de plaiſir ; cependant il me ſemble que vous prenez la choſe un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune Marquis votre fils que quelques traits de jeuneſſe qui ne devroient point détruire l'eſpérance que vous en aviez conçûe.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à deſirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déja dit, Chevalier. Eſclave des faux airs, adorateur des travers les plus outrés, il adopte ſi avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il ſemble que lui ſeul les auroit tous créés, ſi, pour le malheur de la ſociété, on ne l'eût dès long tems prévenu. Du ridicule au vice la pente eſt bien facile ; & ce que vous appellez traits de jeuneſſe, n'eſt que trop ſouvent un mauvais préſage pour les mœurs. Enfin, vous ſçavez quel parti je lui deſtinois ; vous ſçavez avec quelle ardeur je deſirois de le voir uni à Hortenſe. Il a d'abord paru ſenſible à ſes charmes ; il a ſenti quel étoit le prix d'une union auſſi avantageuſe. Mais aux approches d'un engagement, l'eſprit de diſſipation, un faux amour de la liberté, &, pour ainſi dire, la honte de bien faire, l'ont fait frémir. La froideur, les mauvais procédés même ont ſuccédé à l'hommage qu'il lui rendoit ; & il faut qu'auprès d'Hortenſe j'excuſe ſans ceſſe ſa conduite, & que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne ſçait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Les exemples ſeront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légere indiſpoſition qui le retient ici, eſt une occaſion favorable. Il verra, de ſang froid, des ridicules que tous les jours l'ivreſſe où

le jettent les plaiſirs, l'empêche d'appercevoir, & ſera tranquile ſpectateur de Scenes, qui ſouvent ne lui ont paru aimables, que parce qu'il en étoit le principal Acteur.

LA MARQUISE.

Enfin, vous eſperez donc ? ...

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions néceſſaires, & je vais ſonger à l'exécution. Le hazard a conduit ici l'ignorant Sénéchal. Froſine & Gelaſte doivent s'y rendre, & je ferai en ſorte que le Baron qui a paſſé la nuit dans le château voiſin..... Mais j'apperçois votre fils, aïez ſeulement ſoin, Madame, de le déterminer à recevoir quelques viſites, que vous lui direz être occaſionnées par la nouvelle de ſon prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il ſuffit.

SCENE II.

LA MARQUISE, le jeune MARQUIS.

LE MARQUIS *ſans voir ſa mere.*

IL faut ſe ſauver malgré qu'on en ait. Hortenſe me deviendra inſupportable, ſi ſon ſéjour ici dure encore quelque tems. Quoi ! toujours des reproches, & exiger de ma part de la raiſon ? Oh ! parbleu, c'en eſt trop.

LA MARQUISE.

Vous faites, en peu de mots, votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, il n'eſt pas bien de me ſurprendre de la ſorte. Ne croïez point, je vous prie, que ce que vous avez pû m'entendre dire, ſoit ſérieux. Vos ordres me ſont trop chers, pour que je n'aïe pas pour Hortenſe & pour le mariage même, un reſpect & un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien ſincére.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaiſez-vous à avilir vous-même votre ouvrage ? Que vaudrai-je de plus, quand je ſerai au nombre des maris ? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre perſonnage du monde ; & j'ai l'honneur de vous aſſurer d'ailleurs, que de bon compte, je ſçais trente perſonnes qui ſe tiendront fort offenſées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces perſonnes-là fort délicates en ſentimens.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces perſonnes ſi délicates, eſt cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts ?

LA MARQUISE.

Croïez-vous donc n'en point avoir ?

LE MARQUIS.

Non pas, Madame, je ſçai que communément chacun a les ſiens.

LA MARQUISE.

Ce seroit grand hazard que les vôtres vous eussent échappé : car, à vous parler aussi avec franchise, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu instruit, indiscret, orgueilleux, volage, moqueur & médisant.

LE MARQUIS.

La peinture est un peu chargée, ce me semble; mais il y a plusieurs de ces défauts-là que je serois fâché de ne point avoir; par exemple, médisant ?

LA MARQUISE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être ?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, si vous ne sçavez pas médire agréablement ? Quelle ressource aurez-vous pour plaire ? Comment faire sa cour à quelqu'un ? Est-il possible d'élever les uns sans rabaisser un peu les autres ? La médisance est une ombre au tableau, & c'est elle qui fait valoir presque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette nécessité d'être médisant ne peut être donnée que comme une plaisanterie de votre part. Mais comment justifierez-vous ces emportemens, cette hauteur, qui fait qu'un mot dit sans dessein, une raillerie innocente vous révolte contre vos meilleurs amis, ce feu qui vous entraîne, & qui, dans les querelles comme dans les plaisirs, vous porte aux dernieres extrémitez ? La modération, mon fils, est une vertu si heureuse, qu'elle nous fait paroître avoir les vertus même que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oui. Et avec ces belles maximes-là, il arrive qu'on se deshonore. Il faut être homme pour en sçavoir les conséquences. Tant de prudence dans les querelles & dans les plaisirs est ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'yvresse?...

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'yvresse, Madame. Si elle m'avoit jamais surpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon dessein. J'étudie avec trop de soin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien: & l'on m'a assuré qu'incessamment je pourrois tenir tête, au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude!

LE MARQUIS.

Cette étude-là? Elle est peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales & de tant de préceptes rebattus. Il faut connoître le monde, Madame, &....

LA MARQUISE.

La connoissance du monde vous est sans doute nécessaire. Mais, Monsieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes & de lecture, l'apprentissage que vous y faites est bien dur, & ce monde vous connoît & vous juge souvent bien plûtôt que vous ne le connoissez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, Madame, de m'humilier étrangement; j'ose pourtant vous dire que ce monde pense plus favorablement à mon égard, & que j'y suis assez aimé, que j'y suis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le souhaite; mais je crains bien que vous ne vous

en

en rapportieztrop à quelques perſonnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh! s'il y avoit de la flatterie, je m'en appercevrois.

LA MARQUISE.

La conſéquence n'eſt pas ſûre.

LE MARQUIS.

Elle l'eſt aſſurément. Un flatteur ſe ſent d'une lieue, & ce qu'il dit ne fait aucun effet ſur un homme ſenſé.

LA MARQUISE.

Et c'eſt ce dont je ne conviens pas; il en eſt de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les ſpectacles. Quoique vous vous doutiez bien des reſſorts qui les font mouvoir, elles ne laiſſent pas que de ſéduire. Mon fils, quelque choſe que vous diſiez, j'oſe me flatter que votre mariage avec Hortenſe ſe terminera inceſſamment; je vous prie même de ne pas refuſer les viſites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laiſſe. Voici des livres avec leſquels je voudrois bien que vous pûſſiez vous entretenir.

LE MARQUIS *lui baiſant la main.*

On feroit aſſurément pour vous plaire, des choſes plus difficiles.

Il la reconduit.

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul s'aſſeïant.*

MOn mariage avec Hortenſe? Je fais vœu, morbleu, de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mere, vous deviendrez un joli garçon! Ces

Dames là peuvent faire une visite de quartier, & apprendre à une fille à se tenir droite ; mais sur tout le reste, elles n'en sçavent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les complimens qu'on doit me faire. Des livres ! De quel fatras de lecture on nous assomme aujourd'hui ! Eh ! Nos premiers peres, qui valoient mieux que nous, lisoient-ils ? A quoi servent ces volumes ? à appesantir, à retarder le génie & à nous rendre copies, d'originaux que nous serions. Ce que je dis là est vrai, exactement vrai.

Il prend plusieurs livres les uns après les autres, & en lit quelques lignes.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE SE'NE'CHAL.

LE SE'NE'CHAL.

MOnsieur, votre très-humble serviteur. Vous ne me remettez peut-être pas ? Je viens pourtant très-souvent rendre mes devoirs à Madame la Marquise votre mere.

LE MARQUIS.

Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir Monsieur le Sénéchal.

LE SE'NE'CHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit ici, soit à la ville, vous êtes un coureur..... qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hé'as ! C'est souvent malgré moi.

LE SE'NE'CHAL.

Quoi qu'il en ſoit, je viens vous faire compliment ſur votre mariage, ſi tant eſt qu'on en doive faire ſur une pareille matiere.

LE MARQUIS.

Cela eſt fort équivoque, entre nous.

Il fait ſigne au Sénéchal de s'aſſeoir.

LE SE'NE'CHAL.

Après vous, s'il vous plaît. Qu'eſt-ce donc que vous faiſiez-là? Vous étiez dans la lecture?

LE MARQUIS.

Ah! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure.

LE SE'NE'CHAL.

Je le croi bien. Quels bouquins ſont-ce-là?

LE MARQUIS *d'un air mocqueur.*

L'Hiſtoire de France, Télémaque.....

LE SE'NE'CHAL.

Té-lé-maque, maque. Qu'eſt-ce que ce Télémaque?

LE MARQUIS.

Eh! que voulez-vous que je vous diſe? C'eſt un malheureux qui cherche ſon pere par terre & par mer. Je me ſouviens d'en avoir lû le premier livre il y a trois ans. Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études?

LE SE'NE'CHAL.

Mes études? Oh? Ma foi je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela. Je n'aime point ce qui me gêne. L'an paſſé quand je fus reçu dans ma Charge, il me falloit réciter un diſcours qui avoit dè grands mots qui m'embaraſſoient: ma foi je dis tout haut, que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut; pour moi je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut dans de ſemblables occaſions parler de tête, Monſieur. Rien n'eſt ſi plat qu'un diſcours préparé.

LE SE'NE'CHAL.

Oui; mais il faut fourer là du latin à tort & à travers; & vous entendez bien que..., eſt-ce que vous parlez latin, vous?

LE MARQUIS.

Que le Ciel m'en préſerve!

LE SE'NE'CHAL.

Ma foi, c'eſt bien aſſez de parler correctement ſa langue, & je connois mille gens qui ne ſe ſouciſſent pas d'en ſçavoir davantage.

LE MARQUIS.

à part.

Souciſſent! .... Vous êtes marié depuis peu je penſe? Avez-vous trouvé un parti riche?

LE SE'NE'CHAL.

Pas extraordinairement. C'eſt une famille qui s'eſt réfugiée en France, & qui eſt originairement de Province.

LE MARQUIS.

De Province?

LE SE'NE'CHAL.

Oui. C'eſt un Roman que tout cela, & le grand-pere de ma femme étoit je crois ... Bourguemeſtre en Eſpagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE SE'NE'CHAL.

En Eſpagne, ou dans un autre endroit, je ne vous l'aſſurerai pas. Elle a auſſi des parens en Angleterre, qu'elle me preſſe beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'eſt un fort petit voyage; mais ma foi, ſi j'y vais, j'aime mieux être plus long-tems en chemin & aller par terre; car je

crains les rivieres comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer ?

LE SE'NE'CHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout, je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre comme par mer, & il faut, je pense, de ces côtez-là passer par de certains endroits où les hommes sont tout-à-fait sauvages.

LE MARQUIS.

Où avez vous trouvé cela ?

LE SE'NE'CHAL *prenant un air suffisant.*

Comment donc ? Ne sçavez-vous pas qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, & qui les mangent ?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là ; mais ce n'est assurément ni dans l'Europe ni dans l'Asie.

LE SE'NE'CHAL.

Peut-être est-ce dans la Bohéme, il se peut bien que je me trompe. Mais laissons-là les choses sçavantes, & changeons de conversation. Etes-vous content d'épouser celle qu'on vous destine ?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Mr. le Sénéchal, mais je vous avoue que de s'engager pour toute sa vie à une seule personne qui vous désespére, & qui se croit en droit de se venger si vous rendez quelque hommage ailleurs ; c'est porter un joug bien rigoureux & se mettre dans des entraves bien étroites.

LE SE'NE'CHAL.

Eh ! Morbleu, pourquoi ne nous est-il plus permis d'épouser plusieurs femmes ? Que ne sommes-nous nés

il y a.... deux ou trois cens ans ? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cens ans ? vous vous moquez.

LE SE'NE'CHAL.

Comment ?

LE MARQUIS.

Votre Chronologie n'eſt pas plus exacte que votre Géographie.

LE SE'NE'CHAL.

Quoi donc ? N'y a-t'il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir pluſieurs femmes ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas poſitivement par quelle loy, ni dans quel tems cela étoit permis ; mais ſur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choſes pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SE'NE'CHAL.

Ma foi, je ne m'en ſouviens pas non plus ; mais c'eſt le bon ſens qui dicte toutes ces choſes là. Adieu : je vais retrouver Madame votre mere ; nous allons voir à quoi nous nous amuſerons. Elle m'a déja propoſé pluſieurs ſortes de jeux, mais je n'en ſçais aucun ; heureuſement que j'ai la converſation aſſez amuſante. Au revoir, Monſieur le Marquis.

SCENE V.

LE MARQUIS *ſeul.*

CEt homme là eſt cruellement ignorant ! Diſons plûtôt qu'il eſt ſot. Quand un homme de cette eſpéce auroit lû tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux.

Après avoir un peu rêvé.

Il eſt certain que l'ignorance pouſſée à cet excès a quelque choſe de honteux.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON *ivre.*

LE MARQUIS *ſe levant avec joye.*

MAis que vois-je ? C'eſt le Baron je penſe ?

LE BARON

Oui, mon ami, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS *le regardant.*

Comment, je crois qu'il eſt ivre ! Ah! il eſt adorable, il eſt charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour ; c'eſt aujourd'hui le mien ... Mais, il ne faut pas mentir .... j'ai paſſé une des plus jolies nuits .... Hé bien? Rien n'eſt plus commode ; vous vous trouvé le matin tout habillé ; & vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoy ! Depuis vingt-quatre heures tu ne t'es pas couché ?

LE BARON.

Me coucher ? non, je ſçais trop ce que je te dois. Embraſſe-moi, mon ami. Comme j'allois me mettre au lit chez le Préſident où la ſcene s'eſt paſſée, il m'eſt revenu.... par ma foi je ne ſçais pas par qui ni comment.... bref j'ai ſçu que tu étois indiſpoſé : j'ai dit .... il faut abſolument que je le voie, car j'ai pour toi une eſtime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé. Mon indisposition est peu de chose.

LE BARON.

Dans ces changemens de saison cy, c'est le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de santé.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choses là ; pour pousser une partie de plaisir jusqu'à l'extrémité ; il ne faut pas demander si vous étiez bonne compagnie, si les propos ont été délicieux, & s'il y a eu bien des rasades versées ?

LE BARON.

Cela est innombrable. Mais laisse-moi, je te prie, un moment. Ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas ?

LE BARON *d'un air riant.*

Non, tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin ?

LE BARON.

Oui, mon ami ; j'en ai tant .... que j'en créve.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t'il se loger avec toi ? Il a sûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la chose par ordre, mais il y a un peu de confusion, il faut que je te quitte.

LE MARQUIS *le retenant.*

Qu'est-ce que c'est ?

LE BARON.

Tu sçais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours?

LE MARQUIS.

Qui ! Léandre ?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me ſemble, te faire avoir l'agrément....

LE BARON.

Lui-même, il étoit du ſoûper.

LE MARQUIS.

Te ſerois-tu brouillé avec lui ?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'eſt mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que tout le monde ne ſçait pas, je puis dire cela. Je lui ai repréſenté fort poliment que je ne croiois pas que la choſe fût tout-à-fait comme il nous la donnoit ; il m'a répliqué auſſi fort poliment qu'il en étoit très-bien inſtruit, j'ai inſiſté avec la même politeſſe : de façon que de politeſſe en politeſſe, je lui ai fait voler mon aſſiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel !

LE BARON.

Oui, heureuſement que la Colomne d'air .... la Colomne, tu entens bien ?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la ſuite ?

LE BARON.

La ſuite ? Il y a eu un grand bruit, on a couru aux armes ; *en riant.* Nous devions nous égorger cent fois pour une ; mais je ne ſçai par quel enchantement tout a été pacifié ; & nous nous ſommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui eſt admirable, cela par exemple ?

LE MARQUIS.

Et tu penſes qu'il n'aura point de reſſentiment de ce procédé ?

LE BARON.

J'ai quelque soupçon que cela le refroidira à mon sujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très-fort.

LE BARON.

Que veux-tu ? tous les momens ne peuvent pas se ressembler..... Le plaisir a ses révolutions..... & les choses d'ici bas.....

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuse.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il est à souhaiter....

LE BARON *chantant.*

Que servent les faveurs que nous fait la fortune ?

Tu es mon Roi, tu me tiens lieu de tout. Que je t'embrasse mille fois....

LE MARQUIS.

Cela est fort bien. Mais, en vérité, Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire ? ... Ah ! Ne hazarde plus de ces discours-là, Marquis ; car tu te ferois siffler de tout le monde. Adieu. Je vais me jetter dans ma chaise. Ah ! la belle nuit ! Ah ! l'aimable nuit ! Ah ! la charmante nuit !

Il sort.

SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

VOilà qui est affreux ! Il est épouventable qu'un garçon, naturellement si sociable & si doux, se soit emporté jusques à cet excès.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

J'Ai attendu que Monſieur le Marquis fût ſeul pour lui venir faire la révérence, & lui demander ſa protection.

LE MARQUIS.

Hé ! c'eſt toi, ma pauvre Froſine ? Vraiment, tu abandonnes bien tes amis ; quatre ans entiers ſans me venir voir ?

FROSINE.

Je ſuis venue, je vous aſſure, plus de trente fois. Je ſors de l'appartemant de Madame votre mere. Ce bon Chevalier eſt donc toujours auprès d'elle ? En vérité, mon cher Marquis, je ne ſçais pas trop ce que vous devez en penſer.

LE MARQUIS.

La folle !

FROSINE.

La folle ? Ah ! j'ai oüi dire dans plus d'un endroit, qu'elle alloit ſe remarier, je ſuis bien aiſe de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me ſurprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, Monſieur, elle m'a renvoïée à vous, & m'a fait eſpérer que, comme vous aviez beaucoup de connoiſſances, vous pourriez aiſément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu n'es plus chez cette Comteſſe où tu entras ? . . .

FROSINE.

Bon ! m'a-t'il été poſſible d'y reſter ? Un lutin qui fait un enfer de ſa maiſon, qui crie, qui tempete du matin juſqu'au ſoir, & qui, ſans être prude, fait coucher ſon mari au troiſiéme étage, égratigne ſes femmes de chambre, & donne des coups de bâton à ſes laquais !

LE MARQUIS.

Quoi ! Madame de.....

FROSINE.

Madame de..... qui dans le monde paroît la douceur même, eſt telle que je vous la dépeins dans ſon domeſtique. Au bout de ſix mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu paſſas de là dans une autre maiſon, dont tu es pareillement ſortie.

FROSINE.

Oh ! pour celle-là, c'eſt à mon grand regret. Elle étoit agréable & ſans reproche : & j'y ſerois encore, ſi on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en ſi mauvais ordre, que je courrois riſque de n'être point païée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin, depuis ce tems-là tu n'a rien trouvé ?....

FROSINE.

Pardonnez moi. J'étois en dernier lieu chez la veuve d'un vieux Seigneur étranger, aſſez aimable de caractére & d'eſprit, & qui auroit dû ne chercher à plaire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Et pourquoi l'as-tu quittée cette veuve, par exemple ?

FROSINE.

Le ſervice y étoit dur, j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue?

FROSINE.

Oui, Monſieur. Vous avez quelquefois entendu parler de ces perſonnes, qui, pour réparer l'outrage de la nature & des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà juſtement en quoi conſiſtoit la difficulté de mes fonctions. Une ſuivante n'eſt pas tous les jours également adroite . . . Si vous ſçaviez combien il eſt difficile de donner à une femme l'air d'un viſage qu'elle n'a pas, cela vous ſurprendroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Froſine, quelle maiſon pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit propoſé d'entrer chez la jeune Eliante; mais il lui eſt arrivé depuis peu une avanture qui a fait trop de bruit; & j'ai là-deſſus des délicateſſes de conſcience que je ne puis ſurmonter; je ſuis ſi ſotte!

LE MARQUIS.

Eliante? Quelle avanture! .....

FROSINE.

L'ignorez-vous? Son équipage ſe rompt. Un jeune homme qui paſſe lui offre le ſien. Elle l'accepte. Il n'eſt que huit heures du ſoir; & quoiqu'elle ſoit dans un quartier fort peu éloigné du ſien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Hé bien! quelle conſéquence tirer de là?

FROSINE.

Ah! Monſieur, je vous le demande?

LE MARQUIS.

Mais je te surprendrois bien, si je te disois que ce jeune homme c'est moi-même, qu'Eliante ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la remener chez elle; & l'effroi qu'elle avoit eu la faisant se trouver mal, elle m'ordonna de la descendre chez sa sœur qui demeure à quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah! Monsieur, excusez mon imprudence. J'ignorois que vous y prissiez intérêt, & je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Frosine, si tous tes portraits ne sont pas plus fidéles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup t'ajouter foi; ne peux-tu pas te dispenser de servir?

FROSINE.

Oh! non, Monsieur. Je ne veux point changer d'état, & je me fais un petit plaisir misantrope de servir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas, à beaucoup près, la mienne. Par exemple, je serois dans le cas, si j'entrois au service de Cidalise, elle qui se donne des airs de Ducheſſe.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur!

FROSINE.

Vous voïez que je vous découvre mes petits sentimens.

SCENE IX.

LE MARQUIS, FROSINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur le Chevalier, & Monsieur de Bretanville.

LE MARQUIS.

Monsieur de? ....

LE LAQUAIS.

Bretanville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir, quand ils voudront.

SCENE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

VOici compagnie qui vous vient. Je vous laisse. Prenez garde toujours aux gens que vous voïez. Il y a tant de méchans esprits, tant de mauvaises langues, qu'il est bon de choisir un peu son monde.

SCENE XI.

LE MARQUIS *seul.*

LE sort m'adresse aujourd'hui des personnages bien singuliers ! Cette Frosine a un babil pernicieux. Il semble effectivement que la médisance soit le vice affecté aux valets.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, Mr DE BRETANVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MOnsieur le Marquis, voici Monsieur de Bretanville que je vous présente, dont j'ai fort connu & fort estimé le pere, c'étoit assurément un excellent Juge.

On se salue.

Monsieur n'a pas embrassé la même profession, comme vous voïez, & il est venu me consulter ici sur une affaire qui lui est survenue : mais quoique j'aïe servi pendant quinze ans, j'avoue que sur le point d'honneur il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude ; j'ai crû que vous pourriez en être mieux instruit que moi, & que vous voudriez bien aider Monsieur de vos conseils.

LE

LE MARQUIS.

C'eſt m'obliger aſſurément. Je dirai naturellement à Monſieur ce que je penſe ſur ſon affaire.

Mr DE BRETANVILLE *aſſis.*

Avant tout, Meſſieurs, il faut convenir que la bravoure eſt une belle choſe.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſurément la vertu des grandes ames ; & on peut dire qu'il ſe trouve des occaſions où elle eſt auſſi utile que glorieuſe.

Mr DE BRETANVILLE.

Oh ! belle, Monſieur, belle : eſt-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus preſſans n'ont pû épouvanter, qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, oſe ſe vanter de n'avoir jamais plié devant perſonne ?

LE CHEVALIER.

Je fais auſſi grand cas de la bravoure ; mais quand elle eſt réglée, & ſuivant l'objet qu'elle ſe propoſe. Par exemple, je ſouhaiterois, qu'avec la fermeté que fait paroître Monſieur de Bretanville, il ſe fût mis dans le Service.

Mr DE BRETANVILLE.

Tout beau, Monſieur, le combat ſingulier fut de tout tems la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il eſt certain que le combat d'homme à homme eſt de tous le plus périlleux.

Mr DE BRETANVILLE.

Le plus périlleux, ſans doute, & le plus excellent. C'eſt-là que l'adreſſe, l'agilité du corps, la préſence d'eſprit, le coup d'œil ſont mis en uſage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends ; mais vous conviendrez que d'un côté l'objet eſt bien plus grand que de l'autre, & qu'il y a quelque choſe de plus généreux à venger ſa patrie par devoir, qu'à venger une injure perſonnelle par reſſentiment.

Mr DE BRETANVILLE *faiſant comme s'il pouſſoit une botte.*

Rien n'eſt au-deſſus de cela : ah !

LE MARQUIS.

Ma foi, Monſieur le Chevalier, qui eſt lent à venger une injure perſonnelle, eſt quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérets de ſa patrie.

LE CHEVALIER.

La foibleſſe & l'extréme vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence. Mais ne pourroit-on pas trouver des hommes auſſi redoutables aux ennemis de la patrie, que faciles à pardonner à leurs ennemis particuliers ? & ne ſeroit-ce pas-là le comble & de l'honneur & de la raiſon ?

Mr DE BRETANVILLE *pouſſant une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci : ah !

LE CHEVALIER.

Pour moi, ſi Monſieur de Bretanville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient conſulter aujourd'hui. Je ne conſeillerai jamais à perſonne de riſquer ſa vie & ſa fortune pour une gloire fort douteuſe, & qui n'exiſte que dans notre imagination.

Mr DE BRETANVILLE *faiſant une feinte.*

Vous avez encore ceci : Ah ! ah !

LE MARQUIS.

Votre ſang froid, Monſieur le Chevalier, me deſeſpereroit, en vérité.

Hauſſant la voix, & frappant du pied.

Et, morbleu, pourquoi donc ? ...

Mr DE BRETANVILLE *mettant la main sur son épée.*

Qu'est-ce ?

LE MARQUIS *à Mr de Bretanville.*

Ce n'est rien.

Au Chevalier.

Pourquoi donc attaque-t'on votre réputation quand vous n'acceptez pas ? .....

LE CHEVALIER.

Hé, Monsieur, point de colere ; & croïez que par mon sentiment je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Respectons, croïez-moi, des usages que la nécessité a établis ; & venons, s'il vous plaît, à l'affaire de Monsieur.

Mr DE BRETANVILLE.

Messieurs, quel parti pensez-vous que doit prendre un homme, qui, amoureux d'une Demoiselle, a longtems fréquenté dans une maison, & qui trouve en son chemin quelqu'un qui se licence jusqu'à lui défendre de continuer ses visites ?

LE MARQUIS.

Le procédé est vif.

LE CHEVALIER.

Quand on est bien amoureux, cela n'est pas facile à digérer.

Mr DE BRETANVILLE.

Aussi n'est-il pas douteux que j'en tirerai raison.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais pas trop quel parti je prendrois.

Mr DE BRETANVILLE.

Mais ce n'est pas là la grande question. Comme celui

de qui j'ai reçû l'insulte, est extrêmement vieux & cassé, & qu'à peine il peut se tenir sur ses jambes ; avant de lui demander qu'il me satisfasse, je veux sçavoir si je suis absolument obligé de lui faire quelqu'avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il est effectivement si vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais, il faut qu'un homme, aussi infirme que vous le dépeignez, soit bien téméraire pour oser entrer en rivalité avec vous, & pour vous défendre de fréquenter dans cette maison ?

Mr DE BRETANVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi ! il ne compte pas épouser ?

Mr DE BRETANVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS.

Dans quelle vûe vous insulte t'il donc, s'il n'a pas sur celle que vous aimez quelque dessein ?

Mr DE BRETANVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir ?

Mr DE BRETANVILLE.

Hé non. Il est le pere de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le pere !

Mr DE BRETANVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaises raisons, & qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je réfléchis sur votre question ; & à votre place, je ne sçais si je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

Mr DE BRETANVILLE.

Je ne crois pas y être absolument obligé. Mais cela se peut faire par déférence pour le pere d'une personne que l'on estime.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le pere ! Mais, Monsieur de Bretanville, les statuts de la bravoure engagent-ils à une pareille quérelle ? un pere n'est-il pas le maître de sa fille ? & sans vous insulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir ?

Mr DE BRETANVILLE *au Marquis.*

Examinez bien la chose, vous conviendrez qu'il y a insulte, & que la querelle est bien faite.

LE CHEVALIER *paroissant rêver.*

Les avis pourroient être partagés.

Mr DE BRETANVILLE *au Chevalier.*

Ils ne peuvent point l'être, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Il me semble avoir entendu décider.....

Mr DE BRETANVILLE.

Non. Tous les avis se réunissent là-dessus ; & j'ai l'honneur de vous assurer ..... Ah ! je suis au desespoir.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

Mr DE BRETANVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, est une espece de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LE MARQUIS.

Comment ?

Mr DE BRETANVILLE *se levant.*

Oui, Monsieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous mocquez, Monsieur de Bretanville.

Mr DE BRETANVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y est ; toutes les excuses que je pourrois faire à Monsieur, ne seroient pas suffisantes. Je suis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER *à part.*

Je n'avois pas compté sur celui-là.

LE MARQUIS *à Monsieur de Bretanville.*

Je vous dis, parbleu, que vous rêvez. Et....

Mr DE BRETANVILLE.

Non. Ne me flattez point, de grace. Monsieur étoit ami de feu mon pere, & est d'ailleurs trop estimable pour que je manque à ce que je lui dois, & pour que je balance à lui en donner satisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu & le tems.

LE CHEVALIER.

Puisque je suis offensé, je compte que Monsieur le Marquis voudra bien me laisser faire, & voici le lieu & le tems que je choisis.....

Il met l'épée à la main, & tombe sur Monsieur de Bretanville, qui met aussi l'épée à la main.

LE MARQUIS.

Je ne souffrirai jamais une pareille incartade. Arrêtez donc, il y a de l extravagance.

Ils se battent pendant quelque tems, jusqu'à ce que le Marquis vient à bout de les séparer.

Mr DE BRETANVILLE *aïant remis son épée.*

Tout auroit pû se passer un peu plus dans les régles ;

mais je crois que je viens de réparer suffisamment ma faute. Adieu, Messieurs; votre décision est donc, qu'à la rigueur je ne suis point obligé de lui faire aucun avantage ? *Il sort.*

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUel original m'avez-vous donc amené ?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie jusqu'à ce point. Mais je le connoissois pour un faux brave; & je ne me repentirois point de l'avoir fait paroitre devant vous, si vous sentiez quel est le ridicule d'une certaine espece de bravoure, dont je vous ai oüi souvent faire l'apologie.

Il rentre.

SCENE XIV.

LE MARQUIS *seul.*

MOi, faire l'apologie d'un travers aussi impertinent ? Seroit-il possible que j'eusse quelque ressemblance à ce que je viens de voir, & à tout ce que j'ai vû aujourd'hui ? Si cela étoit, en vérité, je serois bien haïssable.

Des Instrumens préludent.

Qu'entends-je ?

On entend frapper.

Hé quoi ! l'on vient encore ? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions ?

SCENE XV.

GELASTE, LE MARQUIS.

GELASTE *derriere le Théatre.*

HOh, quelqu'un. Annoncez Gelaſte, je vous prie.

LE MARQUIS.

Gelaſte ! par quel hazard ? C'eſt l'homme du monde le plus agréable, & qui, dans un âge avancé, ſçait faire le meilleur uſage de la vie. Courons au devant de lui.

GELASTE.

De la joïe, cher Marquis, de la joïe. Des gens de votre connoiſſance m'ont appris que vous étiez ici indiſpoſé. Je viens faire la guerre à votre mélancolie, & je vous améne grand nombre de Muſiciens & de Danſeurs.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis vraiment bien obligé de vous ſouvenir ainſi de moi.

GELASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelqu'obligation ; ſçavez-vous bien que la petite viſite que je vous rends, me reviendra à plus deux cens piſtoles : il faut ſe rafraîchir ſur la route, & mes Muſiciens ne ſont pas gens à laiſſer

tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces Meſſieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, & vous êtes l'homme de France qui faites la meilleure figure.

GELASTE.

Ma foi, ſans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou & de prodigue; mais j'ai vécu, & je vivrai toujours de même. J'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des diſcutions, abandonnant tout plutôt que de conteſter, me plaiſant dans ces dépenſes ſoudes qui ſont que l'argent s'en va ſans que l'on ſçache par où, ni comment, & dans la diſpoſition d'acheter un moment de plaiſir de la moitié de mon bien, ſi l'occaſion s'en trouve. C'eſt ainſi que je me fais des jours brillans; & ſi ma carriere eſt bornée, je tâche, comme on dit, de la parſemer de fleurs.

LE MARQUIS.

Hé bien, Meſſieurs les Critiques, Meſſieurs les Philoſophes auſteres qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui ſçait jouir, & qu'un aimable deſordre rend véritablement heureux.

GELASTE.

Pour heureux, je le ſuis. Rien ne m'afflige, & je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous les jours à la danſe; & quoiqu'un peu peſant, tenez, je fais preſque la gargouillade.

Il veut ſauter.

LE MARQUIS.

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GELASTE.

Il y a encore certain violonchelle de par le monde ſur lequel je m'eſcrime aſſez bien. Je me fourrerai parmi mes Muſiciens, & je veux que vous m'entendiez par-deſſus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaisir, assurément.

GELASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle. Jugez-en...

Il chante : Clair flambeau du monde.

LE MARQUIS.

Il y a quelque chose à redire effectivement.

GELASTE.

Mais je suis amateur passionné de la voix. Vous sçavez bien ce diamant dont vous trouviez l'éclat si parfait.

LE MARQUIS.

Oui. Est-ce que vous ne l'avez plus ?

GE LAST.

Non. C'est une Ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée ?

GELASTE.

Divinement. Et par une Siréne d'une beauté....

LE MARQUIS.

Qu'il est doux d'être à portée de récompenser les talens comme ils le méritent !

GELASTE.

Mais rien n'est égal à mon Cuisinier. Oh, l'excellent garçon ? Qu'il met d'élegance dans tout ce qu'il fait ? J'ai toûjours été fort recherché, mais depuis qu'il est à mon service, il est étonnant combien le nombre de mes amis augmente. Et l'on entend dire par tout allons voir le Cuisinier de Gelaste.

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie aussi agréable, & me faire comme vous des amis par ma magnificence ! Mais plus je contemple votre sort, & plus je vois qu'il est parfait en tout point. Car vous avez des enfans qui ont les meilleures dispositions du monde & une femme !....

ah, je n'en puis parler qu'avec admiration. C'eſt un eſprit, une douceur, & tous les charmes imaginables enſemble.

GELASTE.

Oui, ma femme a beaucoup de vertu ; mais il eſt arrivé du changement, & mes enfans ont tant fait les raiſonneurs qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment ? Et où eſt donc Mademoiſelle votre fille ?

GELASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné ?

GELASTE.

Il eſt parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le Cadet ?

GELASTE.

Il s'eſt, je crois, enrollé comme un ſot.

LE MARQUIS.

Et Madame votre femme, où eſt-elle s'il vous plaît ?

GELASTE.

Dans un Couvent.

LE MARQUIS.

Mais ſi quelque différend domeſtique vous forçoit à vous ſéparer, pourquoi ne s'eſt-elle pas plûtôt retirée à votre belle terre ?

GELASTE.

Elle eſt en decret.

LE MARQUIS.

En decret ?

GELASTE.

Oui. Cela vous ſurprend ? Oh, j'ai ſçû faire tête à à l'orage, aiant mis ce qu'il me reſtoit de bien à fond

perdu. Mon revenu ſe trouve le méme qu'auparavant! que faire? je conviens que ma femme étoit fort aimable, que mes enfans avoient de bonnes diſpoſitions, que ma terre étoit très-belle; mais mon Cuiſinier me reſte. Allons, ſongeons à notre fete. Je vais retrouver mes chers Muſiciens & diſpoſer le divertiſſement. De la joie, Mr. le Marquis, de la joie.

Il chante en ſortant.

Clair flambeau du monde.

SCENE XVI.

LE MARQUIS *ſeul.*

SOn bien à fond perdu? Sa femme dans un Couvent? Quel ſort pour une Dame ſi charmante! ah, ſi nous nous plaignons quelquefois de la légéreté des femmes, combien plus ſouvent ce ſexe aimable a-t-il d'inhumanitez & de mépris à eſſuïer de notre part? C'eſt cependant ſur les exemples & ſur les diſcours de gens de cette eſpece que je combats tous les jours l'amour qu'Hortenſe m'inſpire.

Il rêve un inſtant.

Je ne ſçais: Mais je me ſens attendrir.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à la Marquiſe.*

PEut-être notre ſtratagême aura-t-il fait quelqu'effet ſur lui. .

LA MARQUISE *au Marquis.*

Un de vos amis vous amene ici, mon fils, de quoi former une fete des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, ſi le départ d'Hortenſe ne ſembloit nous ôter tout eſpoir de plaiſir.

LE MARQUIS *en regardant Hortenſe.*

Quoi! Madame vous quitte?

LA MARQUISE.

Un affaire indiſpenſable la rappelle à Paris. Eh bien, mon fils, vous avez reçu pluſieurs viſites de la part de gens qui ſans doute n'ont pas dû vous déplaire. Eh quoi? Vous paroiſſez réveur?

LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avoue, de juſtifier certains ridicules, & je ne ſçaurois diſconvenir que dans la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, toute la raiſon n'ait été de votre côté. Mais dites-moi. Quelle affaire ſi preſſée rappelle donc Hortenſe à Paris?

HORTENSE *au Marquis.*

Soyez ſûr, Monſieur, qu'aiant réſiſté aux inſtances que Madame m'a faites de paſſer ici encore quelque tems, il faut que j'aye des raiſons eſſentielles qui me déterminent à quitter ce ſéjour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les ſçavoir ?

HORTENSE *un peu attendrie.*

Que voulez-vous que je vous diſe ?

LA MARQUISE.

Quel ſi grand intérêt prenez-vous au départ d'Hortenſe ? Surmonteriez-vous une fauſſe honte, & voudriez-vous me croire, puiſque vous reconnoiſſez que j'ai pour moi la raiſon ?

LE MARQUIS *ſe jettant aux pieds d'Hortenſe.*

Ah ? Que la raiſon a de force, quand elle eſt aidée de l'amour !

LA MARQUISE.

Que faites-vous ?

LE CHEVALIER.

Quel changement !

HORTENSE.

Quel eſt donc votre deſſein, Marquis ?

LE MARQUIS.

D'obtenir par mes regrets le pardon des travers qui ont pû juſtement vous irriter contre moi, de n'être plus oppoſé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, & de vous rendre enfin un cœur qui, quoique long-tems victime desfaux airs, n'a jamais ceſſé un inſtant de vous adorer.

HORTENSE *regardant la Marquiſe.*

Madame.....

LA MARQUISE.

Soyezgénéreuſe, Hortenſe, oubliez le paſſé ?

LE CHEVALIER.

Allons. Et que la fête amenée par Gelaſte, ſoit le commencement de celles qu'une union ſi heureuſe fera naître.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

QUe nous voïons dans la vie
De ridicules différens !
Chaque siécle a sa manie,
Ses usages extravagans.
Mais l'amoureuse folie
Est de tous les tems.

MENUET.

Les paroles faites sur le Menuet sont de plusieurs personnes d'esprit, qui ont bien voulu enrichir le Divertissement.

TEl Amant croïoit tout facile,
Qui ne reçoit que des mépris,
Et dont l'espoir est inutile.
Quel chagrin de s'être mépris !
Tel autre qui n'osoit s'attendre
A la plus légere faveur,
Est mis au comble du bonheur ;
Qu'il est heureux de se méprendre !

Les Filles, quand on les marie,
Ne rêvent que jeux & que ris ;
On les tire de rêverie ;
Quel chagrin de s'être mépris !
La victime plaintive & tendre,

Croit que c'eſt un malheur ſans fin ;
Mais elle eſt veuve un beau marin ;
Ah quel bonheur de ſe méprendre !

Sur les bons tours de ſa voiſine,
Sur la ſottiſe des Maris,
Chacun a la vûe aſſez fine ;
Bien peu de gens s'y ſont mépris.
Mais ce que j'ai peine à comprendre,
C'eſt qu'on voit ces avantageux,
Sur ce qui ſe paſſe chez eux,
Etre les ſeuls à ſe méprendre.

Colin choiſit pour être pere,
Colette dont il eſt épris ;
Au bout de ſix mois elle eſt mere ;
Quel chagrin de s'être mépris !
Au benêt l'on ſçait faire entendre
Que ſix mois c'eſt terme complet ;
Colin ſe croit pere en effet :
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre !

Croïant voir l'objet de ſa flamme,
Au Bal, ſous un Domino gris,
Un époux aborde ſa femme ;
Quel chagrin de s'être mépris !
Elle, après, le croïant ſurprendre,
Sous un maſque au ſien reſſemblant,

Trouve,

Trouve, au lieu de lui, ſon Galand;
Ah! quel plaiſir de ſe méprendre!

Un Auteur nous lit une piéce,
Nous la jugeons piéce de prix;
Vous la jugez d'une autre eſpece:
Quel chagrin de s'être mépris!
Une autre que nous n'oſions prendre
Et que nous donnons en tremblant,
Peut avoir un ſuccès brillant;
Qu'il eſt heureux de s'y méprendre!

Dans les bras de ſa jeune femme,
Le plus fat de tous les maris,
Croit que c'eſt lui ſeul qui l'enflâme
Et qu'il ne s'eſt jamais mépris.
Le ſommeil qui vint la ſurprendre
Par malheur trahit ſon ſecret;
Son rêve fut tant indiſcret,
Que l'époux ne put s'y méprendre.

Un jeune fat dont la chimére
Eſt d'être plus beau qu'Adonis,
Croit que c'eſt le ſeul art de plaire;
Quel bonheur de s'être mépris!
Mais un refus lui vient apprendre
Que l'on ne plaît point ſans eſprit;
Tout ſon bonheur s'évanouit:
Qu'il eſt fâcheux de ſe méprendre!

Pour se venger d'une coquette,
Un jour on instruit son époux,
Qu'avec le beau Damon seulette
Souvent elle est en rendez-vous ;
Le mari qui veut les surprendre
Suit de sa femme tous les pas,
Il la surprit avec Licas,
Et se méprit sans se méprendre.

VAUDEVILLE.

EST-on ridicule, est-on sage
De vouloir se mettre à ménage ?
Je vais vous décider le cas.
Pour goûter des douceurs parfaites,
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Garçons ne vous mariez pas.

L'un sans l'autre ne se peut faire,
J'en conviens ; mais c'est votre affaire ;
De tendre & d'éviter le lacs.
Pour goûter, &c.

Cloé, cette beauté charmante,
A pour époux le riche Argante,
Pour voisin l'amoureux Hylas.
Pour goûter, &c.

Damon qui plaisoit tant aux belles,
Marié : ne prend plus chez elles ;
Sa bonne fortune est à bas.
Pour goûter, &c.

Qu'un pauvre homme ait une amourette,
On le perſécute, on le guette.
Que de plaintes ! que de fracas !
Pour goûter, &c.

L'époux n'oſe gronder ſa femme,
Dût-il enrager dans ſon ame !
Il craint trop de fâcheux éclats.
Pour goûter, &c.

Depuis que la nôce eſt finie,
Colette eſt cent fois plus jolie ;
L'hymen embellit ſes appas.
Pour goûter, &c.

Colin, depuis ſon mariage,
Eſt devenu ſombre, ſauvage,
Et ne marche qu'à petit pas.
Pour goûter, &c.

Agnès redoutoit l'hymenée ;
Mais à la fin déterminée,
Agnès y trouve mille appas.
Pour goûter, &c.

L'Auteur au Parterre.

Si l'on voit qu'une Comédie
Soit, par le beau Sexe, applaudie,
Le Critique parle plus bas.
Pour rendre nos douceurs parfaites,
Applaudiſſez, jeunes fillettes.
Meſſieurs, ne nous critiquez pas.

VAUDEVILLE.

PApillon coquet & volage,
A qui le mariage
Paroît un eſclavage
Difficile à ſouffrir.
Vous, que l'on voit de bergere en bergere,
De fleurs en fleurs toujours courir,
Changez, changez de caractére.

En Amour il faut ſe contraindre ;
A force de ſe plaindre,
On court riſque d'éteindre
Les plus vives ardeurs.
Pour trop aimer, vous ceſſerez de plaire,
Amans importuns & grondeurs,
Changez, changez de caractére.

Une Agnès doit être timide,
Un vieux Tuteur avide,
Un bas Normand perfide,
Un Gaſcon babillard.
Pour nous maſquer, l'artifice a beau faire,
La Nature ſurmonte l'Art ;
Reſtons dans notre caractére.

J'aimerois aſſez la finance ;
Mais ſouvent l'opulence

Nous donne l'indigence
De l'esprit & des mœurs.
On en a vû méconnoître leur pere.
Si Plutus vous fait des faveurs,
Ne changez point de caractére.

Comment feroit-on bon ménage,
Quand la femme est volage,
Quand l'époux est sauvage,
Econome & jaloux ?
Couple ennemi, voici ce qu'il faut faire
Pour que la paix regne entre vous :
Changez tous deux de caractére.

Voici la saison qui se passe,
Il faut céder la place,
L'Automne arrive & chasse
Les ouvrages d'Eté.
Jusqu'à ce tems, nos desseins sont prospéres,
Si vous dites avec bonté,
Ne changez point de caractéres.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre: *Les Caracteres de Thalie, Comédie en trois Actes, avec un Prologue.* A Paris, ce 19 Août 1737.

JOLLY.

LYSIMACHUS.

TRAGEDIE.

Par Mr. DE CAUX DE MONTLEBERT.

Repréſentée pour la premiére fois le 13. Décembre 1737.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Auguſtins, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE

DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

La Piéce que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *eſt un Ouvrage poſthûme de mon Pere, qui s'étoit preſcrit une loi*

de reconnoiſſance de faire de tout ce qui lui appartenoit un hommage à votre Auguſte Maiſon ; c'eſt pour ce deſſein qu'il réſervoit Lyſimachus, qui devoit ſans doute avoir le même ſort que Marius, dédié à S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY, *votre Illuſtre Pere : une mort prématurée lui enleva bien-tôt ce généreux Bienfaicteur. Ceux qui cultivent les Sciences & les beaux Arts n'ont pas eu le tems de regretter ce Protecteur éclairé ; il s'eſt bien-tôt trouvé remplacé par* V. A. S. MONSEIGNEUR, *qui, fortifiée par les exemples vivans de l'Auguſte Princeſſe dont elle tient le jour, a fait voir que les Princes de votre illuſtre Sang, ont le privilége glorieux d'hériter du Goût, comme ils ſont de la Valeur : on ſçait que* V. A. S. *ne ſe diſtingue pas moins par les qualités propres à former un homme de Lettre, que par celles qui caractériſent un Héros. Je n'entreprens point,* MONSEIGNEUR, *votre éloge, il eſt gravé dans le cœur des François ; & tout ce que mon zéle pourroit m'inſpirer de plus vif & de plus frappant, ſeroit fort au-deſſous des ſentimens que vos Vertus y ont fait naître.*

Je ſerai trop payé de la foible part que j'ai en cet Ouvrage, ſi V. A. S. *veut bien en agréer l'hommage comme un effet du zéle le plus vif, le plus ſin-*

cere, & le plus reſpectüeux : ce zéle m'a été tranſmis par mon Pere; & c'eſt l'héritage le plus précieux que j'en aye reçû.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur,
DE CAUX DE MONTLEBERT.

ACTEURS.

LYSIMACHUS, } Mr. FIERVILLE.
CASSANDER, } Mr. LE GRAND. Capitaines d'Alexandre.
PERDICCAS, } Mr. SARRAZIN.

AGATOCLE, Fils de Lysimachus, crû Philippe, Fils d'Alexandre. Mr. DUBOIS.

ARSINOE', Femme de Lysimachus. Mlle. DUMESNIL.

EURIDICE, Fille de Lysimachus. Mlle. CONELLE.

SE'LINE, Confidente d'Euridice. Mlle. DESBROSSES.

Un Confident de Lysimachus. Mr. LA THORILLIERE.

La Scene est à Babylone, dans le Palais des Rois de cette Ville.

LYSIMACHUS.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LYSIMACHUS, EURIDICE, SELINE.

LYSIMACHUS.

ENFIN, loin de ces Murs la Discorde est bannie ;
Ma Fille, par mes soins, l'Armée est réunie :
Au Trône d'Alexandre on va placer un Roi :
Cassander, Perdiccas, le nomment avec moi.
Euridice, songez que par ce nouveau Titre,
Lysimachus, du Monde, est devenu l'Arbitre ;
Et que ce grand pouvoir dont je suis revêtu,
Jette plus d'un Rival, à mes pieds abattu.
Tant de braves Guerriers, dont la valeur rapide
A porté les Exploits plus loin que ceux d'Alcide,
Et qui bravant partout mille périls divers,
Ont, au plus grand des Rois, asservi l'Univers,

Tout fléchit devant nous ; & la Terre étonnée
Regarde entre trois Chefs flotter sa Destinée.
Babilone, attentive à cet auguste choix,
Déja croit voir son Prince en chacun de nous trois ;
Et pense que l'honneur de lui donner un Maître
Ne doit point le céder à la gloire de l'être.

EURIDICE.

J'aime à voir en vos mains briller ce grand Pouvoir,
Seigneur ; mais par ce choix le camp fait son devoir.
Sans doute il se souvient qu'Alexandre, en mon Pere,
Trouvoit un Ami tendre, & de plus un Beau-Frere ;
Et que lorsqu'il lui faut nommer un Successeur,
Vos droits sont appuyés sur l'Hymen de sa Sœur.

LYSIMACHUS.

Cet Hymen m'est utile, autant qu'il fut illustre.
Le Nom d'Arsinoé, sur moi, jette un grand Lustre ;
Des Chefs & des Soldats m'attire les respects,
Et me rend dans le Camp le plus puissant des Grecs.
D'une telle faveur je dois beaucoup attendre,
Et vous sçaurez tantôt ce que j'ose prétendre.
Mais d'un Point important je veux être éclairci.
Apprenez le sujet qui nous rassemble ici.
Je vous aime, Euridice ; & cette ardeur si pure,
Que pour vous dans mon cœur imprima la Nature,
Ne cherche qu'à vous faire un glorieux Destin.
Vous voyez quel pouvoir est tombé dans ma main :
Mais vous ne sçavez pas que ce Pouvoir suprême,
Si je l'ai recherché, ce n'est que pour vous-même ;
Et que le choix d'un Roi ne peut m'intéresser
Que pour vous mettre au Trône où je vais le placer.

Mes vœux ſont de vous faire un illuſtre Mémoire,
De vous porter moi-même au faîte de la gloire,
D'attirer, des Mortels, tous les regards ſur vous,
Et de voir l'Univers tomber à vos genoux.
Le Ciel, avec mes vœux, ſemble d'intelligence,
Puiſqu'il m'a confié cette haute puiſſance:
Et ſi, vous oubliant, j'en avois diſpoſé,
Il me reprocheroit d'en avoir abuſé.
Ainſi tout ſuit l'eſpoir où mon cœur s'abandonne.
C'eſt à vous de choiſir la main qui vous couronne.
C'eſt à vous, Euridice, à montrer à mes yeux
Sur qui doit s'arrêter un choix ſi glorieux.
Philippe eſt jeune, aimable; il eſt fils d'Alexandre:
De ſes Vertus, un jour, nous devons tout attendre:
Et ſi j'en crois un bruit juſqu'à moi parvenu,
Pour vous, depuis long-tems, ſon cœur eſt prévenu.
Je prétends par vos yeux lire au fond de ſon ame.
Parlez; vous aime-t'il? Approuvez-vous ſa flâme?
Ne me déguiſez rien; & croyez qu'aujourd'hui,
Suivant ſes ſentimens, je vais agir pour lui.
Je ne ſçai par quel charme il a trop ſçû me plaire:
Déja je ſens pour lui la tendreſſe d'un Pere;
Et je ſerois, ma Fille, au comble de mes vœux,
Si ſur le Trône, un jour, je vous voyois tous deux.

EURIDICE.

Seigneur, il m'eſt bien doux d'apprendre de vous-même
Que vous me chériſſez autant que je vous aime.
Toute cette grandeur que vous me promettez,
Vaut bien moins à mes yeux qu'un trait de vos bontez.
Mais que puis-je répondre au deſir qui vous preſſe?
Ma gloire, mon devoir, mon Sexe, ma jeuneſſe,

Une auſtere vertu dont mon cœur ſuit les loix ;
Seigneur, tout aſſervit mes vœux à votre choix :
Et toujours un Epoux ſera ſûr de me plaire,
Dès que je le tiendrai de la main de mon Pere.
Cependant, s'il eſt vrai qu'un doux preſſentiment
Dans Philippe aujourd'hui vous montre mon Amant ;
Si mes foibles appas ont fait naître ſa flâme,
Ce jour doit l'engager à vous ouvrir ſon ame.
Croyez, par cet aveu, qu'il viendra mériter
Le Trône, où votre choix le peut faire monter.
Livré depuis long-tems à la douleur amére,
Qu'au cœur d'un tendre Fils jette la mort d'un Pere ;
Mes yeux, juſqu'à ce jour, dans les ſiens, n'ont pû voir
Que les ſoins d'un Héros rempli de ſon devoir.
Mais trop long-tems ſon Deuil attriſte Babilone :
Il s'agit aujourd'hui de monter ſur le Trône ;
D'écarter un Rival, dont l'enfance & les Droits
Semblent trop ſoûtenus par la force des Loix.

LYSIMACHUS.

Les Droits de ce Rival ſont moins forts qu'on ne penſe ;
Et moi ſeul je pourrois ſoûtenir ſon enfance.
Ma fille, vous n'avez rien à craindre de lui,
Puiſqu'à Philippe enfin je prête mon appui.

EURIDICE.

Ah ! Seigneur, je connois la Veuve d'Alexandre.
Roxanne, pour ſon fils, oſera tout prétendre.
Philippe, on s'en ſouvient, ſort d'un Hymen ſecret ;
Que la Grèce jadis n'approuva qu'à regret.
Je vois ce qui ſoûtient votre noble entrepriſe.
Vous trouverez l'Armée à vos ordres ſoumiſe.

Votre nom peut beaucoup : mais enfin dans ce choix
Caſſander, Perdiccas, comme vous, ont leurs voix.
Et qui ſçait ſi Roxanne, en intrigues fertile,
N'a pas dans leur eſprit un accès trop facile ?

LYSIMACHUS.

Par cette inquiétude, ah, que vous me charmez !
Ma fille, je le vois, vous craignez ; vous aimez.
Banniſſez vos frayeurs. Par l'ordre de l'Armée,
Roxanne, dans le Fort, vient d'être renfermée.
On ne la verra plus, pour l'intérêt d'un fils,
Porter dans notre Camp le tumulte & ſes cris.
Je dis plus. Caſſander, ſecondant mon envie,
Doit rapeller ici l'amitié qui nous lie.
De Roxanne, en ſes mains, on a remis le ſort.
Il peut tout dans la Ville ; il eſt Maître du Fort.
Et j'oſe me flatter qu'au choix que je veux faire,
Son pouvoir aujourd'hui ne ſera pas contraire.
Ainſi ne craignez point qu'un dangereux Rival
Oppoſe à mes deſſeins un obſtacle fatal.
Philippe régnera, ma fille, s'il vous aime,
Son bonheur ſeulement dépendra de lui-même.
Mais votre mere encor ne ſçait pas mon projet ;
Et ſa faveur peut tout pour en hâter l'effet.
Allez l'en informer. Adieu, ma fille : on ouvre.
Quelqu'un vient. C'eſt Philippe : il faut qu'il ſe découvre.

SCENE II.

LYSIMACHUS, AGATOCLE *sous le nom de Philippe.*

AGATOCLE.

SEIGNEUR, je ne viens point briguer auprès de vous
Le secours d'un Pouvoir qui vous fait cent jaloux.
Mon sort est en vos mains, je le sçai : mais j'espere
Trouver dans votre cœur la justice d'un Pere.
Du moins, si j'ose en croire un tendre sentiment,
Vous ne pouvez ici me la rendre autrement.
Vous sçavez trop quel droit me destine à l'Empire.
Si jusqu'à ce moment on l'a pû contredire,
Si le Camp, partagé sur le choix de son Roi,
A paru balancer entre mon Frere & moi,
Nous trouvons aujourd'hui d'équitables Arbitres,
Au poids de la raison on va peser nos Titres.

LYSIMACHUS.

N'en doutez point, Seigneur ; vos droits sont les plus forts.
A les rendre absolus, j'employerai mes efforts.
Et vous pouvez compter qu'aujourd'hui Babylone,
Si l'on suit mes avis, vous verra sur le Trône.
Oüi, je sens tant d'ardeur pour tous vos intérêts,
Qu'à peine un Fils pourroit me toucher de plus près.

AGATOCLE.

Après un tel aveu, je vous ouvre mon ame.
Je l'avoüerai, Seigneur, un noble orgueil m'enflâme.
Fils du plus grand des Rois, je marche sur ses pas.
La gloire de regner a pour moi mille appas.

Je ſens tout le plaiſir que l'on a ſur la Terre
D'être, de l'Univers, & le Maître & le Pere;
De voir, à ſa fortune, élever des Autels;
Et ſes Sujets, en nombre, égaler les Mortels.
Mais malgré les attraits que m'offre cette idée,
D'une plus vive ardeur mon ame eſt poſſédée.
J'aime: & juſqu'à ce jour la Beauté que je ſers,
N'a point appris de moi que je ſuis dans ſes fers.
Un auſtére reſpect a captivé mon âme.
Je dis plus: j'ai pris ſoin de lui cacher ma flâme,
Dans l'eſpoir que bien-tôt, au Trône qui m'attend,
Je ferois un aveu d'un prix plus éclatant;
Et que Maître du Monde, ainſi que de moi-même,
Je ferois digne d'elle, en lui diſant que j'aime.
Cet heureux jour approche; & je puis me flatter
Qu'auprès d'elle mes feux vont bien-tôt éclater.
Vous daignerez ſouſcrire à ce choix légitime,
Seigneur. Vous ne pouvez le combattre ſans crime.
Et celle que j'adore, eſt trop chere à vos yeux,
Pour ne pas approuver un Hymen glorieux.
J'aime Euridice, enfin.

LYSIMACHUS.

Ma Fille?

AGATOCLE.

C'eſt peu dire.
Le ſoin de ma grandeur céde aux ſoins qu'elle inſpire.
Je ne viens point ici ſurprendre votre foi.
J'adore votre Fille: elle eſt digne de moi.
A mes droits, aujourd'hui, ſi vous rendez juſtice,
J'en atteſte les Dieux, je couronne Euridice.

LYSIMACHUS.

C'eſt de trop de faveurs nous combler en ce jour.
Ma Fille doit beaucoup à cet excès d'amour.
Ne craignez point, Seigneur, de la trouver ingratte.
L'honneur de votre choix, autant qu'elle, me flatte ;
Et le Ciel m'eſt témoin que mes vœux les plus doux
Ne tendent qu'à vous voir aujourd'hui ſon Epoux.
Laiſſez-moi tout le ſoin de votre Deſtinée.
Vous régnerez, Seigneur ; où, dans cette journée,
Prévenant par ces coups le Deſtin le plus beau,
La Parque nous mettra l'un ou l'autre au tombeau.

AGATOCLE.

Permettez donc, Seigneur, qu'aux yeux qui l'ont fait naître,
Dans ce même moment ma flâme oſe paroître.
Vous croyez qu'Euridice acceptera mes vœux.
Et l'on ne peut trop tôt commencer d'être heureux.

LYSIMACHUS.

Eh bien, de vos deſſeins informez Euridice.
Je conſens qu'avec vous elle s'en applaudiſſe :
Et peut-être l'Amour ſecondant votre choix,
Pour naître dans ſon cœur, n'attend plus que mes Loix.

SCENE III.

LYSIMACHUS *ſeul.*

EURIDICE eſt aimée ! Et le Fils d'Alexandre
Pour elle aſpire au Trône où je le fais prétendre !
Je pourrai voir bien-tôt ma Fille au plus haut rang !
Quel éclat, quels honneurs vont illuſtrer mon ſang !

Mais pour exécuter cette noble entrepriſe,
Il faut que de ſa voix Caſſander l'autoriſe.
De mes deſſeins encor je ne l'ai pas inſtruit.
Allons ; il faut les voir.... On vient. J'entens du bruit.
C'eſt Perdiccas.

SCENE IV.

LYSIMACHUS, PERDICCAS.

PERDICCAS.

ENFIN nous nous trouvons enſemble;
Seigneur, je ſuis charmé du ſoin qui nous raſſemble.
Malgré l'indigne éclat des ſentimens jaloux,
Que la mort d'Alexandre a jettés parmi nous ;
Il faut que je l'avouë, une eſtime parfaite
Vous conſerva toujours mon amitié ſecrette.
Reſſerons-en les nœuds. Soyons ſi bien unis,
Que tous nos longs débats aujourd'hui ſoient finis :
Que la Paix leur ſuccéde ; & que nos Capitaines
Sur nos ſeuls Ennemis tournent toutes leurs haines.
Le Camp demande un Roi, l'attend de notre choix.
Deux Rivaux ſeulement ſe diſputent nos voix.
Mais il faut que l'un régne, & que l'autre obéïſſe.
Seigneur, peſons leurs droits au poids de la juſtice.

LYSIMACHUS.

Je pourrois m'expliquer ſans crainte & ſans ſoupçon,
Et vous dire un deſſein qu'approuve la raiſon :
Mais, Seigneur, un moment je dois encor le taire.
C'eſt devant Caſſander qu'il faut qu'on délibére.
Il nous attend ; allons le trouver.

PERDICCAS.

Non, Seigneur;
Il faut auparavant m'ouvrir tout votre cœur:
J'ai, pour vous en preſſer, une raiſon puiſſante.
Expliquez-vous. Daignez répondre à mon attente:
Et croyez que ſurtout je ſouhaite ardemment
D'être en droit de ſouſcrire à votre ſentiment.

LYSIMACHUS.

J'ignore les deſſeins de votre politique:
Mais puiſque vous voulez qu'avec vous je m'explique,
Seigneur, dût votre avis être contraire au mien,
Je vais vous contenter, ſans examiner rien.
Entre deux grands Rivaux notre choix ſe partage:
Chacun de ſon côté montre quelque avantage.
Ils peuvent tour-à-tour concilier nos voix:
Mais ſi l'on veut de près examiner leurs droits,
Peut-être on trouvera que le Fils de Roxane.....

PERDICCAS.

Quoi? Nous obéïrions au fils d'une Perſane?
Les Vainqueurs des Vaincus, voudroient prendre des Loix?
Le ſang de nos Captifs nous donneroit des Rois?
Et la Perſe n'auroit ſuccombé ſous la Grèce,
Que pour ſe voir un jour, de l'Univers, Maîtreſſe?
Rempliſſons mieux, Seigneur, l'attente des Humains.
Puiſque le ſort du Monde eſt remis en nos mains,
Songeons à faire un Roi, qui, digne d'Alexandre,
Se montre à l'Univers tel qu'on le doit attendre,
Et qui, de ce grand Nom, ne recherche les droits,
Que pour faire regner la Juſtice & les Loix;

Un Roi, digne de l'être, & qui puisse lui-même
Soûtenir sur son front le poids du Diadême;
Imprimer du respect à nos fiers Ennemis;
Gouverner tant d'Etats qu'Alexandre a soûmis;
Retenir à-propos, ou lancer le Tonnerre;
Et du bruit de son Nom remplir toute la Terre.
Seigneur, tel est Philippe. En lui seul, nous voyons
Des Vertus pour répondre à tant de Nations.
Son Pere commença de régner à son âge:
Le Persan subjugué fut son apprentissage;
Il poursuivit sa course; & bien-tôt, sous nos loix,
L'Univers étonné vit tomber tous ses Rois.
Il n'est plus, ce Héros. La triste Babylone,
En lui tendant les bras, l'a vû tomber du Trône.
Tous ces Ambassadeurs, que sembloit attirer
Des plus lointains Climats le soin de l'admirer,
Témoins de notre perte, iront dire à leurs Princes,
Qu'ils peuvent sans péril reprendre leurs Provinces:
Et si nous n'opposons à leurs coups qu'un Enfant,
Leur bras peut, à son tour, devenir triomphant.
Prévenons cette honte, & ce malheur extrême.
Choisissons, comme eût fait Alexandre lui-même.
Et pour mieux prendre ici l'esprit de ce Héros,
Un moment, entre nous, pesons ses derniers mots.
Lorsque prêt d'expirer aux yeux de son Armée,
Lui-même, il rassuroit sa constance allarmée,
Seigneur, il m'en souvient, je vis couler vos pleurs;
Mais bien-tôt surmontant l'excès de vos douleurs,

» Puisque nous vous perdons par un malheur insigne,
» Seigneur, qui doit régner après vous? » Le plus digne;

Vous dit-il, animé d'un généreux transport,
Qui l'immortalisoit dans les bras de la mort.

LYSIMACHUS.

Je vois par ces raisons qu'étale votre zéle,
Que Philippe, dans vous, trouve un ami fidéle.
Mais, Seigneur, songez-vous que tous les Grecs entr'eux,
De l'Hymen dont il sort, condamnérent les nœuds;
Que le rang inégal de Séléne sa Mere
N'eut point droit de prétendre à la foi de son Pere?
Séléne, il m'en souvient, sensible à ce malheur,
En lui donnant le jour, expira de douleur.
De ce Prince aussi-tôt on plaignit l'innocence:
Ma femme Arsinoé prit soin de son enfance;
Et de tant de Vertus, par elle, il fut orné,
Que son front, sans rougir, peut se voir couronné.
Mais, Seigneur, il s'agit d'une exacte justice.
Il faut que notre main examine & choisisse.
Et le Fils de Roxane a peut-être des Droits
Plus sûrs & plus constant, pour fixer notre choix.
N'allez point, de son âge, alléguer la foiblesse.
S'il régne, nos Conseils formeront sa jeunesse.
Nous serons à son Trône un redoutable appui.
Nous l'instruirons à vaincre, en combattant pour lui.
Si ces fiers Habitans des confins de la Terre,
Mépriſant son Berceau, lui déclarent la guerre,
Nous les informerons par un bras triomphant,
Qu'un Roi chéri des siens n'est jamais un Enfant.

PERDICCAS.

En vain, par ces raisons, vous croyez me surprendre.
Tant de Chefs, rarement sont portés à s'entendre.

Agités tour-à-tour de mille paſſions :
L'Etat eſt, ſous leurs Loix, plein de diviſions.
Toujours un ſentiment ſe trouve à l'autre en bute ;
L'imprudence décide, & la haine exécute ;
La force impunément opprime l'équité ;
Le Sceptre, avec les Loix, perd ſon autorité :
Et l'Empire des Dieux, enfin, le Ciel, peut-être,
Seroit mal gouverné, s'il avoit plus d'un Maître.

LYSIMACHUS.

Mais ſi Philippe monte au Trône de nos Rois,
Croyez-vous que l'Armée obéiſſe à ſes Loix ?

PERDICCAS.

Qui l'en empêcheroit ? La gloire de ſon Pere
Illuſtre aſſez le ſang de Séléne ſa Mére.
Elle étoit Grecque, enfin : cette ſeule grandeur,
Chez nous, des plus grands Rois, vaut toute la ſplendeur.

LYSIMACHUS.

Je céde à vos raiſons, Seigneur ; & je veux croire
Qu'un tel choix, quelque jour, nous comblera de gloire.
Informons Caſſander de nos intentions.

PERDICCAS.

Il n'approuvera point nos réſolutions.
De funeſtes complots, Seigneur, je le ſoupçonne :
Et, peut-être, lui-même aſpire à la Couronne.
Renverſons ſes projets : unis de ſentimens,
Faiſons naître entre nous des liens plus charmans :
Que votre Fille.....

LYSIMACHUS.

Quoi, vous l'aimez?

PERDICCAS.

Je l'adore:

Et ſon Hymen pourroit.....

LYSIMACHUS.

Votre flâme l'honore.

Mais ce jour, à nos ſoins, offre d'autres objets.
Caſſander eſt ſuſpect; pénéttons ſes projets.
Et pour régler l'Hymen, qui flatte votre attente;
Faiſons un Roi, Seigneur, afin qu'il y conſente.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ARSINOE', AGATOCLE.

AGATOCLE.

ENFIN, il n'eſt plus tems de vous faire un myſtere
Des plus juſtes tranſports, du feu le plus ſincere.
Madame, à mes deſſeins tout ſemble conſpirer.
Lyſimachus, pour moi, vient de ſe déclarer;
Il approuve mon choix : Euridice elle-même
Reçoit avec mon cœur l'offre du Diadême.
Cet Hymen manque ſeul à mes proſpérités :
Et je deviens heureux, ſi vous y conſentez.

ARSINOE'.

Arſinoé, pour vous, a cette amitié pure,
Ces nobles ſentimens que donne la Nature,
Prince ; & vous joüirez de tout votre bonheur,
Dès qu'il n'y manquera que l'aveu de mon cœur.
Mais mon amour pour vous, auſſi prudent que tendre,
Croit avoir, de vos feux, votre gloire à défendre.
M'en croirez-vous, Seigneur ? Montrez-nous aujourd'hui
Qu'Alexandre eut en vous un Fils digne de lui.
Montez, montez au Trône ; & d'un œil plus tranquile,
Voyez ſi votre choix, à l'Etat, eſt utile.

AGATOCLE.

Ah ! tirez mon eſprit de cette inquiétude.
Quel malheur eſt égal à cette incertitude ?
Au nom de ces genoux que je tiens embraſſés,
Au nom de votre amour, & de mes ſoins paſſés,
Ne me déguiſez point toute ma deſtinée :
Le Ciel condamne-t'il un ſi juſte Hymenée ?
Parlez ; de quelques traits qu'il me frappe aujourd'hui,
Je recevrai ſes coups, ſans me plaindre de lui.

ARSINOE'.

Cet effort de vertu m'attendrit, me raſſure.
Je céde aux mouvemens qu'imprime la Nature.
D'un trouble ſéducteur tous mes ſens ſont ſurpris,
Et mon ſecret m'échappe..... Agatocle !..... Ah, mon Fils !

AGATOCLE.

Votre Fils ! je ſerois le frere d'Euridice ?

ARSINOE'.

Vous l'êtes. Ce n'eſt point un bizarre caprice
Qui m'a fait juſqu'ici déguiſer votre ſort.
Pour ſe taire, mon cœur s'eſt fait plus d'un effort :
Et rien ne m'eût forcé de rompre le ſilence,
S'il eût pû s'accorder avec votre innocence,
Et ſi je n'euſſe craint l'amour impétueux
Qui vous porte à former des nœuds inceſtueux.

AGATOCLE.

Quoi, je ſuis votre Fils ? Hé ! qui peut donc, Madame,
A cette feinte, ô Ciel ! avoir porté votre ame ?

ARSINOE'.

Vos yeux, à la Lumiére, à peine étoient ouverts,
Que je formai pour vous mille projets divers;
Et d'un ſoin dévorant ſans relâche preſſée,
Votre ſeule grandeur occupoit ma penſée.
Mais mon ambition, dans ces tems malheureux,
Ne pouvoit vous donner que de ſtériles vœux.
Un eſpoir plus heureux vint flatter mon attente.
Mon Frere, de Séléne, à ſes yeux trop charmante,
Eut un Fils, à peu près de même âge que vous;
Et contre Darius allant porter ſes coups,
Il me le confia dans un âge ſi tendre,
Qu'aiſément à vos traits on pouvoit ſe méprendre.
Il mourut : ſon trépas fit naître dans mon cœur
D'un projet glorieux le charme ſéducteur;
Et pour vous aſſurer ce rang que j'oſe attendre,
Je fis paſſer mon ſang pour le ſang d'Alexandre.
Le Ciel qui m'inſpiroit un ſi hardi deſſein,
Par ce déguiſement changea votre Deſtin.
Cependant par mes pleurs la Grèce fut ſéduite.
On vous crut mort, mon Fils : & par cette conduite,
Hors deux ſeuls Affranchis dévoüés à ma foi,
Que la Parque depuis enleva de chez moi,
Aucun Mortel inſtruit de ce myſtère étrange,
N'éclaira le moment de cet heureux échange.

AGATOCLE.

Quel aveu! juſte Ciel! qu'il déchire mon cœur!
Mais pourquoi me nourir d'une fatale erreur?
Pourquoi de mon Deſtin m'avoir fait myſtère?
Que ne déclariez-vous ma naiſſance à mon Pere?

AGATOCLE.

Ah ! tirez mon eſprit de cette inquiétude.
Quel malheur eſt égal à cette incertitude ?
Au nom de ces genoux que je tiens embraſſés,
Au nom de votre amour, & de mes ſoins paſſés,
Ne me déguiſez point toute ma deſtinée :
Le Ciel condamne-t'il un ſi juſte Hymenée ?
Parlez ; de quelques traits qu'il me frappe aujourd'hui,
Je recevrai ſes coups, ſans me plaindre de lui.

ARSINOE'.

Cet effort de vertu m'attendrit, me raſſure.
Je céde aux mouvemens qu'imprime la Nature.
D'un trouble ſéducteur tous mes ſens ſont ſurpris,
Et mon ſecret m'échappe..... Agatocle ! ..... Ah, mon Fils !

AGATOCLE.

Votre Fils ! je ſerois le frere d'Euridice ?

ARSINOE'.

Vous l'êtes. Ce n'eſt point un bizarre caprice
Qui m'a fait juſqu'ici déguiſer votre ſort.
Pour ſe taire, mon cœur s'eſt fait plus d'un effort :
Et rien ne m'eût forcé de rompre le ſilence,
S'il eût pû s'accorder avec votre innocence,
Et ſi je n'euſſe craint l'amour impétueux
Qui vous porte à former des nœuds inceſtueux.

AGATOCLE.

Quoi, je ſuis votre Fils ? Hé ! qui peut donc, Madame,
A cette feinte, ô Ciel ! avoir porté votre ame ?

ARSINOE'.

Vos yeux, à la Lumiére, à peine étoient ouverts,
Que je formai pour vous mille projets divers;
Et d'un ſoin dévorant ſans relâche preſſée,
Votre ſeule grandeur occupoit ma penſée.
Mais mon ambition, dans ces tems malheureux,
Ne pouvoit vous donner que de ſtériles vœux.
Un eſpoir plus heureux vint flatter mon attente.
Mon Frere, de Séléne, à ſes yeux trop charmante,
Eut un Fils, à peu près de même âge que vous;
Et contre Darius allant porter ſes coups,
Il me le confia dans un âge ſi tendre,
Qu'aiſément à vos traits on pouvoit ſe méprendre.
Il mourut : ſon trépas fit naître dans mon cœur
D'un projet glorieux le charme ſéducteur;
Et pour vous aſſurer ce rang que j'oſe attendre,
Je fis paſſer mon ſang pour le ſang d'Alexandre.
Le Ciel qui m'inſpiroit un ſi hardi deſſein,
Par ce déguiſement changea votre Deſtin.
Cependant par mes pleurs la Grèce fut ſéduite.
On vous crut mort, mon Fils : & par cette conduite,
Hors deux ſeuls Affranchis dévoüés à ma foi,
Que la Parque depuis enleva de chez moi,
Aucun Mortel inſtruit de ce myſtère étrange,
N'éclaira le moment de cet heureux échange.

AGATOCLE.

Quel aveu ! juſte Ciel ! qu'il déchire mon cœur !
Mais pourquoi me nourir d'une fatale erreur ?
Pourquoi de mon Deſtin m'avoir fait myſtère ?
Que ne déclariez-vous ma naiſſance à mon Pere ?

ARSINOE'.

Hélas ! de ma frayeur, c'eſt ici le ſujet;
Et peut-être l'écueil funeſte à mon projet.
Quand je fis cet échange, & que la Grèce entiére
Crût vos yeux pour toujours fermés à la lumiére,
Loin de moi, votre Pere, à la guerre occupé,
Avec tous ſes Soldats par ce bruit fut trompé.
Pour le déſabuſer d'une erreur ſi cruelle,
Il falloit confier le ſuccès de mon zéle.
Je craignis que pour vous on me manquât de foi,
Et gardai mon ſecret entre le Ciel & moi.
Vous viviez cependant; votre aimable jeuneſſe,
Sous un Nom ſuppoſé, charmoit toute la Grèce.
Mon Frere, qui toujours voyoit en vous ſon Fils,
Me faiſoit, de mes ſoins, attendre un noble prix.
Que ne peut le deſir d'une ame impatiente!
C'eſt en vain que pour vous tout flattoit mon attente.
Je conſultai les Dieux; & par ces triſtes mots,
Un Oracle cruel vint troubler mon repos.

ORACLE.

» Pourquoi, dans l'avenir, ô trop aveugle Mere,
» Viens-tu, de tes chagrins, chercher la ſource amére?
» Tremble que ton ſecret ne ſoit ſçû d'un Epoux.
» Ton Fils ſera ſur l'heure immolé par ſon Pere;
» Et le Trône peut ſeul le ravir à ſes coups.

AGATOCLE.

Ah Ciel!

ARSINOE'.

Voilà, mon Fils, la cauſe de vos larmes;
Voilà depuis long-tems ce qui fait mes allarmes,

Et m'empêche en ce jour, encor plus que jamais,
D'éclaircir votre Pere.

AGATOCLE.

Inutiles Projets!
Les Dieux ne ſçauroient trop accroître ma diſgrace.
Je prétends avancer l'effet de leur menace.
Après ce que je perds, leur funeſte bonté
Peut-elle me payer de ce qu'ils m'ont ôté?

ARSINOE'.

Ah! qu'entends-je? Immolez une coupable flâme.
Ce n'eſt plus une erreur; c'eſt un amour infâme:
La Nature en frémit; & peut-être, ſur vous,
Il va, des Dieux vangeurs, attirer le courroux.
Il faut forcer le Ciel, dont la main vous opprime,
A vous juſtifier, ou vous punir ſans crime.
N'en doutez point, mon Fils; s'il s'oppoſe à vos feux,
C'eſt pour placer au Trône un Prince vertueux.

AGATOCLE.

Non, non, Madame, non; cette affreuſe lumiére
A détruit dans mon cœur mon eſpérance entiére:
Et la gloire & l'amour confondûs à la fois,
Chez moi, dans un inſtant ont perdu tous leurs droits.
Euridice eſt ma Sœur; je n'y dois plus prétendre;
Et le Trône n'eſt dû qu'au vrai ſang d'Alexandre.

ARSINOE'.

Quoi? vous vous arrêtez à ces ſcrupules vains?
Mon Fils, méritez mieux l'Empire des Humains.
Quand un heureux hazard nous offre la Couronne,
On la prend, ſans ſonger au Droit qui nous la donne.

C'eſt ſur le Trône aſſis, qu'un Roi doit conſulter
Tout le poids des raiſons qu'il eut pour y monter.
Je ſuis Sœur d'Alexandre, & je ſuis votre Mere:
Ce Titre ſeul exclut le Fils de l'Etrangere.
Mais je m'arrête trop. Vous m'avez arraché
Un ſecret qui devroit vous être encor caché.
Ménagez-le, mon Fils; ſurtout aux yeux d'un Pere:
Qu'Euridice elle-même ignore ce myſtère.
Perdiccas, comme vous, a puiſé dans ſes yeux
Ce qu'un parfait amour peut inſpirer de feux.
Sans ſçavoir le bonheur que le ſort lui réſerve,
Je pretends aujourd'hui que ce Héros vous ſerve.
La voici. Gardez-vous de la déſabuſer.
Et pour elle & pour vous, je vais tout diſpoſer.

SCENE II.

AGATOCLE, EURIDICE, SE'LINE.

EURIDICE.

SEIGNEUR, avez-vous ſçû que le Deſtin propice
S'aprête dans ces lieux à vous rendre juſtice?
Déja le Peuple, inſtruit que Caſſander, chez ſoi,
Raſſemble les trois Chefs qui vont élire un Roi,
De ce Palais auguſte aſſiége les iſſuës,
Et porte, par ſes cris, votre Nom juſqu'aux Nuës.
J'ai craint, je l'avouërai, qu'un Rival trop heureux
N'opposât à vos droits un Parti dangereux:
Mais parmi cette foule, une Brigue impuiſſante
Ne ſoûtient ce Rival que d'une voix tremblante:

Tout le reſte eſt pour vous ; & j'oſe préſumer
Que le Camp, pour ſon Roi, va bien-tôt vous nommer.
Mais quoi ? Depuis le tems que vous m'avez quittée,
De quels ennuis votre ame eſt-elle inquiétée ?
Vous paroiſſez muet aux diſcours que je tiens !
Vos regards étonnés ſemblent craindre les miens !
Parlez, Prince ; eſt-ce moi qui cauſe votre peine ?
Dois-je croire qu'ici ma préſence vous gêne ?
Vous ſoupirez ? Si près de recevoir ma foi,
Avez-vous des malheurs qui ne ſoient pas pour moi ?
Vous ne répondez point ! Que faut-il que je penſe
De ce ſombre chagrin qui s'obſtine au ſilence ?
Tantôt, quand vos ſermens ne pouvoient s'épuiſer,
Par des diſcours trompeurs vouliez-vous m'abuſer ?
Ha ! qu'on croit aiſément ce que le cœur ſouhaite !
J'ai crû voir dans vos yeux l'ardeur la plus parfaite.
Mon Pere l'approuvoit. Je voyois en ce jour
Ses ordres confondus avec ceux de l'amour.

AGATOCLE.

Ah ! Madame.....

EURIDICE.

Achevez.

AGATOCLE.

Je ne puis.

EURIDICE.

Quel myſtère !
De grace, expliquez-vous.

AGATOCLE.

Vous m'êtes toujours chére,

Madame ; vous devez le croire sur ma foi :
Et si j'ai des chagrins, ils ne sont que pour moi.
Cependant si sur vous je garde quelque empire,
De mon trouble, à jamais, gardez-vous de rien dire.
Je voudrois, avec vous, plus long-tems m'arrêter.
Un puissant interêt m'oblige à vous quitter.
Madame, au nom des Dieux, approuvez ma conduite :
Et dès qu'il sera tems, vous en serez instruite.
Adieu.

SCENE III.

EURIDICE, SE'LINE.

EURIDICE.

QUOI ! me laisser dans ce triste embarras ?
Quel dessein, loin de moi, précipite vos pas ?
Mais, Séline, il me fuit ! Dieux ! que viens-je d'entendre ?
Est-ce là ce Héros, Fils du grand Alexandre ?
Ce Prince, qui brûlant de la plus vive ardeur,
Entre la gloire & moi partageoit tout son cœur,
Qui juroit ?..... Quel est donc cet indigne caprice ?
Quoi ? Se croit-il déja le Maître d'Euridice ?
Et pour mieux assurer ses orgueilleux projets,
Met-il mon cœur au rang de ses premiers Sujets ?

SE'LINE.

Madame, jugez mieux d'un Prince qui vous aime.
J'ai trop vû son amour dans sa douleur extrême.
Ses regards, qui tantôt craintifs ou curieux,
Evitoient tour-à-tour, & recherchoient vos yeux,

Son trouble à votre abord, ſon reſpect, ſon ſilence,
Tout enfin, de ſes feux prouve la violence :
Et s'il cache à vos yeux ſes ſecrets déplaiſirs,
De puiſſans intérêts combattent vos deſirs.

EURIDICE.

Dis plûtôt que Philippe eſt un ingrat, un traître,
Qui n'aſpire en ces lieux qu'à ſe voir notre Maître :
Et ſans doute il n'a feint de m'aimer aujourd'hui,
Que pour monter au Trône, où je lui ſers d'appui.
Par cet aveu trompeur il a ſéduit mon Pere :
Et le cruel encor m'ordonne de me taire ?
D'une injure mortelle il fait rougir mon front,
Et voudroit que mon Pere ignorât cet affront ?
Ah ! plûtôt.....

SE'LINE.

Mais enfin, s'il vouloit vous ſurprendre,
Madame, auroit-il dit ce que je viens d'entendre ?
Il eût feint juſqu'au bout. Son projet médité,
Avec plus de meſure eût été concerté.
Ne le ſoupçonnez point d'un ſi lâche artifice.
Vous l'aimez. Rendez-vous à vous-même juſtice ;
Et croyez qu'un grand cœur, par la gloire animé,
Ne ſe donne jamais, s'il n'eſt ſûr d'être aimé.

EURIDICE.

Hé ! que ne peux-tu mieux en convaincre mon ame ?
Tes yeux, chere Séline, ont vû naître ma flâme.
Tu ſçais, depuis le jour où ce fatal Vainqueur
Peut-être ſans deſſein triompha de mon cœur,
Combien j'ai ſouhaité que, ſenſible à ma gloire,
Il vînt juſtifier mon choix & ſa victoire.

Il y vient, tu le vois ; mais dans l'inſtant fatal
Où le Trône lui fait redouter un Rival ;
Dans le même moment où l'appui de mon Pere,
Pour ſoûtenir ſes Droits, lui devient néceſſaire :
Et comme ſi ſon cœur craignoit d'y conſentir,
L'ingrat preſqu'auſſi-tôt ſemble s'en repentir.
Sans doute, il aime ailleurs. Dans ma jalouſe rage
Il faut, pour m'éclaircir, mettre tout en uſage.

SE'LINE.

Que dites-vous, Madame ? Et ſur quelles raiſons
Pouvez-vous appuyer ces étranges ſoupçons ?

EURIDICE.

Mais s'il aime, l'ingrat ! à qui rend-il les armes ?
La Sœur de Caſſander a-t'elle aſſez de charmes ?....
Cherchons cette Rivale. Employons tous nos ſoins....
Ils n'auront pû toujours ſe parler ſans témoins.
Allons. Philippe en vain croit tromper Euridice ;
Séline, je ſçaurai démêler l'artifice.
Le Perfide apprendra que s'il veut être Roi,
Plus qu'il ne le penſoit, il a beſoin de moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

AGATOCLE *seul.*

A Quoi me réſoudrai-je ? incertain dans mon ame
Si j'ai bien triomphé d'une coupable flâme,
Je parcours ce Palais. Et ma Mere & ma Sœur
Ne ſont ici d'accord qu'à déchirer mon cœur.
Cet Empire d'ailleurs où j'aſpirois pour elle,
Qui devenoit le prix d'une ardeur ſi fidelle,
Faut-il y renoncer ?..... Ah ! ſi tel eſt mon ſort
Que je dois, ou régner, ou recevoir la mort,
Que la ſuperbe Loi, qui du rang de ſon Pere
Semble exclure à jamais le Fils de l'Etrangere
M'offre, pour y monter, un légitime droit ;
Que l'Univers, en moi, reconnoiſſe ſon Roi.
S'il le faut, employons même juſqu'à la feinte.
Dieux ! vous m'en avez trop impoſé la contrainte.
Allons : & que mon Pere ignore mon Deſtin,
Juſqu'à ce qu'on ait mis le Sceptre dans ma main.

SCENE II.

LYSIMACHUS, AGATOCLE.

AGATOCLE.

EH bien, Seigneur, puis-je être informé par vous-même
Si l'on va ceindre enfin mon front du Diadême ?
Ou si me disputant le Pouvoir souverain.....

LYSIMACHUS *lui donnant une Lettre.*

Lisez. De Cassander vous connoissez la main :

AGATOCLE *lit.*

» Si mes délais ont lieu de vous surprendre,
» Seigneur ; & si, malgré l'avis de Perdiccas,
» A faire un Roi, je n'ai pû condescendre,
» Sans sçavoir mes raisons, ne me condamnez pas.
» J'ai des secrets à vous apprendre,
» D'où nos Destins doivent dépendre.
» Surtout, ne précipitez rien ;
» Et daignez m'accorder un secret entretien.

CASSANDER.

Ainsi donc la Grandeur Souveraine,
Entre un Rival & moi, flotte encor incertaine ?

LYSIMACHUS.

Oui, Seigneur ; & sçachant ce que vous méritez,
Je n'avois point prévû tant de difficultés.
Roxane peut beaucoup ; & contre mon attente,
Son Fils est soûtenu d'une Brigue puissante.

Ce n'eſt point pour vanter mon zéle ni ma voix ;
Mais, ſans moi, ce Rival triomphoit de vos droits.
Cependant quelqu'eſpoir qu'ait pû former ſa Mere,
Nous pouvons renverſer ce projet téméraire ;
Et ſi vous êtes prêt d'entrer dans mes deſſeins,
Je puis mettre à l'inſtant le Sceptre dans vos mains.

AGATOCLE.

Ah ! ce zéle ſi prompt à prendre ma défenſe,
Vous donne ſur mes vœux une entiére puiſſance.
Vous ranimez ici mon eſpoir le plus doux.
C'eſt un Pere, Seigneur, que je retrouve en vous.

LYSIMACHUS.

Je chéris cet aveu. Vous me rendez juſtice :
Mais il faut, dès ce jour, épouſer Euridice.

AGATOCLE.

L'épouſer !

LYSIMACHUS.

Qui peut donc rallentir votre ardeur ?
D'où vous vient tout-à-coup cette ſombre froideur ?
Vous avez ſouhaité l'Hymen que je propoſe.
De votre changement je ne puis voir la cauſe.
Vous aimiez Euridice !

AGATOCLE.

Et veux toujours l'aimer,
Autant que ſes vertus ont droit de me charmer.
Cependant, s'il vous faut expliquer ma ſurpriſe,
Comment peut cet Hymen hâter votre entrepriſe ?

LYSIMACHUS.

Tout le Camp le ſouhaite. En faveur de ce choix,
Je prétends le porter à couronner vos Droits.

AGATOCLE.

Mais ſongez-vous, Seigneur, que l'Armée elle-même
Met aux mains de trois Chefs tout le Pouvoir ſuprême;
Que c'eſt de Caſſander, de vous, de Perdiccas,
Que l'on attend un choix pour finir nos débats.
Que Perdicas enfin, puiſqu'il faut vous le dire,
Charmé de la Princeſſe, à ſon Hymen aſpire?
Voulez-vous qu'épouſant ce qu'il aime, à ſes yeux,
Je porte dans ſon ame un dépit furieux?
Que lorſque mon Deſtin, de lui ſeul, peut dépendre,
J'aille frapper ſon cœur par l'endroit le plus tendre?
Non, Seigneur; la prudence en décide autrement.
Un ami ſi puiſſant veut du ménagement.
Cachons-lui nos deſſeins. Il ne doit les connoître
Que quand il ſera tems de lui parler en Maître.

LYSIMACHUS.

Dieux! c'eſt lui.

SCENE III.

LYSIMACHUS, PERDICCAS, AGATOCLE.

PERDICCAS *à Lyſimachus.*

PUIS-JE ici vous le dire entre nous?
Seigneur, j'ai quelque lieu de me plaindre de vous.

Quand flatté d'obtenir votre illuſtre ſuffrage,
Je vous ai dit ma flâme, & l'objet qui m'engage,
Vous deviez m'épargner la cruelle douleur
D'aller près d'Euridice apprendre mon malheur.

AGATOCLE.

Ciel! où tend ce diſcours?

LYSIMACHUS.

Qu'a-t'elle pû vous dire?

PERDICCAS.

Que ſon cœur prévenu pour un autre ſoupire.
La feinte eſt inutile; & c'eſt de votre aveu
Qu'aujourd'hui votre Fille allume un ſi beau feu.

à Agatocle.

Ah! Seigneur, quand charmé des vertus d'Euridice,
Je lui fis de mon cœur le noble ſacrifice.
Je ne m'attendois pas dans ce moment fatal
Que le Fils de mon Roi dût être mon Rival.
Si je l'euſſe prévû, contre de ſi doux charmes
Peut-être mon devoir m'auroit fourni des armes:
Mais je veux vous montrer par une juſte Loi
Comment doit en uſer un homme tel que moi.
Je ne troublerai point une union ſi belle.
Epouſez Euridice, & regnez avec elle.
Je l'aime, & vous la céde; & je veux en ce jour
Que l'amour la couronne aux dépens de l'amour.

AGATOCLE.

Quoi, Seigneur, vous voulez?.....

PERDICCAS.

En cédant Euridice,
Je ſens ce que me coûte un ſi grand ſacrifice;

Mais mon cœur en frémit, ſans en être abattu.
Regnez ; & qu'avec vous régne auſſi la vertu !
Ne vous informez point par quelle Loi ſévére
Vous avez pû me rendre à moi-même contraire.
Un Sujet eſt heureux, quoiqu'il coûte à ſon cœur,
Quand il peut, de ſon Prince, aſſurer le bonheur.

LYSIMACHUS.

Je l'avoüerai, Seigneur ; cette grande Victoire,
A celle d'Alexandre égale votre gloire.
En faveur d'un Rival vous domptez votre amour.
Mais ſi ce Prince auſſi par un juſte retour.....

PERDICCAS.

Non, Seigneur ; je n'ai fait que ce que j'ai dû faire.
Ma vertu, d'elle-même, attend tout ſon ſalaire.
Mais pour mieux aſſurer le Trône à ce Héros,
Je vais, de Caſſander, prévenir les Complots.
J'ai ſçû qu'Antigonus, Seleucus, Ptolomée,
Et quelques autres Chefs, tous puiſſans dans l'Armée,
Pour un deſſein ſecret chez lui viennent d'entrer.
D'une vertu forcée il a beau ſe parer,
Mes yeux ont vû tantôt, au trouble qui l'agite,
Toutes les trahiſons que ſon orgueil médite.
Je m'emporte, Seigneur. J'ai peut-être oublié
Qu'une longue habitude avec vous l'a lié.
Mais s'il eſt votre ami, qu'il ſoit digne de l'être ;
Et qu'il choiſiſſe enfin ce Prince pour ſon Maître.

AGATOCLE.

Seigneur, tant de vertu me ravit, me confond.
Du plus glorieux ſort la mienne vous répond :

Et

Et je veux qu'en ce jour Euridice elle-même.....
Je ne m'explique point. Mais ce Pouvoir ſuprême
Que je devrai bien-tôt à vos efforts heureux.....
Je ne l'accepte enfin..... que pour combler vos vœux.

SCENE IV.

LYSIMACHUS *ſeul.*

L'Ai-je bien entendu ? Quel indigne artifice !
A ſon Rival, ô Ciel ! offre-t'il Euridice ?
Ainſi d'un autre objet ton cœur ſeroit épris !
Et ma Fille, pour toi, n'eſt pas d'aſſez haut prix !
Tu voulois me tromper par tes feintes careſſes ;
Et la ſoif de régner te dictoit tes promeſſes !
Ha ! que l'amour voit clair ſur tous ſes intérêts !
Vous avez pénétré dans ſes deſſeins ſecrets,
Ma Fille ; & ſans vos ſoins ; par une erreur fatale ;
Je faiſois avec lui régner votre Rivale.
Mais il eſt encor loin de nous donner des Loix.
Caſſander, je le ſçai ; lui refuſe ſa voix ;
Et même contre lui forme un ſecret orage.
Je l'attens en ce lieu. Démêlons ſon ſuffrage.
Si, du Fils de Roxane, il prend les intérêts,
J'abandonne l'ingrat, pour ſuivre ſes projets.
Mais lui-même il paroît.

SCENE V.

LYSIMACHUS, CASSANDER.

CASSANDER.

M'Est-il permis de croire,
Que, de notre amitié, conſervant la mémoire,
Vous voudrez m'accorder un moment d'entretien,
Seigneur, où votre cœur ſe montre tout au mien?

LYSIMACHUS.

Oui, Seigneur, vous pouvez vous expliquer ſans crainte;
Et de votre diſcours bannir toute contrainte.

CASSANDER.

Je tremble à découvrir à vos yeux un projet,
Que j'aurois dû, ſans vous, achever en ſecret.
Philippe, de ſi près, tient à votre Famille....
L'Hymen, qui va, dit-on, l'unir à votre Fille....
Le ſang, vos intérêts, ce ſont là des raiſons
Qui devroient.....

LYSIMACHUS.

Banniſſez vos injuſtes ſoupçons.
Plus que vous ne penſez, le ſort réduit mon ame
A ſeconder les vœux dont la vôtre s'enflâme.
Non, n'appréhendez point de m'en voir éclairci.

CASSANDER.

Sçachez donc les deſſeins qui m'amenent ici.

Par quel caprice injuſte, ennemis de nous-mêmes,
Voulons-nous renoncer à tant de Diadêmes ?
Alexandre doit tout à nos bras triomphans.
N'eſt-ce pas nous, Seigneur, qui ſommes ſes Enfans ?
Qu'ont fait, pour conquerir tant de vaſtes Provinces,
Le Nom & les Exploits de ces deux foibles Princes,
Dont l'un eſt au Berceau ; l'autre encor enyvré
Des folles paſſions où l'âge l'a livré ?
Faut-il que, pour l'un d'eux dépoüillant nos Conquêtes,
Le fruit de nos travaux paſſe ſur d'autres têtes ?
Non, Seigneur, trop d'Etats ſont ſoûmis à nos Loix.
Pour une ſeule main, ce Sceptre a trop de poids.
Tant de pouvoir accable ; ou bien-tôt fait éclorre
Mille Monſtres d'orgueil que l'Univers abhorre.
Nous l'avons éprouvé ; modeſte auparavant,
Alexandre écouta ce charme décevant :
Bien-tôt, de ſa grandeur oubliant le principe,
Il ne voulût plus voir ſon Pere dans Philippe.
Par quelles cruautez ce Prince furieux
Vengea-t'il le refus d'un Encens odieux ?
Son courroux, ſi funeſte à ſes Chefs les plus braves,
Diſtingua-t'il jamais ſes Amis des Eſclaves ?
Que devint Philotas, Clitus, Parménion ?
Expoſé par ſon ordre aux fureurs d'un Lion,
Vous-même alliez périr, ſi ce Monſtre terrible
N'eût ſervi de Victime à ce bras invincible.
Et vous voulez qu'un Fils de ce ſuperbe Roi
Suive un jour ſon exemple, & nous donne la Loi ?
Non, non : c'eſt trop ſouffrir Alexandre pour Maître.
Regnons. Et qu'il ſoit Dieu, puiſqu'il a voulu l'être.

Cédons-lui cet honneur qui le rendit si vain.
Que sa postérité, partageant son Destin,
Et le suivant de près au séjour du Tonnerre,
Laisse aux Hommes le soin de gouverner la Terre.

LYSIMACHUS.

Votre dessein est grand, Seigneur; mais dangereux:
Le succès en peut être illustre, ou malheureux.
Cependant j'avoüerai qu'il peut avoir des charmes
Dignes de balancer les plus grandes allarmes.
Mais qui vous répondra que, soûmis à nos Loix,
Tant de Chefs, nos égaux, tous dignes d'être Rois,
Verront d'un œil content nos Têtes couronnées
Des Palmes, qu'avec nous ils avoient moissonnées?

CASSANDER.

Séleucus, Ptolomée, Arsace, Antigonus,
De ce noble dessein, déja sont prévenus.
Si nous leur accordons quelque part à l'Empire,
Au dessein que je forme, ils sont prêts de souscrire.
En vain les autres Chefs refuseront leurs voix:
Nous sçaurons les contraindre à respecter nos Loix.
Ainsi, quand nous aurons calmé leur jalousie,
Nous pouvons partager & l'Europe & l'Asie.
Profitons de ce tems; l'occasion nous rit.
Je commande en ces Murs; le Camp vous obéit;
Rien ne nous fait obstacle.

LYSIMACHUS.

Ah! pouvez-vous le croire?
Ne comptez-vous pour rien ma vertu, votre gloire?
Que dira l'Univers, si, sans honneur, sans foi,
Nous trahissons ainsi les Fils de notre Roi;

Et ſi, les dépouillant de leur droit légitime,
Nous fondons, pour régner, nos Titres ſur le crime?

CASSANDER.

Je le vois bien, Seigneur; prompt à vous allarmer;
Par de plus grands motifs il faut vous animer.
Sçachez donc que le Ciel, par d'éclatantes marques,
Vous deſtine une Place au rang des grands Monarques;
Que tant d'affreux dangers dont il vous a tiré,
Du ſort qui vous attend, ſont un gage aſſuré.
C'eſt peu d'avoir vaincû les Monſtres de Lybie;
D'avoir traverſé ſeul les Deſerts d'Arabie,
D'avoir bravé la mort dans ces rudes climats
Qu'habitent ſeulement la neige & les frimats;
Rappellons, rappellons ce jour, où la Victoire
N'abandonna Porus que pour croître ſa gloire,
Quand aux bords de l'Hydaſpe Alexandre Vainqueur
Rencontra des périls dignes de ſon grand cœur.
Il penſa ſuccomber dans ce combat terrible.
Sans vous, il y perdoit le titre d'invincible.
Vous couvrîtes ſon corps, tout prêt d'être percé;
Vous reçûtes le coup, en ſon ſein adreſſé;
Votre ſang ruiſſeloit, quand ce Prince lui-même,
Pour appareil, au front vous mit ſon Diadême;
Comme s'il eût voulû, par cet inſigne honneur,
Vous céder, en mourant, ſa ſuprême Grandeur.
Vous vivez: il n'eſt plus. Par quelle injuſte crainte?....

LYSIMACHUS.

Vous portez à ma gloire une cruelle atteinte.
Dans le cœur des Mortels, fatale Ambition,
Que tu ſemes de feux & de confuſion!

Je ſens que vos diſcours, trop puiſſans ſur mon ame,
Redoublent les tranſports de l'ardeur qui m'enflâme.
Je ſens qu'il faut vous fuir pour ſauver ma vertu.

SCENE VI.

CASSANDER *ſeul.*

JE vois, au trouble affreux dont il eſt combattu,
Qu'à ſuivre mes deſirs vainement il balance.
C'en eſt fait ; plus d'obſtacle, & plus de réſiſtance,
Contre les derniers coups que je veux lui porter.
Le ſeul nom de Philippe a ſçû le révolter ;
J'ai vû ſon cœur frémir. O Politique adroite,
Qui m'a fait découvrir leur rupture ſecrette,
Et ſaiſir un inſtant ſi propre à le changer !
J'ai des moyens certains pour le mieux engager,
Achever ſa défaite, & le porter lui-même
A vaincre dans ce jour la défiance extrême,
Qui, de tous mes deſſeins, éloigne Perdiccas.
Tous deux en vont bien-tôt ſuivre le doux appas.
Oui, déja je triomphe ; & le ſang d'Alexandre,
A l'Empire des Grecs n'a plus rien à prétendre.
Mais d'un hardi projet où la prudence agit,
La diligence encor doit aſſurer le fruit.
Cherchons Lyſimachus ; allons lui faire entendre,
Si nous voulons régner, quel ſang il faut répandre.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE I.

ARSINOE', AGATOCLE.

AGATOCLE.

MADAME, il faut parler; le péril eſt certain.
Mon Pere ne peut plus ignorer mon Deſtin.
Trop long-tems aveuglé par une erreur funeſte,
Pour voir régner ſon ſang, il médite l'Inceſte:
En vain, pour réſiſter à ſes preſſans efforts,
J'ai fait, de ma prudence, agir tous les reſſorts.
Mes délais prétextés lui ſemblent une injure.
Lorſque je fuis l'Inceſte, il me nomme Parjure.
Rien ne peut retarder le deſſein qu'il a pris;
Il veut voir notre Hymen; le Trône eſt à ce prix.

ARSINOE'.

Je viens de le quitter; mon Fils, ſoyez tranquile:
A toutes mes raiſons, je l'ai trouvé docile;
Son cœur, ſur cet Hymen, n'eſt plus impatient,
Et j'ai ſçû raſſurer ſon eſprit défiant.

AGATOCLE.

Mais qui vous répondra que, calmé en apparence,
Il n'auroit pas déja médité ſa vengeance?
Qui ſçait à quel excès de haine & de fureur
Il peut être porté par ſon aveugle erreur?

Madame, faites-vous un effort salutaire.
Ne délibérons plus. Allons trouver mon Pere;
Prévenons le danger; découvrons-lui mon sort.

ARSINOE'.

Hélas! vous découvrir, c'est vous donner la mort.
Ne vous souvient-il plus de ce cruel Oracle?.....

AGATOCLE.

Serons-nous retenus par un si foible obstacle?
Aux réponses des Dieux, qui veut trop s'arrêter,
Souvent court au péril, en voulant l'éviter.
D'un Oracle confus, oublions la ménace;
Que la raison l'écarte, & décide en sa place:
Elle a sur nos esprits un droit si naturel.
La raison est pour l'Homme un Oracle éternel.

ARSINOE'.

Ah! peut-on l'écouter, quand le Ciel est contraire?
Non, je ne puis encor éclaircir votre Pere.
Je crains plus que jamais ce terrible moment.
Mon esprit est frappé d'un noir pressentiment.
Et puisqu'il le faut dire, aux traits d'un songe horrible
J'ai vû, de vos malheurs, une image terrible.
J'étois seule, & rêvant au moyen le plus prompt
Qui du Bandeau royal pût orner votre front:
Une noire vapeur, sur mes yeux descenduë,
S'empare tout-à-coup de mon ame éperduë.
Alexandre, mon Frere, à mes yeux s'est montré;
Sa démarche étoit fiére, & son Port assuré.
Sa droite avoit le Fer, instrument de sa gloire;
Et sa gauche, à son Sceptre, enchaînoit la Victoire.

Vous-même avez parû, conduit par mon Epoux.
Soudain, l'Ombre a fixé tous ſes regards ſur vous ;
Et ſemblant indignée, aux mains de votre Pere
Elle a remis ſon Sceptre & ſon Fer tutelaire.
A l'aſpect de ces dons, que ſa main a reçûs,
J'ai vû long-tems flotter le fier Lyſimachus ;
Tantôt prêt de garder, tantôt prêt de vous rendre,
Et le Sceptre & le Fer qu'il tenoit d'Alexandre.
» Ah ! peux-tu balancer, ai-je dit ? c'eſt ton Fils ;
» Et quand tu le crûs mort, ce fût un faux avis.
Votre Pere, à ces mots, garde un morne ſilence,
Doute, frémit, s'émeut, part, & vers vous s'élance :
Je crois qu'il va porter le Sceptre en votre main ;
Et c'eſt le Fer, mon Fils, qu'il plonge en votre ſein.

AGATOCLE.

Juſtes Dieux !

ARSINOE'.

J'ai pâli de ce coup effroyable.
Je courrois vous offrir une main ſecourable :
Mes yeux ſe ſont ouverts, j'ai connû mon erreur ;
Mais le ſonge, en fuyant, m'a laiſſé ma terreur.

AGATOCLE.

Le Ciel a donc rendû mon malheur néceſſaire.
Le Trône m'offre ſeul un abri ſalutaire.
Si je me tais, je perds la ſuprême Grandeur :
Si je me fais connoître, on va percer mon cœur :
Et dès qu'à mon ſalut une voye eſt ouverte,
Je trouve au premier pas, ou l'Inceſte, ou ma perte.

ARSINOE'.

D'un eſpoir plus heureux, rempliſſez votre cœur.
Perdiccas, je le ſçai, charmé de votre Sœur,
Veut encor, de ſes feux, vous faire un ſacrifice:
Son amour eſt content, s'il peut voir Euridice,
A l'Empire du Monde, élevée avec vous:
Il fait, à cet Eſpoir, céder des ſoins plus doux.
C'eſt ainſi qu'un Héros, qu'un grand cœur, lorſqu'il aime,
Ne connoît de bonheur, dans ſa tendreſſe extrême,
Que celui de l'objet qui le tient aſſervi;
Tous ſes vœux ſont comblés, s'il croit l'avoir ſervi.
Je vais donc l'engager..... mais je vois votre pere;
Vous ne ſçauriez le fuir.

AGATOCLE.

O Ciel! que dois-je faire?

ARSINOE'.

Parlez-lui; mais feignez: ne vous découvrez pas.
C'eſt le dernier inſtant d'un ſi triſte embarras.

SCENE II.

LYSIMACHUS, AGATOCLE.

LYSIMACHUS.

PRINCE, je vous cherchois. Il n'eſt plus tems de feindre.
Il faut vous expliquer, devant moi, ſans rien craindre:
Et pour vous engager à ne me cacher rien;
Votre cœur, le premier, va lire dans le mien.

Quand Alexandre, prêt de céder à la Parque,
Fût contraint de quitter le haut rang de Monarque :
Par un indigne choix, craignant de l'avilir,
Il mourût, ſans nommer qui devoit le remplir.
Le mérite en ſon cœur emporta la balance ;
Et le plus digne, enfin, obtint la préférence.
Auſſi-tôt, ennivrez d'un charme ſéducteur,
Ses Chefs ouvrent l'oreille à cet eſpoir flatteur.
Chacun d'eux, en ſon cœur, dévore la Couronne ;
Et croit ſeul mériter les honneurs qu'elle donne.
J'arrêtai leur orgueil ; pour réunir leurs voix,
Je vantai votre Nom, vos Vertus, & vos Droits.
Je vous fis des amis, dont la brigue puiſſante,
Contre un Rival naiſſant, appuya vôtre attente.
Mes ſoins, de tous côtés, éclaterent pour vous.
De ma Fille, en ſecret, je vous nommai l'époux.
Sans l'en faire avertir, & ſans vous en inſtruire,
Par ſa Mere, en ces lieux, je l'avois fait conduire.
Quand j'allois vous offrir le Sceptre avec ſa main,
Vous m'avez prévenu dans ce noble deſſein.
Je veux croire qu'ainſi l'ordonnoit votre gloire :
Mais un tel ſoin bien-tôt ſort de votre mémoire.
On ne m'abuſe point. Prince, ſongez-y bien.
Vous avez votre but ; je puis avoir le mien.
Et puiſque j'ai promis ici d'être ſincére ;
J'ai de l'ambition, & ma Fille m'eſt chére.
Son ſort va dans l'inſtant régler votre deſtin.
C'eſt à vous de choiſir ſi vous voulez enfin,
Reſter Fils d'Alexandre, ou monter à l'Empire.
Voilà ce que j'avois, ſur ce point, à vous dire.

AGATOCLE.

Mon choix n'eſt point douteux : étant ce que je ſuis ;
J'aime mieux en ſecret dévorer mes ennuis ;
Et quitter à jamais un eſpoir légitime,
Que d'acheter de vous le Trône par un crime.

LYSIMACHUS.

Et quel crime peut ſuivre un Hymen glorieux,
Que la raiſon conſeille, & qu'approuvent les Dieux ?

AGATOCLE.

Ah ! ſi le Ciel n'eſt point à mon bonheur contraire ;
Du moins, ſa voix encor veut que je le différe.
Mieux que vous, ſur ce point, je ſçai ſa volonté,
Et vous cache à regret la triſte vérité.

LYSIMACHUS.

En vain vous m'oppoſez un obſtacle frivole.
Les Dieux n'engagent point à manquer de parole :
Suivant vos intérêts, vous empruntez leur voix.
Je vais donc vous parler pour la derniere fois.
Vous aſpirez au Trône ! hé ! bien, pour y prétendre,
C'eſt un Titre aſſez vain qu'être Fils d'Alexandre.
Je vous avois ouvert les chemins les plus courts ;
Mais vos Droits ne ſont rien, privés de mon ſecours.

AGATOCLE.

J'entrevois vos deſſeins. Malgré votre colére,
Seigneur, examinez ce que vous allez faire.
N'attirez point ſur vous un déluge de maux.
Je vous ferois trembler, ſi je diſois deux mots.

Mais je ne puis encor rompre un cruel silence :
Votre propre intérêt vous porte à ma défence.
Gardez, à vos soupçons, de me sacrifier.
C'est à votre cœur seul à me justifier.

SCENE III.

LYSIMACHUS *seul.*

D'Où vient que je frémis? Et quelle voix secrette
Par un langage obscur me trouble, & m'inquiette?
O toi, qui que tu sois, trop confus mouvement,
Cesse de me rien dire, ou parle clairement.
Mais j'ouvre enfin les yeux; je reconnois le charme.
J'ai trop aimé l'ingrat; voilà ce qui m'allarme.
Pour le voir en ce jour sur le Trône placé,
Mon cœur, à ce haut rang, sans peine eût renoncé.
C'en est fait. Il le veut; poursuivons l'entreprise.
Perdiccas va venir : il faut qu'il l'autorise.
Qu'à ce prix de ma Fille, il obtienne la main :
Que ce nœud..... le voici. Découvrons-nous.

SCENE IV.

LYSIMACHUS, PERDICCAS.

PERDICCAS.

ENFIN,
Seigneur, de votre choix, la nouvelle semée,
A déja réuni tous les vœux de l'Armée.

Le Camp veut voir Philippe ; &, ſoûmis à ſes Loix ;
Reconnoître dans lui l'Héritier de nos Rois.
Prévenus qu'à ma voix ſe joint votre ſuffrage,
Les premiers de nos Chefs viennent lui rendre hommage :
Bien-tôt, dans ce Palais vous les verrez entrer.

LYSIMACHUS.

Notre choix ne doit pas encor ſe déclarer,
Seigneur ; & Caſſander, à notre avis contraire ;
Demande que d'un jour au moins on le différe.

PERDICCAS.

Et voilà ce qui doit vous faire ouvrir les yeux.
Caſſander a formé des projets odieux.
J'en ai plus découvert que je n'oſe vous dire.
Seigneur, ſon crime eſt ſûr ; il en veut à l'Empire :
Et pour s'ouvrir au Trône un coupable chemin,
Lui-même, d'Alexandre, il hâta le Deſtin.
Ce bruit n'eſt plus douteux : & je prévois encore
Qu'il voudra ſe ſouiller d'un crime que j'abhorre.

LYSIMACHUS.

Seigneur, dans vos diſcours, ſongez à l'épargner.
Mais quand il ſeroit vrai qu'il aſpire à régner,
Ce deſſein, à vos yeux, eſt-il ſi condamnable ?
Partageant cet honneur, vous croiriez-vous coupable ?

PERDICCAS.

Dieux ! que propoſez-vous ? Eſt-ce pour me tenter ?....
Mais, Seigneur, ſur ma foi vous devez mieux compter.
Mon choix, vous le ſçavez, tombe ſur votre Gendre.
Avec vous, conſtamment je ſçaurai le défendre.

Quoiqu'il faille, à ce Prince, immoler mon eſpoir,
Je n'ai point d'intérêt plus cher que mon devoir.

LYSIMACHUS.

Je vous vois à regret faire un tel ſacrifice.
M'en croirez-vous, Seigneur? Epouſez Euridice.
Je change de deſſein: Philippe eſt un ingrat.
Songeons à faire un choix plus digne de l'Etat.
Et, puiſque de l'Armée on nous fait les Arbitres,
De l'Empire, en nos mains, aſſurons-nous les Titres.
Tout doit vous engager dans ce noble projet.
Ma Fille en eſt le prix; le Trône en eſt l'objet.
Tout prêt à couronner cette grande entrepriſe,
La gloire vous l'ordonne, & l'amour l'autoriſe.

PERDICCAS.

Quentends-je? juſte Ciel! eſt-ce donc vous, Seigneur?
Quel coupable intérêt a changé votre cœur?
Ah! je n'en doute plus; & les conſeils d'un traître.....
Mais du moins apprenez, Seigneur, à me connoître.
En vain vous vous flattez de corrompre ma foi.
Vous propoſez un prix trop indigne de moi.
J'ai de l'Ambition, & j'adore Euridice:
Mais je déteſte un bien fondé ſur l'injuſtice;
Et je ſçais que les Dieux, Protecteurs des Héros,
Puniſſent, tôt ou tard, les perfides complots.

LYSIMACHUS.

Ces ſcrupuleux devoirs, dont le remord vous bleſſe,
Souvent couvrent, d'un cœur, l'orgueilleuſe foibleſſe;
Et quand, dans la carriere, il n'oſe s'engager,
Toujours il craint les Dieux bien moins que le danger.

Banniſſez ces frayeurs ; & ceſſez de prétendre
Que le Ciel s'intéreſſe à vanger Alexandre.
Un Prince qui, rempli de projets odieux,
Dédaignant les Mortels, veut s'égaler aux Dieux ;
Souleve contre lui, pour hâter ſon naufrage,
Les Mortels qu'il mépriſe, & les Dieux qu'il outrage.
Tel étoit Alexandre ; il n'eſt plus : & ſes Fils,
Par le courroux du Ciel, avec lui, ſont proſcrits.

PERDICCAS.

Si le Ciel a proſcrit les Enfans d'Alexandre ;
Contre lui, s'il le faut, nous devons les défendre.
Et dûſſions-nous enfin, combattre ſon courroux,
Faiſons notre devoir ; c'eſt ce qu'il veut de nous.
Sur les Enfans des Rois, jamais un bras perfide,
Ne léve impunément un glaive parricide :
Et quand, par le Ciel même, un Prince infortuné
Aux fureurs des Mortels ſe trouve abandonné,
On voit briller le feu qu'en leurs mains il allume ;
Mais la foudre, en partant, eux-mêmes les conſume.

LYSIMACHUS.

Ah ! de grace, tranchons d'inutiles diſcours :
C'eſt trop, à votre honte, en prolonger le cours.
Nous avons condamné les deux Fils d'Alexandre.
Choiſiſſez le parti qu'il vous convient de prendre.
Deux chemins ſeulement ſont ouverts devant vous.
Perdez-vous avec eux ; ou régnez avec nous.

PERDICCAS.

Je ſçais qu'en m'oppoſant à votre barbarie,
Je vais, contre moi-même, armer votre furie.

Je ſçais que dans ces Murs vous avez tout pouvoir:
Mais, en vain, vous croyez ébranler mon devoir.
La crainte du péril ne rend point légitime
Ce qui, loin du danger, nous paroiſſoit un crime.
L'honneur n'a qu'un vrai point; & ferme ſous ſes Loix,
Un grand cœur veut toujours ce qu'il veut une fois.
Mon choix eſt fait. Je ſors: & cours apprendre aux traîtres
Qu'un fidéle ſujet oſe tout pour ſes Maîtres;
Et que dans le péril, prompt à les ſecourir,
S'il ne peut les ſauver, du moins il ſçait mourir.

SCENE V.

LYSIMACHUS *ſeul.*

VA, je redoute peu cette vaine menace;
Et bien-tôt l'on va mettre un frein à ton audace.
Mes ordres ſont donnés pour s'aſſurer de toi.
Que ton ſang répandu!.... Malheureux! eſt-ce à moi
De pourſuivre un Héros, dont le zéle intrépide
Veut m'arracher des mains un glaive parricide.
Quoi? je puis immoler un Prince vertüeux,
Pour qui toujours mon cœur, malgré moi, fait des vœux?
Quand je ſonge au moment qui doit trancher ſa vie,
Tout mon ſang révolté contre moi ſe récrie.

SCENE VI.

LYSIMACHUS, CASSANDER.

CASSANDER.

HE! bien, de Perdiccas, qu'avez-vous obtenu?
Par quelques vains remords ſeroit-il retenu,
Seigneur? Et la Couronne a-t'elle peu de charmes
Pour engager ce cœur trop plein de ces allarmes?

LYSIMACHUS.

En vain, pour le gagner, j'ai long-tems combattu.
Par des Liens trop forts il tient à la Vertu;
Rien ne peut l'ébranler: ſon devoir ſeul le guide;
Et le danger, en lui, trouve une ame intrépide.
Sçachant que de Philippe on menace les jours,
Au péril de ſa vie, il vole à ſon ſecours.
Loin de le condamner, Seigneur, daignez m'en croire;
Imitons ſon exemple; il nous méne à la gloire.
S'il eſt beau de régner, il eſt plus glorieux
De rétablir un Prince au rang de ſes Ayeux.
N'allons point, écoutant des fureurs criminelles,
Dans le ſang de nos Rois tremper nos mains cruelles;
Et laiſſer après nous à la Poſtérité,
Un exemple d'audace & d'infidélité.

CASSANDER.

Seigneur, s'il faut ici vous dire ma penſée,
Pour quitter l'entrepriſe, elle eſt trop avancée.
Philippe, quelque jour, ſçaura de Perdiccas
Que nous avions, tous deux, réſolû ſon trépas:

Et ſi ſa main fatale au Sceptre peut atteindre,
De ſon reſſentiment, nous avons tout à craindre.
Croyez-moi ; prévenons ce moment redouté ;
Sacrifions ce Prince à notre ſureté.
La crainte & les remords ſont d'une ame commune
Que touche foiblement le ſoin de la fortune.
Mais un cœur bien épris du deſir de régner,
Pour monter à ce rang, ne doit rien épargner.
Les plus grandes fureurs deviennent légitimes.
Le Trône eſt un Autel : il lui faut des Victimes :
La gloire les immole ; &, le Fer à la main,
Y verſe chaque jour des flots de ſang humain.

LYSIMACHUS.

Et qui peut, à ce prix, aimer une Couronne ?
Ignorez-vous les noms qu'à ces forfaits l'on donne ?
L'Univers, quelque jour, peut-il les oublier ?

CASSANDER.

Couronner ſes forfaits, c'eſt les juſtifier.
Dès qu'ils ſont ſous la Pourpre, on les trouve excuſables ;
Et le Peuple, en ſes Rois, ne voit point de coupables.

LYSIMACHUS.

Mais quand ils ne ſont plus, du fonds de leur tombeau
L'affreuſe vérité fait ſortir ſon flambeau,
Et montre, à l'Univers, leurs vertus & leurs crimes.
Voilà ce qui défend d'innocentes Victimes.
Que nous a fait enfin ce ſang infortuné,
Par notre ambition, à périr, condamné ?

CASSANDER.

Et que nous avoient fait tant de Rois, qu'Alexandre
Du Trône, dans les fers, par nos mains fit descendre?
Avions-nous jamais vû leurs Bataillons Epars,
Dans les champs de la Grèce, assiéger nos Remparts?
Sur leurs propres Foyers, leur valeur endormie,
Ignoroit jusqu'au nom d'une Terre ennemie.
Alexandre, brûlé d'une fatale ardeur,
Vit que ces Rois faisoient obstacle à sa grandeur:
Il alla les chercher jusqu'au bout de la Terre;
Il les fit succomber, sous l'effort de la guerre;
Et dans tous les Climats, du Destin secondé,
Il établit son droit, sur le glaive fondé.

LYSIMACHUS.

Oui, ce Héros partout fit voler la victoire;
Mais dans tous ses projets il consulta la Gloire.
Il attaqua des Rois, sur leur Trône affermis,
Qui lui devenoient chers, dès qu'ils étoient soûmis.
Contre eux, ce fier Vainqueur, marchant à force ouverte;
Par la fraude jamais ne médita leur perte.
Et si vous en doutez, souvenez-vous au moins
Quel prix reçût Bessus de ses perfides soins.

CASSANDER.

Eh bien, puisque votre ame, incertaine & tremblante;
Se refuse, au dessein qui flattoit notre attente,
Faisons régner Philippe: allons mettre en sa main
Le Fer, quil doit bien-tôt plonger dans notre sein.
Ou si la vie encor a pour vous quelques charmes,
Banniſſez, loin de vous, ces funestes allarmes.

Vous balanciez tantôt : mes conſeils ont tant fait
Que, par vous, Perdiccas ſçait tout notre projet.
Il faut donc le pourſuivre ; on ne peut plus le taire ;
Et devenu public, il devient néceſſaire.

SCENE VII.

LYSIMACHUS, CASSANDER, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, j'accours ici, rempli d'un juſte effroi.
Je ne ſçai que penſer de tout ce que je voi.
Perdiccas, par des ſoins, qu'on ignore peut-être,
Change l'ordre du Camp, & va s'en rendre maître.

CASSANDER.

Eh bien, vous l'entendez ! tant de témérité.....

LYSIMACHUS.

Dans quel piége, cruel, m'avez-vous arrêté !
Mais courons prévenir une injuſte diſgrace,
Et repouſſons du moins le coup qui nous menace.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE I.

EURIDICE, SE'LINE.

SE'LINE.

OUI, le Prince viendra; bien-tôt vous l'allez voir:
Votre cœur, ſur le ſien, réglera ſon eſpoir,
Madame: mais ſi j'oſe en croire un noir augure,
Tout doit vous allarmer; & rien ne vous raſſure.
Ne perdez point de tems. Volez à ſon ſecours:
Je crains qu'en ce moment l'on n'attente à ſes jours.
Philippe eſt obſervé par une Garde auſtére,
Qu'attache, ſur ſes pas, l'ordre de votre Pere.
Le Peuple eſt conſterné; le Soldat, éperdu.
On dit même (& ce bruit n'eſt que trop répandu)
Qu'Arſinoé, du Prince appuyant l'innocence,
Engage tout le Camp à prendre ſa défenſe.

EURIDICE.

Ah! Séline, ſans doute on a juré ſa mort:
Il faudra qu'il ſuccombe aux rigueurs de ſon ſort.
Malheureuſe! & c'eſt moi, dont la jalouſe rage
Souléve contre lui ce dangereux orage;
C'eſt moi, qui de mon Pere aigriſſant le courroux,
Ai verſé dans ſon ſein tous mes tranſports jaloux!

Hélas ! devois-je en croire une ardeur insensée !
Toi-même, que n'as-tu combattu ma pensée,
Quand, prête d'accuser mon funeste vainqueur,
Je me plaignois à toi qu'il m'eut ravi son cœur !

SE'LINE.

Quel injuste reproche ! oubliez-vous, Madame,
Tout ce que j'ai tenté pour rassurer votre ame ?

EURIDICE.

Pardonne ce reproche au trouble où tu me vois.
Séline, il m'en souvient, j'ai négligé ta voix.
Mon violent dépit m'a seul déterminée ;
Et je suis, de ses maux, la cause infortunée ;
C'est là mon désespoir. Philippe va venir.
De quel front le pourrai-je encor entretenir ?
De ses chagrins tantôt me faisant un mystère,
Il m'avoit dit surtout que je devois les taire.
Il devoit, à ce prix, connoître mon amour.
Hélas ! s'il m'aime encor, quel funeste retour.....
Je le vois : ses malheurs redoublent ma tendresse.
Cachons lui, s'il se peut, mon trouble & ma foiblesse.

SCENE II.

AGATOCLE, EURIDICE, SE'LINE.

EURIDICE.

ENFIN vous vous rendez à mon empressement
Prince, si j'ai voulu vous parler un moment,
Ce n'est point pour vous faire un odieux reproche.
Vous pouvez, sans trembler, soûtenir mon approche.

Je ne parlerai point d'un Hymen arrêté,
Propoſé par vous-même, & par vous rejetté.
Nos cœurs ne furent point deſtinés l'un pour l'autre.
Je veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre.
D'un Hymen qui vous gêne, il faut rompre les nœuds;
Et j'aime mieux vous voir ingrat que malheureux.
Mais un ſoin plus preſſant m'inquiéte & me gêne.
Vos refus, de mon Pere, ont attiré la haine;
Et moi-même, Seigneur, aigriſſant ſon courroux,
J'ai verſé dans ſon ſein tous mes tranſports jaloux.

AGATOCLE.

Quoi? vous-même, Madame?.....

EURIDICE.

Oui, ma jalouſe rage
Soûléve contre vous ce dangereux orage.
Je veux tout réparer: que ne puis-je, grands Dieux!
Moi-même vous placer au rang de vos Ayeux?
Dûſſai-je auſſi-tôt fuir ſur la rive infernale
Pour ne point voir régner avec vous ma Rivale!

AGATOCLE.

Ah! Madame, ſortez d'une funeſte erreur,
Vous n'avez jamais eû de Rivale en mon cœur.
Ne me reprochez point la fraude ou l'inconſtance.
Vos yeux n'avoient ſur moi que trop pris de puiſſance.
Mais, hélas! d'un Hymen qui nous parût ſi doux,
Déſormais, la penſée, eſt un crime pour nous.
Madame, je ne puis plus long-tems vous le taire.
N'approfondiſſez point un dangereux myſtère.

EURIDICE.

De tout ce que j'entends, que dois-je préſumer ?
Quel trouble me ſaiſit ?..... ah ! c'eſt trop m'allarmer.
Rompez, Prince, rompez un ſilence barbare ;
Qu'un ſecret ſi funeſte, à mes yeux, ſe déclare ;
Tirez-moi, par pitié, d'une fatale erreur.
Faut-il par des ſermens raſſurer votre cœur ? .....

AGATOCLE.

A ſçavoir mon ſecret votre ame en vain s'attache,
Tel eſt l'ordre des Dieux ; il faut que je le cache.
Vous ne concevez pas l'horreur de mon Deſtin.
Ce myſtère connu ; mon ſort eſt à ſa fin.

EURIDICE.

Et ſi vous perſiſtez dans ce cruel ſilence,
Des maux que je reſſens, l'extrême violence
N'éteindra-t'elle pas le flambeau de mes jours ?
Rien ne peut déſormais en prolonger le cours.
L'affreuſe jalouſie en ſecret me conſume ;
Et votre barbarie en aigrit l'amertume.
Eh bien ! à l'irriter demeurez obſtiné ;
Mais ce Fer va finir mon ſort infortuné.

AGATOCLE.

Quoi ! vous pourriez, Princeſſe ?...ah ! c'eſt trop me contraindre
Enfin l'heure eſt venuë où je ne puis plus feindre.
Un intérêt ſi cher, m'arrache mon ſecret.
Peut-être eſt-ce le Ciel qui remplit ſon Decret.
J'ai reſſenti pour vous la plus vive tendreſſe.
J'allois vous épouſer : vous aviez ma promeſſe.

Tout ſembloit conſpirer à couronner mes vœux :
Hélas ! qui l'eût prévû ? prêt de former ces nœuds,
J'apprens, d'Arſinoé, que je ſuis votre Frere.

EURIDICE.

Vous, mon Frere ! Grands Dieux ! pourquoi donc me le taire ?

AGATOCLE.

Un Oracle cruel a parlé ſur mon ſort.
Ce ſecret ſçû d'un Pere entraînera ma mort.

EURIDICE.

Eh ! pourquoi, nourriſſant une erreur agréable,
L'amour alluma-t'il une ardeur ſi coupable ?
Ah, mon Frere !... à ce nom.... quel trouble dans mon cœur !....
Je me ſens pénétrée & de joye & d'horreur.
Mon ame tout-à-coup interdite, tremblante,
Céde à regret un bien, dont ma flâme contente.....
Mais enfin ces regrets, & ce triſte combat,
D'un feu prêt à mourir, ſont le dernier éclat :
J'en triomphe ; & déja je ſens que la nature,
Pour un Frere, en mon cœur, n'a plus de voix obſcure :
Mais j'ai cauſé ſes maux ; cruelle Deſtinée !
A de ſi grands malheurs, m'as-tu donc condamnée !
Quoi ? tu ne rends un Frere, à mon empreſſement,
Que pour me le ravir dans le même moment !
Par un avis ſecret je viens d'être informée
Qu'on s'eſt ſaiſi des Chefs trop puiſſans dans l'Armée.
Je ne ſçais quels complots on trame dans ces Lieux.
Mille objets de terreur frappent partout mes yeux.
De vos meilleurs amis on arrête l'élite.
Hélas ! c'eſt votre mort peut-être qu'on médite.

AGATOCLE.

Ne craignez rien, ma Sœur : le brave Perdiccas
Fait, contre Caſſander, avancer ſes Soldats.
Pour défendre mes droits, je m'en vais les conduire ;
Je vais perir enfin, ou monter à l'Empire.
Les plus braves Guerriers volent à mon ſecours.
Vous, gardez un ſecret d'où dépendent mes jours.

SCENE III.

EURIDICE, SELINE.

EURIDICE.

HA ! je vois un moyen de braver la tempête.
Feignons qu'à m'épouſer, ſa main eſt toute prête.
Allons trouver mon Pere, en proye à ſon erreur ;
Diſons-lui ce qu'il faut pour calmer ſa fureur.
Ses Amis auſſi-tôt verront briſer leur chaîne ;
Lui-même il n'aura plus de Garde qui le gêne.
Alors, pour éviter de trop coupables nœuds,
Le Ciel me fournira quelque prétexte heureux.
Je feindrai, s'il le faut, qu'avant que d'y ſouſcrire,
Je veux le voir, Séline, Arbitre de l'Empire.
Viens ; les Dieux appuiront de ſi juſtes deſſeins.
Mais malgré cet eſpoir, juſte Ciel ! que je crains
Qu'à l'abri de ce Nom, ſi cher à Babilone,
Mon Frere encor ne puiſſe arriver juſqu'au Trône !
Hélas ! notre bonheur eſt ſouvent enchaîné
A quelque heureux inſtant, par le Ciel deſtiné ;
Et quand on a manqué ce moment favorable,
Le Ciel nous abandonne, & le ſort nous accable.

Mais j'apperçois mon Pere. Il s'approche : grands Dieux !
Quelle aveugle fureur éclate dans ſes yeux !

SCENE IV.

LYSIMACHUS, EURIDICE, SE'LINE.

LYSIMACHUS.

C'En eſt fait ; il mourra. Fui, pitié criminelle !

EURIDICE.

Ah ! qui condamnez-vous ?

LYSIMACHUS.

Un traître, un infidele.
Je retire la main qui lui ſervoit d'appui ;
Et je viens d'ordonner qu'on s'aſſure de lui.
C'eſt ſa rébellion qui, de ſon ſort, décide.
Perdiccas, mais trop tard, s'armoit pour un perfide ;
Et déja Caſſander a ſçû le prévenir.
Plus d'obſtacle : non, rien ne peut me retenir.
L'on ne vous aura pas vainement outragée :
Le traître va périr ; & vous ſerez vengée !

EURIDICE.

Qu'allez-vous faire ? hélas ! voyez couler mes pleurs ;
Mon Pere, prévenez le plus grand des malheurs.....
Le Prince me cherit : j'ai vû ſon innocence.
Tout doit vous engager à prendre ſa défenſe.
Au nom des Dieux, quittez un projet criminel,
Et qui ſeroit ſuivi d'un remords éternel.

A ce cruel deſſein, ſi vous l'oſez pourſuivre,
Votre Fille, Seigneur, ne pourra pas ſurvivre.
Le coup, qui va, du Prince, ouvrir le triſte flanc,
Fera, juſques ſur vous, réjaillir votre ſang.

LYSIMACHUS.

A vouloir l'excuſer ſoyez moins empreſſée.
Rien ne peut me forcer à changer de penſée.
Je rougis en ſecret de voir que votre cœur,
Pour un ingrat, encor nouriſſe tant d'ardeur.
Etouffez cet amour; ſoyez digne, ma Fille,
Des honneurs, qu'aujourd'hui je mets dans ma Famille;
Et ſouffrez que ma main, prompte à les mériter,
Aille verſer le ſang qui doit les cimenter.

EURIDICE.

Non, je ne puis ſouffrir..... mais le cruel me laiſſe.
Je ne me connois plus..... je céde à ma foibleſſe.....
Où ſuis-je? Ah! profitez d'un ſalutaire avis.....
Mon Pere..... vous allez..... immoler votre Fils.

LYSIMACHUS.

Lui, mon Fils! vaine erreur!

EURIDICE.

Oui, vous êtes ſon Pere:
Bien-tôt d'Arſinoé vous ſçaurez ce myſtère.

LYSIMACHUS.

Moi, ſon pere! Et comment puis-je encor en douter?
Mon cœur parle, & c'eſt lui que je dois écouter.
Que faiſois-je? aveuglé par un conſeil perfide,
Déja mon bras cruel voloit au Parricide;

Moi-même dans mon ſang je courrois me plonger ;
Et j'allois me punir, en voulant me vanger !
Que mon ame eſt émûe ! Ah ! mon Fils ! ah ! nature,
Que ne me parlois-tu d'une voix moins obſcure !
Mais courons déſarmer les mains des Conjurés....
Malheureux ! qu'ai-je fait ?

SCENE V.

LYSIMACHUS, ARSINOE', EURIDICE, SE'LINE.

LYSIMACHUS *à Arſinoé.*

MADAME, vous pleurez !

ARSINOE'.

Oui, je pleure, cruel ! je frémis, je ſoupire.
Ma voix, à ce récit, ſur mes lévres expire.

EURIDICE.

O Dieux !

LYSIMACHUS.

Que dites-vous ? Quoi ! vous oſez penſer....

ARSINOE'.

Barbare, c'eſt ton ſang que tu viens de verſer.

LYSIMACHUS.

Dieux !

ARSINOE'.

Le Ciel défendoit de le faire connoître,
Avant que l'Univers l'eût avoué pour Maître.
Je l'allois élever au deſtin le plus beau ;
Et c'eſt toi ſeul, cruel, qui le mets au tombeau.

LYSIMACHUS.

Pourquoi me le cacher? Ah ! s'il eſt ma victime,
Les Dïeux, vous, mon erreur, vous avez fait le crime.
Mais ne négligeons point de précieux inſtans.
Courons à ſon ſecours, s'il en eſt encor tems.
Je vais, pour le ſauver.....

ARSINOE'.

Ha ! j'y volois moi-même.
Je courois m'oppoſer à ta fureur extrême;
J'avois gagné les Chefs; tout le Camp avec moi
Accouroit, dans mon fils, reconnoître ſon Roi.
Déja, de Perdiccas, j'avois briſé les chaînes;
Mon cœur croyoit toucher à la fin de ſes peines;
Qu'ai-je trouvé, grands Dieux ! j'ai vû couler le ſang
Que moi-même j'avois animé dans mon flanc.
J'ai vû, d'un Fils ſi cher, la diſgrace terrible.....
Barbare ! on te l'améne..... à ce ſpectacle horrible
Je ſens que ma douleur..... Séline, ſoutiens-moi.

SCENE VI. *& derniere.*

LYSIMACHUS, AGATOCLE *ſoutenu par Perdiccas, & un Garde.*
ARSINOE', EURIDICE, SE'LINE.

EURIDICE.

AH, mon Frere !

LYSIMACHUS.

Ah, mon Fils ! eſt-ce vous que je vois !

AGATOCLE.

C'eſt votre Fils, Seigneur, & c'eſt votre Victime.
Je ne viens point ici vous reprocher ce crime :
Je n'en veux accuſer que mon cruel Deſtin ;
Et je vois que les Dieux l'ont conduit à leur fin.

LYSIMACHUS.

Hélas ! c'étoit, mon Fils, ſur ma tendreſſe extrême
Que vous deviez fonder votre bonheur ſuprême,
Et non vous en fier à des Oracles vains
Par qui les Dieux cruels abuſent les Humains.

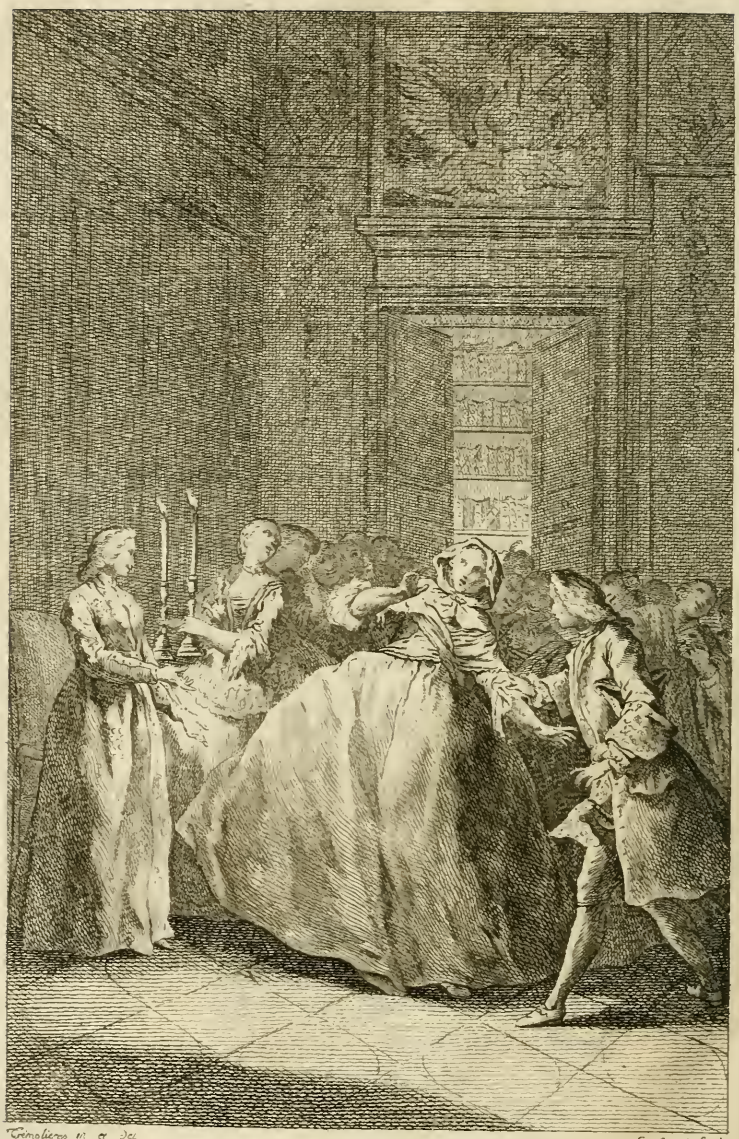
AGATOCLE.

N'accuſons point les Dieux d'un indigne artifice ;
Et juſqu'en leur courroux, adorons leur juſtice.
C'eſt notre aveuglement, non les avis des Dieux,
Qui trompent les eſprits des Mortels curieux.
Mais, à mes derniers vœux, montrez-vous favorable.
Cheriſſez à jamais un Héros reſpectable,
Vertueux, intrépide, & trop digne, Seigneur,
D'obtenir votre eſtime, & la main de ma Sœur.
Si, trop tard arrivé, ſon généreux courage,
De Caſſander, ſur moi, n'a pû parer la rage
Où m'a livré le Fer qui ſe briſe en ma main,
Il vient de me vanger, en lui perçant le ſein.
Ma Sœur, de cet Ami, couronnez la tendreſſe ;
Souffrez qu'en ce moment un Frere vous en preſſe :
C'eſt la grace, où pour lui, j'oſe encor aſpirer.
Qu'on m'emporte..... je ſens que je vais expirer.

LYSIMACHUS.

Ciel barbare, à mes coups ta cruauté le livre !
Mais je ſens qu'à ſa mort je ne pourrai ſurvivre.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



Trémolières in et del. — E. Fessard Sculp.

LE FAT PUNI

LE

FAT PUNI.

COMEDIE.

AVEC

UN DIVERTISSEMENT.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comediens François, le 7. Avril 1738.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LE

FAT PUNI.

COMEDIE.

ACTEURS.

Mᵉ DE CLORINVILLE. *Mˡˡᵉ Gaussin.*

ANGELIQUE, Niéce de Mᵉ de Clorinville. *Mˡˡᵉ de Granval.*

VALERE, Amant d'Angelique. *M. du Breuil.*

LE MARQUIS. *M. de Granval.*

PASQUIN, Valet du Marquis. *M. Armand.*

JUSTINE, Suivante de Mᵉ de Clorinville. *Mˡˡᵉ Quinault.*

Domeſtiques.

Troupe de Maſques.

La Scene eſt dans un Sallon de la Maiſon de M. de Clorinville.

LE FAT PUNI. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, PASQUIN.

LE MARQUIS *en entrant.*

CE maraut-là ! venir mal-à-propos m'interrompre au milieu du souper le plus agréable ! viens ici me parler.

PASQUIN.

A present, Monsieur, vous pouvez quitter le ton brutal ; nous ne sommes plus à portée d'être entendus des convives. Avouez que j'ai fait des merveilles.

LE MARQUIS.

Tu commences à te former.

PASQUIN.

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'en approchant de votre oreille pour ne vous rien dire, j'ai paru vous faire part d'une affaire importante ?

LE MARQUIS.

Je craignois ta mal-adreſſe ordinaire.

PASQUIN.

Oh ! pour aujourd'hui, vous pouvez, graces à moi, vous flatter que vous joüiſſez dans l'eſprit des autres du plaiſir d'un rendez-vous réel ; &, par malheur, ce rendez-vous n'eſt pourtant qu'un plaiſir d'imagination. Convenez, qu'il eſt bien triſte de paroître ſi occupé, quand on n'a rien du tout à faire.

LE MARQUIS.

Pauvre eſprit ! cerveau lourd & bouché ! ne pourras-tu jamais entrevoir les fineſſes d'un mêtier dont je fais mon unique étude, & dont je tire tout le brillant qui m'accompagne, & toute la conſideration dont je joüis dans le monde ?

PASQUIN.

Il eſt vrai ; vos fineſſes me paſſent. Vous ſacrifiez, à-propos de rien, un fort bon ſouper, au ſimple ſoupçon d'une bonne fortune. Vous m'obligez, par exemple, dans ce moment de vous faire ſortir de table bruſquement & d'un air empreſſé, pour commencer quelques courſes nocturnes qui n'aboutiſſent jamais à rien. Tous vos exploits n'ont d'autre objet que de vous découvrir en vous cachant, de vous annoncer en vous déguiſant ; tantôt ſous l'habit d'un Laquais, tantôt ſous celui d'un Abbé ; ſouvent collé contre une porte qui ne s'ouvrira jamais pour vous ; quelquefois guindé ſur une borne, dans la glorieuſe attitude d'une eſcalade méditée ; & toujours affrontant les diſgraces que vos nobles déguiſemens vous attirent. Trop heureux de rentrer enfin chez vous par la porte de derriere, haraſſé, morfondu, plus épuiſé mille fois de votre oiſiveté profonde, que vous ne pourriez l'être par l'excès prétendu de vos occupations !

LE MARQUIS.

J'en conviens, il m'en coûte quelque peine ; mais peut-on trop acheter le plaisir inestimable de tromper, d'en imposer ? C'est à ce prix que je deviens de jour en jour le fléau des peres, la terreur des maris. Comptes-tu pour rien la joie sensible d'être cité dans toutes les avantures ? quelle satisfaction de porter le trouble dans une famille tranquile ! quel comble de félicité, sur-tout de broüiller deux Amans parfaitement unis ! quelle gloire de le persuader ! Admis en triomphe dans une maison ; banni d'une autre avec éclat ; toujours sur la scene du monde ; toujours mêlé dans les nouvelles des femmes. L'une me lorgne l'autre me fuit : l'une à ma vûë, pâme de joïe ; l'autre s'évanoüit de colere. Quelques-unes s'en loüent ; plusieurs s'en plaignent : mais enfin toutes s'en occupent, toutes en parlent ; & j'ai du moins la gloire de n'être jamais pour elles un objet d'indifference.

PASQUIN.

Pour le bruit, je vous le passe ; vous en faites assûrément beaucoup : mais je voudrois un peu de solide ; & je n'en vois guéres.

LE MARQUIS.

Parbleu, bien m'en prend de ne pas réüssir toujours ; je n'y pourrois pas suffire.

PASQUIN.

Mais enfin, quels sont donc ces grands succès ? Par exemple, il y a deux femmes ici ; toutes deux jolies. L'une est mariée ; l'autre le sera bien-tôt. Madame de Clorinville aime son mari. La jeune Angélique aime aussi, sans doute, votre ami Valere, qu'elle doit épouser au premier jour. Vos talens & vos projets me paroissent dans tout cela furieusement déplacés.

LE MARQUIS.

Tu me crois donc bien inutile dans cette maison ?

PASQUIN.

Oh! oüi, Monſieur, très-inutile.

LE MARQUIS.

Dis plûtôt très-occupé, & plus que je ne voudrois l'être. Je ne ſçai à laquelle entendre. Au moment même où tu m'as fait ſortir de table, la vertueuſe Clorinville s'humaniſoit; la naïve Angélique s'attendriſſoit; le triſte Valere boudoit; le petit bon-homme Clorinville obſervoit. J'ai vû cent fois l'heureux moment où cette attention mutuelle alloit produire une aigreur réciproque. La Clorinville & la niéce s'en décoiferont peut-être; & l'époux actuel, & l'époux futur, m'ont honoré l'un & l'autre d'une égale inquiétude.

PASQUIN.

Ma foi, juſqu'ici je ne vois rien de déciſif: des mines, tout-au-plus.

LE MARQUIS.

L'affaire eſt en bon train; je t'en réponds. Une lettre, adroitement gliſſée pendant le ſoupé dans les mains d'Angélique, m'aſſûre du ſuccès.

PASQUIN.

Quoi donc! elle a pris le billet ſans façon?

LE MARQUIS.

Point du tout; elle en a fait: & n'en faut-il pas toujours faire? Mais enfin elle l'a pris en tremblant. L'amour, ſans doute, l'a reçu ſous le voile de la peur & de la modeſtie.

PASQUIN.

Pourquoi, diable! ſortez-vous donc?

LE MARQUIS.

Il faut bien qu'Angélique ait le tems d'écarter Valere: c'eſt l'objet de ma lettre. Tu ſçais d'ailleurs que mon état eſt d'être en l'air; je gagne toujours à changer de place.

PASQUIN.

Quel eſt donc pour ce ſoir votre ordre de bataille ? vous ſuivrai-je, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Non : tu n'auras pas grand' choſe à faire. Il te ſuffira de revenir ici dans une heure. En attendant ſeulement paſſe à la porte de Julie, où tu feras ton rôle ordinaire. Pourvû qu'on te voïe, cela ſuffit. Et mon porte-feüilles de lettres, ne l'as-tu point ?

PASQUIN.

Oh ! oüi, Monſieur ; nous ne marchons jamais ſans cela. Le voici : choiſiſſez. Il eſt bien plein. Celui des réponſes ne l'eſt pas, je crois, tout-à-fait tant.

LE MARQUIS.

Donne. Pour aujourd'hui il n'en faut que trois. Une déclaration, un Reproche, une Rupture. Voyóns. (Il lit.) *La paſſion la plus ſincere & la plus durable...*

Bon à Doriméne.

Vos lorgneries continuelles.....

Fort bien pour Céphiſe.

Vous avez perdu pour jamais le plus fidéle & le plus diſcret des Amans.....

Elle n'eſt pas mal, celle-là, pour Araminte.... Entends-tu bien ? ne te méprends pas.

PASQUIN.

Mais, ſi je ne trouve perſonne ?

LE MARQUIS.

Cela n'y fait rien.

PASQUIN.

Ma foi, vaille que vaille ; je les donnerai à la premiere porte cochere.

LE MARQUIS.

Et va donc. Non, non ; attends.

PASQUIN.

Quoi donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

A-propos, as-tu fait changer la boëtte du portrait de Madame de Clorinville ?

PASQUIN.

Oüi, Monsieur, le voilà. Le Mari, dit-on, le cherche depuis huit jours. Vous l'avez pris bien subtilement. Il ne se doute pas....

LE MARQUIS.

Paix. On est déja sorti de table. Voici Valere. Il me paroît bien échauffé. Tiens, regarde, n'avois-je pas raison ? regarde donc.

SCENE II.

VALERE, LE MARQUIS, PASQUIN.

LE MARQUIS.

AH ! Marquis, vous êtes encor ici ? je voulois vous trouver ; & je ne m'en flattois pas.

LE MARQUIS.

Véritablement, ce n'est pas ici que je devrois être. Je m'amusois sottement à quereller un fat qui vient de faire tout de travers une commission délicate. *à Pasquin.* Va donc ; cours ; & raccommode, si tu peux, ce que tu viens de gâter.

PASQUIN.

Le mal que j'ai fait sera facile à réparer. *il sort.*

SCENE III.

VALERE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

SOn étourderie va me coûter plus de meſſages, plus de lettres...

VALERE.

Point de détours, Marquis. Je ſçai ce qui vous occupe, & parmi tous vos projets vous me cachez le ſeul dont vous auriez dû me faire confidence : mon amitié en eſt bleſſée. Vous devriez m'entendre, & m'épargner l'éclairciſſement que je venois vous demander.

LE MARQUIS.

Oh, voici du tragique ! & de quoi donc s'agit-il, mon cher ?

VALERE.

Le badinage eſt déplacé. Un moment de ſérieux, je vous prie. J'aime, vous le ſçavez : Un goût vif & ſenſible, couronné juſqu'à-preſent par un retour ſincére, doit unir mon ſort & celui d'Angélique. Cependant vos attentions pour elle, & plus encore ſon enjoüement, quand elle eſt avec vous, me cauſent une juſte inquiétude. Eſt-ce par hazard, par caprice, par deſſein, que vous travaillez à m'en inſpirer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, mon pauvre Valere, ſoyez tranquile ; votre amour de roman n'a rien à craindre de ma part. Sans vous développer les ſentimens d'Angélique, dont je ne dois pas répondre, il me ſuffit d'être le maître des miens, qui, par bonheur, n'ont rien de contraire à vos deſſeins.

VALERE.

Vous renoncez donc ſincérement à toute prétention ?

LE MARQUIS.

Dans ce moment, le ſacrifice eſt médiocre. Cent autres affaires me tourmentent aujourd'hui ; la tête m'en tourne ; & jamais, puiſqu'il faut vous le dire, la perſécution des bonnes fortunes ne m'a paru ſi violente. On m'obligeroit ſur-tout infiniment, ſi l'on pouvoit modérer l'acharnement de cinq ou ſix femmes, dont la tendreſſe aſſommante ne me laiſſe pas un moment de repos. L'une s'établit familierement chez moi. J'ai beau m'enfuïr dans ma petite maiſon, une autre m'y pourſuit ; celle-ci m'enleve dans un ſouper ; celle-là, dans un bal. Des lettres me pleuvent dans tous les coins de ruës. Les ſpectacles même ne ſont plus un azile pour moi : j'y ſuis impitoyablement lorgné ; ſouvent même expoſé aux ſcenes impertinentes de dépit, ou de tendreſſe, qu'il me faut eſſuyer tour-à-tour. En bonne foi, quel tems trouverois-je encore pour me donner la peine de former cette jeune innocente qui vous tient ſi fort au cœur ? c'eſt tout ce que je pourrois faire, ſi vous m'en prïez bien fort.

VALERE.

Je ne vous ai point demandé de pareille grace : & cependant, malgré vos grandes occupations, vous ne quittez plus Angelique.

LE MARQUIS.

Encore une fois, çalmez-vous ; ce n'eſt point elle qui m'attire.

VALERE.

Que cherchez-vous donc ici depuis quinze jours ?

LE MARQUIS.

Quelle tyrannie ! vous voulez m'arracher mon ſe-

cret ! Eh bien, vous ſçaurez donc ..... mais non ; je ne puis m'y réſoudre ; vous ne ſçaurez rien.

VALERE.

Mauvaiſe défaite ! Parlez nettement ; ſuis-je votre ami ? Suis-je votre rival ? Il faut opter.

LE MARQUIS.

En verité, l'indiſcrétion eſt un état bien nouveau & bien violent pour moi. Mais n'importe ; l'amitié triomphe de ma délicateſſe. Apprennez qu'un autre motif me retient dans cette maiſon où vous m'avez conduit vous-même. Madame de Clorinville.....

VALERE.

Eh bien, vous êtes amoureux d'elle ?

LE MARQUIS.

Moi ? Non.

VALERE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais.....

VALERE.

Quoi, mais ?

LE MARQUIS, *à l'oreille de Valere.*

J'enrage d'en convenir ; elle m'aime à la folie.

VALERE.

Madame de Clorinville, dites-vous ? ....

LE MARQUIS.

Oüi, ſur mon honneur.

VALERE.

Elle vous aime ?

LE MARQUIS.

Et, que diable ! puiſque je vous le dis, où peut être le doute ?

VALERE.

Mais plûtôt, où peut être la preuve ?

LE MARQUIS.

En vérité, la défiance eſt trop forte. J'en ai de convainquantes.

VALERE.

Contre Madame de Clorinville ?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non ? Quel ſeroit ſon privilege ?

VALERE.

Sa vertu, ſon attachément pour un mari raiſonnable, jeune, complaiſant, digne de plaire.

LE MARQUIS.

Voilà mon triomphe, mon cher ; voilà mon triomphe. Nous touchons à la concluſion ; nous en ſommes aux pour-parlers, aux conventions, aux Lettres. Je voudois que vous euſſiez vû celle que je lui ai écrit ce matin : elle n'eſt pas ſur le ton plaintif.

VALERE.

Vous lui avez écrit ?

LE MARQUIS.

Parbleu ! te voilà dans la confidence. J'envoyerai Paſquin te porter ſa réponſe.

VALERE.

Je la verrois, que je n'en croirois rien.

LE MARQUIS.

Vous me pouſſez à bout. Avant qu'il ſoit peu, je m'engage à vous convaincre.....

VALERE.

A me convaincre ?

LE MARQUIS.

Comme moi-même.

SCENE IV.

JUSTINE, VALERE, LE MARQUIS.

JUSTINE.

AH, vous voilà, Messieurs! *à Valere.* Ces Dames vous attendent. *au Marquis.* Et vous, M. le Marquis, on vous croyoit bien loin.

LE MARQUIS.

Elle a raison, je m'oublie; mais par malheur on ne m'oubliera point. Qu'il est incommode d'être toûjours attendu!

VALERE.

Adieu, Marquis: je compte sur votre parole.

LE MARQUIS.

Eh! oüi, mon cher; eh, n'ayez plus tant de peur. Je vous ai mis au fait. Rien ne vous traverse; & le moment vous est favorable.

SCENE V.

LE MARQUIS, JUSTINE.

LE MARQUIS.

AH! Ah! Et de quoi t'avises-tu d'être aimable? Mais, vraiment, je te trouve charmante. D'honneur, je te quitte à regret; & si j'en étois le maître.....

JUSTINE.

Allez, Monsieur, allez où vous attendent d'il-

lustres conquêtes. La mienne ne doit pas vous tenter: & la vôtre en vérité, ne me tente pas davantage.

LE MARQUIS.

L'injure est nouvelle; mais j'en connois le sens. c'est un défi; je l'accepte. Il te coûtera cher.

SCENE VI.

JUSTINE *seule.*

DEpuis que Valere s'est avisé de nous amener ce Marquis, on diroit que toutes les têtes tournent dans la maison. La naïve Angelique soûpire, & devient dissimulée; le vrai mérite & la constance de Valere ont peine à tenir contre les faux airs d'un petit homme, dont tout le talent consiste à mettre à profit ses ridicules. Quel écueil pour une jeune personne, sans expérience, livrée à des sentimens que la nature seule développe dans son cœur! Elle ignore qu'il est un art séducteur qui les imite. Mais, que dis-je? L'expérience même n'empêche pas d'en être la dupe. Madame de Clorinville n'est pas entierement exempte des mêmes préventions. Le Marquis n'est pourtant qu'un fat. Oüi; mais sa figure est aimable. Et souvent la figure a le tems de plaire, avant qu'on ait apperçû la fatuité. Voici ma Maîtresse, voyons si j'ai bien deviné.

SCENE VII.

Mᵉ DE CLORINVILLE, JUSTINE.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

AS-tu remarqué le départ précipité du Marquis?

JUSTINE.

Il eſt furieuſement occupé.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Il m'impatiente, je l'avouë, par un air d'agitation & d'inquiétude, qui l'appelle bruſquement ailleurs, lorſqu'on le croit le plus à ſon aiſe.

JUSTINE.

C'eſt le moment que ces Meſſieurs-là choiſiſſent toûjours pour leur rendez vous; & ce n'eſt que ſur des ſacrifices qu'ils établiſſent leurs triomphes.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Tu lui crois donc un rendez-vous?

JUSTINE.

Moi, Madame? Je jurerois preſque du contraire.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

A qui prétendroit-il en impoſer ici? Et quel avantage lui pourroit valoir une auſſi ſotte vanité?

JUSTINE *regardant malignement Mᵉ de Clorinville.*

Eh! mais, Madame, c'eſt toûjours une façon de ſe décorer aux yeux des indifférens, & d'irriter quelquefois la jalouſie des perſonnes qui peuvent y prendre part.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Que veut dire ce coup d'œil? Cette raillerie me regarde-t-elle?

JUSTINE.

Le ciel m'en préſerve, Madame ! Mais .... Angelique ... hom ! ..... Je n'oſe hazarder ce que j'en penſe.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je vais éclaircir tes doutes. Le Marquis étoit tout-à-l'heure à table entre Angelique & moi. Quelques regards renvoyés de part & d'autre, ont d'abord fixé mon attention. Ils cachoient tous deux ſous une contenance indifférente, mais forcée, les legers mouvemens d'impatience qui les agitoient tour à tour; le Marquis tenoit un Billet caché. Il vouloit engager Angelique à le recevoir. Le Billet a quelque tems volé ſous la table d'une main dans l'autre; enfin il eſt demeuré dans celle d'Angelique. Juge de mon étonnement, & vois à préſent ſi je puis les juſtifier.

JUSTINE.

Cela ſeroit aſſez difficile, ſi vous y preniez quelque intérêt perſonnel.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je m'intereſſe au bonheur de Valere. J'ai pris ſoin de former les nœuds qui doivent l'unir avec Angelique : M. de Clorinville ſon Tuteur s'y porte avec plaiſir ; & je crains que le Marquis ne dérange un projet ſi convenable.

JUSTINE.

Ah ! Madame, je le vois bien, j'ai perdu votre confiance.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Comment donc ? De quel myſtere me ſoupçonnerois-tu ?

JUSTINE.

Vous le dirai-je, Madame ? Tout indifférent que vous eſt le Marquis, vous le traitez, avec trop de complaiſance. Votre vertu n'eſt pas allarmée d'un goût

auſſi frivole ; moi-même je n'en ſuis pas en peine. Votre cœur eſt incapable d'infidélité ; mais l'eſprit peut vous faire illuſion.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Tu me parois inquiéte ſur mes ſentimens pour lui !

JUSTINE.

Non, Madame : je ſçai que le Marquis ne vous ſéduira jamais ; mais il vous amuſe : vous l'écoutez, ſans le croire ; mais enfin vous l'écoutez.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je dois payer la juſtice que tu me rends par une entiere confidence. Le Marquis s'eſt donné des ſoins pour me plaire. Tu dois convenir qu'il a des graces, de l'eſprit, & ce ton du monde, qui plaît toujours, ſurtout lorſqu'on le doit plus à la nature qu'à l'uſage.

JUSTINE.

Aucun de ſes talens ne vous eſt échappé.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Cela ſe peut : mais l'indigne uſage qu'il en fait, les rend tous bien mépriſables : Ce ſoir, il donne un Billet en ma préſence à Angélique ; écoute celui qu'il m'avoit écrit, le matin.

LETTRE.

Vous avez beau vous obſtiner à ne me pas répondre, je ne me laſſerai point de vous écrire. Vos conjectures ne ſont pas tout-à-fait fauſſes. Quelques agaceries que j'ai faites à Angelique dans le deſſein de faire enrager notre ami Valere, qui, comme vous ſçavez, eſt merveilleux, quand il boude, m'ont valu de la petite perſonne des regards aſſez particuliers : mais vous avez dû voir que les miens vous en faiſoient ſur le champ de prompts ſacrifices. Vous ne m'aimez point aſſez pour être jalouſe ; mais ſi, pour mon

bonheur, vous le devenez un jour, je vous prie d'avance d'avoir aſſez bonne opinion de moi pour vous choiſir des rivales, dont notre vanité ſoit contente.

Quel abominable procédé ! car enfin, Juſtine, il trompe viſiblement une de nous deux.

JUSTINE.

Dites très-viſiblement toutes deux, Madame.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je commence à te croire.

JUSTINE.

Achevez, Madame, & mépriſez un étourdi, qui ne ſonge qu'à ſe faire une réputation du débris de celle des autres, & qui ſçait ſi bien tourner tout à ſon avantage, qu'il eſt preſque auſſi dangereux de le connoître, que de l'aimer.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

C'en eſt fait, Juſtine, il m'en coute peu de prendre mon parti ; Angélique aura plus de peine à ſe détacher : Que je la plains !

JUSTINE.

Parlez-lui, Madame. Pour peu que vous lui faſſiez voir.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je veux lui parler dès ce ſoir. Pour diſſiper ſa mélancolie, Valere & moi nous avions imaginé de la ſurprendre par un amuſement que le Carnaval autoriſe ; preſque toutes nos connoiſſances doivent venir en maſque paſſer ici toute la nuit. Le Marquis ignore ce petit Bal ; & j'aurai tout le tems de convaincre Angélique. .... Mais je la vois avec Valere.

SCENE

SCENE VIII.

Mr DE CLORINVILLE, ANGELIQUE, VALERE, JUSTINE.

VALERE.

MOnsieur de Clorinville vous prie de passer dans son cabinet. Il vient enfin de recevoir de bonnes nouvelles. L'agrément qu'il demandoit, lui est accordé.

ANGELIQUE.

Son dessein, ce me semble, est de partir tout-à-l'heure pour aller faire ses remercimens.

Mr DE CLORINVILLE.

Ne publions ni cette nouvelle, ni son départ. Je vais le trouver. *bas à Valere.* Valere, n'oubliez pas la parole que vous m'avez donnée, d'assembler nos amis pour le petit Bal de ce soir. Partez vîte, le tems presse. *haut à Angélique.*

Tout conspire ici contre votre tristesse.

ANGELIQUE.

En vérité, Madame, rien ne me porte à la tristesse que les reproches qu'on m'en fait.

SCENE IX.

VALERE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

MAdame de Clorinville vous parloit tous bas ; ſans doute elle vous parloit de moi ?

VALERE.

De vous ? Non, je vous jure.

ANGELIQUE.

Quoi, vous me faites un myſtere ?

VALERE.

Oüi, c'en eſt un, que l'interêt même de votre amuſement me force à vous cacher. Vous rêvez. Quel peut être votre inquiétude ?

ANGELIQUE.

Je ne ſçai.

VALERE.

Convenez, belle Angélique, que depuis quelque tems vous vous livrez bien moins à votre naturel.

ANGELIQUE.

Eh, le moyen de m'y livrer ? Je ne porte ſur rien mes regards, ſans y rencontrer ceux de tout le monde.

VALERE.

Nous ne cherchons qu'à pénétrer ce qui peut vous plaire.

ANGELIQUE.

Vous vous trompez, Valere, des plaiſirs toujours nouveaux ne ſont pas les moyens d'y réuſſir. Trop d'objets différens me diſſipent ; & vous gagneriez à mes réflexions, ſi l'on me laiſſoit le loiſir d'en faire.

VALERE.

Expliquez-vous. Vous pouvez ordonner ; tout vous en rend ici maîtreſſe.

ANGELIQUE.

Hélas ! Qu'on me rende à moi-même, je ne voudrai plus être qu'à vous.

VALERE.

Ce ſentiment m'eſt-il favorable ? Vos diſcours me troublent plus qu'ils ne me raſſurent.....

SCENE X.

LE MARQUIS, VALERE, ANGELIQUE.

VALERE.

AH ! Vous voilà de retour, Marquis ?

LE MARQUIS.

Peut-être aſſez mal-à-propos. Qu'eſt-ce, mon cher Valere ? Vous me paroiſſez avoir regret à quelque reſte de Phraſe, moitié triſte, & moitié galante, que j'ai malheureuſement interrompu. *à Angelique.* Me ſçauriez-vous auſſi mauvais gré de mon indiſcretion ? Mais non ; je me raſſure. Votre tête-à-tête n'avoit pas l'air bien vif.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Marquis, que vous avez tout à la fois deux folies bien ſingulieres ; tantôt de vous flatter que votre préſence n'embaraſſe jamais ; & d'autres fois de vous perſuader qu'elle embaraſſe beaucoup ? Et pourquoi ne pas penſer que pour l'ordinaire elle ne fait ni bien ni mal.

LE MARQUIS.

Dans ce moment, du moins, je suis bien sûr qu'elle ne vous est pas indifférente. Vous avez l'air un peu piqué. Cela me suffit. Pour vous, Mademoiselle, c'est à vous de me chasser : & même, sans un ordre bien absolu, j'aurois peine à m'y résoudre.

ANGELIQUE.

Valere me quittoit, Monsieur, & j'allois rester seule.

LE MARQUIS.

Tout de bon ! Vous sortez, Valere ? Quelle affaire si pressée ? .....

VALERE.

Les miennes, sans doute, le sont toujours beaucoup moins que les vôtres. Peut-être même m'auroit-elle échappé, si Mademoiselle n'avoit eu l'attention de m'en rappeller le souvenir.

LE MARQUIS.

Je le vois, mon cher ; tu sors à regret. Demeure plûtôt ; j'y consens : je ferai même encore mieux : je sortirai, si tu veux.

VALERE.

Voudras-tu toujours me faire grace ? Tréve de bontés.

LE MARQUIS.

Encore une fois, parle sans feinte ; je suis prêt à me retirer.

VALERE.

Sors, où ne sors point, peu m'importe. Si j'avois de l'inquiétude, l'excès de ta confiance suffiroit pour me guérir. *il sort.*

ANGELIQUE. *à part.*

Qu'est-ce donc qui m'arrête ? Sortons ; évitons la présence du Marquis. Elle m'embarrasse, & me trouble. Mais non ; il faut lui rendre son Billet.

SCENE XI.

LE MARQUIS, ANGELIQUE.

LE MARQUIS.

AH, quelle joye ! Vous nous avez débaraſſé de Valere. Que j'ai de graces à vous en rendre !

ANGELIQUE.

Pourquoi m'en remercier, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Ne vous dois-je pas une faveur, que je vous demandois avec tant d'inſtance dans le Billet que je vous ai donné tantôt, & qui vous annonçoit mon retour.

ANGELIQUE, *lui donnant le Billet.*

Le voilà tel que je l'ai reçu. Votre opiniâtreté m'a fait trembler. Je ne voulois pas le recevoir : mais je frémiſſois qu'il ne fût perdu.

LE MARQUIS.

Vous ne l'avez point lû ? C'en eſt aſſez. Vous me haïſſez, vous me déteſtez, vous m'abhorrez.

ANGELIQUE.

Mon devoir me déffendoit cette curioſité : lui obéir, n'eſt pas une preuve de haine.

LE MARQUIS.

Ah ! Si vous ne me haïſſez pas, permettez que j'eſpere. Je ſuis né ſenſible. Vos yeux liſent dans mon cœur. Je vous adore : & je ne puis me réſoudre à vous ſoupçonner d'être ingrate.

ANGELIQUE.

Qu'exigeriez-vous de ma reconnoiſſance ?

LE MARQUIS.

Votre cœur.

ANGELIQUE.

Ce prix ne devroit pas vous flatter. J'entends dire partout que tant de perſonnes aimables ſe diſputent le vôtre.

LE MARQUIS.

Vous voilà donc auſſi dans la commune erreur. Je le vois, le préjugé vous a ſéduit. Eh bien, connoiſſez-moi parfaitement. Votre ſurpriſe ſera grande; & vous aurez peine à me croire. Mon ſort paroît digne d'envie. Et qui ne s'y méprendroit? toujours bien reçû; ſouvent prévenu; chaque inſtant de ma vie paroît marqué par des faveurs nouvelles. Enfin, il ne tiendroit qu'à moi d'être également content des autres & de moi-même, ſi l'excès de ma délicateſſe & de ma ſincerité, n'empoiſonnoit tous mes plaiſirs. Il faut donc vous l'avoüer. J'ai le malheur d'être trop tendre & trop vrai. Que ne ſuis-je en effet leger, étourdi, volage? que n'ai-je quelque penchant à l'impertinence; que ſçai-je? à la fauſſeté. Rien ne manqueroit à mon bonheur. Je joüirois, comme tant d'autres, du plaiſir de tromper, au lieu de plaindre intérieurement tant de femmes, qui, malgré moi, ſe trompent elles-mêmes. Un goût difficile, mais juſte, & que vous ſeule pouviez fixer, me donne une réputation mal fondée d'inconſtance. Je cherche..... (Et me faudra-t-il toujours chercher inutilement) un cœur capable de répondre à des ſentimens auſſi vifs que durables? me répentirois-je de l'avoir enfin trouvé? Non, je n'en doute point. J'ai ſçû pénétrer également votre caractere & le mien. La plus parfaite ſympathie nous deſtine l'un à l'autre: ſuivons-en les impreſſions: notre félicité réciproque en dépend.

ANGELIQUE.

Ah ! pourquoi faut-il que vos actions démentent vos paroles ?

LE MARQUIS.

Expliquez-vous. Que voulez-vous dire ?

ANGELIQUE.

Si mon discours ne vous paroît pas clair, Madame de Clorinville vous l'expliquera sans peine.

LE MARQUIS.

Sur quoi fondez-vous vos injustes soupçons ?

ANGELIQUE.

La feinte seroit inutile : je ne suis que trop convaincuë ; & je me reproche ma pénétration.

LE MARQUIS.

Vous me voyez troublé, confondu, sans réplique. Ah Ciel ! la cruelle situation ! si je vous laisse dans l'erreur, je vous perds. Et pour vous desabuser, il faut que je me fasse une violence affreuse ; il faut que je renonce à mon caractere ; il faut que je commette une indiscrétion.

ANGELIQUE.

Cette faute vous paroîtroit légere, si vous vouliez sincerement me détromper.

LE MARQUIS.

Songez-vous que c'est la premiere de ma vie ? Contentez-vous de mes sermens. Je vous jure que je n'aime point Madame de Clorinville.

ANGELIQUE.

Vous ne la quittez pas.

LE MARQUIS.

Pour ne vous point quitter.

ANGELIQUE.

Votre empressement pour elle n'a point l'air de l'indifférence.

LE MARQUIS.

Hé bien, je vais m'attirer à jamais sa haine; je vais cesser de la tromper.

ANGELIQUE.

Elle se plaît donc à l'être? c'est déja me dire assez clairement qu'elle vous aime. Mais non; c'est moi-même que vous cherchez à surprendre. Madame de Clorinville est incapable.... d'ailleurs, que m'importe? je ne dois point pénétrer dans de pareils mystéres. Quelles seroient mes raisons? Au moins, Monsieur, je n'y prends aucun interêt.

LE MARQUIS.

En voilà trop. Vous me desesperez. Hé bien, la colére acheve de m'arracher un secret que ma passion pour vous, avoit déja commencé de vous découvrir.

En lui donnant le portrait de Madame de Clorinville.

Voïez à present si je vous en impose; & jugez en même tems de ces rigueurs si vantées de Madame de Clorinville, & de l'excès de ma sensibilité pour elle.

ANGELIQUE.

Quel est donc votre dessein? Prétendez-vous me sacrifier ce portrait? & vous flattez-vous que je l'accepte.

LE MARQUIS.

Non, belle Angelique, non; rendez-le moi: je veux le remettre à vos yeux dans les mains mêmes dont je le tiens. Il n'y a, je le vois bien, qu'une rupture éclatante qui puisse enfin vous détromper.

ANGELIQUE.

En vérité, Monsieur, vous perdez l'esprit.

LE MARQUIS.

Non, rien ne peut m'empêcher; & je vais de ce pas....

ANGELIQUE.

Dans l'agitation où je vous vois, je n'ai garde de

vous laiſſer. L'uſage que vous en voulez faire, m'épouvante. Mais on vient ; je vous quitte : ſoyez tranquile ſur le portrait. Vous l'aurez, quand vous ſerez raiſonnable.

LE MARQUIS.

C'eſt vouloir que je ne le ſois jamais. Pourrois-je regretter un ſacrifice que je vous fais de ſi bon cœur....

SCENE XII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ET qui m'a ſi bien réüſſi ? Enfin le portrait a trouvé très-heureuſement ſa place. Angelique le garde ſous un prétexte aſſez léger : elle cache le véritable ; elle m'aime ; & dans le fonds comment faire autrement ? mais voici Paſquin bien effaré.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, PASQUIN.

PASQUIN.

EFfaré ! morbleu, je ſuis roüé.

LE MARQUIS.

De quoi donc s'agit-il ?

PASQUIN.

D'une volée de coups de bâton, dont je vous ai l'obligation toute entiere : & voilà, de par tous les

diables, mes profits les plus ordinaires & les plus sûrs.

LE MARQUIS.

Point de chagrin, Pasquin. J'ignore ton avanture. Conte-la moi, si tu veux; mais ne me l'impute pas : tu vois bien que je n'en suis pas l'auteur.

PASQUIN.

N'est-ce pas vous qui m'avez donné la maudite commission de roder autour de la maison de Julie, & pour qu'on ne pût s'empêcher de m'y reconnoître, de m'y tenir visiblement caché.

LE MARQUIS.

Eh bien, on t'a reconnu ? c'est ce que je voulois, j'en conviens.

PASQUIN.

Et de plus, on m'a bien battu. Etoit-ce aussi votre intention ?

LE MARQUIS.

Non, sans doute. Mais dois-tu me sçavoir mauvais gré d'un petit accident survenu par hazard ? Pour moi, je le pardonne volontiers à la vivacité d'un Amant jaloux. Dorante n'a pû resister aux mouvemens de sa colere. Le pauvre garçon ! je n'aurois pas crû qu'il eût pris la chose tellement à cœur. Mais, dis-moi, il avoit donc l'air bien fâché ?

PASQUIN.

Quel galimathias me faites-vous-là sur Dorante ? Je n'avois pas besoin, morbleu, qu'il se mît encore de la partie ; & les valets de Julie ne suffisoient que trop pour m'assommer.

LE MARQUIS.

Comment donc ? Dorante ne t'a pas vû à la porte de Julie ?

PASQUIN.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tant pis : il le faut. Va, Pasquin, retournes-y promptement.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, retournez-y vous-même. Allez recueillir en personne le fruit de vos travaux. Pour moi, j'y renonce ; & je vous en laisse toute la gloire.

LE MARQUIS.

Eh ! quoi, Pasquin, tu perds courage ? la moindre bagatelle te fait reculer dans le plus beau chemin du monde ?

PASQUIN.

Mais, que diable trouvez-vous donc de si beau dans la chienne de vie que nous menons ? tout franc, j'en suis las ; & vous devriez bien l'être aussi. Je sçai ce qu'elle me coûte ; & je ne vois pas trop ce qu'elle vous vaut. Les coups sont pour moi ; & le ridicule est pour vous.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Pasquin, tu me fais pitié ; tu perds l'esprit.

PASQUIN.

Et je vous déclare, moi, que c'est vous qui perdez votre tems, vos peines, vos ruses, vos mines. Tout le monde en rit : Personne n'en est la dupe. Et franchement, c'est pousser un peu loin la fureur des bonnes fortunes. N'aura-t'il jamais, dit-on, d'autre vocation, d'autre état ? quoi toujours des avantures, des prétentions, des entrepriſes nouvelles, des.....

LE MARQUIS.

Doucement, Mr Pasquin. Vous prenez des libertez dont vous pourriez vous répentir. Mais je les pardonne ; & j'aime mieux persuader que punir. Peux-tu douter, Pasquin, de ma prospérité presente ? crois-tu que j'ai lieu d'être mécontent de Madame de Clorinville, & d'Angélique ?

PASQUIN.

Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'elles n'ont pas lieu d'être fort contentes de vous : & de-là je conclus que tout ceci finira mal.

LE MARQUIS.

Va, croi-moi, Paſquin ; aucune de deux ne m'échappera. A ce propos, Angélique m'a défendu d'avoir aucune explication avec la Clorinville. C'eſt une maniere adroite d'empêcher que je ne voie ſi promptement ſa Rivale. La pauvre Enfant ! il faut lui donner cette ſatisfaction. Je pars ; je vais ici-près chez la Ducheſſe : j'y joüerai juſqu'à deux heures. Toi, Paſquin, reſte ici ; examine Valere ; rends-toi ſuſpect ; ſeme l'allarme dans la maiſon ; obſerve bien tout ; & fais ſi bien qu'on t'obſerve encore mieux.

PASQUIN.

Reſtons donc. Montrons-nous encore. Heureux ſi ma préſence excite les ſoupçons, les nuages, ſans attirer les coups de bâton !

LE MARQUIS.

Ce maraut ne ſe forme point : il ne ſe fait à rien.

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, on affronte les ridicules avec plus d'intrépidité que les étrivieres.

SCENE XIV.

PASQUIN, *ſeul.*

MAudite condition ! que je m'ennuïe de courir toujours la fortune d'un homme qui n'en a qu'en idée ! Allons, courage, Paſquin ; tentons encore celle-ci ; voyons ſi elle nous attend enfin dans

cette maiſon. Bon ! voici Madame de Clorinville : Angelique eſt avec elle. Joüons l'embarras ; affectons l'air myſtérieux.

SCENE XV.

Mᵉ DE CLORINVILLE, ANGELIQUE, PASQUIN.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

OUi, ma chere Angelique, prenez part à notre bonheur. Mon mari... Ah ! ... & que fais-tu là, Paſquin ?

PASQUIN.

Rien, Madame. C'eſt que je...

Mᵉ DE CLORINVILLE.

A qui en as-tu ? que veux-tu ?

PASQUIN.

Excuſez, Madame. Mon maître joüe ici-près chez la Ducheſſe : je devrois l'y attendre ; mais pour moi j'évite autant que je puis la mauvaiſe compagnie ; avec votre permiſſion j'attendrai dans votre anti-chambre.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Laiſſe-nous.

SCENE XVI.

Mᵉ DE CLORINVILLE, ANGELIQUE.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

MOnsieur de Clorinville vient de traverser le jardin; il est parti incognito; il a enfin tout obtenu.

ANGELIQUE.

En verité, Madame, je m'interesse autant que vous à cet heureux événement.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Il ne manque à ma joie que de vous voir parfaitement contente: & votre confiance auroit dû m'éclaircir ce que de fortes présomptions m'ont déja fait soupçonner.

ANGELIQUE, *à part.*

Ah ciel! *haut.* Quels seroient vos soupçons, Madame?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Par exemple... que Pasquin vouloit vous parler.

ANGELIQUE.

A moi, Madame? qu'auroit-il à me dire?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Que le Marquis n'est occupé que de vous plaire.

ANGELIQUE.

De me plaire? à moi, Madame?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Déguisez vos sentimens, à la bonne heure; ma tendresse gémira de votre défiance: mais ne me cachez point ceux du Marquis. Convenez de bonne

foi qu'il vous aime, ou du moins qu'il feint de vous aimer, mes propres yeux m'en ont convaincuë.

ANGELIQUE.

Vous le connoiſſez donc mieux que moi.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Le billet qu'il vous a donné pendant le ſoupé, n'eſt pas une preuve équivoque de votre intelligence?

ANGELIQUE, *à part.*

Quel cruel éclairciſſement ! dois-je me confier à ma Rivale ? tout eſt découvert ; ce n'eſt plus le tems d'héſiter.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Ah ! Madame, je ſçai bien peu l'art de diſſimuler. Le Marquis m'a juré qu'il m'aimoit ; j'en conviens. J'avouë même qu'il m'a forcé d'accepter un billet : je l'ai rendu, ſans le lire. Je vois que rien ne vous eſt échappé, & ſans doute, votre ſeule amitié pour moi vous a renduë ſi clairvoïante.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vous voilà piquée ! je ne vous demande plus ſi vous aimez. La jalouſie vient d'en faire l'aveu. Il ſeroit dangereux de différer à vous faire connoître le Marquis. Il m'a juré, comme à vous, qu'il m'aimoit. Je ſuſpends le ſoin de me juſtifier, de n'avoir point détruit ſur le champ ſes eſperances ; mais non pas celui de le démaſquer à vos yeux. Liſez. *elle lui donne la lettre du Marquis.* Il eſt tems de vous faire voir toute la fauſſeté & la fatuité de ſon caractere.

ANGELIQUE, *lit bas le commmencement de la lettre, & haut les derniers mots.*

Choiſiſſez-vous des Rivales, dont notre vanité ſoit plus contente.

Juſte Ciel ! C'en eſt fait ; je déteſte le Marquis ;

& je ne le verrai que pour l'accabler des plus ſanglans reproches.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Prenez-y garde, Angelique; vous augmenteriez ſon triomphe; & vous découvririez des ſentimens qu'il faut étouffer pour toujours.

ANGELIQUE *avec dépit.*

Vous condamnez ma vivacité : peut-être aurez-vous peine à contenir la vôtre.

Elle lui donne le portrait.

Voïez; jugez par le ſacrifice qu'il m'a fait, ſi vous ne lui devez que de l'indifference.

Mᵉ DE CLORINVILLE *riant.*

Ah, ah, ah.... Le voilà donc ce portrait, volé depuis huit jours! Vous l'avez regardé, ſans doute, comme un don de ma main. Je ne vous le pardonnerois pas, ſi le Marquis vous étoit indifferent.

ANGELIQUE.

Il m'eſt odieux; & je ne conçois point de vengeance aſſez grande....

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Non, non; il ne faut pas l'honorer d'une vengeance ſérieuſe. Le ridicule eſt ce qui lui convient. Tout le reſte n'eſt propre qu'à l'enorgüeillir; la fatuité a des reſſources, elle tire parti de tout. Il me vient une idée qui l'humiliera ſûrement. Ah! tout ce que je voudrois, c'eſt qu'il vînt ici promptement.

ANGELIQUE.

Paſquin eſt ici; envoyons-le chercher.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

C'eſt bien dit. Hola, Paſquin?

SCENE

SCENE XVII.

Mᵉ DE CLORINVILLE, ANGELIQUE, PASQUIN.

PASQUIN.

QUe ſouhaitez-vous, Madame ?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vas chercher ton Maître tout-à-l'heure : dis-lui que je veux lui parler.

PASQUIN.

J'y cours, Madame, & vous l'aurez ici dans un moment.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Ecoute encore, Paſquin. Ne manque pas, en ſortant, de dire à Juſtine que je la demande.

SCENE XVIII.

Mᵉ DE CLORINVILLE, ANGELIQUE.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

POur vous, ma chere Angelique, allez dans ma chambre ; & reſtez-y, juſqu'à ce que je vous faſſe avertir.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc être ſeule avec lui ?

Mᵉ DE CLORINVILLE, *en ſouriant.*

Ah ! ah ! cela vous allarme !

ANGELIQUE.

Moi, Madame ? je m'abandonne à votre conduite.

SCENE XIX.

Mᵉ DE CLORINVILLE, *seule.*

AH ! Marquis, vous êtes un fourbe insigne ; c'est un grand bonheur. Si vous l'étiez un peu moins, vous seriez bien plus dangereux.

SCENE XX.

Mᵉ DE CLORINVILLE, JUSTINE.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

VIens, Justine. Tu me reprochois tantôt du foible pour le Marquis ?

JUSTINE.

Avois-je si grand tort ?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Tu vas connoître les sentimens qu'il a sçû m'inspirer.

JUSTINE.

Je sçaurai donc enfin ? . . . . .

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Oüi, tu seras bien-tôt instruite de l'estime que j'ai pour lui.

JUSTINE.

De l'estime ? Il est perdu.

Me DE CLORINVILLE.

Ne perds point de tems ; fais porter mes habits de masque dans ta chambre, & vas m'y attendre. Mon mari ne revient que demain. Pendant qu'il est absent, je veux..... Mais voici le Marquis ; vas faire promptement ce que je t'ai dit.

JUSTINE.

Pendant l'absence du mari ! haye, haye !

SCENE XXI.

LE MARQUIS, Me DE CLORINVILLE.

LE MARQUIS.

QUel ordre charmant ! vous me rappellez, Madame ! quel excès de bonheur de vous voir encore aujourd'hui !

Me DE CLORINVILLE.

L'heure est un peu induë, n'est-ce pas, Marquis ? je ne sçai ce que vous en penserez.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, laissez-moi la liberté d'en penser ce que je voudrois. N'est-il pas tems de couronner ma persévérance ? faites-moi cet aveu charmant que j'attens depuis huit jours entiers. Mon impatience.....

Me DE CLORINVILLE.

Modérez-la, je vous prie. Il faut d'abord me convaincre de votre discrétion ; & je veux bien vous en donner les moïens, en vous faisant une confidence. Vous pouvez me rendre un service.

LE MARQUIS.

Ordonnez, Madame; disposez de mon bien, de ma vie.....

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vous m'allez traiter de folle; & je n'ai point envie de vous le paroître.

LE MARQUIS.

Quelle erreur! vous craignez plûtôt de me paroître plus aimable.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Il faut donc vous l'avoüer.... Je dois aller cette nuit au bal *incognito*.

LE MARQUIS.

Je vous entends, Madame; je vous y accompagne, ou je vous y joins. Ordonnez.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vous n'y êtes pas, Marquis. Il s'agit d'y berner un fat. Une femme de mes amies a des raisons essentielles de le punir. Nous avons pris nos arrangemens pour lui tendre au bal un piége assez adroit; mais...

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, Madame, j'en suis. Vous ne pouviez mieux choisir.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

J'ai besoin de vous; mais je ne puis vous y mener. Il n'y a pas moyen de mettre un tiers dans la confidence de mon amie.

LE MARQUIS.

A quoi donc vous suis-je necessaire?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je suis désespérée; Monsieur de Clorinville ne me le permettra pas.

LE MARQUIS.

Quoi, le mari le plus soûmis, & qui porte avec vous la complaisance jusqu'à la fadeur?.....

Me DE CLORINVILLE.

Ne lui faites pas un reproche qu'il n'a jamais moins merité qu'aujourd'hui. Je veux bien vous apprendre que nous sommes broüillés depuis hier.

LE MARQUIS.

Ah, puissiez-vous l'être toujours ! Allez au bal, Madame; mocquez-vous de sa permission. Je suis sûr qu'à votre retour il le trouvera bon.

Me DE CLORINVILLE.

Non, Marquis : je le connois ; il éclateroit. Je consens qu'il ne m'aime plus ; mais je veux ménager son humeur & son esprit : ma liberté en dépend.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, de quoi s'agit-il ?

Me DE CLORINVILLE.

De tromper Monsieur de Clorinville. Il faut lui ôter jusqu'au moindre soupçon du bal ; il faut lui persuader, au contraire, que je ne suis pas sortie de ma chambre. A la vérité, je ne sçaurois m'y rendre, sans traverser son cabinet. Mon usage est d'y passer tous les soirs, avant qu'il se retire. Par bonheur, ses distractions ordinaires, fortifiées sur-tout par notre broüillerie presente, rendent la chose tout-à-fait aisée. Il m'est venu dans l'esprit un moyen qui ne peut manquer de réüssir. Joüez mon rôle; prenez mes habits : Justine vous accompagnera. Un moment vous suffira pour traverser le cabinet. Monsieur de Clorinville n'y prendra pas garde. Il ne s'avisera pas seulement de jetter les yeux sur vous.... Mais comment donc ? vous rêvez ? On diroit que vous êtes encore tout neuf sur de pareilles avantures.

LE MARQUIS.

Non, Madame, je n'aurai point avec vous cette fausse modestie. Mais au fond cette partie de bal n'est pas, ce me semble, un engagement assez formel, pour...

Me DE CLORINVILLE.

Tellement essentiel, que je ne puis ni ne veux le rompre. M'excuserois-je sur la défense de mon mari? C'est un ridicule qui me feroit insupportable.

LE MARQUIS.

D'accord. Mais comptez-vous pour rien, celui de me charger d'un pareil évenement, sans y être le premier interessé? En verité, Madame, puisqu'il s'agit uniquement de vous rendre un service d'ami, votre choix pouvoit tomber sur un autre.

Me DE CLORINVILLE, *regardant tendrement le Marquis.*

Sur un autre, Marquis? & vous jurez que vous m'aimez?

LE MARQUIS.

Je le jure encor à vos genoux.

Me DE CLORINVILLE, *très-tendrement.*

A qui donc aurois-je pû m'adresser? Et si vous me dites la vérité, qui mérite mieux ma confiance? Plus ma démarche est délicate, moins elle m'a paru dangereuse avec vous. S'il faut prendre garde où l'on place ses bienfaits, doit-on prendre moins de précautions, quand on se met dans la necessité de la reconnoissance?

LE MARQUIS.

Ah! Madame, quel bonheur inesperé! vous m'aimez, je le vois; mais un sentiment si tendre doit vous éclairer sur le danger où vous m'exposez: car enfin songez-y; qu'exigez-vous de moi?

Me DE CLORINVILLE, *feignant du dépit.*

Rien, Marquis. Je rougis d'en avoir tant dit. Croïez, je vous prie, que mon seul regret est de manquer à la parole que j'avois donnée. Adieu, Marquis; sortez avant qu'il soit plus tard.

Elle s'éloigne lentement.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel caprice ! il faut y ceder. Mon séjour chez elle aura tout l'air d'un rendez-vous secret : & c'est le moïen de convaincre Angelique & Valere que je suis aimé. *Il court après Madame de Clorinville.* Arrêtez, Madame. Quelle vivacité ! pouvez-vous me soupçonner d'avoir d'autres volontez que les vôtres ? Quoi ! sûre d'être obéïe, vous ne permettez pas seulement qu'on réfléchisse. Le succès ne dépend-il pas des mesures qu'il faut prendre ?

Me DE CLORINVILLE.

Ah ! Marquis, je réfléchis à mon tour ; & je vois que je ferois mieux de ne vous rien devoir.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, qu'il vous sera facile de vous acquiter !

Me DE CLORINVILLE.

Laissons cela. Quelles sont vos craintes ?

LE MARQUIS.

Elles vous regardent uniquement. L'impossibilité de vous ressembler, par exemple.

Me DE CLORINVILLE.

Je vous en dispense. Vous aurez une de mes robes : & Monsieur de Clorinville ne vous regardera pas, j'en réponds.

LE MARQUIS.

Ne peut-il pas vous dire un mot en passant ?

Me DE CLORINVILLE.

En tout cas, je charge Justine de la réponse.

LE MARQUIS.

Lorsque je serai dans votre chambre, qui peut assûrer qu'il n'y viendra pas ?

Me DE CLORINVILLE.

Deux ans d'expérience. Croïez-vous que pour moi-même je vouluſſe vous exposer ? ....

LE MARQUIS.

Un mouvement bizarre peut l'y conduire.

Me DE CLORINVILLE.

Oubliez-vous que nous ſommes broüillés ?

LE MARQUIS.

Mais enfin, il faudra que j'en ſorte.

Me DE CLORINVILLE.

Diſcretement même.

LE MARQUIS.

Comment ſçavoir la retraite de Monſieur de Clorinville ?

Me DE CLORINVILLE.

Juſtine viendra vous l'apprendre, & vous reconduire.

LE MARQUIS.

La ſolitude peut être longue.

Me DE CLORINVILLE.

Peut-être ne ſera-t'elle que d'un quart-d'heure.

LE MARQUIS.

Mais.....

Me DE CLORINVILLE.

Dites ; voïons ; vous reſte-t'il quelque difficulté ?

LE MARQUIS.

En eſt-il qui ne ſoit détruite par le deſir de vous plaire ?

Me DE CLORINVILLE.

Avois-je tort d'être piquée ? pouvez-vous lorſque je trompe mon mari, me refuſer d'être de moitié.

LE MARQUIS.

Moi, Madame ? Ah ! parbleu, ſi vous m'aſſociez à vous pour le tromper, je vous prouverai que perſonne n'eſt moins dans ſes interêts.

Me DE CLORINVILLE.

J'en imagine quelque choſe : mais allons ; nous n'avons plus de tems à perdre.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi. Je vous rejoins dans le moment ; & je vais seulement donner ordre à Pasquin de m'attendre avec mon carrosse à vingt pas d'ici.

Me DE CLORINVILLE.

Dépêchez donc. Je vous attends dans la chambre de Justine, où je vais faire préparer votre toilette.

SCENE XXII.

LE MARQUIS, *seul.*

L'Avanture est périlleuse : mais l'avantage que j'en tire me ferme les yeux sur le danger. Holà, Pasquin ?

SCENE XXIII.

LE MARQUIS, PASQUIN.

PASQUIN.

QUe voulez-vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ne perds point de tems, cours, cherche Valere ; dis lui que j'aurai besoin cette nuit de son équipage. C'est à la porte de M. de Clorinville qu'il faut le placer ; un peu à l'écart pourtant ..... dans le détour de la rue..... Mais, non ; cela ne suffiroit pas.... Il faut que Valere voye par lui-même..... Ecoute ; dis-lui qu'il vienne m'attendre ici dans son

carroſſe. C'eſt un ſervice important que j'exige de ſon amitié.

PASQUIN.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Ne vois-tu pas, maraut, que je dois paſſer ici la nuit ? Tu m'entens ; & tu vois, je penſe, à préſent, combien il m'importe que Valere en ſoit inſtruit. Ah! morbleu ! Paſquin, ſi je pouvois encore le faire ſçavoir à Angelique, mon bonheur ſeroit complet. Crois-tu que Valere lui en parle ?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, ſi vous le voulez, nous le ferons afficher demain matin. Angelique, & toute la Ville le ſçaura ; les Gazettes, les Nouvelles à la main, les Mercures hiſtoriques, politiques, périodiques, ſatyriques, tout en en parlera.

LE MARQUIS.

Imbécile ! tu ne comprens pas.....

PASQUIN.

Mais, pourquoi faut-il qu'Angelique ſçache ce rendez-vous ?

LE MARQUIS.

Tu ne le connois pas ? Tout mon bonheur dépend de-là. Il faut qu'elle l'apprenne, qu'elle en ſoit convaincue, & même qu'elle m'en veuille un peu de mal. Le tems preſſe ; Juſtine m'attend. Va, Paſquin ; cherche Valere, & ne reviens qu'avec lui.

SCENE XXIV.

PASQUIN, *ſeul.*

JE crois, ma foi, que c'eſt tout de bon! diroit-il une fois la vérité? Seroit-il poſſible que Madame de Clorinville?.....

SCENE XXV.

ANGELIQUE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

JE n'y comprens rien. Quelques mots mal entendus, me font entrevoir du myſtere. Madame de Clorinville me joueroit-elle? Je ſuis d'une curioſité d'apprendre.....

PASQUIN.

Bon! Angelique eſt encore ici; je vais ſervir mon Maître à ſon gré.

ANGELIQUE.

Ah! te voilà Paſquin? Que fait le Marquis?

PASQUIN.

Mademoiſelle ..... mon Maître, quelque part qu'il ſoit ..... par ma foi, je ne ſçai que vous répondre.

ANGELIQUE.

Ton embarras te trahit! Parle. Où eſt-il préſentement?

PASQUIN.

Vous ſçavez qu'en certaines circonſtances, il faut qu'une certaine diſcrétion.....

ANGELIQUE.

La tienne eſt-elle à l'épreuve de dix Louis ?

PASQUIN.

En vérité, Mademoiſelle, je ne dis mot. Vous devinez tout. Avouez-le. Vous ſçaviez déja que mon Maître paſſe ici la nuit, & qu'il vient de s'enfermer avec Juſtine. Vous comprenez bien qu'il a ſans doute une affaire importante ..... où Madame de Clorinville pourroit être intereſſée..... Songez du moins que ce n'eſt pas moi qui vous l'apprends. Je garde inviolablement les ſecrets de mon Maître ; & ce n'eſt pas ma faute ſi vous les découvrez. Mais j'apperçois M. de Clorinville. Je ſuis de trop dans le moment préſent ; permettez-moi de vous quitter.

SCENE XXVI.

ANGELIQUE, *ſeule.*

MOnſieur de Clorinville ? Que veut-il dire ? il n'eſt pas ici, M. de Clorinville. Mais que vois-je ? ah, ciel !

SCENE XXVII.

Me DE CLORINVILLE, ANGELIQUE.

Me DE CLORINVILLE, *en robe de chambre d'homme, & en petite perruque, une plume à la main, sort du cabinet de son mari.*

EH bien ! qu'en dites-vous ? Mon déguisement ne sera-t'il pas bon pour le Bal ?

ANGELIQUE.

Je vous ai pris d'abord par votre mari. Mais pourquoi cette mascarade ?

Me DE CLORINVILLE.

Vous l'allez voir. Ah ! pour le coup, je tiens le Marquis. Il ne s'est déterminé qu'avec peine.

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous exigé de lui ?

Me DE CLORINVILLE.

Il me fait le sacrifice de sa nuit.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

Me DE CLORINVILLE.

Qu'avez-vous, Angelique ? Vous ne sentez pas la joye.....

ANGELIQUE.

Je ne puis comprendre.....

Me DE CORINVILLE.

Rassûrez-vous.

ANGELIQUE.

Comment ?.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vous partagerez ma vengeance.

ANGELIQUE.

Moi ?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vous-même. Le Marquis eſt actuellement chez Juſtine, qui employe toute ſon adreſſe à le bien déguiſer. Mon habillement de nuit lui ſied à merveille.

ANGELIQUE.

Mais qu'en voulez-vous faire ? De grace débrouillez-moi cette Enigme.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Je veux voir !.... mais j'entends du bruit. Il eſt prêt. Voilà le ſignal que Juſtine m'a donné. Rentrez ; cachez-vous dans mon petit cabinet. Je vais dans celui de mon mari. Le Marquis croira l'y voir au lieu de moi. Sortez vîte ; & que tout paroiſſe ici ſolitaire & ſans lumiere.

Elle ſe va placer.

ANGELIQUE.

Quel eſt donc le projet de Madame de Clorinville ? Que vois-je ? Elle a déja pris ſa place vis-à-vis du Bureau de ſon mari ! mais on entre auprès d'elle, retirons-nous.

Elle emporte les bougies, qui ſont ſur la table.

On voit ici Madame de Clorinville au fond du Théâtre, dans un cabinet dont la porte eſt ouverte ; elle eſt aſſiſe vis-à-vis d'un Bureau, ſur lequel elle écrit. Un moment après Juſtine paroît auſſi dans le cabinet, tenant un flambeau à la main. Le Marquis habillé en femme, la ſuit, & tandis que Juſtine s'arrête pour parler à Madame de Clorinville, le Marquis paſſe avec précipitation, & arrive ſur le Théâtre.

SCENE XXVIII.

LE MARQUIS, JUSTINE.

JUSTINE, *après avoir fermé la porte du cabinet.*

COmme vous courez, Monſieur ! vous n'y penſez pas.

LE MARQUIS, *en robe de chambre de femme, à voix baſſe.*

Eh parbleu, es-tu folle ? Veux-tu que je reſte vis-à-vis du mari, pour qu'il m'enviſage tout à ſon aiſe ? Il a penſé tout découvrir. De quoi, diable, t'aviſes-tu de t'arrêter à lui parler ? Par ma foi, tu m'as fait trembler.

JUSTINE *riant.*

Ah, ah, ah.....

LE MARQUIS.

Paix donc, Juſtine. Veux-tu finir ? la tête te tourne, apparemment ?

JUSTINE.

Là, là, Monſieur, ne craignez rien. Nous ſommes à préſent en ſûreté.

LE MARQUIS.

Pas trop, à mon avis.

JUSTINE.

Si fait. Je crois même qne j'entends M. de Clorinville qui ſe retire.

LE MARQUIS.

Ah ! bon, bon; tant mieux. Nous voilà tranquilles. As-tu remarqué ſa mine ridicule ; ſes diſtractions impertinentes, & ſon application à lire des paperaſſes?

JUSTINE.

Quoi, Monſieur, vous avez vû tout cela ? il me ſemble pourtant que vous avez paſſé bien vîte. Allons : Convenez pourtant que vous avez eu peur.

LE MARQUIS.

Nullement. J'ai fait mes preuves. Les Métamorphoſes les plus hardies, ne ſont qu'un jeu pour moi. J'ai plus vécu ſous des formes ſingulieres, que ſous mes propres habits.

JUSTINE.

Qui peut donc aujourd'hui vous cauſer cette crainte ?

LE MARQUIS.

La réputation de ta Maîtreſſe.

JUSTINE.

Vraiment, Monſieur, elle m'a bien recommandé de vous faire ſortir auſſi-tôt que ſon mari ſera couché : mais je gagerois bien que vous n'êtes pas homme à m'obéir ſi exactement.

LE MARQUIS.

Ma foi, tu devines trop bien. Va, ma chere enfant, c'eſt bien mon intention de l'attendre ici de pied ferme.

Il chante à baſſe voix en faiſant des pirouettes.

Je vois l'amour qui s'apprête à combler ma félicité.

JUSTINE, *à part.*

Oh, le fat ! Tu ne veux donc pas ſortir ? Je vais bien-tôt t'en donner l'envie.

LE MARQUIS.

Quoi ?

JUSTINE, *feignant d'entendre du bruit.*

Je ſuis inquiéte. J'avois crû entendre quelque bruit ; & j'appréhendois que ce ne fût..... Ah ! Je ne me trompe pas, on vient ici.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu, où me cacher ? Juſtine. .....

JUSTINE.

Attendez. ..... Ecoutons. ..... Je crois que ce n'eſt rien..... Non; raſſûrez-vous.

LE MARQUIS.

Oh, peſte ſoit de toi! j'ai crû voir entrer M. de Clorinville.

JUSTINE.

Et moi auſſi; & j'en ai eu la ſueur froide. Ouf! je reſpire; & je crois qu'il eſt à propos que je vous laiſſe.

LE MARQUIS.

Comment! morbleu! à propos ? Rien de plus mal-à-propos au contraire; & vous n'en ferez rien.

JUSTINE.

Eh mon Dieu, Monſieur, voulez-vous tout perdre ? J'ai coutume de repaſſer par le cabinet de Monſieur, après avoir déshabillé Madame; il ne s'en va ordinairement, que lorſqu'il ſçait qu'elle eſt couchée. C'eſt l'étiquette de la maiſon.

LE MARQUIS.

Je me mocque de l'étiquette; & tu reſteras aujourd'hui par extraordinaire.

JUSTINE.

Vous voulez ?..... S'il ne me revoit plus, qu'il entre dans la chambre de Madame, la croyant indiſpoſée ?

LE MARQUIS.

Parbleu! n'y vient-il jamais quand tu n'y es pas ?

JUSTINE.

Ah! Monſieur, cela eſt ſi rare,... ſi rare. .....

LE MARQUIS.

Je ſuis ton valet; je ſuis fait pour les évenemens ſinguliers.

JUSTINE.

D'ailleurs, ils sont brouillés, à ce qu'on m'a dit.

LE MARQUIS.

Tant-pis, morbleu. J'ai tout à craindre du raccommodement.

JUSTINE.

Il seroit, ma foi, bien attrappé.

LE MARQUIS.

Nous ne le serions que trop tous deux. Mais ne pourrois-tu pas me faire sortir par quelque endroit ?

JUSTINE.

Comment faire ? Tout est fermé. Cet appartement n'a plus d'autre issue que le cabinet de Monsieur. Mais attendez ; il me vient un moyen.....

LE MARQUIS.

Eh ! quoi ? Parle vîte.

JUSTINE.

Si vous sautiez par la fenêtre ?

LE MARQUIS.

Bel expédient pour me rompre le col !

JUSTINE.

Adieu donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

Justine, ma chere Justine, arrête un moment. Je te donne cent Louis, si tu ne me quitte pas.

JUSTINE.

En vérité, Monsieur, vous extravaguez ; & vous voulez apparemment tout découvrir. Passez, si vous m'en croyez, dans la chambre de Madame ; & dormez-y tranquillement jusques à mon retour.

LE MARQUIS, *présentant une bourse à Justine.*

Tranquillement ! Ah ! j'enrage. Justine, arrête donc un moment.

JUSTINE.

Paix donc, à votre tour.

LE MARQUIS.

Je suis furieux.

JUSTINE.

Point de bruit.

LE MARQUIS.

Quoi ? Tu veux.....

JUSTINE.

Chut.

LE MARQUIS.

Mais.....

JUSTINE, *prenant la bourse & rentrant dans son cabinet.*

Bon soir, Madame.

SCENE XXIX.

LE MARQUIS, *seul.*

Elle me laisse ; & la masque se moque encore de moi ! Me cacherai-je dans la chambre de sa Maîtresse ? Tout bien considéré, je n'en veux rien faire. Je suis ici plus à portée d'entendre jusques au moindre bruit..... Il faut se réserver une retraite..... Morbleu ! je crains de m'être embarqué en étourdi..... Si Clorinville arrivoit, que diable faire ? Il est chez lui : il a pour lui la raison ; & ses valets, à qui je n'aurois pas l'art d'en imposer dans ce ridicule équipage..... Allons, allons, j'ai fait une sottise, sans contredit. Maudite réputation, gloire chimérique & impertinente, tu l'as voulu, tu l'as exigé, tu m'y as forcé..... ah ! c'est aussi t'acheter trop cher. Non, je ne m'étonne plus si les femmes ont des caprices aussi bizarres, puis-

qu'elles trouvent des hommes assez fous pour s'y prêter. Oüi, je suis un fou, un extravagant, un..... Calmons nous. *Il s'assied, & écoute.* Tout ici cependant hors moi, me paroît tranquille. Courage.

Il se leve.

Approchons du cabinet. Je vois encore de la lumiere. Il faut que cet homme-là soit possédé du démon de l'Ecriture.

Madame de Clorinville, Madame de Clorinville, vous me faites passer de cruels momens; mais parbleu! vous m'en dédommagerez. Je ne me vanterai pas cette fois-ci d'une bonne fortune en l'air. On sçaura..... Ciel! qu'entends-je? Tout est perdu ..... Ce ne peut être Justine..... En tous cas éteignons la lumiere; & tâchons de nous sauver dans la chambre.

SCENE XXX.

LE MARQUIS, Mᵉ DE CLORINVILLE.

Mᵉ DE CLORINVILLE, *grossissant sa voix.*

QUel bruit ai-je entendu? qui peut être ici, à l'heure qu'il est?... On garde le silence!.. On cherche à fuïr!.. oh! je sçaurai qui c'est....

rencontrant le Marquis & le saisissant.

O ciel! c'est vous, Madame? Pourquoi n'êtes-vous pas couchée? Veniez-vous me parler? vous ne répondez point! vous cherchez à m'éviter? Ah! je vois ce que c'est, La jalousie que je vous ai fait voir tantôt au sujet du Marquis, vous a déplu; vous êtes en colere contre moi; & l'agitation de votre cœur ne

vous permet pas de vous livrer à la douceur du sommeil ! Eh bien, c'en est fait ; je bannis de mon esprit une délicatesse qui a pû choquer votre vertu ; & je conviens avec vous que le Marquis n'est qu'un fat, dont les airs avantageux ne peuvent faire impression que sur des femmes étourdies, & des maris ombrageux. Ce n'est point aussi à titre d'époux que j'ai senti de la jalousie ; c'est comme un Amant tendre, en qui le droit de posséder vos charmes, n'affoiblira jamais le desir d'être le seul qui puisse vous plaire ; c'est comme un Amant passionné, qui arracheroit la vie à quiconque lui disputeroit votre cœur.

LE MARQUIS, *tombant dans un fauteüil.*

Ouf!

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Vous soupirez ! l'amour vous parle en ma faveur, sans doute ? Ah ! n'écoutez que lui dans cet instant ; & que sur votre belle main mille baisers.... Pourquoi la retirer cette main que vous m'avez donnée, pour gage assûré de votre foi ? Si vous pouviez me voir, vous vous répentiriez d'une cruauté qui n'a point d'exemple. Vous tremblez ! Eh, juste ciel ! dois-je vous inspirer tant de répugnance ? Ah ! vous m'avez toujours trompé, lorsque vous m'avez assûré de votre amour. Est-ce ainsi qu'en ce moment vous devriez en agir avec moi ? Ou s'il est vrai que vous m'aimiez, oublions tout ; & par mille tendresses réciproques effaçons jusques aux moindres impressions...

LE MARQUIS.

Ah ! je me meurs.

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Quel froid mortel vous saisit ? *à part.* On est arrivé ; j'entends du bruit. *haut.* Hola, quelqu'un au secours, promptement.

SCENE XXXI.

LE MARQUIS, Mᵉ DE CLORINVILLE, VALERE, JUSTINE, ANGELIQUE, PASQUIN, TROUPE DE MASQUES, LAQUAIS *des flambeaux à la main.*

LE MARQUIS, *encore tout étourdi, se sauvant du côté de Valere.*

AH ! Valere, je compte sur toi.

VALERE.

D'où vient ta fraïeur ? & contre qui ?

LE MARQUIS.

Contre.... Juste ciel ! c'est vous, Madame ?

Mᵉ DE CLORINVILLE.

Oüi, Marquis ; vous êtes dupé dans une maison où vous croïez faire des dupes. Croiez-moi, tenez-vous-en aux chimeres ; les réalités ne vous réüssissent pas.

JUSTINE.

Quand on ne se connoît pas mieux en femmes, il ne faut pas accepter de rendez-vous.

VALERE.

Que veut dire ceci, belle Angelique ?

ANGELIQUE.

Que vous méritez seul d'être aimé, & que je vous prie de hâter notre mariage.

LE MARQUIS, *furieux.*

Sortons, Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur se deshabille-t'il ici ?

LE MARQUIS, *donnant un soufflet à Pasquin.*
Tai-toi. *Il s'en va.*

Mᵉ DE CLORINVILLE, *au Marquis & faisant quelques pas pour le suivre.*

Quoi, cruel, vous me quittez!.... nous en voilà défaits. Quelle joïe de démasquer & de punir un fat! quel bonheur, si cet exemple contribuoit à les corriger!

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Chœur de Masques qui chantent & dansent en même tems.

CHantons, chantons, sautons, faisons les fous ;
Le bal inspire,
Ce charmant delire ;
Chantons, chantons, sautons, faisons le fous ;
Quand on peut rire
Quel sort est plus doux.

MENUETS.

Parodie d'un des Menuets.

AU bal un sot plaît souvent ;
Sous le masque, il brille, il hazarde ;
Qu'il le garde ;
Son esprit en dépend.
Il amuse, il rejoüit ;
Son feu, son badinage,
Son langage
Touche & séduit :
Quand il croit qu'il ébloüit
Il fait voir son visage ;
Tout s'évanoüit ;
Le charme fuit.

Premier

Premier Vaudeville.

CE n'eſt qu'à l'expérience
Qu'il faut ſe laiſſer guider,
Quand par la ſeule apparence
Nous voulons nous décider.
Quel malheur eſt le nôtre !
Votre cœur au fidele Amant
Souvent préfere un inconſtant ;
Et prend l'un pour l'autre.

Deux Amants veulent vous plaire ;
Ils ſont aimables tous deux :
Vous ne ſçavez comment faire ;
Quoi ! le choix eſt-il douteux ?
Quelle peine eſt la vôtre ?
Si le cas eſt embaraſſant,
Pour terminer le différend,
Prenez l'un & l'autre.

Maman pour bien peu de choſe,
M'a grondé tout le matin ;
Coridon en eſt la cauſe ;
Qu'une fille a de chagrin !
Quel état eſt le nôtre !
Donnez-moi, lui dis-je, un œuillet,
Dans ma main il mit un Billet ;
Je pris l'un pour l'autre.

Doris connoît la tendreſſe,
Grace aux ſoins de ſon Epoux ;

Il la querelle ſans ceſſe ;
Maris fâcheux & jaloux,
Quelle erreur eſt la vôtre !
Doris pour conter ſon tourment
Cherche un ami, trouve un amant,
Et prend l'un pour l'autre.

ON DANSE.

Second Vaudeville.

LE deſtin le plus contraire,
Change pour un téméraire,
Qui s'y preſente ſans frayeur.
D'une beauté qu'on croit fiere,
Ne craignez point la colere ;
On en eſt quitte pour la peur.

Doris, chaſſez la triſteſſe ;
Suivez l'amour qui vous preſſe ;
Pourquoi tant craindre ce vainqueur ?
Devenez tendre & ſenſible ;
Ce Dieu n'eſt pas ſi terrible ;
On en eſt quitte pour la peur.

Blaiſe un jour vint me ſurprendre,
Je ne pouvois me défendre,
J'étois tremblante de frayeur :
Je lui dis, paix, quelqu'un frappe.
J'ouvrre la porte, & m'échappe ;
Et j'en fus quitte pour la peur.

Tous les jours avec rudeſſe,
Ma mere me dit ſans ceſſe,
Prenez bien garde à votre cœur ;
Tircis ſe fait mieux entendre,
En me diſant d'un air tendre,
On en eſt quitte pour la peur.

Croyez-moi, jeunes fillettes,
N'allez pas au bois ſeulettes,
Il en arrive du malheur.
On doit tout craindre à votre âge.
Telle, en ſortant du bocage,
N'en eſt pas quitte pour la peur.

Damon croit l'inſtant propice,
La nuit chez Daphné ſe gliſſe,
Et lui déclare ſon ardeur,
Mais le mari vint trop vîte,
Et le galant, pris au gîte,
N'en fut pas quitte pour la peur.

Le valet d'un petit maître,
Eſt brillant quand il peut être
Des Billets tendres le porteur.
Ce poſte eſt très-honorable,
Mais ſouvent le pauvre diable
N'en eſt pas quitte pour la peur.

Craignez tous les maux enſemble,
Si mon fils au clerc reſſemble,

Dit à sa femme, un Procureur ;
Le fils eut un beau visage ;
Ah, dit-il, c'est mon image.
Elle en fut quitte pour la peur.

AU PARTERRE.

Voici l'instant redoutable,
Où le Parterre équitable
approuve ou blâme notre Auteur.
Il sent de vives allarmes,
Mais quel bonheur plein de charmes !
S'il en est quitte pour la peur.

SECOND COUPLET AU PARTERRE.

Rassûrez par ce suffrage,
C'est par un ouvrage
Que doit répondre notre Auteur.
On risque un second voyage,
Quand, échappé du naufrage,
On en est quitte pour la peur.

FIN.

De l'Imprimerie de Cl. Fr. SIMON, fils.

PQ
1221
N68
t.2

Nouveau théâtre françois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY